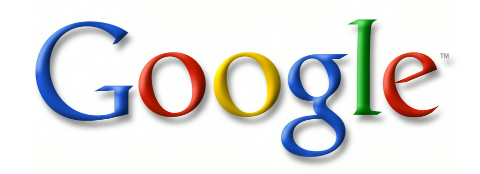
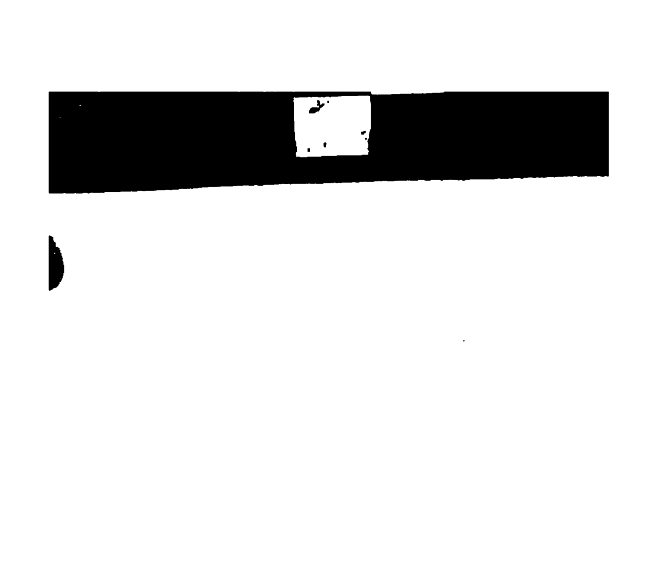
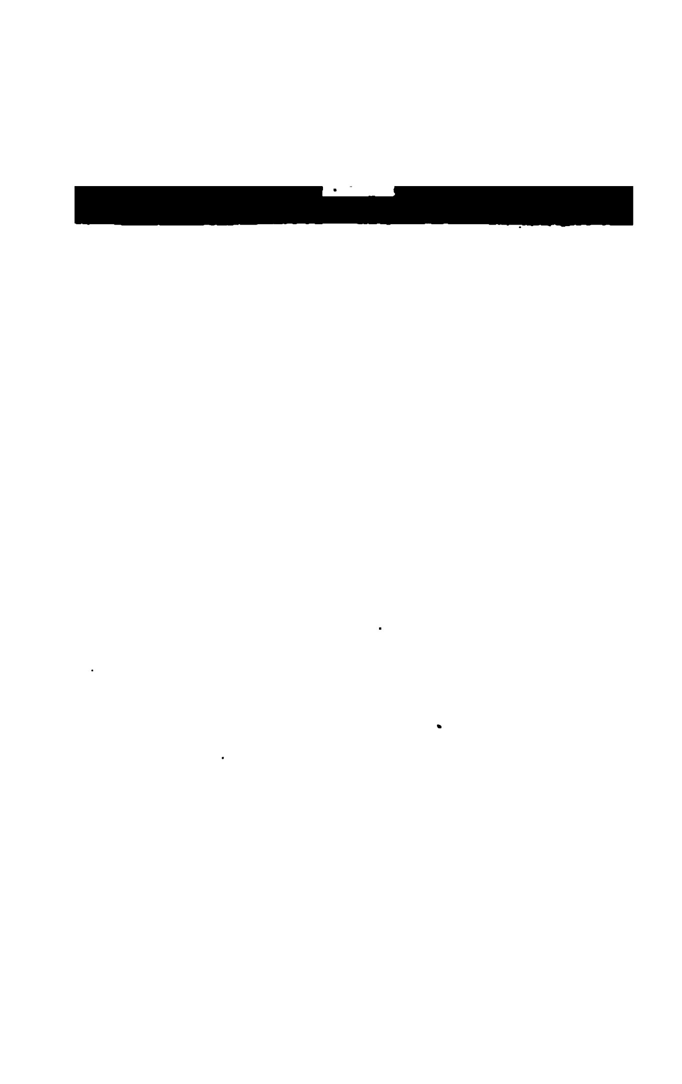



37401 1







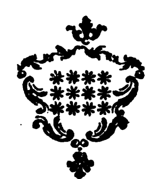
Arnaud, François et J.B.A.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES,

OU

RECUEIL de Pieces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature & les Arts.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

On desiroit de voir rassemblés dans un recueil plusieurs excellens morceaux de poésie, de littérature, d'arts & de sciences, épars & confondus dans le Journal Etranger & dans la Gazette Littéraire. C'est ce qu'on a exécuté dans ces *Variétés*. Elles présentent un choix de pieces françoises, & beaucoup d'autres de différens genres, traduites la plûpart des auteurs étrangers les

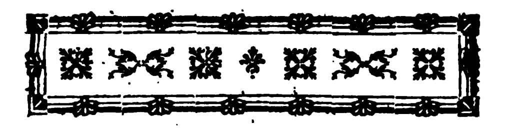
plus célebres. Deux hommes d
lettres, très-connus par le
amitié, par leur goût, & par
rapport de leurs connoissance
qui ont fait cette collection,
sont attachés à faire distingu
le génie, la touche & la manie
en quelque sorte des natio
émules qui se disputent les pr
de la littérature & des science
Le lecteur pourra compare
juger, ou plutôt sentir par co
bien de moyens différens le g
nie se manifeste. On trouve
dans ce choix des pieces no
velles, qui n'ont pas encore é

imprimées. Celles qui avoient déja paru dans les Journaux cités ci-dessus, ont toutes été retouchées, & corrigées avec soin. C'est un mêlange agréable, qui offre tour à tour l'instruction & l'amusement.

TABLE

Des différentes Pieces contenues dans ce Volume.

Fin de Table.



VARIETÉS LITTÉRAIRES,

OU

Recueil de pièces, tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature & les Arts.

DISCOURS sur les Langues.

DEUX cens ans ne se sont pas encore écoulés depuis que les sçavans de l'Europe, dédaignant leur siecle & leur langue, ne s'occupoient que de l'antiquité dont ils empruntoient le langage, comme le seul qui fût digne & même capable de répandre & leurs

ouvrages & leur réputation (1). On ſentit enfin combien il étoit contraire à la dignité de l'eſprit humain de ſubordonner l'objet aux moyens & la penſée à la mémoire. On dut être ſur-tout frappé de l'impoſſibilité qu'il y a de faire paſſer ſon ame, ſa phyſionomie dans la langue d'un peuple dont les mœurs n'exiſtent plus. On mit à pénétrer & à étendre les reſſources de ſa propre langue, la meilleure partie du tems qu'on employoit preſque tout entier à l'étude des anciennes. Les hommes de génie, à qui ſeuls il eſt donné de renverſer & d'établir, oſerent faire parler dans tous les genres leur langue naturelle; & les ſciences, les lettres & les arts, dont les ſeuls alphabeths de la Grèce & de Rome avoient été juſqu'alors dépoſitaires, ſe préſenterent ſous toutes les formes.

(1) Je n'excepte pas même l'Italie. La langue italienne avoit atteint ſa perfection quand *Manuce* ne la jugeoit propre ni à l'hiſtoire, ni à l'éloquence, ni à la philoſophie. *Pétrarque* & *Bocace* n'avoient pas daigné s'en ſervir eux-mêmes, lorſqu'ils avoient voulu traiter des matières importantes & relevées.

des différens idiomes de l'Europe. Dèslors le génie, l'eſprit & le caractere des peuples paſſerent dans leurs écrits, dont la connoiſſance devint, par-là même, l'objet le plus digne de l'attention des philoſophes & des gens de lettres.

Il n'eſt pas douteux que la langue la plus propre à faire connoître ces ouvrages ne ſoit la langue françoiſe. Ce que la latine obtint des conquêtes de ce peuple immortel, qui moins jaloux de ſubjuguer les hommes que de commander à l'eſprit humain, mit ſes loix dans le cœur & ſon langage dans la bouche de toutes les nations de la terre, la langue françoiſe ſemble l'avoir obtenu du conſentement univerſel de l'Europe. Ainſi avant qu'*Alexandre* eût porté la langue grecque dans les vaſtes contrées que lui fit parcourir ſon ambition, on la vit ſe répandre dans pluſieurs parties de l'Aſie & de l'Europe, où les Grecs n'avoient jamais pénétré; ainſi des Princes barbares, qui déteſtoient & les mœurs & la liberté de la Grèce, s'empreſſerent d'apprendre ſon langage, & ſe plurent à le parler. Plût au ciel, qu'en

succédant au bonheur des langues grecque & latine, la nôtre eût les mêmes avantages & les mêmes ressources !

Il n'est pas possible de connoître la langue grecque, & d'y réfléchir, sans partager l'enthousiasme avec lequel en ont parlé presque tous ceux qui l'ont approfondie.

Elle ne fut pas l'ouvrage des Dieux sans doute ; mais elle le fut incontestablement des hommes les plus sensibles & le plus heureusement organisés qui aient jamais existé. On diroit que la nature à laquelle il semble qu'ils tenoient de plus près, s'étoit offerte à eux par ses côtés les plus riches ; qu'avant d'avoir rien nommé, ils avoient parcouru l'universalité des choses & saisi les rapports, les différences, l'enchaînement, en un mot, toutes les propriétés des êtres ; tant cette langue est l'image fidelle de l'action des objets sur les sens, & de l'action de l'ame sur elle-même. Des mots, qui par le mêlange heureux de leurs élémens, forment ou plutôt deviennent des tableaux ; qui s'étendent, se nuancent & se ra-

mifient conformément à la nature des ſenſations ou des idées dont ils ſont, je ne dis pas l'inſtrument, mais la plus vive image; qui, de leur aptitude à s'unir & à ne former qu'un corps avec une infinité d'autres mots, obtiennent le double avantage de rapprocher, de multiplier les idées, & de devenir en même tems plus majeſtueux, plus ſonores; qui, par la tranſpoſition à laquelle ils ſe prêtent, tantôt procedent comme la raiſon tranquille, tantôt s'élancent, ſe troublent & ſe déſordonnent comme les paſſions; des ſyſtêmes entiers renfermés, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, dans leur ſein (1); des combinaiſons variées à l'infini, d'où réſulte une harmonie enchantereſſe, mais (2) dont la partie la plus ſenſible a péri; une marche pleine de mouvemens, dont toutes les propriétés ſont connues & toujours heureuſement employées; une infinité de formules, qui, ſemblables à ces plantes ſpontanées qu'on voit embellir & vivifier les corps auxquels

(1) Voyez le Cratyle de *Platon*.
(2) Les accens.

elles s'attachent, portent le mouvement & la grace dans toutes les parties du discours : tel est le caractere de cette langue, qui, pour me servir de l'expression de *Lascaris*, est aux sciences & aux arts ce que la lumiere est aux couleurs, & paroît avoir été formée moins par le besoin & par la convention que par la nature même.

La plupart de ces propriétés se retracerent dans la langue latine, qui dut à la grecque la plus grande partie de ses mots, & sur-tout l'art de les ordonner. Mais ces mots, en passant aux Latins, subirent les altérations que dut nécessairement leur faire éprouver la différence du génie & du caractere des deux peuples. Les élémens en furent transposés ou corrompus; les inflexions en devinrent plus dures, & les terminaisons plus sourdes & plus traînantes. Il s'en faut beaucoup qu'on trouve dans la langue latine l'abondance, la hardiesse & la mélodie du langage des Grecs ; mais ce qu'elle perdit du côté de l'agrément & de la fécondité, elle le gagna peut-être par la pompe & la magnificence de son style où se réfléchissent encore

l'éclat & la majeſté de la République Romaine. Cette langue, après avoir atteint toute ſa perfection ſous Auguſte, dégénéra inſenſiblement avec l'ame du peuple qui la parloit; la tranſlation du ſiege de l'Empire dans la Grèce & l'irruption des barbares en acheverent la décadence. L'édifice de la langue tomba, & entraîna dans ſa chûte & les ſciences & les lettres & les arts & les mœurs & les loix dont elle étoit dépoſitaire. Forcés de recourir à ſes ruines, les deſcendans des maîtres du monde y recueillirent le peu de mots dont pouvoient avoir beſoin des hommes avilis par l'ignorance & par la ſervitude. Ces mots furent pris comme au haſard, ſans choix & ſans réflexion; l'énergie en fut rétrécie & même ſouvent dénaturée : il étoit impoſſible que des eſclaves ignorans pénétraſſent & ſaiſiſſent le ſens qu'y avoient attaché des ames inſtruites & libres. Enfin cette analogie précieuſe qu'on voit régner dans les langues grecque & latine, & qui répond ſi fidellement à la chaîne des connoiſſances humaines, fut déchirée & miſe

en pieces. De-là l'indigence, la foiblesse, l'imperfection, en un mot, l'air de délabrement & de ruine que nous appercevons encore dans les langues qui se sont formées de la latine.

Des trois idiomes (1) dont elle fut la source commune, l'italien arriva le plutôt à la perfection. Vers le commencement du dixieme siecle, les principales villes de l'Italie ayant secoué le joug de l'autorité, & s'étant érigées en républiques populaires, cette partie de l'Europe se vit en proie à des dissentions intestines qui lui furent encore plus funestes que le fer des barbares. Cependant la langue d'un peuple ardent, libre, séditieux, & dont tous les membres pouvoient élever la voix, dut nécessairement s'animer & s'étendre. La langue provençale, la premiere dont l'urbanité fit usage depuis l'extinction de la langue romaine, lui fournit de nouvelles richesses, lesquel-

(1) Je ne parle point de la langue provençale, qui fut l'aînée des langues *romances*, & à laquelle toutes les autres sont redevables du méchanisme & des procédés de leur versification.

les s'accrurent encore par le ſéjour que les Florentins firent en France, lorſqu'après la déroute de *Monte-aperti*, ils ſe virent forcés de venir y chercher un aſyle. Mais l'Italien n'avoit encore fait parler que ſes beſoins & ſes paſſions : un homme s'éleva qui entreprit d'ennoblir & de fixer le langage de ſa patrie. *Le Dante* écrivit ce poëme célèbre, dont les endroits ſublimes n'ont été égalés par aucun poëte Italien : mais ſon ſtyle trop figuré, ſouvent même ſauvage, modelé ſur le ſtyle des prophetes, dit Gravina, bien plus que ſur celui des Grecs & des Latins, étoit trop éloigné du génie & des mœurs de ſa nation ; le Dante fut univerſellement admiré & n'eut point d'imitateurs. *Pétrarque* fut plus heureux : ce grand homme, de qui un ſçavant Italien a dit qu'il ſembloit n'avoir choiſi & arrangé ſes mots que d'après le conſentement univerſel de l'Italie, déploya dans ſes ſonnets & ſes odes toute la grace, l'élégance & l'harmonie dont ſa langue étoit ſuſceptible ; il en fixa la poéſie lyrique dont il fut le créateur & le modèle. *Bocace*, preſque dans le

même tems, fit & régla pour jamais la destinée de la prose. Heureuse la langue italienne, si à l'exemple du Dante, ces grands écrivains l'avoient appliquée à des sujets plus nobles, plus relevés, plus dignes de leur génie !

Lorsque les Grecs à qui il étoit réservé d'éclairer deux fois l'Europe, vinrent, après la prise de Constantinople, se réfugier en Italie, les lettres que Pétrarque avoit osé ranimer, mais dont la lumiere encore trop foible n'avoit pu percer les ombres de la barbarie, les lettres reprirent tout-à-coup leur ancienne splendeur. L'Italie produisit à la fois une foule de sçavans hommes, qui, non contens de s'être mis à portée de connoître les modeles qu'on venoit de leur proposer, oserent se mesurer avec eux. Mais l'Italien se passionna tellement pour les langues anciennes, qu'il parut oublier & vouloir en quelque sorte abandonner la sienne propre. On alla même jusqu'à avancer qu'il n'étoit permis d'employer la langue vulgaire qu'à ceux qui n'étoient point en état de manier la grecque ou la latine. Les



ſtances admirables du ſçavant *Politien* ne détruiſirent point cette opinion : ſes vers furent regardés comme le badinage d'un homme d'eſprit, qui, par complaiſance ou par politique, avoit bien voulu ſe prêter un moment à l'ignorance du peuple. *Le Bembe* abolit pour jamais un préjugé ſi funeſte à la gloire de la langue italienne. Après avoir étudié long-tems les langues grecque & latine, le Bembe réfléchit profondément ſur la ſienne. Il remonta juſqu'à ſon origine ; il voulut ſur-tout en pénétrer la partie grammaticale juſqu'alors inconnue & négligée ; il parvint à la démêler, & la réduiſit en art. Il doit en être des langues comme des mœurs dont elles ſont la premiere expreſſion : lorſqu'elles ſont parvenues à un certain dégré de perfection, il faut les fixer par des loix. C'eſt d'après un profond examen des ouvrages de Pétrarque & de Bocace, que le Bembe établit des principes & des regles. Ce n'eſt pas que les progrès qu'avoit faits depuis ce tems-là l'eſprit humain, n'euſſent donné naiſſance à une infinité de termes nouveaux ; mais tels

que ces ruisseaux qu'on voit se confondre avec les fleuves dont ils augmentent la surface, la profondeur & le mouvement, ces mots s'unirent ou plutôt s'assimilerent au corps de la langue, & l'enrichirent sans en altérer la substance & le caractere.

La langue italienne a conservé presque tous les procédés, toutes les couleurs, en un mot, toutes les libertés des langues grecque & latine. Elle trouble & rompt à son gré l'ordre grammatical & naturel, pour y substituer l'ordre *musical*, je veux dire, ce désordre harmonieux de paroles, seul capable de faire entrer dans les langues ces figures hardies, impétueuses & robustes, qui semblent moins naître de l'art que de la vivacité du sentiment & de la véhémence des passions.

Abondante, riche, variée, propre à toutes les sortes de style, la langue italienne se porte plus souvent & plus volontiers vers la tendresse & la douceur. La fréquence des voyelles dont elle est composée, & par lesquelles sont terminés tous ses mots, semble la rendre trop uniforme. Mais les inflexions extrêmement variées que les

mêmes élémens y ſubiſſent, font diſparoître entierement cette uniformité; elle eſt tout au plus ſenſible à l'œil; l'oreille ne la ſoupçonne même pas; ou, ſi l'on veut, c'eſt uniformité, mais ce n'eſt point monotonie. Elle tire au contraire de la *quantité* de ſes ſyllabes, plus vague que celle du grec & du latin, mais plus reſſentie que celle de l'eſpagnol & du françois, des mouvemens variés, ſoutenus & cadencés. Mais ce que cette langue a de plus propre ou plutôt d'excluſif, c'eſt que, bien qu'elle ait ſon caractere, elle ſe prête à celui de toutes les langues, qu'elle en prend & la forme & les couleurs, ſans violence & même ſans contrainte.

La langue latine nâquit de la grecque; l'italienne ſortit des débris de la latine; l'eſpagnole & la françoiſe furent l'ouvrage des victoires & des conquêtes du peuple romain.

Des diverſes altérations que ſubit en Eſpagne la langue latine, d'abord en paſſant ſur les levres de l'Eſpagnol, enſuite par l'invaſion des Viſigoths & des Vandales, & ſucceſſivement par le long empire qu'exer-

cerent sur cette partie de l'Europe les Maures & les Arabes, sortit cet idiome, qui, comme l'italien, perdit le plus précieux caractere de son origine, je veux dire, l'analogie, mais dont la noblesse & l'élévation prouvent au moins que la longue servitude sous laquelle avoit gémi l'Espagnol, n'avoit point atteint son ame. Cette langue dont le poids & la gravité, dit *Bentivoglio*, semblent porter plus avant dans l'esprit les choses qu'elle exprime; qui, par sa marche lente & majestueuse, fait souvenir des chants spondaïques, jadis consacrés au culte des dieux, s'éleva au plus haut degré de perfection, quand l'Espagne atteignit le plus haut point de sa gloire. Il lui manque peut-être d'avoir été maniée par des hommes à qui la connoissance profonde & réfléchie des anciens modeles eût pu former le goût. Mais comment la lecture & la réflexion auroient-elles fait sur eux ce que l'exemple, la société, la nécessité même d'écrire en latin, ne purent faire sur *Seneque*, *Lucain*, *Martial*, que leur façon de penser & de s'exprimer distingue si sensiblement de

tous les auteurs latins, & dont les beautés & les défauts ſe ſont conſtamment reproduits dans les ouvrages de leurs compatriotes? La langue eſpagnole ſe prête aux inverſions : mais elle les employe avec beaucoup plus de ſobriété & de modération que l'italienne. La *denſité* de ſes mots l'y rend infiniment moins propre; d'ailleurs ſes ſyllabes compoſées ſouvent de trois, quelquefois même de quatre élémens, ont tant de réſonnance, qu'elle demeure nombreuſe, lors même qu'elle s'aſſujettit rigoureuſement à l'ordre naturel & grammatical. Du reſte, c'eſt à leur méchaniſme que les langues italienne & eſpagnole ont dû l'avantage d'être fixées plutôt que la françoiſe. Toutes les langues des peuples polis & cultivés tendent à l'euphonie, c'eſt-à-dire, à la prononciation la plus douce & la plus agréable qui puiſſe convenir à leur caractere. C'eſt la partie dont elles ſont le plus jalouſes : les étymologies, les rapports, le ſens même, y ont été ſouvent ſacrifiés. Or des langues dont les élémens ſont tous

prononcés & sonores, ont dû faire sentir tout d'un coup à l'oreille, à qui seule il appartient de juger de la perfection extérieure du langage, tous les rapports, toute l'harmonie, en un mot, tout l'effet dont elles étoient susceptibles.

Je n'entrerai point ici dans le détail des mutations & des vicissitudes que subit la langue latine en se répandant dans les Gaules, où elle perdit comme en Italie & en Espagne tous ses rapports, soit harmoniques, soit philosophiques : je n'en dirai que ce qui pourra servir à faire connoître une partie du caractere extérieur & sensible de notre langue. Premierement, en remplaçant par un élément muet la derniere syllabe des mots latins, à laquelle les Italiens & les Espagnols avoient substitué un élément vocal, nous détruisîmes la variété des terminaisons, propres à désigner les genres dans les substances, & les personnes dans les verbes. Ce procédé entraîna la nécessité des pronoms, il dénatura en même tems & détruisit les rapports de la pénultieme syllabe dont le mou-

vement (1) animoit, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, le corps du mot; d'où notre langue devint tout à la fois ſourde & languiſſante.

Secondement, le penchant que j'ai déja dit que toutes les langues ont vers l'euphonie, dut inſenſiblement abolir la prononciation des terminaiſons latines que nous avions adoptées. Ces terminaiſons dures & choquantes l'étoient infiniment moins pour les Latins; ils en étoient dédommagés par l'harmonie qui réſultoit de la valeur fixe, déterminée & invariable des ſyllables dont leurs mots étoient compoſés, & dans laquelle ils avoient fait conſiſter, à l'exemple des Grecs, la perfection de leur langage. Mais cette harmonie étoit devenue étrangere à notre langue; de ſorte que, bleſſée par des terminaiſons dont rien ne rachetoit la ſéchereſſe & la dureté, l'oreille, ce ſens dédaigneux & ſuperbe,

(1) Prononcez *perfide* en latin & *perfide* en françois : le même mot ſera plein de mouvement & d'action dans une langue, & ſe traînera dans l'autre.

en proſcrivit la prononciation. De-là la différence qui ſe trouve entre la maniere dont notre langue eſt écrite, & celle dont elle eſt prononcée : de-là encore l'uniformité, ou plutôt la monotonie de la plûpart de nos déſinences. Une diſcuſſion plus profonde ſur le matériel de la langue m'éloigneroit trop de mon objet : je me bornerai à quelques obſervations.

Pendant que l'Italie ſe montroit la rivale d'Athenes & de Rome, les lettres ne jettoient encore qu'une foible lueur en France. D'ailleurs les Politien, les Sannazar, les Bembe, ne dédaignoient pas de ſe ſervir de leur langue naturelle, tandis que nous ne jugions pas encore la nôtre digne de porter nos idées. La langue françoiſe n'étoit encore que familiere, badine & naïve, lorſque *Ronſard* eſſaya de l'élever, de l'ennoblir, de l'étendre, en y tranſportant les formes des langages grec & latin. Ce poëte eut les plus grands ſuccès : mais il les dut uniquement aux ſuffrages des ſçavans de ſa nation qui ne voyoient & ne ſentoient dans ſa poéſie que les rapports qu'elle

avoit avec la poéſie des langues anciennes, dont le caractere leur étoit bien plus connu que celui de leur propre langue. Ronſard avoit du génie, de l'enthouſiaſme & l'ame véritablement poétique; il ne lui manqua que le ſentiment de la ſorte d'harmonie qui convenoit à ſon idiôme. Il ne vit pas que la fréquence de nos terminaiſons muettes n'admettoit ni les diminutifs, ni la compoſition des mots; que la néceſſité d'employer les pronoms ne permettoit guères de rompre l'ordre grammatical, ſans porter le trouble & la confuſion dans le ſens; que ces formes hardies & ſingulieres qui donnent tant de force, d'élévation & de fierté aux langues grecque & latine, faiſoient grimacer la ſienne; qu'en un mot, chaque idiome a ſa grammaire, ſa rhétorique & ſa poétique. *Ronſard* fut oublié, & la langue ne cherchoit qu'à ſe délivrer de la violence que ce poëte & ſes imitateurs lui avoient faite; elle tendoit uniquement à la clarté; elle y ſacrifioit les plus puiſſantes reſſources de l'élocution, elle abandonnoit ſans regret aux langues étrangeres l'avantage de peindre les

passions, elle n'ambitionnoit que la gloire de devenir la langue du raisonnement. Pendant que nos voisins ne mesuroient la perfection de leur poésie que sur l'intervalle qui la séparoit du discours ordinaire, la nôtre s'élevoit à peine au-dessus de la prose, & n'en différoit essentiellement que par le son & le metre, c'est-à-dire, par l'uniformité des repos & des désinences (1). Après tout, ces tems n'étoient plus, où la poésie dictoit les loix, régloit les mœurs & faisoit détester les tyrans; elle avoit perdu le droit de faire descendre les dieux sur la terre, & de leur égaler les hommes. L'éloquence, autrefois maîtresse des loix, maîtresse même du sort des républiques, n'avoit plus besoin des traits vigoureux & terribles dont l'avoient armée Démosthene & Ciceron; les passions avoient perdu leur plus grand ressort; les principales sources du merveilleux étoient taries; à la philosophie ancienne, qui

---

(1) Il ne s'agit point ici de la *poésie d'images* (on ne nous la conteste pas), mais de la *poésie de style*, comparée à celle des anciens & de nos voisins.

n'envisageoit les êtres que relativement à l'homme, succédoit une philosophie qui, fondée sur l'observation & sur l'expérience, ne considéroit les choses que dans le rapport qu'elles ont avec l'univers. *Descartes* enseigna l'art de la pensée & du doute. Les hommes, que jusqu'alors rien ne séparoit tant de la vérité que leurs propres connoissances, s'interrogerent sur leurs opinions : ils voulurent connoître l'origine, la chaîne & l'ordre de leurs idées ; l'exercice de l'entendement & de la réflexion détruisoit de jour en jour & les objets & la puissance de l'imagination. Une langue claire, nette, méthodique, qui procede comme la pensée & l'observation, la langue françoise, en un mot, devoit donc nécessairement devenir la langue dominante de l'Europe.

Pendant que nous donnions à nos ouvrages l'ordre, la méthode, la clarté, la précision & l'élégance qui caractérisent notre langue, celle des Anglois s'étendoit & s'enrichissoit plus encore qu'elle ne se formoit. Ce peuple que la nature, en lui refusant les talens agréables, semble punir d'avoir

osé la regarder & la connoître, tient peu de compte de la perfection extérieure du langage. Plus occupé des choses que de la façon de les rendre, il n'envisage les mots que relativement au besoin qu'il en a pour exprimer sa pensée, & non relativement à l'effet que leur arrangement & leurs rapports peuvent produire. Tout terme, soit latin, soit françois, soit italien, qui paroît à l'Anglois le plus propre à rendre son idée, est acquis à sa langue, qui l'admet sur le champ, sans même se soucier de le fléchir par des terminaisons analogues (1). Je n'ai garde d'entreprendre de définir les propriétés & les formes d'un langage, dont

(1) Ceci me fait souvenir de ce que *Pic de la Mirandole* écrivoit à son ami *Barbaro*. Ce n'est point, disoit-il, dans les jardins délicieux des muses qu'un philosophe doit cueillir ses expressions : c'est dans le puits ténébreux & profond, où Héraclite a dit qu'étoit cachée la vérité, qu'il doit les chercher & les prendre. Si Pithagore avoit pu vivre, sans avoir besoin de nourriture, il se seroit abstenu même de légumes ; s'il avoit pu se faire entendre, sans le secours des paroles, il n'auroit pas même parlé : tant il étoit éloigné de polir & d'orner le langage.

le caractere eſt de ſe plier au caractere, aux beſoins, aux caprices de chaque écrivain.

On l'a deja dit, & je le répete : toutes les langues des peuples non encore civiliſés ont été poétiques. En effet, des hommes dont les paſſions étoient entieres & libres, & qui n'avoient d'autre exercice que celui des ſens & de l'imagination, dûrent tranſporter, à tout ce qui les environnoit, les ſentimens qu'ils éprouvoient eux-mêmes (1). De plus, la ſenſation que faiſoient ſur eux les météores effrayans, & les divers phénomenes dont leurs ſens étoient frappés, & dont la cauſe leur étoit inconnue, dut leur arracher ces expreſſions vives, fortes & ſublimes qui font le caractere de la grande poéſie, & que la poéſie ne doit qu'à l'étonnement, à la ſurpriſe, à l'ignorance. Enfin le langage de ces hommes incultes qui dut, comme le geſte, déſigner l'objet des

(1) Les ſauvages de l'Amérique diſent, lorſqu'il tonne, que *le ciel gémit;* que *les arbres pleurent,* lorſqu'ils tranſpirent; que *le feu eſt un animal furieux qui s'attache au bois, le dévore & s'en nourrit.*

affections, avant que de désigner les affections mêmes, dut en même tems être tumultueux & désordonné comme les mouvemens de leur ame. Aussi la langue allemande, dont la substance a souffert peu d'altération & qui n'a presque rien emprunté des langues des anciens peuples polis de l'Europe, est-elle remplie de formes & d'expressions sublimes & poétiques; &, ce qui est encore plus remarquable, la transposition lui est naturelle (1). Il est important d'observer à ce sujet que les inversions ne commencent à y être moins en usage, que depuis qu'elle est

(1) Je pourrois encore faire observer, pourquoi les peuples de l'antiquité qui cultiverent la philosophie, comme les Grecs & les Latins, conserverent la transposition; combien elle étoit convenable & même nécessaire à des peuples sensibles & républicains; quels moyens fournissoient leur langues pour empêcher que les inversions ne portassent le trouble dans le sens; comment enfin le style des philosophes & des orateurs mêmes, quand ils ne s'adressoient plus à l'imagination, se rapprochoit de l'ordre que nous appellons naturel & grammatical. Mais ces détails seroient infinis, & d'ailleurs je les ai réservés pour un autre ouvrage.

maniée

maniée par ceux des écrivains de cette nation qui ont cultivé la philoſophie & étudié notre langue. Du reſte, la langue allemande eſt extrêmement riche & ſon abondance exclut les équivoques & les plaiſanteries dont les (1) *homonymes* ſont dans la nôtre une ſource ſi féconde. Sa *quantité* plus reſſentie encore que celle de l'italienne, ſans cependant être fixe & déterminée comme celle de la grecque & de la latine, rend le méchaniſme de ſa verſification incertain & par-là plus difficile. Elle ne ſçait point peindre les ridicules, mais l'Allemand doit-il ſe plaindre de cette indigence ? Si jamais il parvient à rendre ſa langue propre à les préſenter auſſi heureuſement que la nôtre, bientôt ils lui paroîtront plus redoutables que les vices.

(2) On ſçait que les *Synonymes* ſont des mots différens, qui déſignent une choſe à-peu près la même, & que les *Homonymes* ſont des mêmes mots dont on ſe ſert pour déſigner des choſes d'une nature très-différente, comme *ſens*, *ſens*, &c.



ESSAI historique sur l'origine & progrès du théâtre anglois.

L'ART dramatique est le plus anci
de tous les arts qui appartiennent
l'esprit & à l'imagination; son origi
va se perdre dans celle même des
ciétés. Le goût des spectacles a été
passion de tous les peuples ; cet attr
si universel & si puissant a sa sour
dans un besoin inquiet qui nous e
traîne sans cesse vers tous les obj
qui peuvent exercer nos sens & at
cher notre ame, & dans cet instinct
sociabilité qui porte les hommes, qu
qu'on en dise, à se chercher, à se ra
procher, à se réunir.

Le but des premieres représent
tions dramatiques n'a pu être que l'
musement. Celui qui s'avisa d'imite
sur un théâtre, quelque événement ti
de l'histoire ou de la vie commun
songea bien moins à instruire le peup
qu'à lui plaire, à *purger* les passio
qu'à les exciter. Mais quels objets po
voient attirer des hommes ignoran
qui avoient plus de sensations q

d'idées, & dont l'imagination étoit d'autant plus forte, que leur esprit étoit moins exercé? La religion seule, dont l'intérêt est le plus important, le plus universel & le plus familier, étoit un ressort assez puissant pour agir fortement sur une multitude superstitieuse & grossiere. Elle fournit les sujets des premieres pieces qui commencerent à prendre une forme dramatique; ce fut l'enfance de la tragédie. Mais la comédie devoit avoir déja pris l'essor; ces Histrions qui couroient de ville en ville en divertissant la populace par des chansons, des pantomimes, des bouffonneries obscenes, s'aviserent bientôt de jouer, dans leurs farces, différens particuliers, soit qu'ils fussent payés pour cela, soit qu'ils n'eussent en vue que de flatter la malignité publique. Tels ont été dans tous les pays les procédés de l'art dramatique. Chez les anciens, comme chez les modernes, la religion a donné naissance à la tragédie, comme la satyre personnelle l'a donnée à la comédie.

Les premiers drames n'eurent donc d'autre but que de flatter les passions les plus communes du peuple; bientôt

l'esprit de parti leur donna un caractere plus réfléchi & un objet plus important. Les Athéniens détestoient la mémoire de Minos, à cause du tribut inhumain qu'il leur avoit imposé, & dont Thésée les avoit affranchis. Les poëtes, pour flatter la passion du peuple, remplirent leurs tragédies d'invectives contre la royauté. Les auteurs comiques vendus aux partis différens, exposerent sur la scene les philosophes, les magistrats, les chefs de la république qu'ils avoient intérêt de rendre odieux; mais le gouvernement sentit combien il étoit important de fixer les principes de ces amusemens qui commençoient, comme l'avoit prédit Solon, à parler plus haut que les loix. Les spectacles prirent alors un caractere politique & moral, & ce ressort étoit d'autant plus puissant dans un Etat démocratique, que la souveraineté résidant dans le peuple, les mœurs & les principes du peuple y décident du sort de la constitution. Les Athéniens & les Chinois sont les seuls qui ayent mis en œuvre cet instrument politique. La tragédie paroît avoir été instituée à Athenes pour exciter la haine de la monarchie, & à Pekin,

pour en inſpirer l'amour & le reſpect. Les Romains reçurent des Grecs la tragédie & la comédie comme des arts agréables, & ne firent ſervir les ſpectacles qu'à diſtraire le peuple des affaires publiques. Dans les premiers ſiecles du chriſtianiſme, les peres de l'égliſe, qui voyoient l'empire des ſpectacles ſur le peuple, oppoſerent aux jeux des païens des pieces de théâtre dont les ſujets étoient tirés de l'écriture ſainte. A la renaiſſance des ſpectacles, lorſque les novateurs commencerent à répandre leurs doctrines, on ſe ſervit de ce moyen pour accréditer ou pour attaquer les nouvelles opinions; au reſte les gouvernemens modernes formés au haſard & ſans principes, plus appliqués à punir les fautes en multipliant les loix, qu'à les prévenir en formant les mœurs, ont été fort indifférens ſur l'utilité qu'on pourroit retirer de l'attrait des ſpectacles, s'ils étoient dirigés; & ils ne ſe ſont attachés qu'à en corriger les abus.

Les premiers pas de l'art dramatique ſe reſſemblent chez les différentes nations modernes, parce que

vençaux eussent imaginé de représenter les mysteres de la religion ; & ces représentations, suivant Ottavio Panciroli, dans son *Tesoro nascosto di Roma*, commencerent avec l'établissement de la confrérie *del Gonfalone* en 1264. Il cite le passage suivant des statuts de cette confrérie : « Le prin» cipal objet de notre fraternité étant » de représenter la passion de Jesus» Christ, nous ordonnons que quand » les mysteres de ladite passion seront » exécutés, nos anciens réglemens » soient toujours observés, *&c.* » Mais Crescimbeni, dans son *histoire de la poésie*, dit que la premiere piece de ce genre fut écrite par François Beliari, sur l'histoire d'Abraham & d'Isaac, & représentée à Florence en 1449. Il ajoute que vers le même tems l'histoire de la passion du Christ fut exécutée au Colisée à Rome. Je laisse aux critiques à concilier ces deux autorités contradictoires.

Les Espagnols donnent à leur théâtre une grande antiquité. Leurs premiers drames étoient de petites farces en un acte, appellées *Intermedes* ou *Jordanas*, (*journées*) qu'on repré-

fentoit dans les places publiques. L'action la piece rouloit fur quelque fujet ridicule ou de bouffonnerie. Cette repréfentation étant égayée par la fatyre & accompagnée de pantomime, formoit une efpece de fpectacle affez femblable aux *Mimes* Latins. Ces pieces firent place à ce qu'ils appellent actes facramentaux, *autos facramentales*; c'étoit auffi des *myfteres*, mais d'une compofition plus recherchée que ceux qu'on repréfentoit dans le refte de l'europe. Ceux-ci n'étoient que des repréfentations fimples & groffieres; ceux des Efpagnols étoient toujours des compofitions allégoriques. Il y a en Efpagne un nombre prodigieux de ces pieces; & celles de Calderon font les plus eftimées.

Les François datent le commencement de leurs repréfentations dramatiques du treizieme fiecle. L'hiftoire du théâtre François eft trop connue, pour en rappeller ici les diverfes époques.

Le théâtre Hollandois doit fa naiffance à des fociétés qu'on appelle dans le pays *Reden Rychkers Kameran*, c'eft-à-dire, *Compagnies de Rhétoriciens & de*

Poëtes, lesquelles ressembloient aux académies d'Italie. Les mem de ces sociétés étoient les beaux ef du lieu. Lorsqu'un homme un considérable se marioit, ou r roit, ou étoit élevé à quelque ce, ils étoient chargés de comp des épithalames, des élégies, de négyriques. Ils composerent aussi pieces de théâtre qu'ils exécutc dans la salle d'assemblée de la soci c'est pour cela que ces anciennes ces sont appellées *Comédies de soc* comme celles d'Italie étoient nomr *Comédies d'académie*. Quelquefois *Reden Rychkers* ou les poëtes d'un lage alloient représenter leurs pi dans un autre, pendant les foires certains endroits les poëtes d'un lage disputoient le prix de l'esprit : les poëtes d'un autre village, par pieces de vers *impromptu*. Ces sorte divertissemens, auxquels on veut donner le nom de *drames*, pa pour être aussi anciens que les vinces de Hollande. La piece la célebre du théâtre Hollandois un réformé, c'est *le miroir de l'amu* composé par Colin van Risselle,

imprimé à Haarlem en 1561. Le théâtre Hollandois, comme les autres théâtres dans les tems d'ignorance, étoit alors plein de merveilleux & d'absurdités. Dans une ancienne tragédie, une Princesse a devant elle la tête de son amant sur un plat, elle tient des discours touchans à cette tête qui répond avec la même tendresse & le même sérieux. Ces extravagances ne sont plus représentées en Hollande que dans certaines fêtes publiques, pour l'amusement de la populace.

Les Allemands font remonter la premiere époque de leur théâtre au tems des anciens Bardes qui chantoient les éloges de leurs héros. Ils font succéder à ces Bardes leurs *Master Sanger* ou Maîtres Chanteurs, qui se formerent en sociétés dans les principales villes de l'Allemagne. Une de ces sociétés subsiste encore aujourd'hui à Strasbourg; elle est composée de Cordonniers, de Tailleurs, de Tisserands, de Meuniers, *&c.* qui jouissent de certains privileges, accordés, selon eux, par Othon le Grand & Maximilien premier. Vers le milieu du seizieme siecle, un Cordonnier de Nurem-

bourg, nommé *Haans-sacks*, composa plusieurs pieces dramatiques, sacrées & profanes ; & ce Cordonnier est aussi célebre par ses *mysteres* en poésie, que Jacob Behman, autre auteur de la même profession, l'est par ses *mysteres* en théologie. Le théâtre Allemand n'acquit cependant une certaine perfection qu'après l'année 1626, lorsqu'une troupe de comédiens Hollandois vinrent à Hambourg & y représenterent quelques pieces de théâtre moins ridicules, qui rafinerent un peu le goût, & donnerent l'idée d'un genre plus supportable ; mais les progrès de cette nation dans l'art dramatique ont été fort lents. Il n'y a pas encore quarante ans qu'on a joué le mystere de la passion à Vienne ; c'étoit une piece en cinq actes, où l'on voyoit représentés successivement le paradis terrestre, la création d'Adam & Eve & leur chûte, la mort d'Abel, Moyse au désert, la fuite en Egypte, *&c.* L'enfant Jesus étoit représenté par un grand garçon ; mais pour faire voir que c'étoit un enfant, on lui donnoit de la bouillie sur le théâtre. On voyoit ensuite sa dispute contre les docteurs dans le temple, sa priere au jardin des

Oliviers, ſa paſſion, ſon crucifiement & ſon enterrement qui terminoit la piece.

Je vais maintenant ſuivre avec plus de détail la naiſſance & les progrès du théâtre Anglois. On croit aſſez généralement que l'Angleterre n'a eu de théâtre que poſtérieurement à tous ſes voiſins : ceux qui ſont dans cette opinion ſeront peut-être ſurpris quand on leur dira que les ſpectacles dramatiques y ſont preſqu'auſſi anciens que la conquête : rien n'eſt cependant plus certain, ſi l'on veut s'en rapporter à un bon Moine, nommé *Guillaume Fitz Stéphen*, en latin *Guillelmus Stephanides*. Voici ce qu'il dit dans l'ouvrage intitulé : *Deſcriptio nobiliſſimæ civitatis Londoniæ* : « Londres, au lieu de ſpec» tacles & de jeux ſcéniques, a des » jeux plus ſaints, les repréſentations » des miracles que les ſaints Confeſ» ſeurs ont opérés, & des ſouffrances » qui ont fait éclater la conſtance des » martyrs ». Cet auteur étoit un Moine de Cantorbery, qui écrivoit ſous le regne de Henri II, & mourut ſous celui de Richard premier, en

1191. Il ne cite pas même ces représentations comme des nouveautés pour le peuple, car il décrit tous les divertissemens populaires en usage dans ce tems-là ; on ne peut donc guere placer l'époque des spectacles plus bas que celle de la conquête ; & c'est, je crois, la plus ancienne date qu'aucune autre nation puisse assigner à ses représentations théâtrales.

Environ cent quarante ans après, sous le regne d'Edouard III, un acte du Parlement condamna une troupe de vagabonds qui faisoient des mascarades dans les différens quartiers de la cité, à être fouettés hors des portes de Londres, pour avoir représenté des choses scandaleuses dans des maisons de jeu & en d'autres lieux où la populace s'assembloit ; mais on ne nous dit pas de quelle nature étoient ces choses scandaleuses. Peu de tems après ce période, les mysteres de la religion furent joués dans toute l'Europe, & ils étoient représentés d'une maniere si stupide & si indécente, que les histoires du nouveau-testament en particulier parurent encourager l'impiété & l'irreligion. Probablement les

acteurs dont nous venons de parler, étoient de ceux qu'on appelloit *Mummers* (1) ; ceux-ci couroient les campagnes, habillés d'une maniere extraordinaire, chantant, jouant des pantomimes. Cette coutume s'est conservée dans quelques endroits de l'Angleterre ; mais elle étoit autrefois si générale, qu'elle détournoit le peuple de ses travaux & qu'on la regarda comme très-pernicieuse au bon ordre & à la tranquillité publique. D'ailleurs ces *Mummers* étoient toujours masqués & déguisés, ce qui leur donnoit la dangereuse facilité de commettre beaucoup de violences & d'attentats (2) contre les bonnes mœurs ;

(1) Mot qui signifie celui qui se masque & se déguise pour faire le fou sans parler. De-là est peut-être venu le mot anglois *mum*, dont on se sert pour recommander le silence, comme nous disons *chut*.

(2) Ces désordres se multiplierent au point qu'on publia un acte contre les *Mummers*, dans la troisieme année de Henri VIII. On y défendoit de vendre des masques & d'en garder dans les maisons : & l'amende étoit de vingt schellings pour chaque masque qu'on trouveroit.

cependant il paroît que ces vagabonds débauchés furent les premiers comédiens de l'Angleterre; tout leur talent consistoit, comme celui de quelques-uns de leurs successeurs, en bouffonneries & en grimaces

Dans un acte du Parlement de la quatrieme année de Henri IV, on parle de certains *maîtres-rimeurs*, *menestrels*, & autres vagabonds qui infestoient le pays de Galles. On y déclaroit qu'*aucun* maître-rimeur, menestrel *ou autre vagabond ne seroit plus souffert dans le pays de Galles pour y rassembler le peuple.* Qu'est-ce que c'étoit que ces *maîtres-rimeurs?* C'est ce qu'on ignore; peut-être étoient-ils les descendans dégénérés des anciens Bardes. Ils élevoient une espece de théâtre en pleine campagne, où ils exécutoient leurs farces; *le peuple des lieux voisins accouroit pour les voir & les entendre*, dit un auteur contemporain, *car il y avoit des diables & des devis qui plaisoient aux oreilles aussi-bien qu'aux yeux.*

L'année 1378 est la plus ancienne date que j'aie trouvée, où l'on fasse une mention expresse de la représentation des mysteres en Angleterre.

Les étudians de l'école de S. Paul préſenterent dans cette année une requête à Richard II, pour ſupplier Sa Majeſté *de défendre à certaines perſonnes ignorantes de repréſenter l'hiſtoire de l'ancien-teſtament, au grand préjudice dudit clergé qui avoit fait de grands frais pour en donner une repréſentation publique à Noël.* Environ douze ans après, c'eſt-à-dire en 1390, les clercs des paroiſſes de Londres jouerent des intermedes à Skinnerſwell; & en 1409 ils repréſenterent à Clerkenwell, pendant huit jours ſucceſſivement, une piece ſur la création du monde, à laquelle aſſiſta la plus grande partie de la nobleſſe & de la bourgeoiſie du royaume. Ces exemples ſuffiſent pour prouver que nous avons eu des repréſentations des myſteres de très-bonne heure, quoiqu'un peu plus tard que nos voiſins; mais il eſt difficile de fixer le tems de la durée de ces ſpectacles. On peut appeller ce période *le ſommeil des muſes.* Elles ne s'éveillerent pas d'abord entierement; mais dans une ſorte de demi-veille du matin, elles produiſirent les *moralités* qui ſuccéderent aux *myſteres.* Les idées

confuses & bisarres qui composoient ces moralités, avoient cependant quelque objet; les mysteres n'étoient que des représentations grossieres & sans dessein de quelque histoire malicieuse de l'ancien ou du nouveau-testament; mais les moralités avoient une espece de plan, une fable, une morale; il y entroit même un peu de poésie, en ce que les vertus, les vices & les autres affections de l'ame étoient personnifiées (1); mais très-souvent elles ne rouloient que sur des matieres de religion, qui étoient alors l'intérêt commun de chacun. Si les mêmes spectacles existoient aujourd'hui, il n'est pas douteux que la politique n'en fût l'objet. Ainsi la comédie intitulée *la nouvelle Mode*, fut certainement composée dans la vue d'encourager la réformation au moment de sa renaissance sous le regne d'Elisabeth; & dans les premiers tems de la réformation, il

(1) Dans une ancienne *moralité*, intitulée *Tout pour argent*, les personnages sont: *théologie*, *science*, *art*, *argent*, *adulation*, *admonition divine*, *péché*, *prompt au péché*, *damnation*, *tout pour argent*, *science avec argent*, *argent sans science*, &c.

étoit ſi ordinaire aux partiſans de l'ancienne doctrine, & peut-être auſſi à ceux de la nouvelle, d'employer cette voie pour ſoûtenir & pour répandre leurs opinions, qu'on publia dans la vingt-quatrieme année du regne de Henri VIII, un acte du Parlement pour le ſoutien de la véritable religion, par lequel il étoit défendu à tout rimeur ou comédien de chanter dans les chanſons, ou de jouer dans les intermedes rien de contraire à la doctrine établie.

Il étoit d'uſage alors d'exécuter ces drames moraux ou religieux dans les maiſons particulieres, pour l'édification & l'inſtruction, auſſi-bien que pour le divertiſſement des familles bien intentionnées; & pour cela les entrées des perſonnages différens des drames étoient diſpoſées de maniere que cinq ou ſix acteurs pouvoient jouer vingt rôles.

Ce que nous avons dit ſuffit pour faire connoître la nature & le caractere des myſteres & des moralités. Le défaut de monumens ne nous permet pas d'entrer dans de plus grands détails; & pour dire la vérité, un examen plus particulier de ces premiers

essais de l'art ne peut être utile qu'autant qu'il nous fait connoître le tour d'esprit de nos ancêtres & les progrès du goût & du langage : à cela près, la perte de tous ces monumens de barbarie ne mérite pas d'être regrettée.

La naissance des pieces qu'on nomma *interludes*, peut être regardée comme le réveil des muses ; on vit briller dans ces compositions encore informes, quelques traits d'esprit & de plaisanterie. Celles de Jean Heywood l'épigrammatiste, sont les premieres, sinon les meilleures, qui nous soient restées. Il étoit bouffon de Henri VIII, & il vécut jusqu'au regne d'Elisabeth. L'*Eguille de Dame Gurton*, qui est regardée comme la premiere comédie angloise, parut peu de tems après les interludes ; cette piece est en effet d'un caractere assez comique, quoique bas & indécent. C'est alors que les écrivains commencerent à travailler pour le théâtre. Henri Parker avoit, dit-on, composé plusieurs tragédies & comédies sous le regne de Henri VIII, & un Jean Hoker écrivit en 1535 une comédie intitulée : *Piscator* ou *le Pêcheur at-*

trappé. Richard Edwards, né en 1523, bon poëte & excellent musicien, fit deux comédies : l'une intitulée *Palæmon & Arcite*, dans laquelle, entre autres choses, les cris d'une meute de chiens en chasse étoient si bien imités, que *la Reine & toute sa Cour en furent entierement satisfaites* ; l'autre étoit intitulée : *Damon & Pithias, les deux plus fideles amis qu'il y ait dans le monde.* Après cet écrivain, parurent Thomas Sackville, Lord Buckhurst & Thomas Norton, les auteurs de *Gorboduc*, la premiere piece du théâtre Anglois qui mérite quelque considération. Ecoutons le jugement qu'a porté de ces poëtes & de quelques autres Puttenham qui a écrit, sous le regne d'Elisabeth, un livre intitulé *l'Art de la Poësie.* « Je crois, dit-» il, que dans la tragédie le Lord Buc-» khurst & Edouard Ferrys méritent » le premier rang, & que le Comte » d'Oxford & Maître Edwards sont » supérieurs pour la comédie & les » interludes ». Et ailleurs il dit : « Le » poëte le plus considérable de ce tems » (sous Edouard VI) étoit Maître » Edouard Ferrys ; il n'avoit pas

» moins de gaîté & de plaisanterie
» que Jean Heywood, mais il mettoit
» plus d'art & de magnificence dans
» le metre : aussi s'attacha-t-il parti-
» culierement à la tragédie ; il fit ce-
» pendant quelques comédies & in-
» terludes qui plurent tant au Roi,
» qu'il en reçut de bonnes récom-
» penses ». Je n'ai pu retrouver aucun ouvrage de cet Édouard Ferrys, si célebre dans son tems, pas même le titre d'une seule de ses pieces.

A ces écrivains succéda Jean Lillie, bel-esprit fameux dans son siecle, & qui eut la réputation d'avoir perfectionné considérablement la langue angloise par une romance intitulée : *Euphues & son Angleterre*, ou *l'Anatomie de l'esprit*. Voici ce qu'écrit un éditeur de ses comédies en 1632 : « Notre
» nation lui est redevable d'un nouveau
» langage qu'il enseigna, & dont son
» *Euphues* fut le premier modele.
» Toutes nos Dames devinrent ses
» écolieres ; & une beauté de Cour
» qui n'auroit pas parlé *Euphuisme*,
» auroit eu aussi mauvaise grace qu'au-
» roit celle qui ne sauroit pas aujour-
» d'hui parler françois. J'ai voulu voir

» cette romance si extraordinaire, si
» renommée par l'esprit qui y brille,
» si fort à la mode à la Cour d'Elisa-
» beth, & qui avoit, dit-on, intro-
» duit une révolution dans le langage;
» je l'ai lue & je n'y ai trouvé qu'un
» jargon affecté & hors de la nature(1),
» un style enflé & tendu, & un emploi
» continuel de métaphores, d'allusions

(1) Quelques traits des ouvrages de cet auteur donneront une idée de sa maniere d'écrire : « Il doit y avoir, dit-il, trois » lignes dans chaque triangle ; la premiere » commence la figure, la seconde l'aug- » mente, la troisieme la termine. Ainsi il y » a trois vertus dans l'amour : l'affection qui » attire le cœur, la discrétion qui augmente » l'espérance, & la constance qui termine » l'ouvrage. Sans une de ces lignes il n'y a » point de triangle ; sans une de ces vertus, » point d'amour ».

Dans un autre endroit il dit, en faisant l'éloge d'une jolie femme : « Le feu ne peut » être caché dans l'étoupe sans fumée, ni le » musc dans le sein sans odeur, ni l'amour » dans le cœur, sans soupçon ». Encore un autre passage : « Elle est la fleur de la cour, » toisie, la peinture de la beauté. Elle fait » honte à Venus, parce qu'elle est un peu » plus belle & beaucoup plus vertueuse ; » elle efface Diane, parce qu'elle est aussi » chaste & beaucoup plus aimable ; mais » plus elle a de beauté, plus elle a d'orgueil ;

» & d'allégories, qu'on prenoit pour » du bel esprit ». Cet absurde jargon se pandit à la Cour d'Elisabeth, quoiqu'il y eût déja alors de bien meilleurs modeles pour le style & pour la composition, & ne contribua pas peu à introduire le grossier pédantisme qui infecta le langage dans le regne suivant; tant il peut résulter de mal de la cause la plus ridicule, lorsqu'elle

» plus elle a de vertu, plus elle a de sévé-» rité. Le paon est un oiseau qui ne convient » qu'à Junon; la colombe ne convient qu'à » Vesta. Car comme il n'y a qu'un phœnix » dans le monde, ainsi il n'y a qu'un arbre » en Arabie où il bâtisse son nid; & comme » il n'y a qu'une Camille dont on puisse » entendre parler, il n'y a qu'un César » dont elle puisse se soucier ».

Les comédies de Jean Lillie sont toutes écrites dans le même goût; cette affectation puérile & fatiguante a été le partage des meilleurs écrivains, dans l'enfance de la littérature. En sortant des ténebres de l'ignorance, on s'est jetté dans le faux bel esprit, & l'on n'est arrivé que lentement à un goût plus sage & plus voisin de la nature & de la raison. L'esprit humain a parcouru les deux extrêmes du vice, avant que d'atteindre au juste milieu de la nature & de la raison.

tend.

nd à raffiner sur la simplicité de la ıture.

La tragédie & la comédie commen-rent alors à prendre l'essor, mais .rt étoit dans son enfance : les au-urs ne faisoient que bégayer : ils ettoient l'enflure à la place de la ›blesse, les pointes & les jeux de ots à la place de la plaisanterie. n peut juger de l'état d'imperfection ı se trouvoit encore le théâtre, par critique qu'en fait le Chevalier Sid-ey, dans sa *Défense de la Poésie.* Nos tragédies & nos comédies, dit cet écrivain, violent également les regles de l'honnêteté & celles de l'art. Tantôt vous voyez l'Asie d'un côté & l'Afrique de l'autre, avec une foule de royaumes divers ; de sorte que l'acteur en entrant, est obligé de dire dans quel pays il se trouve, pour qu'on entende le sujet. Tantôt vous voyez trois Dames qui vien-nent cueillir des fleurs, & vous êtes obligé de prendre le théâtre pour un jardin. Vous entendez parler d'un naufrage fait dans ce même lieu, vous ne pouvez vous dispenser de le prendre pour un rocher. Vous

» voyez paroître tout-à-coup un » monstre hideux, vomissant du feu » & de la fumée ; la scene se change » donc en une caverne, jusqu'à ce » que deux armées, représentées » par quatre épées & quatre bou» cliers, en viennent aux mains sur » le théâtre qui devient alors un » champ de bataille. Dans la plupart » des pieces on voit toujours un jeune » Prince & une jeune Princesse amou» reux l'un de l'autre ; la Princesse de» vient grosse, elle accouche d'un beau » garçon qui se perd, qui grandit & » devient amoureux aussi : & tout cela » dans l'espace de deux heures, &c ».
Il paroît cependant que ces premiers écrivains dramatiques avoient des dispositions pour faire mieux, s'ils en avoient connu les moyens ; on le conjecture par les efforts qu'ils faisoient pour donner une forme à ce genre de composition. Quelques-uns ornerent leurs pieces de spectacles ; d'autres tenterent d'y introduire des chœurs. Enfin tout imparfait que fût encore notre théâtre, il avoit fait plus de progrès que celui de nos voisins les François. Il est vrai que les Italiens, qui ont devancé dans tous les arts tous

les modernes, étoient parvenus, par la traduction des drames antiques, à donner à leur théâtre un peu plus de perfection; mais nous étions pour le moins égaux aux autres peuples de l'Europe.

Il arriva enfin en Angleterre ce qui est arrivé un peu plus tard en France. Le véritable art dramatique reçut, pour ainsi dire, tout d'un coup l'existence & la perfection du génie créateur de Shakespear, de Fletcher & de Johnson, dont le mérite & les ouvrages sont trop connus pour avoir besoin qu'on s'y arrête.

Après avoir suivi l'art dramatique dans tous ses procédés & dans ses transformations diverses, jusqu'au moment où il prit une forme raisonnable, nous allons revenir sur nos pas & jetter un coup-d'œil plus détaillé sur le théâtre & les acteurs. La premiere troupe de comédiens dont il soit fait mention dans l'histoire, est celle des étudians de l'école de S. Paul, en 1578. Environ douze ans après, les clercs de paroisse de Londres représenterent, comme nous avons déja dit, les mysteres à Skin-

» gens d'esprit, commerçans ou do-
» mestiques de Seigneurs, s'assem-
» bloient & composoient des inter-
» medes pour fronder le vice & rap-
» peller les grandes actions de nos an-
» cêtres. Ces pieces étoient jouées
» dans des maisons particulieres pour
» un mariage ou pour quelqu'autre
» fête; mais dans la suite ces diver-
» tissemens devinrent plus fréquens &
» plus réguliers : comme ils étoient
» exécutés (1) les dimanches & les
» fêtes, bientôt les églises furent
» abandonnées pour les salles de spec-
» tacles. Ces salles étoient de grands
» cabarets, où les jeunes gens des
» deux sexes venoient contracter des
» engagemens illicites & dangereux,
» où l'on tenoit publiquement des dis-
» cours indécens & séditieux, où l'on
» donnoit une libre carriere au liber-
» tinage & à la licence. Ces abus occa-
» sionnerent un acte du Conseil com-
» mun de la Cité, qui infligeoit des
» peines séveres contre ceux qui se-

(1) L'usage de jouer la comédie le dimanche prit vraisemblablement naissance de la représentation des mysteres, qui étoit regardée comme un acte de religion.

» roient convaincus de quelques ac-
» tions ou discours contraires à l'hon-
» nêteté ou au bon ordre public, &
» qui défendoit de jouer aucune piece
» qui n'eût été lue & approuvée par
» le Lord Maire & la Cour des Eche-
» vins. Cependant il fut spécifié que
» cet acte ne s'étendroit pas aux pieces
» jouées dans les maisons particulieres
» pour la célébration d'un mariage ou
» de quelque fête, & où l'on ne rece-
» voit point d'argent des spectateurs.
» Mais ces ordres ne furent pas rigou-
» reusement observés : les pieces
» n'en devinrent pas moins licentieu-
» ses, & l'on supprima pendant quel-
» que tems tous ces spectacles, com-
» me pernicieux à la religion, à l'Etat,
» aux bonnes mœurs & même à la
» salubrité dans les tems d'épidémie ;
» mais la Reine & le Conseil les réta-
» blirent avec les restrictions suivan-
» tes : qu'aucune piece ne seroit jouée
» un jour de dimanche ou de fête
» qu'après la priere du soir ; que toutes
» les représentations finiroient assez
» tôt pour que chacun des auditeurs
» pût s'en retourner chez lui avant
» le soleil couché ou du moins avant

» la nuit ; que les comédiens de la » Reine seroient seuls tolérés ; que » leurs noms seroient exactement » notifiés au Grand-Trésorier, & » qu'ils ne se partageroient point en » différentes troupes. Ces précautions » ne furent pas encore suffisantes pour » contenir les comédiens dans de » justes bornes ; ils continuerent d'in- » sulter dans leurs pieces l'honnêteté » ou les particuliers, & leurs excès » engagerent le gouvernement à les » supprimer tout-à-fait ».

Cette longue citation sert à faire connoître quel étoit alors l'état du théâtre, & combien il étoit corrompu dès sa naissance. Même long-tems avant le tems dont parle Stow, la satyre personnelle avoit été mise sur le théâtre. J'ai vu une lettre de Sir Jean Hallies au célebre Chancelier d'Elisabeth, Lord Burleigh, dans laquelle le Chevalier accuse celui-ci d'avoir tenu des propos injurieux sur lui & sa famille, & d'avoir dit entr'autres choses, que son grand-pere, qui étoit mort il y avoit soixante-dix ans, étoit d'un avarice si extraordinaire, que les comédiens de la Reine l'avoient joué

devant la Cour avec les plus grands applaudiſſemens.

Ainſi nous voyons que la licence eſt auſſi ancienne ſur le théâtre, que l'inſtitution même des théâtres ; & que les premiers eſſais de l'eſprit y furent ſouillés par la ſatyre & l'obſcénité. Ces abus ne pouvoient manquer d'exciter beaucoup de troubles ; le zele de la chaire & la gravité de la magiſtrature, ſe réunirent pour les réprimer. On écrivit pluſieurs ouvrages pour & contre.

Etienne Goſſon publia en 1579 un livre dédié au Chevalier Philippe Sidney, & intitulé : *l'école de la ſatyre, ou invective plaiſante contre les poëtes, muſiciens, comédiens, bouffons & autres vermines de la république.* Le même auteur ſoutint dans un autre ouvrage, que les ſpectacles ne devoient point être ſoufferts dans aucun État chrétien. Les partiſans du théâtre répondirent par des comédies où ils jouoient leurs adverſaires.

Le théâtre reprit bientôt après tout ſon crédit, & acquit même plus de conſidération qu'il n'en avoit encore eu. En 1603, la premiere année du

regne de Jacques I, Shakespear, Fletcher & d'autres obtinrent un privilége sous sceau privé, qui les autorisoit à représenter des comédies, non-seulement dans leur salle ordinaire, mais encore en quelque partie du royaume que ce fût. Le théâtre alors fournit un grand nombre d'excellens acteurs & de bons écrivains. Il paroissoit chaque année plusieurs pieces nouvelles. La passion des spectacles étoit alors au plus haut degré; les nobles & les gens riches célébroient ordinairement leurs mariages, les jours de naissance, &c. par des fêtes & des spectacles exécutés à grands frais. Le célebre architecte Inigo Jones employa souvent ses talens à exécuter des décorations pour ces fêtes. Le Roi & ses Seigneurs, la Reine & ses Dames jouoient eux-mêmes dans les pieces; enfin aucun divertissement public n'étoit regardé comme complet s'il y manquoit la comédie.

Le goût pour les spectacles dramatiques dura pendant tout le regne de Jacques I, & une grande partie de celui de Charles I, jusqu'à ce qu'enfin le Puritanisme devenu puissant, les

attaqua ouvertement comme infames & diaboliques. Si l'on peut en juger par le célebre ouvrage, intitulé *Hiſtrio-Maſtix*, le zele des Puritains étoit auſſi furieux qu'abſurde. Cette ſatyre groſſiere & atroce, qui tomboit ſur les comédies, les comédiens & tous ceux qui les favoriſoient, fut publiée en 1633 par Guillaume Prynne, Avocat de Lincoln's - Inn. Les parties intéreſſées imaginerent qu'il ne falloit répondre à cet ouvrage, qu'en faiſant imprimer les meilleures pieces de théâtre que l'on pourroit trouver ; de ſorte que pluſieurs pieces qui n'avoient jamais vu le jour furent publiées alors; j'en ai recueilli moi-même plus de cinquante, imprimées dans cette même année. Enfin les partiſans du théâtre triompherent pendant quelque tems; le livre de Prynne fut regardé comme un libelle infame contre l'Egliſe & contre l'Etat, contre les Pairs, les Prélats & les Magiſtrats, & particulierement contre le Roi & la Reine, parce qu'il dit que *la coutume des Princes de danſer en perſonne eſt la cauſe de leur fin prématurée; que nos Ladys Angloiſes, devenues des* Madames

frisées & bouclées, avoient perdu leur modestie; que les spectacles étoient le principal amusement du démon; & que tous ceux qui les fréquentoient étoient damnés. Comme le Roi & la Reine les fréquentoient, on regarda cet anathême comme un outrage fait à Leurs Majestés. Guillaume Prynne avoit aussi une antipathie invincible pour toute espece de musique, mais plus particulierement pour la musique d'Eglise, qu'il appelle *un bêlement de bêtes brutes.* Il dit que *les chantres beuglent le tenore comme des bœufs, mugissent le dessus comme des taureaux, grognent la basse comme des pourceaux, & aboyent le contrepoint comme une meute de chiens.*

On traita sérieusement ces platitudes grossieres; le livre fut condamné à être brûlé par la main du bourreau; & l'auteur, qui méritoit seulement qu'on se moquât de lui, fut jugé avec une sévérité sans exemple. Il fut rayé du barreau, exclus de la société de Lincoln's-Inn, dégradé par l'université d'Oxford, condamné à être mis au pilori à Westminster & à Cheapside, & à perdre une oreille à chacun de ces deux endroits; on lui

attacha ſur la tête un écriteau qui le déclaroit coupable d'avoir publié un libelle infame contre Leurs Majeſtés & contre le gouvernement ; enfin il fut obligé de payer encore une amende de cinq mille livres ſterlings, & fut jetté dans une priſon pour le reſte de ſa vie. Cette ſentence fut exécutée dans toute ſa rigueur. Mais le Puritaniſme reprenant chaque jour de nouvelles forces, bouleverſa bientôt la conſtitution, & parmi les changemens qui ſe firent dans les mœurs & dans le gouvernement, la proſcription abſolue de tous les ſpectacles ne fut pas une des moins conſidérables. Les théâtres reſterent fermés pendant la tyrannie de Cromwel & du Puritaniſme ; ils ſe r'ouvrirent à la reſtauration ; mais je m'arrêterai à cette époque, parce que l'hiſtoire du théâtre anglois depuis ſa renaiſſance eſt connue de tout le monde.

LETTRE ſur les œuvres & la vie de Chiabrera, Poëte lyrique, Italien.

Les dieux, diſoit Platon, touchés des travaux & des peines inſéparables de l'humanité, firent préſent à l'homme de la poéſie & du chant; il pouvoit ajouter que l'homme ne ſe méprit point à l'origine de ce bienfait ineſtimable, puiſqu'il ne s'en ſervit d'abord que pour faire éclater ſa reconnoiſſance envers les dieux. La poéſie des premiers âges du monde, celle des Hébreux, des Egyptiens, & des Phéniciens, roula uniquement ſur la divinité. Les Grecs pendant plus de deux ſiecles ne chanterent que les dieux, lorſque tout-à-coup la poéſie deſcendit aux actions des hommes, & ne s'occupa preſque plus que de ſujets, tantôt fabuleux, tantôt hiſtoriques, & le plus ſouvent mêlés de vérités & de fictions. La guerre de Troye, la valeur des héros qui s'y diſtinguerent, en un mot, la gloire

que cette expédition répandit ſur toute la Grece, fut, pendant plus de 400 ans, l'unique ſujet ſur lequel s'exercerent les poëtes de cette nation. Dans le ſiecle ſuivant, ils ſe propoſerent un but plus important & plus utile. La poéſie, unie dès ſa naiſſance à la religion & à la politique, ſervit les mœurs plus puiſſamment que jamais: elle rappella les grands exemples, chanta les vertus, pourſuivit les vices & excita les paſſions utiles au gouvernement, ou elle ſe borna à fournir aux citoyens des amuſemens honnêtes & propres à alléger le poids de la vie. De ces différens objets ſortirent différens genres de poéſie. Les poëtes lyriques, libres des entraves qui enchaînoient les auteurs de l'épopée & du drame, ſe livrerent ſans réſerve aux tranſports de leur imagination. Il faudroit leur appliquer ce qu'un philoſophe ancien diſoit de ſes dieux, *eos non externa cogunt ſed ſua illis in legem æterna voluntas eſt.* « Rien ne les enchaîne, ils ne dépen» dent de rien, ils dictent des loix, & » n'en reçoivent aucune ». C'eſt ſurtout dans les productions lyriques

qu'on trouve une image fidelle du vol immenſe & rapide de la penſée ſur l'univerſalité des êtres, ou plutôt l'image de la nature entiere, qui, ſous un déſordre apparent, cache l'accord le plus harmonieux. Le ſujet que le poëte ſe propoſe n'eſt en quelque ſorte que la premiere étincelle du feu qui l'embraſe & qui l'agite; mais bientôt telle que l'incendie, dont un vent impétueux augmente & répand la flamme, ſon imagination s'élance vers une infinité d'objets qui la raniment & l'agitent encore: il franchit des eſpaces immenſes; il s'égare, il vole ſans relâche & avec une célérité incroyable, d'une image à l'autre; cependant ſes élans, ſes écarts, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il peint ſe renverſe & retombe ſur ſon ſujet, qu'il paroiſſoit d'abord avoir entierement abandonné. Pindare, dit le célebre Gravina, pouſſe ſon vaiſſeau dans le ſein de la mer: il déploye toutes les voiles, il affronte la tempête & les écueils, les flots ſe ſoulevent & ſont prêts à l'engloutir; déja il a diſparu à la vue du ſpectateur, lorſque tout-à-coup il s'élance du milieu des

eaux & arrive heureusement au rivage. Il n'est pas possible de donner de Pindare & de l'ode en général une idée plus juste, plus grande, plus sublime. Ces sortes de poëmes furent appellés *odes* du mot ᾠδὴ *chant*, non que tous les genres de poésie ne fussent chantés; mais dans celui-ci le chant étoit plus ressenti, plus artificiel, & plus figuré. Le genre fut appellé *lyrique*, parce que non seulement le poëte chantoit ses vers, mais les accompagnoit du son de la lyre.

Les Romains ne créerent & ne perfectionnerent rien; leur plus grand mérite fut d'avoir sçu se rendre propres les découvertes & les arts d'une nation qui, long-tems après qu'ils l'eurent subjuguée, régnoit encore par son génie sur celui de ses vainqueurs. *Horace* avoue lui-même qu'il ne lui étoit pas possible d'atteindre le vol de Pindare; mais pour n'avoir pas pu s'élever jusqu'à son modele, il n'a pas laissé de répandre dans ses odes le caractere d'élévation, de hardiesse & de majesté qui convient à ce genre de poésie, & le distingue des poëmes d'une autre nature.

A la renaiſſance des lettres & d
arts, l'univers moral avoit entie
ment changé de face. Ce n'étoit pl
ce peuple, dont tout ce qui l'enviro
noit élevoit l'ame, paſſionnoit
cœur, & enchantoit les ſens;
tous les jours inſtituoit de nouvea
jeux, des fêtes & des cérémon
nouvelles; qui alloit puiſer au ſpeć
cle la haine de la tyrannie, l'amour
la liberté, & le goût des arts; d
les paſſions étoient enflammées pa
nature du gouvernement, & con
crées par la religion. C'étoient
hommes ſans lumieres & ſans vu
qui n'éprouvoient que des ſenſati
groſſieres & bornées, & ne ſoupç
noient même pas l'exiſtence des cho
qui pouvoient aggrandir la ſphere
leurs idées & de leurs connoiſſan
D'ailleurs ce que les légiſlateurs
ciens avoient inutilement entre
pour aſſurer le bonheur des répu
ques, la ſainteté de notre religion
voit fait, en modérant les ames
enchaînant les paſſions, en détrui
des opinions, des préjugés, &
pratiques qui flattoient exceſſivem
les ſens, mais qui encourageoien

vice & deshonoroient la raiſon. Auſſi l'objet de la poéſie fut-il d'abord extrêmement limité. Pétrarque, le premier des poëtes lyriques modernes, ne chanta que les mouvemens triſtes & foibles de l'amour. Ses ſonnets & ſes chanſons n'ont rien de commun avec les odes de Pindare & d'Horace; ils reſſembleroient plutôt aux élégies de Tibulle & d'Ovide, ſi ſa tendreſſe eût été moins vertueuſe & moins philoſophique. Ce poëte devint le modele de tous les poëtes lyriques de l'Italie : les limites dans leſquelles il s'étoit renfermé, on les preſcrivit au genre même ; on ne crut pas qu'il fût permis de chanter autre choſe que ſa maîtreſſe, ni devoir la chanter autrement que n'avoit fait Pétrarque. On employa les mêmes images, les mêmes formes, les mêmes expreſſions. On ſent combien devoient être froides les copies multipliées à l'infini d'un original, dont le plus grand mérite étoit celui de la pureté, de l'élégance & de la grace. *Marini* abandonna cette école; mais au lieu d'étendre l'objet de la poéſie, il ne fit qu'en corrompre le goût. *Chiabrera* ſeul porta

ses regards plus haut : il osa monter la lyre italienne au ton de Pindare, & son audace fut heureuse. Si vous voulez connoître, dit le judicieux *Muratori*, des productions vraiment poétiques & pleines d'un enthousiasme extraordinaire, lisez les odes de *Chiabrera*; personne n'a mis plus de magnificence dans l'expression, plus d'harmonie, de hardiesse & de majesté dans le vers ; les idées les plus communes prennent entre ses mains un air de grandeur & de nouveauté ; ses ouvrages doivent enchanter quiconque n'est pas insensible aux charmes de la poésie, de la peinture & de la musique. Ce n'est pas en traduisant ce poëte que je justifierois l'éloge que fait de lui Muratori. Notre langue si timide, si monotone, si peu pittoresque me fourniroit-elle jamais les moyens d'arracher à l'original une partie de ses beautés ? Que reste-t-il de l'ame de Pindare dans les traductions que le sçavant Abbé *Massieu* a données de quelques-unes de ses odes? Il me suffira donc de tracer une idée générale des procédés de Chiabrera. Ce poëte ne s'amuse point à faire

une froide énumération des qualités de son héros; ce qu'il tait est souvent plus sublime que ce qu'il énonce; il se jette hardiment d'un objet à l'autre. Dans son ode sur la mort de *Latino Orsino*, il ne connoît ni limites ni freins; ce n'est plus *Orsino*, c'est Patrocle, dont Achille célebre les funérailles, après avoir vengé sa mort par celle du fils de Priam. Jamais il ne présente l'idée de l'auteur qui cherche & qui réfléchit; il est toujours en mouvement & en action. Tantôt il entend Apollon qui l'appelle, & il vole à sa voix plus rapidement que la fleche ne vole au but; tantôt il descend tout couvert de sueur & de poussiere du sommet du Parnasse, où il vient de cueillir le laurier immortel dont il couronne la vertu; tantôt monté sur le char des Muses, il suit son héros la couronne à la main au milieu du sang & du carnage. Ses vers sont des traits qui percent la nuit des temps, & vont frapper la postérité la plus reculée; il donne à ses hymnes des aîles qui les portent dans tout l'univers. Ces libertés paroîtront sans doute excessives aux imaginations

froides & rétrecies : mais pour peu qu'on connoiſſe le principe, l'objet, l'hiſtoire, en un mot l'eſſence de la poéſie, n'eſt-on pas forcé de convenir que ce qui la caractériſe & la diſtingue eſſentiellement de la proſe, c'eſt la fiction qui, ſoit qu'elle tombe ſur le ſujet, ſoit qu'elle regarde l'expreſſion, ne veut être compoſée que de choſes vraiſemblables & merveilleuſes ? Des vers uniquement tiſſus de mots abſtraits, de penſées ſubtiles, & de réflexions métaphyſiques, ont-ils rien de commun avec la poéſie ? Non : c'eſt à l'imagination, & non pas à l'eſprit & à l'entendement, qu'elle s'adreſſe ; elle vit de ſentimens & d'images, & l'épigramme eſt ſon poiſon. Voilà des principes qu'on ne ſçauroit trop rappeller, ſur-tout aujourd'hui, où, par je ne ſçai quelle fatalité, la philoſophie deſſeche & dénature tous les arts imitateurs, elle qui autrefois nourriſſoit & fécondoit toutes les branches de la poéſie.

Je voudrois encore qu'après avoir médité long-tems, & ſur la nature, & ſur les ouvrages de ceux qui l'ont rendue avec le plus de ſuccès,

ainſi que ſur les reſſources & les procédés de la verſification des anciens & de nos voiſins, nos poëtes lyriques oſaſſent s'écarter de la route que leurs prédéceſſeurs ont frayée & ſuivie juſqu'à préſent. « Il faut, diſoit » ſouvent Chiabrera, qu'à l'exemple » de *Chriſtophe Colomb*, mon com» patriote, je découvre un nou» veau monde, ou que je périſſe ». Il ſeroit à deſirer enfin que nos critiques jugeaſſent les talens naiſſans avec moins de ſévérité, & que ſur-tout ils ne leur inſpiraſſent pas une méfiance & des ſcrupules qui ne ſont propres qu'à réprimer l'élan du génie, & à éteindre la chaleur de la penſée. Les loix de notre verſification n'aſſerviſſent & n'enchaînent que trop nos poëtes, ſans les accabler encore du poids des regles, de l'exemple, & de l'autorité.

Gabriel *Chiabrera* naquit à Savone l'an 1552, quinze jours après la mort de ſon pere. Dès l'âge de neuf ans, il ſe rendit à Rome auprès de ſon oncle, qui prit ſoin de ſon éducation. Paul *Manuce*, Marc-Antoine *Muret* & *Speron Speroni* s'empreſſerent de l'éclairer

& de l'inſtruire. De retour dans ſa patrie, il conſacra tout ſon loiſir à la lecture des poëtes grecs; il s'attacha ſurtout à Pindare, & même dans ſes premiers eſſais, il oſa le prendre pour modele. On encouragea ſa hardieſſe. Bientôt l'imitateur de Pindare devint ſon rival en quelque ſorte. La réputation de *Chiabrera* ſe répandit avec ſes ouvrages dans toute l'Italie. Ferdinand I, Grand-Duc de Toſcane; Charles Emmanuel, Duc de Savoye, Vincent Gonzague, Duc de Mantouë, Urbain VIII, Souverain Pontife, l'appellerent ſucceſſivement auprès de leurs perſonnes, & le comblerent de préſens & d'honneurs. En 1625 la République de Gênes, qui étoit en guerre avec le Duc de Savoye, ayant jetté dans Savone une quantité conſidérable de troupes pour défendre cette villè, le Sénat donna un décret par lequel *Chiabrera* fut déclaré exempt de toute eſpece de charges & de contributions. Ainſi les Lacédémoniens, lorſqu'ils ſe furent emparés de la ville de Thebes, défendirent qu'on mît le feu à la maiſon de Pindare; ainſi Alexandre, après s'être rendu

rendu maître de la même ville, ordonna que les descendans de ce grand poëte fussent respectés. *Chiabrera* aimoit à voyager ; il parcourut souvent toutes les villes d'Italie, mais il ne fit jamais de séjour un peu considérable qu'à Gênes & à Florence. Le Sénateur Justiniani fit graver sur la porte du logement qu'il lui donnoit dans son palais à Gênes, ce distique qu'il avoit composé lui-même.

Intùs agit Gabriel, sacram ne rumpe quietem :
Dùm strepis, ah ! periit nil minus Iliade.

Chiabrera, après avoir joui pendant toute sa vie d'une gloire dont l'envie n'osa jamais ternir l'éclat, mourut âgé de 86 ans & quatre mois.





HISTOIRE naturelle de la Langoste ou Sauterelle d'Espagne, écrite en espagnol, par M. Guill. Bowles, Anglois, & traduite en françois.

CETTE espece de sauterelle se trouve particulierement dans les landes incultes de la partie méridionale de l'Estramadure, mais on y fait peu d'attention, parce qu'elle n'y peuple que modérément. Les Langostes vivent de plantes sauvages; elles entrent peu dans les bleds, & jamais dans les maisons; ramassées dans un canton particulier, elles ne vont point se multiplier dans les contrées voisines. Les habitans de la campagne les voient tranquillement paître & sautiller dans les champs; ils laissent échapper l'occasion la plus favorable d'en exterminer la race entiere, & on ne leur fait la guerre que lorsqu'il n'est plus tems.

Ces insectes laissent chaque année une postérité peu nombreuse, parce qu'heureusement le nombre des mâles

excede de beaucoup celui des femelles. S'il arrivoit que pendant sept ans il y eût une génération égale & constante des deux sexes, leur multiplication seroit si prodigieuse, que le regne végétal seroit bientôt entierement dévoré ; les oiseaux, les quadrupedes périroient de faim, & les hommes mêmes serviroient de dernier aliment à la Langoste.

Dans l'Estramadure il naquit, en 1754, une si grande quantité de femelles, que le Portugal & la Manche éprouverent l'année suivante toutes les horreurs de la disette & de la misère ; bientôt la calamité se répandit dans les provinces voisines, & jetta successivement la désolation dans les royaumes de Murcie, de Valence, d'Andalousie & de Grenade.

Avant d'expliquer la fécondité prodigieuse de la Langoste, je vais décrire ses amours, avec la liberté d'un naturaliste, mais avec des intentions pures & philosophiques. Le mâle cache dans la partie opposée à sa tête, un aiguillon de cinq lignes de long, ce qui fait le tiers de son corps, & dont la grosseur surpasse celle de sa jambe.

La racine de cet organe & ses muscles érecteurs sont fixés dans les entrailles de la Langoste, comme l'aiguillon dans celles de l'abeille : il assaille la femelle avec les mouvemens & la fureur du coq : l'organe se gonfle, le canal de la femelle se contracte, ils ne peuvent plus se dégager. Ce n'est pas par des instans, c'est par des heures, qu'il faut mesurer la durée de leurs accouplemens. La Langoste jouit dans une seule fois, sans interruption, de la valeur réelle de la vie entiere de l'homme, partagée en dix mille momens exquis.

On voit alors tantôt le mâle se retourner comme le chien ; tantôt la femelle s'envoler avec le mâle, qui a les aîles abattues & s'attache à elle, en la serrant de ses jambes ; mais le plus souvent le mâle se dégage de la femelle après de violens tiraillemens : il se blesse, il se déchire ; une chaleur extraordinaire dévore ses entrailles, l'instinct de sa conservation est suspendu par la douleur ; il cherche un puits, un lac ou une riviere pour se rafraîchir ; il mouille ses aîles dans l'eau, elles perdent leur ressort,

il ne peut plus voler, & périt ordinairement noyé. C'est ainsi que la mort des peres est une condition nécessaire à l'existence des enfans. La structure des organes de la génération est, heureusement pour l'homme, une structure fatale à l'espece : ces insectes perdent la vie à mesure qu'ils la donnent.

La femelle, débarrassée des caresses & des violens efforts du mâle, passe les dernieres heures de sa vie à construire une habitation à la surface de la terre, pour mettre pendant neuf mois quarante œufs vivifiés, à l'abri des dangers de la charrue, de la herse, des pluies & de la gelée. Ce dépôt est bien précieux pour la mere : il y va de la vie de toute sa race ; sa postérité entiere renfermée dans ces œufs, seroit anéantie par un seul coup de beche ; ce seroit la fin du monde pour la Langoste. Nous avons vu que le pere a perdu la vie pour avoir rendu la mere féconde : nous allons voir la mere sacrifier la sienne pour la conservation de ses œufs.

La maniere dont la Langoste dépose ses œufs est bien merveilleuse :

cette sauterelle est armée, à la partie postérieure de son corps, d'un instrument de huit lignes de longueur, arrondi, lisse, de la grosseur d'une plume à sa base, allant toujours en diminuant, comme une pique, jusqu'à sa pointe qui est d'une extrême dureté. Cet organe est percé dans toute sa longueur, comme la dent de la vipere, d'un canal qu'on n'apperçoit qu'à la loupe : dans le centre de sa base, laquelle est concave, on trouve une vessie très-déliée, remplie d'un suc bitumineux : l'orifice de cette vessie aboutit précisément au canal d'où coule le suc dans le tems de la ponte. La peau du ventre de l'insecte recouvre la surface extérieure de la base de la pique, ce qui assure ses mouvemens latéraux ; & la surface intérieure de ses bords étant liée aux entrailles mobiles de l'insecte, cet instrument peut tourner comme un pivot sur son axe : quatre muscles qui naissent du corps de sa pique & vont en montant s'attacher au corcelet, sont toujours prêts, par leur contraction alternative, à exécuter ce mouvement circulaire : les espaces intermédiaires de ces

muſcles ſont remplis par quatre membranes élaſtiques, qui donnent à l'outil tout le jeu d'un reſſort.

Voilà donc un inſtrument organiſé, aſſujetti à des puiſſances volontaires, combinées avec des forces méchaniques, lequel peut agir dans tous les ſens poſſibles. La conſtruction merveilleuſe de ce petit organe, ſi on l'étudioit avec ſoin, pourroit fournir à l'ingénieur des idées pour perfectionner l'art de forer les canons; au mineur, une meilleure tariere pour ſonder & reconnoître la nature des couches profondes; à l'ouvrier, un modele de vrille pour percer les métaux, &c. car l'outil que porte la Langoſte, eſt tout-à-la-fois un foret, une tariere, une vrille & un vilebrequin.

Quelque commode que ſoit cet inſtrument pour percer la terre même la plus dure, il ſeroit peu utile à l'ouvriere pour conſtruire, ſans autre ſecours, une place commode & propre à recevoir ſes œufs. Il ne s'agit pas ici de faire un ſimple trou; il faut gâcher du mortier; il faut maçonner & bâtir, ou plutôt il faut élever ſous terre une

colonne creuse en stuc : il faut donc que l'insecte soit pourvu d'un ciment liquide, afin de lier ensemble & de bien cimenter les matériaux de cette fabrique souterreine. Ce ciment doit posséder nécessairement les trois qualités suivantes : être insoluble dans l'eau, & impénétrable à la pluie qui noyeroit les petits : demeurer inaltérable pendant les chaleurs brûlantes de l'été, parce que la colonne s'écrouleroit par la fonte du ciment, & deviendroit le tombeau de ses habitans : enfin résister constamment aux gelées de l'hiver, car, sans cela le resserrement des parois écraseroit les œufs. La Langoste est abondamment pourvue d'une pareille matiere ; c'est un suc bitumineux qui se conserve, comme nous l'avons dit, dans la petite vessie posée à la partie concave de la base de la pique ; & l'insecte peut le seringuer dans ses besoins. Voyons maintenant ce qui se passe dans le travail mortel de la ponte.

Les œufs étant vivifiés par le mâle, la femelle cherche une terre vierge, où elle puisse les déposer à l'abri de la charrue & de la beche. Que les Lan-

gostes fondent par millions sur un canton fertile, pas une ne pondra dans un champ labouré : qu'il y ait un seul arpent de terre sauvage, dure & inculte dans toute la contrée, c'est là où toutes s'attrouperont pour faire leur ponte. Cette préférence, si nécessaire à la conservation de l'espece, est déterminée par l'odorat. Les hommes n'ont pas encore bien conçu toute la force, toutes les combinaisons de ce sentiment dans les insectes : la plupart de leurs actes, de leurs prévoyances, de leurs ruses, qui paroissent naître de la réflexion, ne sont que l'effet des émanations qui frappent leur odorat. C'est par l'odorat que l'abeille suit la piste de sa ruche, en y retournant de deux lieues en ligne droite. J'ai vu voler des guêpes de fort loin, & venir directement chercher de la viande, cachée exprès sous une coupe, dans la campagne. Quel voyageur ignore que la punaise suit le matelas transporté au milieu de la chambre, qu'elle sent son homme, grimpe le mur, marche au centre du plat-fond, & se laisse tomber précisément sur le visage qu'elle avoit flairé ?

J'ai eu la patience d'en obſerver une qui mit trois heures & demie à marcher pour venir tomber à côté de ma bouche.

C'eſt ainſi que la Langoſte ſent la terre remuée. On peut dire, ſans métaphore, qu'elle flaire & le danger & ſa conſervation; mais elle n'a ni la connoiſſance du motif qui lui fait préférer la terre inculte, ni celle du danger de la charrue qu'elle évite : elle n'a point le ſentiment agréable qui naît de l'idée de la vie qu'elle va aſſurer à ſes œufs, pas plus que les fours en Egypte ne ſentent de la joie lorſqu'ils ſont échauffés au degré néceſſaire pour faire éclore des poulets.

Si la plupart des actes qui paroiſſent l'effet de la réflexion dans les inſectes, ſont dus à la ſenſibilité exquiſe de leurs organes olfactoires, tous leurs ouvrages matériels ſont les produits aveugles d'une néceſſité méchanique. De-là vient cette ſtupide uniformité, cette répétition invariable & ſucceſſive du même modele dans tous leurs travaux, cette identité éternelle dans toutes leurs productions. Ils ſont incapables de perfectionner, d'inven-

ter & même de varier. Les premiers parens des insectes étoient aussi habiles que le sont les individus d'aujourd'hui, & que le seront les derniers survivans de la race. Le plan & la symmétrie de leurs ouvrages étonnent; mais, suivant l'expression d'un grand homme, c'est le sceau divin, dont leurs manœuvres portent l'empreinte, qui doit nous frapper.

La terre intacte étant ainsi indiquée par l'odorat, des légions innombrables de sauterelles volent & s'y reposent, afin d'y construire des habitations. J'ai passé bien des heures à admirer le travail pénible de cette construction curieuse. La femelle commence par alonger & écarter ses six pattes, en fixant les griffes en terre; elle s'accroche aux racines de l'herbe avec ses dents, elle déploie en même tems les deux étuis écailleux de ses aîles, & presse sa poitrine contre la terre. Son corps ainsi assuré, & ses points d'appui trouvés, elle leve le ventre, courbe & retire sa pique, qui, dans cette posture, fait un angle droit avec son corps: c'est ainsi qu'elle parvient à percer la terre la plus dure,

& même les ardoises. Tous les mouvemens nécessaires pour creuser une cavité, sont pratiqués par le jeu des puissances que nous avons décrites; mais un simple trou, comme je l'ai déja remarqué, seroit peu utile aux vues de la Langoste : il faut maçonner un cylindre creux, une cannetille, pour y déposer ses œufs. Ce travail lui coûte deux heures de tems, ensuite elle commence à bâtir & à pondre. Elle détache des portions de terre avec sa pique : le suc bitumineux, dont j'ai déja parlé, se trouve nécessairement exprimé du sac & seringué dans le tuyau de sa pique, par les violens efforts de ses entrailles & par la pression de son ventre : elle gâche & pêtrit ce suc avec de la terre, jusqu'à ce qu'en ayant fait une pâte, elle façonne, avec la pointe de sa pique, une petite coupe lisse & vernissée en-dedans. C'est dans ce vase, qu'elle dépose ses premiers œufs; elle les arrange avec un ordre admirable, car ses opérations étant machinalement bornées, elle fait tout avec symmétrie. L'instant après cette premiere ponte, elle recommence à

gâcher du nouveau mortier, à élever les côtés de la petite coupe, à façonner ſon ouvrage, & à pondre de nouveau; & après une répétition conſtante de travail & de ponte, elle acheve ſon ouvrage en ſix heures. La colonne creuſe ou cannetille étant finie, la Langoſte en ferme bien artiſtement l'ouverture ſupérieure par une porte de bitume, lequel eſt réellement inſoluble dans l'eau, eſt impénétrable à la pluie, & réſiſte aux gelées de l'hiver & aux chaleurs de l'été. Lorſque la ponte & la fabrique ſont achevées, il y a peu de meres qui ayent aſſez de force pour voler juſqu'aux premieres eaux, & s'y noyer comme les mâles : la plus grande partie, épuiſée par le travail, expire bientôt après, dans le voiſinage de leurs petits. De-là ces milliards de cadavres diſperſés çà & là dans les terres incultes : ſpectacle douloureux pour le laboureur, qui voit d'avance tous les malheurs qu'il éprouvera l'année ſuivante, ſans pouvoir les prévenir. Il connoît le nombre des ennemis que recéle la terre, par la quantité des morts qui en couvrent la ſurface.

Il ne faut pas omettre un fait bien

connu & très-remarquable. Pendant le travail de la ponte, on voit souvent un mâle monter sur la femelle, un autre embrasser celui-ci, un troisieme grimper sur le second, *&c.* J'en ai compté jusqu'à six les uns sur les autres. Quoique cette pression puisse aider la femelle, soit à exprimer le suc bitumineux, soit à donner plus de force à sa pique pour percer la terre, je ne pense pas cependant que ce soit là le motif de cet accouplement de mâles. J'ai remarqué que, malgré la multiplication prodigieuse des sauterelles femelles dans l'Estramadure en 1754, le nombre des mâles fut toujours beaucoup plus considérable. Il est aisé de reconnoître les sexes par la pique & par le ventre. Comme ces mâles surnuméraires ne trouvent pas de compagnes pour appaiser leurs desirs ardens dans la rage du rut, ils sont attirés à la femelle par son odeur & par son attitude, laquelle indique le tems de sa chaleur & appelle le mâle. Dans l'athmosphere de ces émanations voluptueuses, les mâles appaisent leur feu par ces tentatives lubriques & folles, très-communes chez les qua-

drupedes, & bien connues des gardes-meutes, des bergers & des bouviers.

L'œuf qui renferme l'embryon de la sauterelle, a la même figure que la cannetille; c'est un petit cylindre membraneux, d'une ligne de longueur, très-lisse & fort blanc: ces œufs sont arrangés l'un à côté de l'autre un peu obliquement, & la tête du petit se trouve placée, comme tous les animaux dans la matrice, vers l'extrêmité par laquelle il doit sortir. Le tems d'éclore varie suivant la chaleur du lieu de la ponte: il vient plus tard dans les montagnes que dans les plaines. J'ai vu des millions de sauterelles à la fin de février 1758, sautillant dans les landes d'Almeria; j'en ai vu naître du côté de la Sierra Nevada en avril, & j'ai remarqué que dans la haute Manche, toutes n'étoient pas écloses au commencement de mai. Ce sont de vrais thermometres vivans, qui indiquent la chaleur respective des territoires du même pays & des différentes contrées. Voilà l'origine de ces légions volantes de sauterelles qui paroissent successivement dans les mois de juin, juillet & août.

Nous avons vu plus haut que la ponte est toujours faite dans une terre inculte : nous voyons ici qu'il faut un certain degré de chaleur pour faire éclore les œufs ; la propagation de la Langoste ne sçauroit donc avoir lieu dans une contrée froide & dans un pays cultivé. Ces terres ne peuvent éprouver que les effets d'une surprise passagere de quelques légions vagabondes, emportées par des vents.

Ces petites sauterelles sont noires en sortant de leurs œufs, & de la grandeur du *Moskito*. Elles s'attroupent par colonies à l'entour des buissons, toujours s'agittant & sautillant les unes sur les autres : un espace circulaire de trois ou quatre pieds en est absolument noirci & paroît être animé. Lorsque ce spectacle frappe la vue à dix pas de distance, dans un lieu où il croît un peu de mousse blanche, il fait naître dans l'esprit l'idée lugubre d'un drap mortuaire, agité & ondoyant.

Les Langostes s'écartent peu du lieu de leur naissance, dans les premiers jours de leur vie. Les aîles sont à peine développées, les jambes sont foibles,

les dents n'ont pas encore acquis de la dureté : elles se nourrissent de la rosée. Au bout de quinze ou vingt jours elles broutent les jeunes pousses des herbes ; mais lorsque les organes se fortifient, elles rompent toute société : les colonies se dispersent dans les terres, dans les champs & dans les landes voisines, où elles passent, sans jamais dormir, les jours & les nuits à tout dévorer, & cela jusqu'au parfait accroissement de leurs aîles ; il semble qu'elles mangent plutôt par rage que par besoin, & que c'est moins la faim qui les excite, que la fureur de détruire.

Il n'est pas étonnant qu'elles aiment les plantes succulentes, douces ou insipides, comme les melons, les concombres, les grains & les légumes. Il l'est encore moins que les plantes aromatiques les attirent ; tout odorat est flatté par la lavande, le romarin, la sauge, l'abrotanum & le thim, plantes vagabondes qui embaument les terres sauvages d'Espagne, & qui font, par les soins de la culture, les délices des jardins du reste de l'Europe.

Elles mangent la moutarde, les

oignons, l'ail, sans être rebutées par la chaleur piquante de l'alkali volatil. Je les ai vu dévorer avec avidité, jusqu'aux racines, des plantes dégoûtantes & venimeuses. Je les ai vu manger la ciguë & la puante jusquiame avec autant de fureur que le *tomillo*, le plus suave & le plus agréable de tous les aromates. Elles avalent les renoncules caustiques, qui brûlent jusqu'à la peau des animaux, avec le même appétit que le rafraîchissant pourpier, ou les douces *anagallis* aux fleurs de saphir & de rubis. Les mentes & le baume ne sont pas préférés au fétide chenopodium, ni l'émolliente mauve au brûlant hellébore. Elles massacrent tout, sans distinction de goût, d'odeur, de chaleur, de qualité; mais de tout le regne végétal, la *retama* semble faire leurs délices, quoique les tiges en soient dures, & qu'elle soit de l'amertume la plus insupportable. Un jour je vis tomber une légion de Langostes dans la Manche, non loin d'Almaden; je les vis ronger les chemises de lin des riches, les haillons de chanvre des pauvres, & les langes de laine des enfans, que les blanchisseuses

avoient étendus ſur l'herbe pour les faire ſécher. Le curé du village, homme de bien, me dit qu'un détachement de cette même légion entra dans l'égliſe par les fenêtres, mangea les vêtemens de ſoie qui ornent les images des ſaints, & rongea juſqu'au vernis.

Cependant l'eſtomac de la Langoſte eſt une membrane déliée & très-tendre; le canal inteſtinal n'eſt qu'une toile d'araignée repliée en tuyau; il eſt unique & ſans contours. La chaleur d'auſſi foibles organes & le ſuc qui les arroſe, décompoſent cependant ces linges, ces laines, ces vernis, ces plantes venimeuſes, brûlantes, ameres, aigres, & en extraient un ſuc égal & ſalubre.

Curieux de connoître les organes qui ſervent à cette affreuſe deſtruction, j'en fis la diſſection avec ſoin. La tête de la Langoſte eſt de la grandeur d'une *garvanze* alongée; elle tombe droit à terre: le front eſt perpendiculaire à l'horiſon, comme les têtes des chevaux de la belle race d'Andalouſie; ce qui lui donne un maintien grave. Ses levres ſont fen-

dues ; ses yeux sont grands, noirs, saillans & effarés. Elle a une physionomie timide & la face du lievre. Qui penseroit que des insectes avec cette tête *respectable* & cette face imbécille, pussent être le fléau des humains ? Les deux mâchoires sont garnies de quatre dents incisives, dont les bords sont tranchans. L'articulation des mâchoires a deux mouvemens opposés, l'un de haut en bas, l'autre horisontal en se croisant : il est évident, par le méchanisme de cette construction, que la Langoste peut mordre, scier ou couper, suivant ses besoins. Voilà les armes dont elle est pourvue. Quel être vivant peut résister à des dents qui font tout à la fois l'office de pince, de scie & de ciseaux ?

La Langoste passe les mois d'avril, de mai & de juin à tout dévorer. Vers le milieu de juin, ses aîles prennent une belle couleur de rose ; elles ont acquis du ressort, & leurs puissances motrices ont toutes leurs forces. C'est alors que la chaleur de leurs amours les associent en colonies pour la seconde & derniere fois ; c'est le

tems de la puberté de la Langoste. Un feu vif s'allume dans les organes de la génération, & l'excite au desir de perpétuer son espece; mais ce feu n'allume pas un desir égal dans les deux sexes. Le mâle est animé, la femelle est froide; il l'approche, elle fuit; elle grimpe sur une chaumiere, il l'y poursuit; elle descend, il en tombe; elle se cache dans l'herbe, il l'y cherche; elle saute pour lui échapper, il vole pour l'atteindre. Tout le tems de la fraîcheur du matin se passe à attaquer d'une part, & de l'autre à résister. La chaleur du soleil vers les onze heures ayant séché les aîles que l'humidité de l'air avoit privées de tout leur ressort, les femelles se dérobent par le vol aux poursuites continuelles des mâles; ceux-ci les suivent, & toutes s'élevent en légions effrayantes dans les airs, jusqu'à la double hauteur d'un clocher ordinaire. Cette terrible colonne est quelquefois si épaisse qu'elle éclipse le soleil. Le gai, le beau ciel d'Espagne paroît alors aussi triste en été, que le ciel d'Allemagne l'est en hyver. Les soupirs de tant de milliards de mâles,

& le murmure de leurs aîles, forment un bruit sourd, semblable à celui d'un vent doux qui souffle au travers d'un bocage. La route que prend la formidable colonne, est toujours déterminée par le vent : elle vole quelquefois l'espace de trois lieues d'un seul trait, à l'aide d'un vent favorable ; elle se repose plus souvent, & ses stations sont plus courtes dans un jour serein. Elles ont l'odorat d'une sensibilité si exquise, qu'elles flairent le blé de très-loin. Je les ai vu dériver de la ligne droite en plein vol, pour aller dévorer un champ de blé à une demi-lieue de distance, & puis reprendre leur premiere route. Le dégât est bientôt fait : elles ont quatre bras, deux jambes, & trois griffes au bout de chacun de ces membres. Elles grimpent au haut des tiges, comme les matelots au haut des mâts ; elles mangent seulement les collets encore tendres des épis qui tombent à terre. Quel spectacle pour le laboureur, qu'un champ de chaume ainsi décapité ! On les vit voler à Malaga à un quart de lieue sur la mer ; & lorsque toute la ville espéroit que cette légion

›eroit & périroit dans l'eau, la
de la colonne fit tout-à-coup un
-tour à gauche, vola droit à
, & passa douze heures à dé-
r & à pondre. Elles sentent la
: le grand nombre de cadavres
ı a vu nager sur les bords de la
terranée, avoient été noyés dans
douce des torrens & des rivie-
& de-là portés à la mer; car il
oui qu'une colonne se soit noyée
l'eau salée : elles ont l'odorat
fin.

nsi, dans les pauses qu'elle fait,
itoyable Langoste détruit tous les
taux, en volant, après avoir
é les plaisirs de l'amour, au mas-
& à la mort.





LE COUVENT. *Elégie traduite de l'anglois.*

LE ſon de la cloche annonce le moment de la retraite.... toutes les Vierges obéiſſent & ſe retirent dans leur cellule. Elles laiſſent le parloir & moi dans une ſolitude effrayante

Le ſoleil couchant ne brille plus que de foibles rayons; un morne ſilence regne dans cette enceinte; ſeulement on entend une pâle novice qui, prolongeant ſa priere, pouſſe un profond ſoupir & frappe ſon ſein innocent.

Peut-être quelqu'Eloïſe nouvelle, conſumée d'amour & de douleur, fait-elle entendre ſes plaintes à la nuit, & chante dans des vers triſtes le deſtin cruel qui la ſépare de l'amant qu'elle veut oublier.

Dans l'enceinte de ces murs couverts de mouſſe, cette amante infortunée apprend maintenant à pleurer, tandis que ſes pieuſes compagnes repoſent dans leurs lits étroits juſqu'à minuit.

Nuls

Nuls remords ne déchirent leur cœur; le souvenir cruel des passions & des crimes n'agite point leur tranquille sommeil; des rêves lugubres, des spectres menaçans ne viennent point alarmer leur imagination.

Elles ont quitté le monde; pour elles le flambeau de l'hymen ne peut plus s'allumer, jamais elles ne sentiront les caresses d'un époux, jamais elles ne verront leur beauté se renouveller dans les traits de leurs filles.

C'est à d'autres plaisirs que leurs jours sont consacrés: souvent elles dépouillent le printems de ses fleurs pour en orner les autels, ou pleines de ferveur, elles chantent les louanges de Dieu, tandis que les orgues sacrées enflent leurs sons divins.

Femmes du monde, n'insultez point par un geste profane à ces pieuses occupations. Que les beautés du siecle ne jettent pas un regard méprisant sur les devoirs de ces belles captives.

Hélas! ces yeux qui cherchent à donner une nouvelle vie, ces charmes à-demi voilés, plus séduisans encore, ne se terniront-ils pas un jour? Les plaisirs, ainsi que les peines, ne

conduisent-ils pas au tombeau ?

Pardonnez-moi donc, beautés qu'on ne cesse d'encenser, pardonnez-moi, si ma lyre dédaigne de chanter vos louanges & forme quelques tristes accens en faveur des filles du Seigneur.

Ces Vierges timides ne doivent ni briller dans une fête, ni s'embellir, comme vous, sous des modes nouvelles ; elles ne liront jamais le pouvoir de leurs charmes dans les regards d'un amant passionné, jamais leurs yeux n'applaudiront par une seule larme à la scene tragique.

Des ruisseaux coulent le long de la plaine sans faire entendre leur murmure, sans appaiser la soif du voyageur. Le rossignol s'épuise en vain dans le fond des forêts : ses accens plaintifs ne sont point écoutés.

Ainsi, parmi les captives que renferme cette triste demeure, peut-être est-il une beauté dont le cœur sensible & tendre eût fait le bonheur d'un amant dont les charmes & les vertus eussent embelli un trône, & qui eût élevé un fils pour le bonheur du monde : mais le feu de leur jeunesse doit se consumer sans rien embrâser ; l'aus-

tere pénitence refroidit leur ſein, & leurs charmes ſont flétris ſous la haire.

Loin du bruit & des erreurs du monde, elles marchent dans les ſentiers obſcurs de la retraite : là les heures s'écoulent en ſilence, comme l'onde *inagitée* par les vents.

Cependant les extaſes & les viſions céleſtes n'effacent point de leurs ames le ſouvenir de ceux qu'elles ont aimés ; elles n'oublient même pas le reſte du monde : leurs oraiſons nocturnes s'élevent juſqu'au trône de l'Eternel, & arrêtent la foudre prête à tomber des cieux.

Elles ſe ſont arrachées avec douleur d'entre les bras de leurs freres & de leurs ſœurs, & ce n'eſt pas ſans pouſſer des ſoupirs qu'elles ont abandonné le lieu de leur naiſſance : lorſqu'elles dirent adieu à leurs tendres parens, les larmes filiales coulerent de leurs yeux.

Leurs regards même ſont quelquefois tombés ſur celui qui chante leur hiſtoire dans ces vers mélancoliques ; & ſi l'on demandoit un jour ce qu'il eſt devenu, une veſtale âgée pourroit répondre :

« Nous l'avons vu souvent avant les
» rayons de l'aurore, accourir à l'é-
» glise & s'unir avec nous dans le chant
» des matines : il visitoit le tombeau
» d'Eloïse, en lisoit l'inscription, plai-
» gnoit sa destinée ; & à mesure que la
» douleur s'emparoit de son ame, il
» lui souhaitoit, en soupirant, le repos
» éternel.
» Tantôt d'un air languissant il s'ap-
» puyoit contre ce pilier, souriant à
» ce qui se passoit dans son imagina-
» tion ; tantôt il paroissoit triste, pâle
» & rêveur, comme un amant qui a
» perdu ce qu'il aime.
» Un matin je ne le vis point sous
» le dôme, ni dans la nef, ni dans la
» sacristie ; il ne parut point auprès de
» la tombe, ni près du bénitier, ni
» sous le portique. Un autre parut,
» qui nous apprit que celui que je
» cherchois, ne pouvant vaincre la
» passion dont il brûloit pour une
» d'entre nous, étoit allé terminer ses
» jours malheureux dans les pays les
» plus éloignés. Il nous remit aussi des
» vers que nous récitons avec autant
» de plaisir que s'ils étoient du célebre

» *Whitehead* ou du tendre & plaintif
» *Gray* ».

A côté d'un tableau d'*Albano*, où seroit représentée Angelique, échappée aux poursuites de Renaud, se reposant sur l'herbe tendre, au fond d'une antique & sombre forêt, près d'un ruisseau dont les eaux pures & tranquilles coulent à l'ombre des arbustes qui le couronnent, & se livrant toute entiere au calme, au repos profond que lui inspirent les objets doux & solitaires dont elle est environnée; personne sans doute ne seroit choqué de trouver un tableau d'*Annibal Carrache*, où ce peintre vigoureux auroit peint un satyre nud, yvre, chancelant, souriant à une coupe pleine de vin, qu'il porteroit d'une main incertaine à sa bouche & dont la liqueur, en partie répandue, tomberoit sur sa poitrine décharnée & brûlée des rayons du soleil. Prenez & dirigez un miroir, dit Platon, vous reproduirez le ciel, la terre, les mers, les hommes, les animaux & généralement tous les êtres. Le peintre,

ajoute ce philosophe, ressemble au miroir : de même que cet instrument réfléchit tous les objets, le peintre peut les imiter tous. Mais ce qui est possible à la peinture, la poésie l'exécute d'une maniere bien plus parfaite : le peintre ne représente que les formes extérieures d'où l'on juge des émotions de l'ame ; au lieu que le poëte, au moyen des paroles, représente & l'intérieur & l'extérieur, & peut dans une seule page présenter plus d'images que ne fera le peintre dans une galerie de tableaux. Restreindre l'objet poétique à certains genres particuliers, ne seroit-ce pas déterminer le miroir à ne réfléchir que certaines images, & le peintre à ne représenter que certaines figures ? Si tout est susceptible d'imitation, osons tout imiter. Il s'agit seulement de saisir & de bien exprimer le caractere, les moeurs, les formes, l'attitude & le coloris qui conviennent aux objets que nous nous proposons de rendre Ces observations nous ont paru nécessaires pour nous justifier d'avoir attaché au morceau plein de douceur & de sentiment qu'on vient de lire,

ylle suivante, où dans la personne
a satyre, le célebre M. Gesner a
ilu peindre l'excès de la grossie-
é & de la rusticité des moeurs.

L'amour mal récompensé.

ÉMBARRASSÉ dans des filets de
sse, un satyre resta jusqu'au lever
l'aurore couché dans les joncs d'un
rais. L'un de ses pieds fourchus,
ndu en l'air, sortoit des filets; mal-
tous ses efforts, il lui fut impos-
e de dégager un seul de ses mem-
s. Les oiseaux qui voltigeoient à
tour des roseaux, commençoient
approcher de lui, & les grenouilles
ssoient & bondissoient à ses côtés,
ayées & surprises de cette singu-
re capture. Je vais crier, dit-il, je
s crier à gorge déployée, jusqu'à
qu'on vienne à mon secours; & il
mit à jetter des cris qui retentirent
ns les vastes campagnes, de collines
collines, à travers les bois & les
llons. Il cria cinq fois, & cinq fois
tilement; enfin un Faune sortit du
d des bois : d'où viennent ces cris
rribles, dit-il? Fais encore entendre

ta vilaine voix, si tu veux que je te trouve. Le Satyre cria encore une fois; alors le Faune courut au marais où gissoit tout de son long le Satyre captif: ah! mon ami, au nom de tous les Dieux, dégage-moi de ces maudits filets: depuis le lever de la lune, je suis couché, comme tu vois, dans la fange. Le Faune, à l'aspect de cette figure grotesquement ramassée dans les filets, se prit à rire de toutes ses forces; puis après l'avoir débarrassé de ses liens: de grace, dit-il, réponds-moi, par quelle aventure as-tu trouvé ce merveilleux gîte? O ciel! répondit le Satyre; voilà donc la récompense de l'amour le plus ardent! Ah, maudite soit l'heure où je l'ai vue pour la premiere fois! Mais allons nous asseoir sous ce saule touffu; une de mes jambes me fait mal. Ils allerent s'asseoir sous le saule, & le Satyre commença sa tragique histoire. Depuis une année entiere j'aime la Nymphe de ce ruisseau qui sort là-bas d'entre les broussailles du rocher, là-bas où tu vois un sapin sur la cime du roc. Pendant toute une année j'ai passé la moitié des nuits devant sa grotte, je

lui contois mon martyre, & toujours ſans être écouté ; je ſoupirois, je me lamentois ; tantôt, pour la divertir, je lui jouois un air ſur mon ſiſtre ; tantôt je lui chantois une chanſon de mon amour, mais une chanſon ſi touchante, que les rochers en auroient été attendris, & toujours ſans être écouté.

Je ſerois curieux d'entendre cette chanſon, dit le Faune.

C'eſt la meilleure que j'aie faite en ma vie, répliqua le Satyre ; je vais te la chanter. Alors il commença ainſi :

« O toi, la plus belle des Déeſſes ! » car Venus n'eſt auprès de toi qu'une » femme ordinaire, ne veux-tu jamais » écouter mon amour ? veux-tu tou- » jours être inſenſible comme cette » pierre ſur laquelle je ſuis aſſis ? Ah, » malheureux que je ſuis ! Il faudra » donc que pendant l'ardeur du midi, » qu'à la fraîcheur de la nuit, je ſiffle, » je chante, je crie & me lamente en » vain devant ta grotte ? O, ſi tu ſça- » vois combien il eſt doux d'avoir un » jeune époux ! Interroge cette paiſi- » ble chouette qui habite derriere ton » rocher dans le creux d'une ſouche

» & qui pendant la nuit pousse des
» cris de joie, tels que j'en poussois
» dans mes bons jours, quand je re-
» venois yvre dans ma grotte. O! si
» tu le sçavois, tu volerois à moi,
» tu passerois tes bras blancs autour
» de mes reins rembrunis, & d'un air
» gracieux tu me conduirois dans ta
» demeure: alors je sauterois de joie,
» comme un veau folâtre. Cruelle!
» combien de fois n'ai-je pas décoré ta
» grotte de branches de sapins, pour
» te surprendre agréablement au re-
» tour de la danse & de jeux hélas!
» que je ne partageois pas avec toi!
» Combien de fois, ingrate! n'ai-je
» pas, au premier jour du printems,
» étalé dans de grands paniers devant
» ta grotte les premieres mûres sau-
» vages, & dans les autres saisons ne
» t'ai-je pas offert des noisettes & les
» meilleures racines? Ai-je laissé passer
» un seul automne sans t'apporter dans
» mon plus grand vase des raisins écra-
» sés, dont les grains surnageoient
» dans le jus écumeux? T'ai-je jamais
» laissé manquer de bons fromages de
» chevre? Déja depuis long-tems j'ins-
» truis un bouc noir & lui enseigne

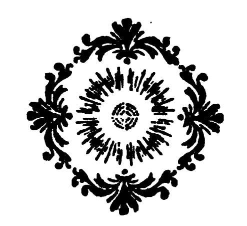
» mille tours qui te réjouiront ; quand » je l'appelle, il vient & me baise ; & » quand je joue sur mon sistre, il faut » voir comme il se leve sur ses deux » pieds de derriere ; il danse comme » je danse moi-même. Ah, cruelle ! » depuis que l'amour me tourmente, » je suis dégoûté du boire & du man- » ger, & je passe souvent une heure » entiere sans ouvrir mon outre de » vin. Autrefois mon visage étoit rond » comme une calebasse ; maintenant » je suis maigre & tout décharné ; le » sommeil, le doux sommeil m'a » quitté. Comme je dormois autre- » fois ! je dormois jusqu'à ce que l'ar- » dent soleil du midi me brûlât dans » ma grotte, ou que je fusse réveillé » par la soif. O Nymphe ! ne fais pas » durer long-tems ma peine : j'aime- » rois mieux me rouler dans une touffe » d'orties, je préférerois d'être cou- » ché sur le sable brûlant, exposé pen- » dant une heure entiere à l'ardeur du » soleil, sans boire une goutte de vin. » Viens donc, ô Nymphe plus blan- » che que le lait ! quitte ta solitude & » viens dans ma grotte : c'est la plus » belle de tout le bocage ; j'ai étendu

» des peaux molles de chevres pour » toi & pour moi ; mes vases à boire » grands & petits y sont rangés des » deux côtés dans un ordre élégant, » & une odeur délicieuse de vin & de » cidre s'y fait sentir lorsqu'on en ap- » proche. Ah ! songe donc combien il » nous sera doux de voir un jour nos » enfans enjoués courir l'un après l'au- » tre autour de nos cruches de vin, » ou de les entendre, assis sur nos ou- » tres, balbutier des mots sans suite. » Tu verras devant ma grotte un chêne » élevé, & sous son ombre la figure » de Pan : ce Dieu pleure sur la Nym- » phe qu'il poursuivoit & qui fut mé- » tamorphosée en roseau. Sa bouche » a une vaste ouverture ; tu pourrois » y faire entrer une pomme entiere, » tant j'ai donné d'expression à sa dou- » leur ! ses larmes mêmes, ses larmes, » je les ai taillées dans le bois. Mais » hélas ! tu ne viens point, il faut que » je reporte encore mon désespoir » dans ma grotte solitaire ».

Le Satyre se tut, surpris des ris moqueurs de son libérateur : mais dis-moi, répondit le Faune, comment t'es-tu trouvé pris dans ces filets ?

Hier, dit l'amoureux, je chantois à mon ordinaire ma chanſon, mais d'une maniere plus touchante que jamais ; je l'ai chantée trois fois, & toujours en l'interrompant par de gros ſoupirs. Comme je m'en retournois triſtement, une de mes jambes ſe trouva tout-à-coup embarraſſée dans ce filet qu'on venoit de jetter ſur moi. Je tombai, & cherchant à me dégager, je m'embarraſſai encore davantage. J'entendis de grands éclats de rire autour de moi : la Nymphe & ſes compagnes m'entourerent & me traînerent dans le marais, en m'entortillant de plus. Me voici, dit la cruelle en ſe tenant près de moi avec ſes compagnes, & tu ne viens pas pour que j'embraſſe tes reins rembrunis, & tu ne ſautes pas comme un veau folâtre ! Eh bien, cruel ! repoſe donc ici ; & moi, je vais porter mon déſeſpoir dans ma grotte ſolitaire. A ces mots elles s'enfuirent en effet, & du plus loin je les entendis qui pouſſoient encore de grands éclats de rire. Je veux être déchiré par les bêtes féroces, ſi jamais je retourne près de ſa cabane.

Crois-moi, dit le Faune, va danser avec ton bouc & oublie ton amour, ou taille ton aventure dans le bois de chêne.



DISCOURS sur le Mariage, d'après un Philosophe de Mugello (*a*).

POUR bien juger de l'état du mariage, commençons par en examiner & les plaisirs & les peines. Cet instinct si doux, si furieux, & qu'on ne peut considérer sans une sorte de respect pour les desseins de la nature, quand on voit qu'elle nous l'a donné pour nous reproduire & nous représenter dans la postérité par la génération, cet instinct, dis-je, est vague en lui-même, & nous porte en général vers un sexe, sans distinction & sans préférence; mais la société, qui l'a resserré dans des bornes étroites, a forcé ce penchant de se diriger plutôt vers un objet que vers l'autre, en lui refusant la liberté de se satisfaire indifféremment avec le premier qui se rencontre, & de la volupté des sens.

(*a*) On croit que ce philosophe est feu M. Cocchi, célebre Médecin de Florence.

a composé l'amour, c'est-à-dire ce sentiment mêlé de sensations & d'idées, ou de desirs réfléchis qui, nous concentrant dans un seul objet, forment une passion véhémente & continue, également nourrie par les privations & par les habitudes. C'est cette flamme qui s'attise par les difficultés, s'entretient de sacrifices, s'irrite d'abord & s'éteint par son propre aliment. Toutes les loix religieuses & civiles, toutes les notions morales concourent à établir cet amour de préférence, & c'est de-là qu'est venu le nœud conjugal que les hommes réunis ont dû cimenter pour la tranquillité sociale, en donnant à chacun la propriété d'une femme, comme celle d'une terre, pour empêcher la division qui s'engendreroit par la communauté naturelle de ces deux sortes de biens.

Mais cet amour doit s'évanouir insensiblement dans le mariage, & cela par des raisons physiques. L'inquiétude ou le desir cessent avec la possession ou la jouissance, rien n'étant si borné dans l'homme que ce besoin exagéré par l'amour, car on observe

qu'il n'est vif & pressant que depuis la puberté jusqu'à l'âge de vingt-un ans : depuis cet instant jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, il décroît, ou du moins cet appétit ne demande à être satisfait que de loin en loin, à moins que quelqu'objet nouveau ne réveille & ne sollicite l'inquiétude naturelle de ce besoin. Plus on lui accorde au-delà, plus les instances se ralentissent, jusqu'à ce que ce desir rassasié se change en dégoût. Le tact se flétrit & s'émousse au point de devenir insensible par l'habitude, comme tous les autres sens, & le nectar de la volupté perd toutes ses délices. C'est donc une raison de vertu dans les femmes, mais encoreplus un motif d'intérêt, que cette pudeur qui d'une part allume des desirs dans l'homme, & de l'autre lui prescrit la réserve ; & cette vertu ne sçauroit être trop recommandée, d'autant qu'elle est le soutien des vrais plaisirs du mariage, qui consistent peut-être moins dans ce qu'on accorde aux sens que dans ce qu'on leur refuse : mais comme peu de maris & de femmes sont capables d'entendre cette leçon,

il arrive que l'hymen abrege le cours naturel de l'amour par l'imprudence commune de deux époux qui ne prévoient pas qu'en s'abandonnant l'un & l'autre à leurs desirs, ils trahissent eux-mêmes leurs plus chers intérêts. Le mariage n'est donc pas un plaisir en lui-même, du moins à l'envisager par le but principal qu'on s'y propose, qui est la satisfaction de certains desirs.

De l'amour des sens qui conduit au mariage, passons à l'examen de l'amour conjugal qui n'est proprement qu'une affection paisible & bien ordonnée : cette affection me paroît fondée sur un sentiment de bienveillance que je suppose inné dans l'homme. On le remarque & dans la compassion ou l'horreur que nous avons tous de voir souffrir, & dans ce tendre intérêt que nous prenons au bonheur des autres, quand nous n'avons pas un motif plus pressant de souhaiter leur infortune. Voyez comme les jeunes gens s'affectionnent pour un héros de roman. Quiconque étudiera l'histoire naturelle du cœur humain, se convaincra que nous sommes tous nés pour aimer

toujours : or cette inclination générale s'attache & se restreint nécessairement à quelqu'un des objets qui nous environnent, & ceux qui nous touchent de plus près ont la plus grande part à ce sentiment qui n'est après tout qu'un développement de notre amour propre. Mais qui peut y avoir des droits plus prochains qu'une femme dont les caresses, les services, les conseils, les attentions, souvent même les bienfaits s'emparent de notre cœur par autant de liens ? Cependant d'un autre côté, combien de défauts effacent ou détruisent cette belle perspective ! Si quelques femmes se font aimer, en est-il beaucoup à qui l'on doive cette estime qui est la base des solides affections ? Soit que l'on considere leur organisation foible & délicate, soit qu'on regarde aux sentimens de leur cœur, qui dépendent si fort de l'économie animale ou de la constitution physique, soit qu'on fasse attention aux préjugés dont leur esprit est imbu par l'éducation, que de motifs de dégoût & d'éloignement n'y trouve pas un philosophe !

Votre femme est-elle jeune, belle,

fraîche & robuste, comment satisferez-vous aux desirs qui naissent de la vigueur & de la santé? Compterez-vous sur la chasteté d'une épouse que la nature même pousse à l'infidélité conjugale? Car la chasteté naturelle prend sa source dans la foiblesse des fibres, dans la sécheresse des humeurs paresseuses & lentes, dans la crainte des reproches domestiques, de la honte publique & des châtimens éternels. Mais toutes ces choses font-elles toujours assez d'impression sur tous les tempéramens? D'ailleurs la sagesse même d'un philosophe invite une femme à le trahir, tandis que tous ses voisins concourent à hâter un opprobre, ou qu'il ne révele pas, ou qu'il dissimule, autant pour éviter le ridicule de la jalousie, que pour ne pas rougir lui-même des vices de sa femme. Voudra-t-il prévenir sa confusion par des leçons, des avis ou des reproches? Que de querelles! car les femmes sont promptes à la colere. Il faut donc qu'un homme qui aime la paix, si nécessaire pour la recherche & la contemplation de la vérité, supporte les petitesses d'une femme qu'on n'a ac-

coutumée à s'eſtimer & à ſe faire valoir que par ſa parure, à s'occuper que d'un puérile travail des mains, à converſer qu'en médiſances, dont l'eſprit enfin n'eſt rempli que d'erreurs & de bagatelles. Comment eſtimer la ſociété d'une pareille compagne, & peut-on chérir ſans eſtime? Je ſais bien qu'il ſe trouvera peut-être une femme dont l'eſprit naturel & le bon ſens, ſupérieur à ſon éducation, eſt ſuſceptible de l'amour de la vérité, de réflexions ſaines & juſtes ſur les avantages naturels de la vertu: elle ſera capable de faire de bonnes lectures & de les mettre à profit pour l'agrément de la converſation; elle aimera celle des amis de ſon mari, parmi leſquels elle ſe confirmera dans ſes principes d'honnêteté; elle évitera par conſéquent la compagnie & l'entretien frivole des femmes dont elle ne pourroit que contracter ou mépriſer les travers; elle ſentira l'inutilité de la recherche dans la parure; enfin elle fera les délices, la gloire & la félicité d'un philoſophe. Mais ſongez à ce qu'il en coûte de ſoins pour avoir une telle compagne, de crainte pour ménager l'exceſſive délicateſſe de ſon

ame, & de regrets si l'on vient à la perdre; & vous sentirez s'évanouir tous les motifs de la rechercher & l'espérance d'y trouver un bonheur assez solide, assez attrayant pour un homme de lettres.

Troisieme attrait du mariage, l'amour paternel, ou plutôt un desir de postérité. Quel que soit l'empire de la mort sur notre être dont elle ne sçauroit éteindre toutes les facultés, il est certain que, soit habitude ou nature, nous sommes inquiets & jaloux de l'opinion que les hommes auront de nous quand nous ne serons plus. Cet amour propre qui nous fait jouir de l'impression que notre image ou le souvenir de notre existence fait sur l'esprit d'autrui, ce desir de la considération, qu'on appelle amour de la gloire, vit dans tous les cœurs. Les sages qui peuvent en pénétrer le néant & les bornes, ceux même qui n'imaginent rien au-delà de cette vie, cherchent à l'étendre jusqu'aux âges les plus reculés. C'est ce desir d'une sorte d'immortalité qui les engage à vouloir se l'assurer par la propagation du sang, qu'ils regardent comme une suite &,

pour ainsi dire, une continuation de leur être. D'autres, avec plus de fondement & de solidité, n'ont égard, dans le mariage, qu'au tems de leur vieillesse, à laquelle il veulent d'avance donner des appuis & des défenseurs. D'autres enfin considérant l'influence de l'amour paternel sur la plûpart des ames, croient y trouver un plaisir singulier; & ne pouvant se le procurer d'une maniere légitime & par conséquent satisfaisante à tous égards, que par le mariage, ils desirent le moyen pour la fin. Si nous pesons attentivement tous ces motifs, nous verrons d'abord que notre réputation après la mort n'est qu'un son bruyant, vague, léger & fugitif, qui ne nous touche d'aucune façon, & que la bonne réputation n'est avantageuse que pour cette vie, mais que le soin de cette renommée a par lui-même des suites qui s'étendent au-delà de nous, & que la gloire de nos talens & de nos vertus nous survit sans notre participation. Quant au secours qu'on attend de ses enfans dans sa vieillesse, est-ce pour notre fortune qu'ils ont dissipée ou diminuée? est-ce pour

les conseils qu'on trouveroit également chez les amis? est-ce pour les attentions & les soins dans un état d'infirmité? Mais une parente éloignée, l'adoption d'un étranger que la reconnoissance envers un bienfaiteur & l'espoir d'une dot ou d'une succession attacheroient auprès d'un vieillard, suppléeroient avec avantage au défaut de postérité. Je pourrois ajouter encore que lorsqu'un pere est vieux, ses enfans sont eux-mêmes déja peres, ou constamment absorbés par des emplois & des fonctions publiques, par l'amour, en un mot, de leur fortune & de leur race; enfin que leurs regards & leurs soins vont toujours en avant & rarement en arriere. Combien de *Laërtes* relégués à la campagne sans femme & sans enfans, quoiqu'ils soient époux & peres! Les peines, les dépenses & les inquiétudes que coûte l'éducation d'une famille, la breche que fait au patrimoine l'établissement des enfans, leurs disgraces qu'on partage & qu'on sent plus vivement encore que leurs succès, tout cela contrebalance peut-être le desir d'une postérité. Est-il donc étonnant qu'une

nation

tion ingénieuse de l'Europe ait dit,
ntre la maxime des Patriarches,
'une femme stérile est un vrai trésor?
Je n'ai garde de compter pour un
antage les affinités qu'on contracte
r l'alliance matrimoniale. Ce lien
ntérêt divise plus qu'il n'attache.
ie famille dans laquelle on entre par
mariage est souvent une surcharge,
du moins un accessoire au contrat,
nt les conditions sont plus onéreuses
'utiles; car enfin il vous faut par-
ger des peines étrangeres, souffrir
pacifier des querelles domestiques
tre une épouse & une belle-mere,
ir des parens dont la conduite &
caractere vous déplaisent, traiter
amis des gens qui ne le sont ni de
tre choix, ni par leurs bons offices.
Aux raisons apparentes, mais équi-
ques d'intérêt qu'on croit trouver
ns ces sortes d'affinités & qui n'y
nt jamais, substituez-en une plus
iissante, qui est celle d'augmenter
tre fortune par l'acquisition d'une
he dot, en serez-vous plus satis-
it? Pensez-vous qu'une femme
exige pas de dépense à proportion
ce qu'elle vous apporte de fonds,

qu'elle ne soit pas altiere de ses dons, qu'elle ne chicane pas sur la communauté de biens établie entre vous, ou sur le domaine que vous en avez? J'avoue cependant que l'envie de réparer ou d'améliorer son patrimoine peut engager un homme raisonnable à se marier, parce qu'il est certain qu'un juste desir des richesses rend excusables beaucoup de folies, comme celles des navigateurs, des gens de guerre, de *la haute & basse servitude*, c'est-à-dire, des valets & des courtisans. Or si l'on souffre tant de peines & d'inquiétudes pour s'avancer & s'enrichir, autant vaut souffrir une femme & les incommodités du mariage.

Parmi les embarras de cet état, je pourrois parler de ceux qu'il apporte dans les affaires; l'agriculture, le commerce, le service des Cours, les charges civiles, les emplois militaires & les professions de toute espece demandent la plûpart une ame toute entiere & libre d'autres soins. Cependant aucune situation n'est plus favorable au mariage que la vie champêtre ou l'économie rustique; puisque, selon Hésiode, les fondemens de l'agriculture

ſont une maiſon, une femme & des bœufs. Mais il faut acheter cette femme, ſi vous voulez qu'elle s'accoutume à la ſolitude & à la ſimplicité des mœurs de la campagne.

Le commerce qui demande des voyages & des courſes, qui veut des travaux & expoſe à des périls, de même que la profeſſion des armes, eſt contraire au repos & à la ſûreté néceſſaires pour un pere de famille.

Le mariage ne convient pas non plus aux hommes de Cour, qui s'honorent d'un brillant eſclavage & du profond ennui d'une ſuperbe oiſiveté. La diſſimulation dont ils ont beſoin pour s'avancer les uns aux dépens des autres, échoue devant la naturelle perfidie d'une femme enchantereſſe, qui par une double trahiſon vous dérobe des ſecrets pour les révéler.

Mais peut-être une femme eſt-elle moins incompatible avec les fonctions graves & paternelles de la magiſtrature. Dans ces premieres places, où la naiſſance appelle ainſi que le génie, quel travail & quelle aſſiduité! Comment les accorder avec les ſollicitudes, les minuties & les attentions de

l'économie domestique ? Mais quand une femme aisée à corrompre vend la justice au nom de son mari, quand elle profite des momens où sa prudence est endormie, pour remplir son esprit de ses perfides insinuations, ne doit-on pas convenir que le mariage est dangereux pour un homme public ? Aussi Bacon observe très-bien que « la » plûpart des bonnes loix & des belles » actions, celles du moins dont le » monde a tiré les plus grands avan» tages, ont été produites par des cé» libataires ».

Du reste, je permets le mariage & même je le conseille dans les fonctions subalternes de la Jurisprudence & de la Médecine, & même aux Professeurs médiocres de ces deux sciences. Quant aux génies supérieurs en quelque genre que ce soit, je ne leur prescris rien à cet égard. Le mariage est utile aux laboureurs & aux artisans, les femmes & les enfans pouvant les aider soit dans leurs travaux, soit pour leur ménage. La vie conjugale est agréable pour les artistes qui s'exercent dans les trois professions du dessin : l'architecture, la peinture & la

ſculpture. J'accorde encore une femme aux muſiciens, comme une diſtraction douce & commode. Je voudrois ſur-tout que le mariage fût permis au clergé dont l'opulence & le loiſir pourroient contribuer à la population & à l'agriculture.

Il me reſte enfin à examiner ſi le mariage eſt propre à l'homme de lettres. J'entends particuliérement par ce titre les hommes de génie & les ſçavans, tels que les grands poëtes, les habiles mathématiciens, les naturaliſtes, les écrivains, non pas élégans & ſuperficiels, mais érudits & profonds ſoit dans l'hiſtoire, ſoit dans la critique, ſous laquelle je comprends tout ce qui n'eſt pas impoſture, ou ce qui eſt du reſſort de la vérité. Or la contemplation & le ſentiment de la vérité laiſſent-ils place à d'autres ſoins, à d'autres affections ? Quand on l'aime, peut-on aimer autre choſe ? On ſait que l'étude exige du tems, de l'argent, de la vigueur & ſur-tout de la tranquillité ; mais comment eſpérer de voir la paix du ménage entre une femme jeune, belle, vive, careſſante, & un philoſophe contemplatif,

froid, sérieux, taciturne, insensible? Un livre, une médaille, un insecte, un brin d'herbe, quels stupides rivaux pour une femme! N'en cherchera-t-elle pas de plus animés à son mari? Comment pourra-t-il veiller la nuit & travailler le matin? Laissera-t-il refroidir le lit conjugal sans inquiétude ni souci? Ce seroit bien autre chose, s'il lui prenoit envie de voyager pour consulter une bibliotheque ou quelque sçavant, pour visiter un cabinet d'histoire naturelle ou de curiosités de l'art, pour aller rechercher la figure de la terre, les traces de la mer sur les montagnes, les effets des volcans, entreprises qu'on ne peut tenter sans dérober du tems & de l'argent à ses affaires domestiques.

Mais quand même le mariage seroit propre à l'homme de lettres, l'homme de lettres est-il propre lui-même au mariage? Pour discuter cette question, examinons si la vertu prolifique est bien d'accord avec la faculté de penser, ou plutôt avec l'exercice de cette faculté. Il est certain que la vivacité de l'imagination & la force ou l'intensité de la réflexion, qui ne sont autre chose que la durée & la pro-

fondeur de l'attention, ne peuvent ſe ſoutenir que par l'abondance de certains eſprits, ou de particules de ſang qui ſe portent vers le cerveau avec plus ou moins de rapidité, de modération, de régularité ; or l'uſage des femmes prive le ſang des humeurs ſpiritueuſes qui contribuent au reſſort des nerfs & au mouvement des muſcles, reſſort & mouvement ſi néceſſaires aux travaux de l'eſprit, aux études opiniâtres & aux profondes méditations. Auſſi verra-t-on la plûpart des jeunes femmes s'affoller d'un ſot, qui paſſe une moitié de ſa vie à manger, à dormir, & l'autre à ne rien faire, tandis qu'elles prennent une ſorte d'averſion pour les gens de mérite qui n'ont que de l'eſprit ; que ſi l'homme de lettres veut rétablir ſa réputation chez les femmes, il perd celle qu'il avoit parmi les ſçavans, un des effets les plus ſubits de l'excès de certains plaiſirs étant, entr'autres, une eſpece d'abrutiſſement.

Cette obſervation me conduit, de l'effet de cette volupté ſur l'ame, à ceux qu'elle peut avoir ſur le corps, ou ſur la ſanté. De celle-ci dérive en

grande partie notre bonheur : or rien de plus contraire à la santé que le fréquent usage des femmes. Dans le regne animal & même parmi les végétaux, on observe que les animaux & les plantes sont d'autant plus foibles & plutôt passées, qu'ils perdent davantage leur germe ou suc prolifique. Le sang ou le suc nutritif se distribue de la grande artere par des ramifications innombrables & une infinité de petits vaisseaux, perdant toujours de ses parties ; ensorte que le peu qu'il en reste d'homogenes, après avoir passé lentement à-travers des canaux très-longs & très-étroits, forment par cette espece de filtration les liqueurs qui sont le soutien de la vie & le véhicule de ses opérations. Les séparations ou filtrations les plus éloignées qui se font dans ces vaisseaux infiniment petits, quoiqu'elles rendent peu de matiere, ont eu besoin cependant d'une grande quantité de sang, pour en extraire le composé d'humeur prolifique. Il faut qu'elle renferme, selon la pensée d'Hippocrate, des parties substantielles & très-solides, puisque la perte qui s'en fait occasionne une lassitude générale dans tout le corps. Ainsi l'é-

laſticité des ſolides & la fluidité des liqueurs doivent diminuer à proportion de la diſſipation plus ou moins fréquente des parties ſpermatiques qui ſe ſéparent de la maſſe du ſang. Ajoutons à cette perte celle d'un *ſtimulant* très-vif & très-doux, qui revient dans les fluides lorſque l'humeur prolifique rentre dans la circulation du ſang par le moyen des canaux abſorbans. Delà cette foibleſſe, cette maigreur, les digeſtions pénibles & lentes, les crudités, la goutte, la paralyſie & tant d'autres infirmités qui préviennent ou ſurchargent la vieilleſſe des gens mariés, & ſur-tout des incontinens.

Je finirai par compter les plaiſirs du mariage; je les trouve bien moins nombreux que ceux dont cet état nous prive : en effet, les petits voyages, les ſpectacles, les repas & ce qu'on appelle des parties de plaiſir, ont peu d'attraits pour les gens mariés; ils ignorent la volupté du luxe, la joie des feſtins, mais ſur-tout le délicat & ſolide attachement de l'amitié. On ſait juſqu'à quel point une femme eſt jalouſe des amis de ſon mari, combien elle craint leurs conſeils, pour

servir ? S'ils ont des mœurs, de la probité, s'engageront-ils dans des carrieres où l'on ne peut s'avancer que sur la ruine, on ne dit pas de mille concurrens, mais d'une foule de victimes que la charlatanerie, la chicane, une mode & des coutumes dépravées ne cessent d'immoler ?

Par-tout où l'on aura ces considérations à faire, le mariage n'offrira qu'une perspective effrayante, & les satyres de Juvenal & de Despreaux contre les femmes ne seront que trop fondées, de même que le raisonnement de notre philosophe Toscan. Malheur à ces états, où la crainte d'être pere empêchera de devenir bon citoyen, où la dépopulation naîtra de la corruption du mariage, où la misere publique se reproduira de l'abus des richesses, où la circulation des vices qu'enfantera le luxe, infectant l'espece jusques dans sa racine, ne fera plus d'une nation qu'une masse aigrie & languissante, dont toutes les parties soulevées par un levain funeste, ne fermenteront que pour s'entre-détruire & concourir plus promptement à la dissolution générale du tout !

l'établissement des enfans. Prix des grades, acquisition de charges vénales, études longues & progrès lents, tout est ruineux pour les familles dans les Etats mal administrés. Qu'on parcoure la plûpart des conditions laborieuses & lucratives, qui ne sont pas serviles ou méchaniques, & l'on y verra les hommes consumer la plus belle moitié de leur vie & de leur patrimoine à se mettre en état d'exercer une profession qui souvent ne leur devient utile que lorsque la perte de leur santé leur en a rendu l'exercice impraticable.

Est-on tenté de devenir pere quand on est fils si malheureux, & de prendre une femme lorsqu'on a tout à craindre de son éducation doublement corrompue par le défaut de bons principes & le poison du mauvais exemple? Aura-t-on des enfans pour les dévouer à des guerres funestes, les exposer aux périls maritimes d'un commerce infructueux, ou les ensevelir dans des cloîtres? pour en faire des intrigans sans mérite, ou des hommes capables sans emplois? S'ils ont des talens, voudront-ils ramper &

dis, qui força les peuples d'adorer cet homme ſuperbe qui par l'inſolence de ſes regards, annonce les vices de ſon cœur ? Eſt-ce parce qu'il a reçu le ſang d'un tyran dont le front impur deshonora la couronne qu'il portoit ? La faveur de la fortune l'a conduit au trône ; mais la baſſeſſe de ſon ame l'appelloit à la charrue.

Au ſein de ſes grandeurs qu'envie le vulgaire abuſé, je le vois s'enivrer de l'encens qu'on brûle à ſes autels. Hommes aveugles, celui dont le crime a fait une divinité, mérite d'être la vôtre ! adorez la main qui vous opprime, & méritez votre châtiment.

Uſurpateurs ſuperbes, qui n'avez des Monarques que l'orgueil & l'éclat ! le tems creuſe un abîme ſous le trône où vous êtes aſſis ; l'inquiétude & l'ennui pénetrent juſqu'à vous, au travers de vos gardes. Vous appellez en vain la paix & le repos ; à des jours triſtes & ténébreux ſuccedent des nuits troublées par la crainte & par les remords. Le bruit d'une feuille agitée vous allarme ; le murmure agréable d'un ruiſſeau, qui répand la douceur & le charme ſur mes ſens,

porte le trouble & l'épouvante dans votre ame. Quel déplorable bonheur que le dernier de vos esclaves n'acheteroit pas au prix de toutes ses peines !

Vous qui régnez pour le bonheur du monde, Souverain chéri de peuples heureux ; vous que le charme ravissant des vertus pare bien mieux que l'éclat de la couronne ; s'il est un bonheur plus grand que le vôtre, la fortune vous le devoit : c'est celui de n'être pas Prince. Tout l'univers retentit du bruit de votre nom ; mais les satellites qui environnent le trône, font fuir les plaisirs & la douce paix.

Si les soucis assiegent également le trône des Titus, & celui des Domitiens, eh bien ! je saurai mépriser le sceptre. Le front ceint de lauriers cueillis au champ de Mars, j'enchaînerai la fortune volage : que mon nom seul inspire l'effroi aux nations ! que la veuve éleve contre moi des cris impuissans vers le ciel ! que l'enfant au berceau me redemande son pere ! que le vieillard me reproche le meurtre de son fils unique ! les hommes m'admireront en frémissant, & m'appelleront le héros.

Mais lorſque le ravage & la deſtruction m'auront ſoumis la moitié du monde, quel ſera le prix de mes exploits ? Hélas ! je n'aurai conquis que la honte d'être le fléau & le tyran de mes ſemblables ; & l'on dira : cet homme qui a répandu le ſang de tant de milliers d'hommes, s'il n'en eût égorgé qu'un ſeul, auroit expié ſon forfait ſur la roue. Ah, périſſe avec moi mon nom, plutôt que de l'arracher à l'oubli par le crime & par l'opprobre !

Loin de moi, Déeſſe farouche des guerriers, gloire ſanguinaire, j'abhorre tes faveurs. Un Dieu qu'encenſent ſouvent tes favoris mêmes, un Dieu plus puiſſant que toi, commande à mon ame : le Dieu des richeſſes aura mon hommage.

La vertu & la candeur, ô monde ! furent autrefois les compagnes de ta jeuneſſe. Plus belle que la parure naiſſante des prairies, la nature répandoit ſes charmes ſur tes plaiſirs tranquilles : le bonheur jouoit avec l'innocence : l'ennemi jaloux de l'homme, appella la richeſſe ; elle ſortit des cavernes obſcures de la terre ; elle renverſa les

autels de la vertu, & répandit le vice & le malheur dans le monde.

C'eſt pour l'homme que la terre recueille dans ſon ſein maternel la roſée bienfaiſante que verſent d'inépuiſables nuages. O terre! l'homme ingrat t'en récompenſe, en déchirant tes entrailles: c'eſt en vain que ta douleur retentit ſous les coups que te porte ſa main ſacrilege, & que tes gémiſſemens lui annoncent les malheurs qui l'attendent, & qui germent dans ton ſein.

L'avarice s'élance hors des cabanes qu'elle habite. L'étendue d'un ſeul hémiſphere ne ſuffit point à ſes deſirs avides: elle ſe fabrique une demeure foible & mobile, dans laquelle elle oſe défier les vents & les flots: elle va dérober à des peuples ſauvages des tréſors qu'ils mépriſent, pour fournir au vice de nouveaux alimens, & elle accroît à la fois ſa miſere & ſes richeſſes.

Le prodigue embarraſſé de ſon or, & altéré de plaiſirs, achete de tous les tréſors de ſes peres, l'indigence & le mépris. Il ſemble craindre d'arriver trop tard à ſa ruine; il s'eſt couché dans le ſein de la volupté: il verſera

des larmes, à son réveil, sur sa misere profonde, & il verra fuir de lui tous les flatteurs qui l'ont ruiné. L'avare sourit du malheur du prodigue, il supporte la faim & l'opprobre, & meurt en comptant son argent.

Esprit éternel, qui commandas à l'homme de sortir du néant, animé par ta voix, ton souffle puissant ne créa-t-il la terre, & ne l'orna-t-il de tant de charmes, que pour en faire le séjour du crime & du malheur? Que m'importe l'univers sans le bonheur? S'il faut y renoncer, ô Dieu! anéantis plutôt l'univers & moi.

Homme insensé, ne crains-tu pas que cet Etre infini, contre qui tu murmures, ne fasse rentrer dans la poussiere ce ver superbe qu'il en a tiré? Ecarte les nuages qui offusquent tes yeux; c'est toi qui te refuses au bonheur: il te cherche, & tu le fuis. Si tu aimes la vertu, Pasteur ou Monarque, le bonheur sera ton partage; mais si tu livres ton ame au vice, le bonheur en est banni pour jamais.

REFLEXIONS sur les sources & les rapports des Beaux-Arts & des Belles-Lettres.

C'EST au fond de notre ame, qu'il faut chercher la source du véritable savoir. A quoi sert le plus souvent une vaste lecture? A laisser usurper aux mots une place qu'il ne faudroit accorder qu'aux choses. D'ailleurs c'est bien moins à l'abondance & à la variété des idées, qu'à leur netteté, à leur ordre & à leur enchaînement, que tient la connoissance de la verité. Nous avons tous au-dedans de nous ce feu sacré, dont la lumiere éclaire toutes les facultés de notre être; mais il n'appartient qu'à la réflexion de le mettre en mouvement. N'attendez que de l'examen profond que vous ferez sur vous-mêmes, le fil qui vous guidera dans le labyrinthe confus de vos idées, qui vous servira à les reconnoître, à les éclaircir, à les ordonner, à les enchaîner les uns aux autres, jusqu'à ce que vous par-

veniez enfin à cette idée universelle & suprême, à laquelle toutes les autres sont suspendues. C'est alors, & ce n'est qu'alors, que vous vous verrez en quelque sorte supérieur aux objets des connoissances humaines; que vous en pénétrerez le principe, la fin, les moyens, les différences & les rapports; que vous occuperez enfin, au milieu des sciences & des arts, la place que l'antiquité donnoit à Apollon au milieu des muses. Quelle obligation avons-nous au nombre infini des critiques qui se sont exercés jusqu'à présent, & qui s'exercent encore sur les lettres & les arts? Servilement attachés aux traces de leurs prédécesseurs, d'après quelques exemples particuliers, ils ont établi des loix générales; uniquement occupés de ce qui s'est fait jusqu'à eux, ils n'ont jamais porté leur foible & timide regard sur ce qu'il étoit possible de faire; ils veulent former des imitateurs, & ne voient pas qu'ils ne font que des esclaves; ils coupent les aîles du génie, lorsqu'ils devroient encourager son vol, & lui ouvrir de nouvelles routes; & ces hommes par-

lent, prononcent, décident en légiſlateurs, en ſouverains, en deſpotes! Pourquoi le philoſophe n'arrache-t-il pas d'entre leurs mains un ſceptre qui n'auroit jamais dû ſortir des ſiennes? Gravina l'a fait en Italie; & l'auteur (1) des réflexions ſuivantes vient de l'entreprendre en Allemagne.

Ceux des lecteurs qui ſavent lire & qui ne craignent pas de penſer, trouveront dans ce morceau des vues profondes, neuves, vraies, & quelquefois même ſublimes. Elles n'ont pas toujours dans l'original la clarté qu'il faudroit s'appliquer à répandre dans ces ſortes d'ouvrages; mais on a tâché d'y ſuppléer dans la traduction. D'ailleurs, s'il faut en juger par la maniere rapide dont l'auteur jette ſes idées, & par le peu de ſoin qu'il prend de les développer & quelquefois même d'en faire ſentir les rapports, il ne regarde ſans doute ces réflexions que comme l'eſquiſſe

---

(1) *Moſès* (Moyſe), Juif de Berlin, avantageuſement connu par pluſieurs ouvrages métaphyſiques, & ſur-tout par d'excellentes lettres ſur les ſenſations.

tes des traits de la beauté : aussi n'e
il point d'autorité comparable à l'a
torité de l'artiste ; il dispose à son g
de tous les mouvemens de notre an
il nous encourage, il nous épouvan
il nous fait espérer, craindre, ose
frémir, rire, pleurer. Tous ces d
férens effets doivent absolument co
ler d'une seule & unique source ; de
différentes sources de mouvement
roient de notre ame une substan
composée, & la raison nous démon
qu'elle est simple.

Nos sensations sont constamme
accompagnées d'un degré détermi
de plaisir & de déplaisir ; il est to
aussi impossible de se représenter
esprit sans la faculté d'aimer & d'a
horrer, que sans la faculté de pen
& d'imaginer. C'est par cette facu
fondamentale d'aimer & d'abhorre
qu'il faut expliquer nos plaisirs & n
déplaisirs, leurs nuances & leurs g
dations, en un mot, nos penchans
nos passions, sur lesquels nous v
nons d'observer que les lettres &
arts ont tant d'empire. Mais qu'o
de commun les différens objets de
poésie, de la peinture, de l'éloquen

ı danse, de la musique, de la sculp-
& de l'architecture: qu'ont de
mun, dis-je, ces divers ouvrages
'art, pour pouvoir les réduire à
eul & même principe?
I. l'Abbé le Batteux, d'après Aris-
& la multitude presqu'innom-
le de ses commentateurs, soutient
l'imitation de la nature est le prin-
, la source & le moyen général
laisir que nous font éprouver les
& les lettres. Tout, entre les
ıs de cet auteur ingénieux, de-
t imitation de la nature. Je ne dis-
rai point ici l'insuffisance de ce
cipe; la suite de mes raisonne-
ıs suffira pour la faire sentir. Si l'on
andoit à M. l'Abbé le Batteux quel
en la nature a employé pour nous
e, & pourquoi l'imitation de la
ıre nous plaît, ne seroit-il pas aussi
arrassé que le fut ce Philosophe
en par cette question si connue:
ur quoi repose la grande tortue? Eh
n ne nous renvoie point à la vo-
é immédiate de Dieu. Il ne faut
créer, comme ce Philosophe An-
s, (*Hutchetson*) un nouveau sens,
t le Créateur auroit doué notre

ame par des vues sages, mais non par des moyens sages. Ce seroit-là couper le fil de toute recherche raisonnable. Gardons-nous bien de confondre le systême des causes efficientes avec le systême des desseins du Créateur. Dieu a choisi les fins les plus parfaites; mais il les a mises en action par l'arrangement le plus sage, c'est-à-dire, le plus conforme à la nature des causes efficientes.

Ce que nous connoissons de notre ame par la théorie, servira peut-être à nous rapprocher davantage de notre but; nous allons avoir recours aux principes les plus incontestablement démontrés de la Pneumatologie.

Toute notion d'ordre, d'accord & de perfection est préférée par notre ame à ce qui est imparfait, discordant & désordonné. Et c'est-là le premier dugré du plaisir & du déplaisir dont toutes nos sensations sont tour-à-tour accompagnées. On a démontré la vérité de cet axiome, par la simple définition de l'esprit, & l'expérience y est entierement conforme. Or si la connoissance de cette perfection est ou sensible ou contemplative, c'est-à-dire, si l'objet de

de cette perfection est ou immédiatement présent à nos sens, ou s'il est représenté par des signes qui nous montrent la chose désignée plus clairement que ces signes ne se montrent eux-mêmes : alors on l'appelle *beauté*. Ainsi toute perfection, capable d'être représentée ou sensiblement ou contemplativement, peut devenir un objet de beauté. De ce nombre sont toutes les perfections extérieures, c'est-à-dire, des lignes & des figures, l'harmonie des sons & des couleurs, l'ordre & la symmétrie dans les parties qui forment un ensemble, enfin toutes les facultés & de notre ame & de notre corps. Il y a plus, les perfections de notre situation extérieure, par lesquelles on entend la gloire, l'aisance & les richesses, ne sauroient en être exceptées, lorsqu'elles sont capables d'être représentées d'une maniere sensible.

Maintenant nous avons trouvé le moyen général de plaire à notre ame; ce moyen n'est autre chose que la *représentation sensible de la perfection*; & comme le but des beaux-arts est de nous plaire, nous pouvons poser

comme indubitable l'axiome ſuivant : *Le caractere, l'eſſence des beaux-arts & des belles-lettres, conſiſte dans l'expreſſion ſenſible de la perfection.*

Mais il ne ſuffit pas que l'expreſſion ſoit ſenſible, il faut encore qu'elle ſoit parfaite elle-même, c'eſt-à-dire, il faut qu'elle repréſente fidelement l'objet, qu'elle nous en offre tous les côtés qu'il eſt poſſible à nos ſens de ſaiſir. Quand la repréſentation ſe trouve parfaitement d'accord avec toutes les parties ſenſibles de ſon objet, alors elle eſt appellée *imitation*. L'imitation eſt donc une propriété néceſſaire des beaux-arts & des belles-lettres.

Toutes les parties d'une exacte imitation concourent à repréſenter au naturel un certain original : de-là toute imitation porte déja avec elle l'idée d'une perfection, & ſe trouve capable d'exciter un ſentiment agréable. L'image d'un objet réfléchi dans la *chambre obſcure* ou dans le cryſtal d'une eau pure & tranquille, ne nous plaît qu'à cauſe de la reſſemblance ; mais cette reſſemblance n'a qu'une perfection ſimple ; auſſi n'excite-t-elle en

nous qu'un degré de plaisir très-léger, à peine sensible, & qui, pour ainsi dire, ne fait qu'effleurer la surface de l'ame.

Dans les ouvrages de l'art, à cette perfection simple se joint la perfection de l'artiste; perfection qui nous affecte bien plus vivement que celle de la simple ressemblance, parce qu'en effet elle est bien plus noble & bien plus composée. Elle est d'autant plus noble, que la perfection d'un être pensant est infiniment supérieure à celle d'une substance inanimée; elle est en même tems plus composée, parce qu'une belle imitation exige tout-à-la-fois beaucoup de talens dans l'ame, & beaucoup d'adresse dans les organes. Nous trouvons bien plus à admirer dans une rose peinte par *Huysum*, que dans l'image que nous offre de cette reine des fleurs une onde tranquille & pure; & le plus beau paysage, vu dans la *chambre obscure*, nous affecte bien moins que ce même paysage rendu sur la toile par le pinceau d'un *Hempel*.

Le plaisir, dont nous sommes pénétrés à l'aspect des beautés de la nature,

se porte jusqu'au ravissement, lorsqu'en les contemplant, nous pensons à la perfection infinie de l'Être suprême qui les a produites. Qu'au contraire le plaisir d'un athée doit être froid & borné ! L'athée ne voit rien au-delà des objets qui le frappent.

Par ce que nous venons de dire des propriétés de la belle expression, on sent pourquoi, dans les ouvrages de l'art, le génie nous satisfait bien plus que la beauté de l'exécution & de la main-d'œuvre. Le génie exige non-seulement une grande perfection dans toutes les facultés de notre ame, mais encore l'accord & sur-tout la tendance de ces facultés vers un même but. Faut-il être surpris que les signes de génie nous affectent tout autrement que les signes de pure patience & de simple pratique ?

Les propriétés générales d'un bel objet émanent de notre définition, ainsi que la propriété générale de la belle expression.

Le sujet des beaux-arts doit être propre à être exprimé d'une maniere parfaitement sensible ; il faut donc qu'il ait des parties variées. Tout ce

qui est uniforme, stérile, maigre, est insupportable; l'ame n'a plus alors à comparer, à combiner, & le premier de nos plaisirs est attaché à l'exercice de l'ame.

Il faut que les parties qui composent un ensemble, s'accordent d'une maniere sensible : je veux dire que l'ordre & la régularité de ces parties doivent tomber sous les sens. Rien ne sauroit justifier la disposition de parties jettées confusément l'une sur l'autre; & lorsque l'ordre & la proportion ne tombent pas sous les sens, lorsqu'on ne peut les découvrir qu'à force de réflexions, l'ame tombe elle-même dans le trouble & dans l'embarras, elle erre de tous côtés, elle cherche un appui & du repos, & elle n'en trouve nulle part.

Il ne faut pas que le tout excede les limites d'une certaine grandeur. Nos sens ne doivent être exposés à se perdre ni dans le grand ni dans le petit. Dans les objets trop petits, l'esprit est privé de la variété, & dans les objets trop grands, il l'est de l'unité de la variété.

Le sujet des beaux-arts doit être

convenable, nouveau, fertile, extraordinaire, *&c.* Tout cela peut encore être démontré par notre définition.

Obſervons ici que les objets de la nature ne ſont pas tous propres à être imités. La nature s'eſt propoſé un plan immenſe ; ſa variété s'étend depuis l'infiniment petit juſqu'à l'infiniment grand, & cependant ſon unité ſurpaſſe toute imagination. La beauté des formes extérieures en général n'eſt qu'une très-petite partie de ſes deſſeins ; elle a été quelquefois obligée de le ſacrifier à de plus grandes vues. L'artiſte au contraire ſe preſcrit un ſujet conforme à ſes deſſeins, deſſeins auſſi bornés & auſſi reſtreints que ſes talens. Tout ſon but eſt de repréſenter, dans un ſujet modifié, les beautés qui tombent ſous ſes ſens. Il pourra donc ſe rapprocher de la beauté ſuprême, beaucoup plus que la nature ne s'en eſt approchée elle-même dans telle ou telle partie. Ce qu'elle a diſperſé ſur différens objets, l'artiſte le raſſemble ſous un ſeul point de vue, il en forme un tout, & s'efforce de le repréſenter comme l'auroit repréſenté la nature, ſi la beauté de cet objet eût été ſon

e dessein. Voilà ce que signifient
xpressions si familieres aux ar-
, *imiter la belle nature, embellir la*
:, &c. L'artiste se propose de
:r un sujet tel que Dieu l'eût
›ar sa volonté premiere, si des
lus importantes ne l'en avoient
ché. Et c'est-là le plus haut point
beauté idéale, laquelle ne se
'e dans la nature que dans son
ıble, dans son tout, & qu'on
rviendra jamais sans doute à sai-
tierement.
nsi il faut que l'artiste s'éleve au-
s de la nature commune; &
ne l'imitation de la beauté est son
ıe but, il faut que, pour nous
er plus fortement, il la concentre
tous ses ouvrages.
s têtes & les contours, tels que
fre la nature, n'ont ni la grace,
noblesse, ni l'expression que l'on
/e dans les têtes & dans les con-
de l'antique. Ceux donc qui
pas assez de génie pour démêler
fir le beau idéal dans les ouvra-
le la nature, gagneront beau-
plus à observer attentivement
que, qu'à observer la nature
:.

Les couleurs locales de la nature ne sont ni aussi vives ni aussi pures que les couleurs locales d'un coloriste habile. La nature peint un espace infini & renouvelle à chaque instant son immense tableau. Obligée dès-lors d'employer une multitude prodigieuse de couleurs, à force de les disperser, elle en affoiblit nécessairement les nuances. Au contraire, plus le nombre des couleurs est petit, plus il est aisé de les offrir pures & vives. Les couleurs d'un peintre intelligent doivent tirer sur le brun & sur le sale, en comparaison des couleurs du teinturier, parce que celui-ci est borné à une seule couleur; mais pourra-t-on en conclure qu'un simple teinturier a plus de connoissance du coloris qu'un *Titien* ou qu'un *Rubens*?

Du reste la musique rend encore plus sensible ce que nous venons de dire du principal objet de l'artiste. Les tons de la nature sont expressifs à la vérité, mais rarement ils sont mélodieux; si l'artiste veut plaire, il faut qu'il les embellisse.

Les bornes que je me suis prescrites dans cette dissertation, ne me

permettent pas de porter plus loin mes recherches sur les propriétés générales des beaux-arts. Je ne prétends point donner un systême ; content d'en avoir tracé les premieres idées, je vais considérer les arts dans leurs classes particulieres.

Les signes, par lesquels un objet est exprimé, sont ou naturels ou arbitraires : ils sont naturels, lorsqu'ils sont intimement ou nécessairement liés à la chose qu'ils désignent. Les passions sont naturellement unies avec certains tons, certains gestes & certains mouvemens des organes de notre corps. Ainsi quiconque exprime une passion par les gestes, par les tons & par les mouvemens qui lui sont propres, se sert de signes naturels. Les signes arbitraires sont purement l'ouvrage de la convention des hommes ; & de leur nature ils n'ont rien de commun avec la chose désignée : tels sont les tons articulés de toutes les langues, les lettres de l'alphabet, les signes hyéroglyphes des anciens, & quelques figures allégoriques, qu'on peut mettre avec raison au nombre des hiéroglyphes.

De cette obſervation naît la premiere diviſion de l'expreſſion ſenſible dans les beaux-arts & les belles-lettres. Les belles-lettres, par où l'on entend communément la poéſie & l'éloquence, expriment les objets par des ſignes arbitraires, à ſavoir, par les paroles & par les lettres. Or comme toute compoſition de mots raiſonnée eſt appellée *diſcours*, nous tombons tout naturellement dans cette définition ſi connue de M. Baumgarten : *la poéſie eſt un diſcours parfaitement ſenſible*. Cette définition nous a donné lieu de placer le caractere des beaux-arts en général dans l'expreſſion ſenſible. Par ce mot *parfaitement*, la poéſie ſe trouve diſtinguée de l'éloquence, où l'expreſſion n'eſt pas ſi ſenſible que dans la poéſie.

Le moyen de rendre un diſcours ſenſible, conſiſte à choiſir des expreſſions qui faſſent ſentir la choſe déſignée plus diſtinctement qu'elles ne font ſentir le ſigne même. Par-là l'expoſition devient animée, & les objets déſignés ſont comme immédiatement repréſentés à nos ſens. C'eſt par cette maxime générale, qu'il faut juger du

mérite des images poétiques, des métaphores, des descriptions & même des termes poétiques individuels.

Toutes les choses, soit réelles, soit possibles, dès que nous en avons une idée claire & distincte, peuvent être exprimées par des signes arbitraires. Aussi l'empire des belles-lettres s'étend-il à tous les objets imaginables.

L'objet des beaux-arts est beaucoup plus restreint. Ceux-ci font usage particulierement des signes naturels. L'expression dans la peinture, la sculpture, la musique & la danse, ne suppose rien d'arbitraire pour être comprise, & il ne dépend pas du consentement des hommes d'y désigner tel ou tel objet de cette maniere, plutôt que d'une autre. C'est pourquoi il faut que chaque art se contente de la partie des signes naturels qu'il peut exprimer sensiblement. La musique, dont l'expression se fait par des tons inarticulés, est dans l'impossibilité, par exemple, de peindre une rose, un peuplier, *&c.* & il est impossible à la peinture de représenter un accord de musique.

Les différentes sortes de signes naturels nous conduisent nécessairement

à diſtribuer les beaux - arts dans leurs eſpeces inférieures & particulieres.

Les ſignes naturels, dont on ſe ſert dans les beaux-arts, agiſſent ou ſur les organes de l'ouie ou ſur ceux de la vue; nous ne connoiſſons point encore de beaux-arts pour les autres ſens. La muſique agit ſur l'oreille, & tout le reſte des beaux-arts, ſur les yeux.

Les perfections qui peuvent être exprimées par des tons inarticulés, ſont l'ordre, l'harmonie des ſons, la relation alternative des parties qui ſe ſuccedent, différentes eſpeces d'imitation, & enfin tous les penchans & toutes les paſſions de l'ame humaine, qui ſe font connoître par les ſons. De plus, la muſique peut repréſenter les parties variées de la beauté, & par la progreſſion ſucceſſive des ſons, & par l'expreſſion ſimultanée de pluſieurs ſons à la fois, c'eſt-à-dire, par la double progreſſion des ſignes ou placés l'un à côté de l'autre, ou poſés l'un au-deſſus de l'autre. L'une s'appelle *mélodie*, & l'autre *harmonie*.

Quant aux ſignes naturels qui agiſ-

sent sur la vue, ils peuvent exprimer la beauté ou par des mouvemens ou par des formes. La danse l'exprime par le mouvement : les différentes attitudes, les gestes, les divers contours que prennent successivement les parties du corps, s'enchaînent agréablement les uns aux autres, & composent un bel ensemble. Les perfections qui sont exprimées dans la danse basse ou ordinaire, sont, outre l'ordre & l'accord des parties, les talens du corps, les imitations, les belles attitudes, les mouvemens gracieux, & enfin les lignes de beauté que décrivent sur les planches les pieds du danseur. A cela se joint dans la danse haute ou théâtrale, l'expression des penchans, des mœurs, des passions, l'imitation enfin de toutes les actions humaines, qui se laissent exprimer par des mouvemens.

Tous les autres signes naturels & visibles ne peuvent être représentés que par des lignes & par des figures, c'est-à-dire, ou par des superficies, comme dans la peinture, ou par des corps, comme dans la sculpture & dans l'architecture. Ce dernier art se

trouve distingué des deux autres, par la sorte de perfections qu'elle doit exprimer. Dans l'architecture, indépendamment de l'ordre, de la symmétrie & de la beauté des lignes, il faut encore que la durée, les perfections de la situation extérieure & l'habileté de l'architecte soient exprimées sensiblement. Les bâtimens grands & superbes désignent la dignité & l'opulence du possesseur. Il faut que tout y respire la magnificence & la solidité. La peinture & la sculpture au contraire, n'ont rien qui doive avoir trait aux perfections de la situation extérieure, non plus qu'à la durée; elles peuvent bien ériger, & en effet elles érigent souvent des monumens de gloire; mais cette destination ne leur est pas essentielle. D'ailleurs, dans la peinture, il faut que les lignes ayent un essor bien plus libre & bien plus hardi que dans l'architecture. Les procédés rigoureux, fermes & séveres que doit tenir l'architecte, impriment à ses ouvrages un caractere de force & de solidité, que le peintre & le sculpteur doivent souvent éviter. Les beautés que peuvent exprimer le sculpteur &

le peintre, sont le génie & la pensée dans la composition, l'accord dans l'ordonnance, l'imitation de la belle nature, les beaux contours, les belles formes, la vivacité des couleurs locales, la variété de leurs nuances, la vérité dans la distribution des ombres & des lumieres, l'expression des passions & des mœurs, les différentes attitudes du corps humain, & enfin l'imitation des individus naturels & artificiels en général.

Or comme le peintre & le sculpteur ne peuvent représenter ces perfections que par des formes, & non par le mouvement même, il faut que, lorsqu'ils se proposent de traiter un sujet, ils réunissent en quelque sorte l'action sous un seul point de vue, qu'ils en distribuent les parties avec beaucoup d'intelligence, que chaque idée, chaque trait accessoire concoure à l'effet du sujet principal, & qu'enfin l'instant soit si bien choisi, si bien présenté, qu'il force le spectateur à deviner ceux qui l'ont précédé, & à pressentir ceux qui l'ont suivi.

J'ai assigné, pour limites des beaux-

arts, les signes naturels; & les signes arbitraires pour limites des belles-lettres ; mais & les uns & les autres ne se trouvent pas toujours renfermés dans leurs bornes : on voit souvent les belles-lettres entrer dans le domaine des arts, & les arts sortir de leurs limites pour passer dans le domaine des lettres; c'est même de cette liberté, ou plutôt de cette espece de transmigration réciproque, que résulte la beauté composée. Il n'est pas rare que le poëte se serve de certains mots, dont le son a de l'analogie avec la chose désignée; & l'artiste place souvent dans ses ouvrages des figures allégoriques, dont la signification est purement symbolique ; mais ces sortes d'écarts demandent beaucoup de circonspection & d'intelligence : autrement le poëte s'exposera à désigner, comme Rousseau, le coassement des grenouilles par un *breke, koax, koax :* & le musicien se couvrira de ridicule, pour vouloir exprimer des idées qui n'ont avec les sons aucune liaison naturelle. Examinons à présent jusqu'où peut aller, dans le cas dont il s'agit ici, la liberté des peintres & des sculpteurs.

Ce n'est pas des seuls objets qui de leur nature sont visibles, que la peinture s'occupe. Les pensées les plus ingénieuses & même les idées les plus abstraites peuvent être rendues sur la toile; & c'est-là ce qu'Aristide appelloit *crayonner l'ame*, & *peindre à l'esprit*. Pour cet effet, l'artiste peut ramener une maxime générale, une idée abstraite à un exemple particulier, & donner par ce moyen du corps & de la couleur à la pensée. C'est ainsi que dans la personne de Diomede qui blesse Venus, il pourra figurer un héros qui brave la puissance de l'amour; dans les adieux d'Hector, la tendresse conjugale; & l'amour filial, dans la personne d'Enée emportant son pere sur ses épaules à travers le fer & les flammes. Veut-il présenter l'image d'une méditation forte & profonde? Qu'il peigne un philosophe qui, pendant que les ennemis détruisent sa patrie, & que l'un d'eux fond sur lui l'épée à la main, reste immobile, & poursuit tranquillement son ouvrage.

Il est encore un moyen pour peindre la pensée; c'est celui de l'allégo-

tie. Il faut pour cela, que l'artiste observe & recueille les propriétés d'une idée abstraite, & qu'il en forme un tout sensible, pour l'exprimer ensuite sur la toile. C'est ainsi qu'on figure le *silence* par un jeune homme qui met son doigt sur la bouche, & l'*occasion*, par une personne chauve qui fuit, n'ayant qu'une tresse de cheveux sur le front.

L'allégorie qu'emploie Phoenix dans *Homere*, pour adoucir l'impétueux Achille, fournit au peintre, dit M. Winckelmann, de quoi faire un beau tableau de la priere. *Apprenez, ô Achille, que les prieres sont filles de Jupiter ; elles sont devenues courbées, à force de se prosterner. L'inquiétude & des rides profondes sont gravées sur leur visage ; elles forment le cortege de la Déesse* Até, *& marchent à sa suite. Cette Déesse passe d'un air fier & dédaigneux ; & parcourant d'un pied léger tout l'univers, elle afflige & tourmente les misérables humains ; elle tâche d'éviter les* prieres *qui la poursuivent sans cesse, & qui s'occupent à guérir les malheureux qu'elle a blessés. Ces filles de Jupiter, ô Achille, versent leurs bienfaits sur celui qui les*

ore ; mais si quelqu'un les dédaigne les rejette, elles conjurent leur Pere rdonner à la Déesse Até *de le punir, ause de la dureté de son cœur.* C'est si que l'artiste pourroit encore ndre la *Mort* & le *Péché* d'après ton, & la *Discorde* d'après Vol- 'e.

L'artiste doit sur-tout faire ensorte e ses allégories ne deviennent pas p subtiles; il faut que le signe qu'il ploie soit tellement pris dans la na- e de la chose désignée, qu'on puisse n appercevoir au premier aspect, qu'on soit forcé de penser à la chose signée, bien plus qu'au signe même, oute allégorie est défectueuse, lors- e les signes qu'elle emploie, cessent être sensibles; & ces signes cessent être sensibles, lorsque, pour en dé- ller le sens, la réflexion & l'effort ental deviennent nécessaires; mais mme il n'est guere possible de ren- mer dans un tout sensible toutes les opriétés d'une idée abstraite, il faut e, pour rendre ces signes évidens, rtiste recoure à tous les moyens aginables. D'abord le champ de la ole & de la tradition lui est ouvert;

le systême de la mythologie pourra lui fournir d'excellentes allégories; & il lui sera d'autant plus permis de les employer, qu'il sera en droit de supposer que ce systême est connu de tout amateur des beaux-arts. Il en est de même des choses qu'une longue tradition a introduites & autorisées. Ainsi il pourra très-bien figurer la *pénétration* par un sphinx, & la *mémoire* par une personne qui enfonce un clou; quoiqu'à dire vrai, ces signes me paroissent assez confus. Il pourra encore représenter des idées individuelles & abstraites, par des personnages à qui il donnera certains signes. C'est ainsi qu'on figure l'*application laborieuse*, par un homme qui tient une beche ou une hache à la main; la *vérité*, par une fille nue, avec un soleil sur la poitrine; & la *joie*, par une jeune femme couronnée de roses.

L'allégorie acquiert le plus haut degré d'évidence, lorsque les signes qu'on a donnés aux personnages pour figurer une idée abstraite, se trouvent expliqués par l'attitude & l'action de ces personnages mêmes. L'ancre, par

exemple, désigne l'*espérance* ; & le cercle, l'*éternité*. Si ces signes étoient moins employés & moins connus, on n'entendroit peut-être pas entierement ce que signifie une personne avec une ancre ou avec un cercle à la main ; mais qu'on jette les yeux sur l'attitude & sur l'action que le célebre M. Rod a données aux figures allégoriques de l'espérance & de l'éternité, armées l'une & l'autre de leurs attributs, pourra-t-on méconnoître la pensée de l'artiste ? (1) Tels sont les moyens, auxquels doit recourir l'artiste, lorsque son sujet l'oblige de sortir des bornes de son art. Du reste, il est en droit d'exiger du spectateur qu'il soit un peu au fait des usages de l'allégorie, & qu'il ne lui fasse pas des objections trop subtiles : autrement il y auroit peu d'allégories exemptes de fausse interprétation. La représentation allégorique de la *justice*, par exemple, pourroit très-bien, toute sensible, toute évidente qu'elle est, être expliquée dans le sens contraire ;

(1) L'auteur parle ici de deux tableaux qu'on voit dans l'église de Notre-Dame de Berlin.

on pourroit dire: c'eſt l'injuſtice;
a les yeux fermés à la loi; elle
les préſens dans une balance, &
ſon glaive elle frappe quiconque
lui arracher ſon bandeau. Il faut
clure de-là que, lorſque les figure
l'artiſte, ſemblables aux hiérogly
des anciens, n'ont avec l'ori
qu'une analogie à peine percepti
l'allégorie reſte obſcure, parce c
lors le ſpectateur s'occupe plus
ſigne que de la choſe déſignée.

Figurer l'*ame* par un papillon
ſageſſe par je ne ſçais quel arbre
remords par un cerf, c'eſt emplo
des ſignes purement ſymboliques
gnes bien moins ſenſibles, bien m
évidens, que les ſignes les plus a
traires. Ces ſortes d'expreſſions
cartent du caractere & de la peint
& de tous les beaux-arts en géné
dont l'objet n'eſt pas de ſatisfaire
prit, mais de charmer les ſens.
ſignes ſymboliques ne peuvent c
venir à la peinture, que lorſqu'ell
propoſe de traiter la ſatyre. Il pa
même qu'alors ils lui deviennent
ceſſaires; auſſi la peinture, la po
& l'éloquence, occupent-elles b

I

lus l'esprit que le sentiment, lorsqu'elles sont purement satyriques.

On a essayé d'introduire une sorte d'allégorie dans l'architecture ; mais il me semble que le succès des tentatives qu'on a faites à ce sujet, n'a pas été heureux. Plutarque nous apprend que Marcellus avoit élevé deux temples, l'un à la vertu, l'autre à la gloire; & qu'il les avoit fait construire de maniere, que pour arriver dans le temple de la gloire, il falloit passer par le temple de la vertu : mais cette idée n'est-elle pas trop éloignée du génie de l'architecture ? La description de cette allégorie présente un sens beaucoup plus clair que l'édifice même : preuve infaillible, que l'idée en appartient plus à la poésie qu'à l'architecture.

Je n'ai traité jusqu'à présent que de la nature des arts individuels & de leurs propriétés particulieres & respectives ; mais comme pour rendre l'expression encore plus sensible, & pour s'emparer en quelque sorte de notre ame par tous les côtés, on réunit souvent deux ou plusieurs arts à la fois, ces sortes d'unions doivent

avoir ſans doute leurs regles particulieres : tâchons de les expliquer par la nature des perfections compoſées.

Il faut que dans une perfection compoſée il n'y ait qu'un ſeul deſſein qui domine. Toute compoſition qui nous offre pluſieurs fins différentes, ceſſe de nous intéreſſer ; parce que la variété s'y trouve dès-lors néceſſairement privée de l'unité. Tous les arts, ainſi que nous l'avons obſervé, ont un but particulier ; il faut donc que l'artiſte qui veut les réunir, en choiſiſſe un ſeul pour art principal, & qu'il lui ſubordonne tellement tous les autres, qu'ils ne puiſſent être enviſagés que comme auxiliaires ; c'eſt-à-dire, comme de ſimples moyens deſtinés à concourir à l'effet de l'art principal.

Cependant comme c'eſt des fins particulieres par leſquelles chaque art eſt déterminé, que naiſſent les regles particulieres & propres de chacun de ces arts, il arrive ſouvent qu'en les combinant, ces regles particulieres ſe trouvent en contradiction entr'elles. Que faire alors ? Il faut recourir aux exceptions, aux ſacrifices, qui dans

ce cas deviennent inévitables. Les arts destinés à servir l'art dominant & principal, doivent lui sacrifier jusqu'à un certain point, leurs regles particulieres. Quant aux regles qui découlent de la destination universelle des beaux arts en général, elles ne peuvent ni ne doivent jamais se trouver en contradiction dans la composition de plusieurs arts particuliers. Mais lorsque les regles particulieres & propres de l'art principal sont en contradiction avec les regles générales des arts auxiliaires, en sorte que la réunion qu'on se propose, deviendroit absolument impossible, si l'on accordoit aux regles particulieres de l'art principal tout ce qu'elles exigent: c'est à l'art principal à faire des sacrifices; il faut qu'il se prête aux arts auxiliaires, & qu'il les mette à portée de lui fournir les secours dont il a besoin. Appliquons ces maximes générales à des cas particuliers.

La musique est naturellement liée à tous les arts dont l'exposition est animée. Dans l'expression de nos sentimens, de nos penchans & de nos passions, la voix est tantôt forte, tan-

tôt douce, tantôt lente, tantôt rapide, &c. Tout cela appartient à la musique; mais tant qu'elle ne sera employée qu'à donner plus d'énergie aux signes arbitraires du poëte, toutes les exceptions, tous les sacrifices tomberont sur elle. Le poëte se livre entierement à son enthousiasme, sans se mettre en peine si telle ou telle expression est en contradiction avec les regles de la musique; & la musique alors devenue purement auxiliaire, doit prendre sur la sévérité de ses regles particulieres, & tout sacrifier à l'effet de l'art dominant & principal. Cependant lorsque le poëte destine son ouvrage à être déclamé, c'est-à-dire, à être lié avec la musique, il doit éviter les beautés mêmes qui ne sçauroient être déclamées, & qui par conséquent rendroient impossible l'union qu'il se propose. On trouve dans *Thomson*, dans *Young*, & dans quelques autres poëtes anglois, certains morceaux qui sont admirables à la lecture, & qui n'ont aucun effet sur le théâtre; c'est que ce sont des beautés de pure poésie: elles ne sçauroient être liées avec la musique. Il

n'eſt pas rare que dans ce cas les poëtes s'en prennent aux acteurs. Les poëtes ont tort ; il eſt tels paſſages capables de déſeſpérer l'acteur le plus intelligent ; & c'eſt alors la faute du poëte, faute dans laquelle il eſt aiſé de tomber, quand on n'a pas une connoiſſance ſuffiſante de la déclamation.

La déclamation des anciens, quoique notée, étoit inconteſtablement privée de tous ces ornemens que nous confondons aujourd'hui avec la ſubſtance même de la muſique ; elle ne devoit donner à l'expoſition animée des ſignes arbitraires, qu'une plus grande force ſur le théâtre ; & la muſique la plus ſimple étoit la plus propre à ce deſſein. Mais les chœurs & les hymnes avoient plus de rapport avec la *haute* muſique ; plus l'enthouſiaſme de l'acteur étoit fort, plus les tons étoient variés, plus les inflexions & les changemens de voix étoient reſſentis. Il falloit alors que le poëte ſe prêtât au génie du muſicien. Ses penſées pouvoient bien être hardies, ſublimes & pleines de beautés poétiques ; mais il étoit obligé d'en diſtri-

caprice, qu'il faſſe entierement oublier les rapports qui ſe trouvent entre ſon art & celui du poëte; il faut ſur-tout qu'il évite dans les ouvrages de théâtre les procédés & les formes qui ne ſont propres qu'à exciter des ſenſations confuſes, & qui ne doivent avoir lieu que dans la muſique purement inſtrumentale. Il doit enfin travailler d'après le plan du poëte, & non d'après celui qu'il pourroit ſe figurer; parce qu'il eſt bien plus aiſé de méditer un plan tracé en ſignes arbitraires qu'un plan en ſignes naturels. Du reſte, la muſique jouit alors de la prééminence; & dans le cas où il y auroit contradiction de regles, c'eſt elle qui auroit le moins de ſacrifices à faire.

Il en eſt de la danſe comme de la muſique; tantôt elle accompagne ſimplement la déclamation & ne fait qu'y ajouter certains geſtes, propres à animer la récitation, & c'eſt la *danſe naturelle* ou *proſaïque:* tantôt elle exige des mouvemens plus variés, plus reſſentis, & s'approche davantage de la *haute danſe*, comme dans les chants & dans les hymnes des anciens. Mais

arts à la fois, l'art dominant & principal ; ainsi, toutes les exceptions, tous les sacrifices, tombent alors sur la poésie. Elle peut s'écarter de ses regles particulieres, comme de l'unité de lieu, de tems & d'action, lorsque ces libertés tournent à l'avantage de la musique ; il faut même que le poëte regle toutes ses expressions sur le besoin du musicien, & qu'il ne perde jamais de vue l'art principal à l'effet duquel tout doit concourir. Ses figures, ses métaphores doivent être empruntées des objets qui sont du ressort de l'ouie, plutôt que des objets qui sont propres de la vue ; & ces objets ne doivent pas être tellement ornés des beautés de son art, qu'ils paroissent pouvoir se passer entierement de la musique. Il ne doit désigner les sensations & les images, que par des lignes extérieures : c'est à la musique à faire le reste. Le poëte doit se borner à la mettre à portée de donner aux sensations leur véritable chaleur, la vie & le mouvement aux images, & la ressemblance aux métaphores. De son côté, le musicien ne doit point tellement se livrer à son

Quant à la peinture, il faut une grande circonspection, lorsqu'on veut l'unir avec la poésie & l'éloquence, proprement dites. L'expression des sentimens & des passions n'est, dans la peinture, ni aussi vive, ni aussi touchante que dans la musique; mais elle est bien plus distincte & plus déterminée: aussi a-t-elle bien moins besoin du secours des signes arbitraires. L'action y tombe sous les sens; & l'air, l'attitude & les gestes des personnages donnent aux passions avec lesquelles ils sont représentés, l'individualité qui leur manque dans la musique. Il faut avouer cependant qu'il est souvent très-difficile de distinguer le sujet d'avec l'action des personnages. Nous savons bien ce que veut chaque personnage en particulier, & quel est le sentiment dont il est affecté; mais nous ne savons pas pourquoi ils se trouvent réunis sur une même toile, & dans quel dessein le peintre les y a rassemblés. Le plan de l'artiste porte souvent sur un événement ou sur une fiction qui ne tombe pas facilement sous les sens. Dans ce cas, une courte inscription peut ani-

ner toute l'action, & indiquer le but auquel toutes les parties se rapportent. Le Poussin en a donné un bel exemple dans ce tableau célebre, où il a placé si heureusement cette inscription : *ET IN ARCADIA EGO.* Ce peu de mots expliquent tout le tableau, & font connoître l'intention du peintre, laquelle, sans cela, nous eût peut-être échappé.

Les inscriptions servent aussi à réunir la poésie avec l'architecture; elles expliquent le but & l'objet d'un édifice : objet qu'il n'est pas toujours aisé de connoître par l'ordonnance extérieure. On lit sur la maison des invalides de Berlin cette inscription : *LÆSO ET INVICTO MILITI.* Ces trois mots expliquent parfaitement l'objet du monument, & font en même tems l'éloge de son auguste fondateur.

L'architecture, entant qu'elle appartient aux beaux-arts, ne doit être regardée que comme un art accessoire. C'est au besoin qu'elle a dû sa naissance; c'est au plaisir que les autres beaux-arts doivent leur origine. De-là, il faut que dans l'architecture toutes les beautés soient subordonnées à leur

premier objet; c'est-à-dire, à la commodité & à la durée. Quant aux peintres, dont les ouvrages n'ont nullement besoin d'avoir cet air de solidité, il faut, comme nous l'avons déja dit, qu'ils donnent aux lignes un essor libre & hardi; nous remarquons même que les grands artistes, lorsqu'ils placent dans leurs tableaux quelques morceaux d'architecture, les représentent presque toujours de profil, pour procurer à l'œil une plus grande variété; & que lorsque ce procédé est impossible, ils interrompent les lignes dures & séveres de l'architecture par un nuage ou par des feuillages avec lesquels ils couvrent une partie de l'édifice.

L'ensemble le plus difficile & que je regarde comme impossible, est celui qui se formeroit de la réunion des arts, qui représenteroient des beautés dans une suite de signes placés l'un à côté de l'autre, & des arts qui représenteroient des beautés dans une suite de signes posés l'un sur l'autre. La nature s'est réservé ce secret. Elle réunit dans son plan immense, de la maniere la plus parfaite & la plus harmonieuse,

toutes les beautés des ſons, des couleurs, des mouvemens & des figures à travers les tems & les eſpaces. L'art au contraire ne peut réunir que très-improprement la peinture, la ſculpture & l'architecture avec la muſique & la danſe; encore n'eſt-ce que par le moyen des décorations. On peut bien par la force magique de l'harmonie faire naître, dans un opéra, d'après une fable connue, toute une ville, tout un monument, ou placer des danſeurs comme des ſtatues immobiles que la muſique anime peu-à-peu, & leur faire exprimer leurs premieres ſenſations par des mouvemens agréables. Mais qui ne voit pas que ce ſont là des liaiſons qui ne peuvent être regardées comme telles, que dans un ſens fort impropre?

Quelque générale que ſoit cette maxime, il y a cependant une exception à faire. La muſique réunit le double avantage de repréſenter la beauté, & dans une ſuite de ſignes poſés l'un à côté de l'autre, & dans une ſuite de ſignes poſés l'un ſur l'autre. La raiſon de cette exception n'eſt pas difficile à trouver. Dans l'harmonie, les tons ne

ſont placés dans aucun eſpace l'un à côté de l'autre ; d'où il arrive qu'ils ſe confondent, & que nous ne percevons, pour ainſi dire, qu'un ſeul ſon composé. Il n'en eſt pas de même dans la peinture, la ſculpture & l'architecture : outre que les beautés y ſont néceſſairement diſpoſées dans un eſpace l'un à côté de l'autre, il faudroit encore que la figure de l'eſpace même, qu'embraſſent leurs parties, fût ſuſceptible de mouvement & de variété, ce qu'on doit regarder comme impoſſible.

Le ſujet que nous traitons eſt encore infiniment fertile ; mais il eſt tems de nous arrêter. Heureux ſi mes réflexions ſervent à mieux faire connoître le caractere des beaux-arts & des belles-lettres, & ſur-tout à faire ſentir ou l'abſurdité, ou la frivolité du grand nombre d'ouvrages qu'ont écrits ſur cette matiere des hommes également incapables de ſentir & de connoître le beau !

ESSAI sur la politique de l'ancienne Jurisprudence Romaine, d'après M. Aurelio di Gennaro, *célebre Jurisconsulte Napolitain.*

AUTANT l'art du bonheur est nécessaire, autant il est difficile de le mettre en action. Cet art consiste à faire un esprit unique des esprits divers d'une nation, & à imposer silence aux mouvemens tumultueux des passions particulieres, sur-tout de celles qui troublent & blessent la société; à rendre enfin le peuple sensible à l'amour de la gloire & de la vertu. Tel fut de tout tems le principal objet de tous ceux qui, placés à la tête des nations, s'occuperent des moyens de créer & d'affermir la félicité publique. Cet art naquit avec le monde; car avec le monde parurent les vices qu'il falloit réprimer pour conserver le lien des parties qui constituent la perfection du tout. Ce fut à la simplicité des premiers hommes, bien plus qu'à la profondeur de leurs idées, qu'il fut d'a-

bord redevable de sa puissance; ses forces s'augmenterent proportionnément aux progrès que faisoit la méchanceté : il fallut, pour arrêter ces progrès, employer & la puissance & l'adresse. D'une part la répugnance à se soumettre, de l'autre la nécessité d'exiger cette soumission, réveillerent & étendirent la prudence; l'art politique prit de jour en jour du lustre & de la vigueur, jusqu'à ce qu'enfin on en fit une science. Cet art ne se présente pas toujours sous un même point de vue; toujours il ne paroît pas sous la même forme, il ne suit pas constamment la même route: tantôt il se montre avec majesté, tantôt il se cache avec décence, il se hâte sans précipitation, il s'arrête & se repose sans cesser d'agir, il s'irrite sans cruauté & e radoucit sans rien perdre de sa force. Il fait plus qu'il ne dit, lorsque ce qu'il diroit pourroit affoiblir ce qu'il se propose de faire; quelquefois aussi il dit plus qu'il ne prétend exécuter. Il menace de punir & de récompenser, également disposé à suspendre le châtiment pour donner le tems du repentir, & à ne faire jamais attendre la

récompense pour encourager & répandre le goût des actions vertueuses; il jette les yeux sur le passé, il regle le présent & prévoit l'avenir; il réfléchit profondément sur les moyens de parvenir à son but; il les fortifie s'ils sont foibles; il leur prête de l'activité s'ils sont trop lents; il en suspend l'application si le moment n'est pas favorable: il n'écoute point la faveur, parce qu'elle corrompt les regles de la justice; il n'admet point la haine, parce qu'elle fomente le génie de la vengeance; il ne nourrit point des desirs qui excedent les bornes de l'honnêteté; il ne distribue point de récompenses qui, au lieu d'exciter à la vertu, puissent devenir un objet d'envie; il ne dispense point de châtimens qui paroissent moins venir de la nécessité de remédier à la corruption, que du desir de satisfaire le ressentiment & la fureur; il fait de la paix un repos utile qui, loin de détruire les forces de l'Etat, les conserve & les augmente. Si les droits du Prince & le bien de la patrie exigent la guerre, il desire & tâche de vaincre, moins pour s'enorgueillir de la victoire, que pour faire

sentir aux vaincus, à force de bienfaisance & de générosité, qu'ils avoient tort de combattre.

Il s'en faut de beaucoup que la politique ait toujours conservé ce grand & beau caractere : souvent, lors même qu'elle paroît ne s'occuper que du bien public, elle forme & nourrit l'affreux dessein de tout renverser, elle feint de soulager pour opprimer davantage, elle affecte la clémence quand elle médite la persécution : sous une perfide apparence d'honnêteté, elle met en mouvement les ressorts de la destruction ; elle prête sa main à la tyrannie ; elle porte la mort au sein des Etats dont elle cause toujours la décadence & la ruine. Quelque variée que soit dans ses procédés la vraie politique, elle est constante dans ses principes ; la justice, dont la diversité des mœurs ne sauroit infirmer les regles, est sans cesse à ses côtés, & l'équité l'accompagne dans tous ses mouvemens.

C'est aux Romains que cet art, le premier & le plus important de tous les arts, dut sa noblesse & sa perfection ; & il ne falloit rien attendre

le moins d'un peuple dont les héros se formoient à l'école de l'infortune, qui méprisoit la louange lorsqu'il ne la méritoit pas, qui détestoit la fraude & l'artifice, que la prospérité n'enyvroit point, & qui ne respiroit que l'amour de la véritable gloire. Après avoir profondément réfléchi sur le systême politique des Grecs, les Romains adopterent en partie les maximes de Lycurgue & en partie celles de Solon.

Lycurgue avoit banni de sa république les sciences, les arts, le luxe & tout espece de divertissemens. L'austérité de cette législation convenoit très-bien aux Spartiates, peuple élevé dans une ville située au fond d'un vallon stérile & sauvage, & entourée de collines arides & de montagnes inaccessibles; peuple qui ne connoissoit d'autre exercice que celui de combattre & d'autre gloire que celle de vaincre & de conquerir.

Solon qui avoit étudié le caractere & les moeürs des Athéniens, se garda bien de leur dicter des loix aussi séveres: loin d'exclure les divertissemens & les plaisirs, ce philosophe les con-

sacra en les faisant servir à l'utilité publique. Rome qui, à sa naissance, avoit embrassé les dures & gênantes institutions de Lycurgue, sentit dans la suite les avantages des maximes plus douces & plus humaines du législateur Athénien; & c'est pour avoir tempéré la rigueur des unes par la douceur des autres, que les Romains parvinrent à former un systême politique dont la sagesse fera à jamais la plus belle portion de la gloire de ce peuple.

C'est sur-tout dans le corps des loix, comme dans le dépôt de la sagesse propre de chaque nation, que la politique déploie sa dignité. L'histoire peut bien nous conduire à nous faire une idée de la politique des différens Etats; mais l'histoire est toujours altérée, ou par l'adulation, ou par la rivalité, ou par la crainte, ou par l'incertitude & l'obscurité des traditions. Il n'appartient qu'aux loix de révéler le vrai caractere des hommes; elles seules exposent fidelement à nos yeux l'ame & l'esprit des différentes sociétés. Aussi est-ce par la perfection des loix romaines que nous jugeons de

l'excellence de la politique des Romains. Ils envisagerent l'humanité sous le point de vue le plus sublime & le plus avantageux. Leur jurisprudence n'avoit ni l'obscurité de celle des Egyptiens, ni la mollesse de celle des Athéniens, ni la sévérité de celle des Spartiates, ni la rudesse de celle des anciens Germains. Impérieuse & forte lorsqu'il s'agissoit de maintenir l'accord de la république, empressée & active pour donner à ses desseins une exécution prompte & facile, prudente & sage dans l'inévitable variété des circonstances, agréable & conforme au génie des citoyens pour lesquels elle étoit établie, & en même tems propre à s'insinuer & à se maintenir dans l'ame des nations vaincues: voilà quel fut son caractere.

La loi romaine, il est vrai, subit les vicissitudes malheureusement inséparables de toutes les choses humaines: elle tomba subjuguée par la force & par le caprice, funestes enfans du despotisme; mais alors même la grandeur de l'ame romaine ne laissoit pas de percer encore, & le despotisme même se vit contraint d'affecter l'amour du

bien & de l'intérêt publics. Le capitole étoit renversé, les oracles du Sénat étoient muets : l'univers subjugué ne reconnoissoit plus, par des tributs & par des hommages, la domination de Rome ; mais le nom romain vivoit encore, & les loix de ce peuple triompherent & des outrages des barbares, & des ombres de l'oubli.

En France le droit romain fut toujours respecté, & plusieurs grands hommes de cette nation ont consacré leurs talens & leurs veilles à lui rendre sa splendeur & sa force. Les loix gothiques, à la vérité, régnerent en Espagne jusqu'au onzieme siecle ; mais au moment même que le génie de cette nation commença à se polir, le droit romain s'y établit pour jamais. L'Angleterre, soumise par César à la domination romaine, reçut & observa les loix de ses vainqueurs. L'Allemagne, devenue province de l'Empire, en adopta les loix, & ne cessa de les reconnoître que lorsqu'après avoir négligé toute espece d'étude, elle ne fut plus gouvernée que par ses coutumes domestiques & particulieres. Mais au tems de Charlemagne la Ju-

risprudence romaine s'éleva à son antique autorité, & devint l'objet principal & presqu'unique de l'étude des Allemands. L'Italie qui, après la chûte de la puissance romaine, devint le théâtre des malheurs, parce qu'elle étoit le pays des délices, adopta confusément jusqu'à Lothaire I, les loix romaines, saliques & lombardes. Un même esprit ne gouvernoit pas les membres de ce corps politique ; chacun y suivoit la loi que l'exemple de ses ancêtres lui rendoit plus respectable, ou que son goût & son penchant particulier lui faisoit envisager comme plus douce & plus commode. Mais aux premiers rayons que jetterent les arts, l'Italie reconnut cette Jurisprudence née dans son propre sein ; & peu contente de l'accueillir, elle l'enrichit la premiere d'interprétations ingénieuses & de commentaires utiles.



LETTRE sur un Ouvrage Italien, intitulé Il Teatro alla moda, *le Théâtre à la mode.*

ON demandoit à l'auteur (1) de cet ouvrage, ce qu'il pensoit de la musique; il répondit: *c'est un art qui se perd.* Cet homme, un des plus sçavans & des plus profonds Musiciens de l'Europe, croyoit, avec raison, qu'il ne falloit pas que les arts s'arrêtassent aux sens, mais qu'ils devoient descendre jusqu'au fond de l'ame, pour y réveiller tout à la fois & des passions & des idées. Cependant la musique ne parloit plus au cœur, à l'imagination, à l'esprit; elle s'adressoit uniquement à l'oreille. Tels que ces auteurs, qui loin de soumettre les pensées aux choses, & les paroles aux

(1) *Benedetto Marcello*, noble Vénitien, qui, de l'aveu des plus sçavans Musiciens d'Italie, possédoit, dans un degré supérieur, toutes les parties de la science & de l'art de la musique.

pensées,

pensées, ne se servent de mots que pour les cadencer, les figurer, en faire des festons & des guirlandes : la plûpart des compositeurs, au lieu de s'appliquer à connoître & la propriété des sons & l'énergie attachée à leurs combinaisons différentes, s'occupoient uniquement à les arranger d'une maniere agréable, & n'offroient le plus souvent qu'une mélodie sans expression, sans raisonnement, sans intention, sans caractère. A cette harmonie simple, noble, mâle, affectueuse, qui sépare, en quelque sorte, l'ame d'avec les sens, la fixe délicieusement sur elle-même, la dispose aux méditations profondes, &, pour nous servir de l'expression d'un disciple de Pythagore, l'*avertit de sa divinité*, succédoit je ne sais quoi de bruyant, de tumultueux & de bizarre, qui n'exprimoit que le désordre, le trouble & la confusion. Sous prétexte de ne point diviser l'attention, en dessinant toutes les parties qui concourent à la fois à former l'ensemble de l'harmonie, l'art des contrastes & des oppositions étoit entiérement abandonné. La musique, autrefois l'expression des mœurs, des

ſentimens & des images, ne l'étoit plus que des caprices du Muſicien. Le chanteur, de ſon côté, mettoit tout ce qu'il avoit d'art & d'adreſſe à dénaturer tous les tons; il excitoit l'amour & la joie, lorſqu'il auroit dû inſpirer la triſteſſe & la haine, ou plutôt, il n'excitoit aucune paſſion; à force de broder certaines ſyllabes, il mettoit l'oreille dans l'impoſſibilité de diſtinguer une ſeule parole: tout ce qu'on entendoit bien diſtinctement, c'étoit des A, des E, des I, des O, qui rouloient avec une précipitation incroyable ſur toutes les cordes; en un mot, le compoſiteur & le chanteur ſembloient ſe diſputer à qui troubleroit davantage le ſens des paroles, bientôt entierement englouties par la multitude & le fracas des inſtrumens. D'un autre côté, le poëte renonçant à tous les principes de ſon art, & même à ſon propre génie, n'étoit plus que le metteur en œuvre des caprices du compoſiteur, de l'entrepreneur, du décorateur & des chanteurs. Voilà les raiſons qui déterminerent notre auteur à compoſer l'ouvrage que je vais vous faire connoître. Il ne faudroit

pas cependant que le lecteur appliquât rigoureusement, & sans exception, à tous les operas Italiens la satyre de M. *Marcello.* Lors même que cet habile homme écrivoit, *Carlo Capece* avoit fait son *Ptolomée*, son *Achille*, & ses deux *Iphigénies ; Manfredi*, son *Daphnis ; Silvio Stampiglia*, sa *chûte des Décemvirs* ; le sévere *Moniglia*, le charmant *Lemene*, le sçavant *Apostolo Zeno*, & le célebre *Métastase* avoient sçu donner à leurs productions lyriques une existence & un intérêt presque indépendans des charmes de la musique. Quant à ce qui regarde les compositeurs, le célebre *Vinci* avoit introduit dans la mélodie des formes, des figures, des couleurs & des passions nouvelles. La phrase musicale, presque toujours vague jusqu'alors, dut au génie de ce musicien plus de nerf, plus de chaleur, & surtout une expression fixe & décidée ; il en distingua les membres, il en proportionna & en balança les repos ; il rendit en un mot la période du chant plus sensible & plus parfaite. Les traits dont il anima sa composition, les épisodes dont il l'enrichit, étoient

comme ſuſpendus a ſa premiere penſée; ils en naiſſoient & y tenoient intimement. Il lia les inſtrumens à la voix, il les rendit acteurs, & même les chargea de la principale partie du geſte. Dans la totalité des ſons qui compoſent l'accord, il ne fit choix que de ceux qu'il jugea les plus propres à l'expreſſion. Il tranſporta à la muſique les effets les plus frappans de la peinture, le clair-obſcur & les demi-teintes. Il connut la propriété des inſtrumens, & les mit à propos en action. Il perfectionna enfin toutes les parties ſenſibles de ſon art, ſans en négliger les qualités eſſentielles & fondamentales. L'immortel *Pergoleſe* mit encore plus de ſcience & plus d'exactitude dans le deſſin, plus d'élévation & plus de fierté dans l'expreſſion, plus de charme & plus de vérité dans le coloris. Les *Haſſes*, les *Perès*, les *Jumelli*, les *Galuppi*, marchent encore aujourd'hui ſur les traces des ces grands hommes, & quoi qu'on puiſſe leur reprocher avec raiſon, ſurtout aux deux derniers, qu'ils ſe livrent trop à leur caprice, & qu'ils négligent la ſubſtance de leur art, on

est forcé de convenir qu'ils ont découvert de nouveaux effets. Quand il s'agit des opéras Italiens modernes, il faut en critiquer les abus & les vices; si j'avois à parler des nôtres, j'en déplorerois les défauts. Les Italiens ont passé le but, nous ne l'avons pas encore atteint. Il y a, quant au *faire*, quant aux procédés, quant à la hardiesse & à la vivacité des figures, entre la musique Italienne & la nôtre, la même différence que les anciens Rhéteurs ont observée entre la prose & le vers. Mais je n'entrerai point dans une discussion délicate, que les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de suivre & d'approfondir. Il me suffira de vous avoir prévenu sur l'idée qu'il convient d'attacher à l'ouvrage de M. *Marcello.* L'auteur s'adresse d'abord aux poëtes. Premiérement, dit-il, le poëte moderne doit bien se garder de lire les auteurs anciens par la raison que les auteurs anciens n'ont jamais lu les modernes.

Il ne se mettra pas non plus en peine d'approfondir la nature du metre & du vers, il lui suffira d'en avoir une

connoiſſance ſuperficielle. Pourvu, par exemple, qu'il ſçache que le vers ſe forme de ſept ou d'onze ſyllabes, il pourra, au moyen de cette regle, compoſer à ſon gré des vers de trois, de cinq, de neuf, de treize & même de quinze ſyllabes, s'il le trouve bon.

Il appellera *le Dante*, *Pétrarque*, *l'Arioſte*, des poëtes ſecs, obſcurs, ennuyeux, & par conſéquent peu dignes d'être imités; mais il lira avec la plus grande attention les ouvrages des poëtes modernes. Il en empruntera des penſées, des ſentimens, des images, des vers entiers; & s'il convient du plagiat, il l'appellera une iimtation louable.

Avant de ſe mettre à l'ouvrage, il prendra une note exacte de la quantité & de la qualité des ſcenes que l'entrepreneur deſirera qui ſoient introduites dans le drame. Si celui-ci veut y faire entrer un *ciel*, un *feſtin*, un *ſacrifice*, il faut alors que le poëte s'entende avec les machiniſtes, & qu'il ſçache par combien de dialogues, de monologues & d'ariettes, il doit allonger les ſcenes précédentes, pour donner aux ouvriers le tems de tout

préparer. Il composera son poëme vers à vers, sans se mettre en peine de l'action, afin que le spectateur se trouve constamment dans l'impossibilité de saisir l'intrigue & que par-là son attention & sa curiosité se soutiennent jusqu'à la fin.

Le poëte ne demandera pas si les acteurs sont intelligens, exercés, habiles, mais si l'entrepreneur est pourvu d'un bon *ours*, d'un bon *lion*, d'un bon *rossignol*, de bons *éclairs*, de bons *tonnerres*, &c.

Il n'oubliera pas d'introduire, à la fin de son drame, une scene brillante & magnifique, & de finir par un chœur en l'honneur du *soleil*, de la *lune*, ou bien de l'*entrepreneur*.

Il tâchera de dédier son poëme à quelque grand Seigneur, plus riche qu'éclairé; il s'adressera pour cet effet au cuisinier ou à l'intendant de la maison, à qui il promettra le tiers du produit de la dédicace. Il aura soin de prodiguer dans l'épître dédicatoire, les termes de *générosité*, de *libéralité*, de *bienfaisance*, & finira par baiser très-respectueusement les *sauts des puces des pieds des chiens* de Son Excellence.

Il mettra à la tête de ſon poëme un long diſcours ſur l'art poétique, & principalement ſur la tragédie. Il citera Sophocle, Euripide, Ariſtote, Horace, &c. Mais il affirmera qu'un *poëte courant* doit abandonner toute regle pour ſe conformer au génie de ſon ſiecle, à la corruption du théâtre, aux caprices du compoſiteur, au fantaiſies de l'acteur, à la délicateſſe de l'*ours*, &c.

Il emploiera, le plus ſouvent qu'il pourra, les *empriſonnemens*, le *poignard*, le *poiſon*, les *lettres*, les *chaſſes d'ours & de taureaux*, les *tremblemens de terre*, les *apparitions*, &c. Tous ces moyens ſont admirables; ils coûtent peu à l'auteur, & font un effet prodigieux ſur le peuple.

Il ne permettra pas que l'acteur ſorte jamais de la ſcene, qu'il n'ait débité ſa chanſon, ſur-tout lorſque l'acteur ſe retirera pour aller s'empoiſonner, ou périr ſur un échaffaud.

Long-temps avant que l'opéra ſoit repréſenté, il viſitera, careſſera, louera les chanteurs, les chanteuſes, l'entrepreneur, les violons, les perſonnages, &c. Et ſi malheureuſement

l'ouvrage vient à tomber, il ne manquera pas de s'en prendre à la maladresse du chanteur, à l'ignorance du compositeur, à l'avarice de l'entrepreneur, & sur-tout aux fantaisies de la premiere cantatrice & de son protecteur, qui l'ont forcé de dénaturer son poëme.

Il aura soin d'avoir toujours dans son porte-feuille une centaine d'ariettes, toutes prêtes pour varier, pour changer, pour ajouter, au gré de l'entrepreneur ou du chanteur.

Si un époux se trouve renfermé dans une prison avec son épouse, & que l'un des deux en sorte pour aller a la mort, l'autre devra rester indispensablement pour chanter une ariette, dont toutes les paroles exprimeront & inspireront la gaieté, & cela pour modérer la tristesse du spectateur, & lui faire bien comprendre que tout ce qui se passe n'est qu'un jeu, qu'un badinage.

Si deux personnages ont une conspiration à tramer, ce sera toujours en présence des confidens ou des pages.

Il introduira des ballets de jardiniers dans les salons des Rois, & dans les bosquets, des danses de courtisans.

Si le *Virtuose* prononce mal, le poëte doit bien se garder de le corriger, attendu que si la prononciation étoit nette & exacte, le débit des *livrets* deviendroit beaucoup moins considérable.

Il ne négligera pas l'explication ordinaire des trois points importans de tout drame. Le lieu, le tems & l'action. *Un tel théâtre*, voilà le *lieu*; *depuis huit heures du soir jusqu'à minuit*, voilà *le tems*; *la ruine de l'entrepreneur*, voilà *l'action*.

M. *Marcello* passe ensuite aux compositeurs. Le compositeur moderne, dit-il, n'aura aucune connoissance des regles de la composition. La pratique & quelques principes généraux lui suffiront.

Il ne connoîtra ni la quantité, ni la qualité, ni la propriété des modes ou des tons; il confondra tous les genres; il se servira du signe enharmonique, au lieu du chromatique; il ignorera que le chromatique ne divise que les

tons, & que la propriété de l'enharmonique est de diviser seulement les semi-tons majeurs.

Il n'aura aucune teinture de poésie; il ne sentira ni la force des scenes, ni l'esprit de la piece; il ne sçaura pas même distinguer les syllabes longues d'avec les breves, &c. S'il sçait toucher le clavessin, il ne cherchera point à connoître l'énergie & la propriété des instrumens à archet & à vent; & s'il sçait jouer du violon, il ne s'embarrassera nullement de connoître le clavessin, attendu que pour bien composer dans le goût moderne, la pratique de cet instrument n'est d'aucune utilité.

Il prescrira au poëte la mesure & la quantité de vers qui doivent entrer dans les ariettes, & le priera instamment de les lui faire copier en caractere bien net, bien lisible, sur-tout de marquer les points & les virgules, à quoi il ne fera aucune attention lorsqu'il mettra les paroles en musique.

Il ne faut point qu'il s'avise de lire le poëme en entier, avant de le mettre en musique, de crainte d'effaroucher son imagination. Il le compo-

ſera vers par vers, & ne manquera pas d'appliquer aux *airs* les *motifs* qu'il aura préparés dans l'année. Si le *metre* & la quantité des vers réſiſtent à ſes idées, il tourmentera le poëte, juſqu'à ce que celui-ci ait ajuſté les paroles.

Il ne fera point d'ariettes qui ne ſoient accompagnées de tout l'orcheſtre. Car, pour bien compoſer dans le goût moderne, il faut ſur-tout faire du bruit. Il faudroit même, pour s'éloigner davantage du goût de l'ancienne école, que le compoſiteur terminât ſes airs, le plus ſouvent qu'il lui ſeroit poſſible, par des chants à l'uniſſon.

Le muſicien ne perdra jamais de vue, que depuis le commencement de l'opéra juſqu'à la fin, tous les airs doivent être alternativement joyeux & pathétiques. Cette regle eſt inviolable, & doit l'emporter ſur toutes les eſpeces de convenance. Il déploiera de longs *paſſages* ſur les noms & ſur les adverbes, & cela, pour s'éloigner de la maniere ancienne, où ces ſortes de traits n'étoient appliqués qu'aux paroles qui exprimoient les

mouvemens & les passions de l'ame.

Lorsque le chanteur sera parvenu à la cadence, le compositeur fera taire tous les instrumens, & laissera au *Virtuose* le tems & la liberté de gazouiller, tant que bon lui semblera. Toutes ses ariettes seront précédées de très-longues ritournelles, qui n'y auront pas le moindre rapport. Il retardera ou précipitera le mouvement des airs, selon le bon plaisir des acteurs, attendu que sa réputation, son crédit, & sa fortune sont entre leurs mains.

Aux récitatifs terminés en *B mol*, il attachera des airs chargés de trois ou quatre *dièses*, & reprendra sur le champ le récitatif en *B mol*; le tout à titre de nouveauté.

Le compositeur moderne détruira, tant qu'il pourra, le sens des paroles. Par exemple, après avoir fait chanter un vers, qui par lui-même ne signifiera rien, il introduira une très-longue ritournelle de violons, de basses, &c. Il traitera négligemment les *duos* & les choeurs; il en demandera même la suppression.

S'il faut absolument abréger le dra-

me, le compoſiteur exigera qu'on ſupprime des ſcenes entieres, plutôt que de permettre qu'on retranche une ſeule note des ariettes ou des ritournelles.

Il ne fera point d'ariettes à baſſe ſeule obligée; outre que la choſe n'eſt plus d'uſage, il fera réflexion qu'un morceau de cette eſpece lui coûteroit plus de tems & de travail qu'une douzaine d'airs avec les inſtrumens.

Lorſqu'il ſera obligé de changer quelque morceau, il n'aura garde d'en faire un meilleur. Toutes les fois qu'un air ne réuſſira point, il dira que c'eſt l'air favori du maître, mais qu'il eſt mis en pieces par les chanteurs, & que d'ailleurs les beautés qu'il renferme ſont au-deſſus de la portée du peuple.

Si l'entrepreneur vient à ſe plaindre de la muſique, le compoſiteur proteſtera, criera à l'injuſtice en prouvant qu'il a employé près de trois jours à compoſer ſon opéra, & qu'il y a mis un tiers de notes de plus qu'on n'a coutume de faire.

Si quelque ariette déplait aux chanteuſes, ou à leurs *protecteurs*, il ré-

pondra que pour en bien juger, il faut l'entendre sur le théâtre avec les instrumens, avec les habits, avec les décorations, avec les lumieres.

M. *Marcello* recommande expressément aux chanteurs de ne jamais solfier, de peur que cet exercice ne les accoutume à chanter juste & en mesure : toutes choses absolument contraires au goût moderne. Il les invite à tout confondre, le sens, les mots, les syllabes ; & cela, pour faire des *passages* de bon goût, des *trilles*, des *tenues*, de belles & longues cadences ; à chanter avec la bouche à demi-fermée & les dents bien serrées, à faire enfin tout leur possible, pour qu'on n'entende pas un seul mot de ce qu'ils disent ; à ne s'arrêter dans les récitatifs ni sur les virgules, ni sur les points ; à rechercher dans la *cadence* les cordes les plus aiguës, & à la terminer toujours par un *trille* battu avec rapidité & sans préparation ; à altérer le *tems*, & à changer tous les airs à leur maniere, bien que ces changemens, ces variations jurent avec la basse & tous les instrumens.

Je voudrois pouvoir insérer ici tous

les traits vifs & piquans dont notre auteur assaisonne la description qu'il fait du caractere, des habitudes, des propos, & du maintien des chanteurs & des chanteuses de sa nation; de leur maniere de se produire, de s'excuser, de se faire valoir, &c. Aucune espece de ridicules, soit qu'ils tiennent à l'art, soit qu'ils tombent sur l'artiste, n'échappe à l'œil perçant & éclairé de M. Marcello. Aussi n'avoit-il pour objet, que de saisir & de peindre des ridicules. Personne assurément ne sçavoit mieux que lui, que l'Italie étoit encore pleine de bons harmonistes. On en peut juger par les lettres qui sont imprimées à la tête de ses mottets; lettres qui lui furent adressées par différens musiciens d'Italie, à qui il avoit communiqué ses productions, & dont il avoit ambitionné les suffrages. Mais il voulut arrêter la *licence* de la plùpart des compositeurs, & sur-tout des compositeurs dramatiques, qui, à force de vouloir animer la mélodie, de chercher à la rendre vive, pittoresque, brillante, populaire, en détruisoient la véritable expression, & sur-tout abandonnoient les sentiers profonds de l'harmonie.



FRAGMENS de Poésies écrites dans la Langue Erse ou Gallique, que parlent les Habitans des montagnes d'Ecosse, traduits de l'original en anglois, & de l'anglois en françois.

Réflexions préliminaires sur l'histoire & le caractere de ces Poëmes.

IL est très-vraisemblable que la poésie, qui n'est pour nous qu'un langage artificiel, étoit le langage simple & naturel des hommes, lors de la formation des langues & des sociétés. Cette question, si souvent effleurée, mériteroit bien d'être approfondie; mais ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre une discussion si délicate & si étendue. Je me contenterai d'observer que si l'on veut remonter à la source & à l'origine de la poésie, ce n'est que par les monumens poétiques des peuples ignorans & encore sauvages, qu'on pourra parvenir à connoître son caractere

propre & ſon but primitif. Chez les Grecs, qui avoient tout emprunté de l'Egypte, la poéſie étoit trop intimément unie à la politique, aux arts & à la philoſophie, pour que ces ornemens acceſſoires n'en euſſent pas déguiſé & peut-être dénaturé le fond à bien des égards. Chez les Romains qui ont imité les Grecs, & chez les nations modernes qui ont imité les uns & les autres, la poéſie a dû prendre de nouvelles formes & s'éloigner de plus en plus de ſon caractere primitif. Plus nous nous rapprocherons de l'enfance des ſociétés, plus nous ſerons à portée d'appercevoir & de diſtinguer ce caractere. C'eſt dans les poëmes des Hébreux & des autres peuples orientaux, des habitans de la Scandinavie, du Groënland & des montagnes de l'Ecoſſe, que l'on verra la poéſie ſous les couleurs ſimples & naïves que lui a données la nature, & dépouillée de tous les traits étrangers qu'elle a empruntés chez les nations éclairées par les progrès de la raiſon & des arts. La poéſie eſt de toutes les nations & de toutes les langues, & peut-être que la grande poéſie, telle

que la concevoient les anciens, appartient plus aux peuples encore barbares, qu'aux peuples plus instruits & plus civilisés. Des hommes sauvages, dont l'ame, pour ainsi dire, toute au-dehors, n'est ébranlée que par des objets physiques, & dont l'imagination est toujours frappée des grands tableaux de la nature; des hommes, dont les passions, excitées seulement par les plaisirs de l'amour & la gloire des combats, ne sont tempérées ni par l'éducation ni par les loix, & par-là conservent toute leur impétuosité, toute leur énergie; des hommes, dont l'esprit n'ayant que peu d'idées abstraites & point de termes pour les rendre, est forcé de recourir aux images matérielles pour exprimer leurs pensées; de tels hommes, dis-je, paroissent le plus propres à parler le langage de l'imagination & des passions. L'ame, en se repliant sur elle-même, se détache en quelque sorte des objets extérieurs; l'habitude de la réflexion & de la pensée émousse la sensibilité de l'imagination, & modere l'activité des passions; l'esprit devient plus sévere & s'accommode moins d'une

certaine latitude vague & indéterminée dans les idées, dont la poésie a besoin; enfin la langue acquiert plus de précision, & en même tems plus de timidité.

Il est bien prouvé que le style figuré qu'on remarque dans toutes les langues naissantes & sauvages, n'appartient point au climat, & n'a d'autre cause que l'indigence même de ces langues. Nous ne répéterons point sur cet objet ce qui a déja été très-bien présenté dans l'excellente lettre qui, en 1760, a été adressée aux auteurs du Journal étranger, & qu'on trouvera à la suite de ces *réflexions*. Nous ajouterons seulement que le langage figuré & méthaphorique n'est pas ce qui constitue le langage poétique : le caractere poétique des langues est particulierement attaché au mêlange agréable des sons dans les mots & à l'ordre harmonieux & varié des mots dans le discours. Dans la formation des langues, les mots n'étant faits que pour l'oreille, devoient s'adresser directement & plus sensiblement à l'organe, & réveiller dans l'ame l'image physique de la chose qu'ils désignoient :

lorſque les ſignes ont été fixés par l'écriture, le matériel des ſons a dû s'altérer, & cette analogie précieuſe du mot avec l'objet s'eſt détruite à proportion que les langues ſe ſont éloignées de leur origine. Les termes mêmes qui étoient figurés dans leur formation, ont perdu peu-à-peu par l'uſage, la trace de l'image phyſique, & n'ont plus repréſenté que l'idée abſtraite : c'eſt ce qui eſt arrivé à toutes les langues dérivées, & ſur-tout à la nôtre. Nous répondrons ici au reproche qu'on fait à la langue françoiſe d'être moins poétique qu'aucune autre, que c'eſt préciſément parce qu'elle eſt la langue qui abonde le plus en termes abſtraits, celle dont les mots ont un ſens plus précis & plus déterminé, & celle dont les procédés ſe conforment davantage à la marche du raiſonnement.

Après ces réflexions générales, je vais donner quelques éclairciſſemens ſur la maniere dont ſe ſont conſervées juſqu'à nous les poëmes en langue erſe dont j'ai parlé & dont on a traduit pluſieurs morceaux.

Un homme de lettres Ecoſſois,

(M. Macpherson) en parcourant les montagnes de l'Ecosse, entendit réciter & chanter des morceaux de poésie qui le frapperent par le caractere & les beautés originales qu'il y remarqua : il les recueillit & les traduisit en anglois. Cet essai fut universellement goûté ; les poésies écossoises eurent le plus grand succès, & l'on n'attaqua que leur authenticité. Comme elles ne s'étoient conservées que par la tradition orale, on regarda comme impossible qu'elles ne se fussent pas perdues, ou du moins corrompues dans une longue succession de siecles chez des peuples barbares, si elles avoient eu en effet une origine aussi ancienne que celle qu'on leur attribuoit. Il est vrai que la tradition fait remonter la naissance de ces poëmes à l'antiquité la plus reculée ; mais cette tradition est confirmée par le ton & le caractere même des poëmes, où l'on trouve des idées & des mœurs qui ne peuvent appartenir qu'à une société nouvellement formée. La diction même dans l'original est vieillie & differe beaucoup du style des poésies qui ont été écrites dans la même

langue depuis trois cens ans. On ne peut pas douter qu'elles n'ayent été compoſées avant l'établiſſement des *Clans* ou tribus dans le nord de l'Ecoſſe. Cette inſtitution eſt cependant de la plus haute antiquité; mais ſi elle eût été connue, elle auroit néceſſairement trouvé place dans les ouvrages d'un poëte écoſſois; & il n'en eſt pas fait mention dans les fragmens de poéſie erſe.

Une choſe plus remarquable encore dans ces poëmes, c'eſt qu'on n'y trouve aucune trace de religion ni de culte; un ſeul trait fait alluſion au chriſtianiſme, & fait penſer qu'ils ont été compoſés dans l'enfance de ſon établiſſement en Ecoſſe. Le traducteur a trouvé dans un fragment qui n'a pas encore été traduit, un *Culdée* ou moine qui voudroit recueillir de la bouche même d'Oſcian, fils de Fingal, les exploits guerriers de ſa famille; mais Oſcian traite ce moine & ſa religion avec mépris, & lui dit que les actions des grands hommes étoient des ſujets trop grands & trop nobles pour être traités par un chrétien : ce qui prouve clairement que la religion chrétienne

n'étoit pas encore reçue dans le pays.

On ne peut pas douter que ces poëmes ne fussent l'ouvrage des Bardes, race d'hommes très-connus pour avoir subsisté long-tems en Irlande & dans le nord de l'Ecosse. Chaque chef ou guerrier avoit dans sa famille un barde ou poëte, dont l'emploi étoit de transmettre en vers les actions illustres de cette famille.

Comme l'usage de l'écriture n'a été connu dans le nord de l'Europe que long-tems après l'institution des bardes, ces poëmes se transmirent de famille en famille, par le secours seul de la tradition orale.

S'il en faut croire M. Macpherson, l'art avec lequel ces poëmes étoient composés, contribuoit particulierement à en conserver la tradition dans toute sa pureté : le passage suivant est très-remarquable. « Ces poëmes, dit » le traducteur, étoient mis en mu» sique, & la plus parfaite harmonie y » étoit observée ; chaque vers étoit si » étroitement uni aux vers qui le pré» cédoient & le suivoient, qu'en s'en » rappellant un seul dans une stance, » il étoit impossible d'oublier les autres.

» Les

» Les cadences se succédoient dans une » gradation si simple, & les mots » étoient si bien adaptés aux procédés » naturels de la voix, lorsqu'elle étoit » montée à un certain point, qu'il » étoit presqu'impossible, à cause de » la similitude du son, de substituer » un mot à la place d'un autre; & ce » choix des mots ne gênoit jamais le » sens & n'affoiblissoit point l'expres- » sion ». Si ces propriétés inconcevables appartenoient réellement à la langue Celtique, elle seroit la plus belle, & la plus poétique des langues, & mériteroit pour cela seul d'être étudiée par les poëtes & les philosophes.

Les descendans des Celtes, qui habitoient la Bretagne & ses îles, n'ont pas été les seuls peuples dont les monumens historiques fussent confiés à la mémoire des hommes. Les premieres loix des Grecs étoient en vers, & se transmirent aussi par la tradition. Les Spartiates étoient si fort attachés à cet usage, qu'ils ne vouloient pas permettre que leurs loix fussent écrites: les actions des grands hommes, les louanges des rois & des héros se conserverent chez eux de la même ma-

niere. Tous les monumens historiques des anciens Germains étoient renfermés dans leurs chansons qui étoient ou des hymnes à leurs dieux, ou des élégies en l'honneur de leurs héros; & ces chansons rappelloient en même tems la mémoire des grands événemens de la nation. Cette espece de composition ne se transmit que par la tradition orale. Les soins que ces peuples prenoient d'enseigner ces poésies à leurs enfans, l'usage constant qu'ils avoient de les répéter dans les occasions solemnelles, & la mesure de leurs vers, ont servi à conserver ces poésies pendant long-temss, sans altération. Cette chronique orale des Germains n'étoit pas encore abandonnée dans le huitieme siecle; & elle subsisteroit vraisemblablement, si les lumieres de la littérature, en se répandant, n'eussent pas fait regarder comme fabuleux tout ce qui n'avoit pas été transmis par l'écriture. C'est aussi sur des traditions poétiques, que Garcilasso a composé son histoire des Incas. Les Péruviens avoient perdu tous les autres monumens de leur histoire; & ce fut de quelques poëmes anciens que Gar-

lasso avoit appris dans son enfance, e sa mere qui étoit de la famille iême des Incas, qu'il tira les matéaux de son ouvrage. Si des nations ui ont été souvent exposées à des ivasions de peuples étrangers, qui nt envoyé & reçu des colonies, ont u conserver pendant plusieurs sieles, par le moyen seul de la tradiion orale, les monumens de leurs oix & de leurs histoires dans toute eur intégrité, il est bien plus probable que les anciens Ecossois, peuples qui n'avoient aucun commerce avec les étrangers, & qui ont toujours été si religieusement attachés à la mémoire de leurs ancêtres, aient conservé sans altération les ouvrages de leurs bardes.

Nous allons joindre ici la lettre dont on a parlé plus haut, & qui a été écrite aux auteurs du Journal étranger, *par un homme de beaucoup d'esprit, qui occupe une place considérable dans l'administration, & qui donne aux sciences & aux lettres tout le tems qu'il ne doit pas à des occupations plus importantes.*

Voici, Messieurs, deux morceaux

qui m'ont paru mériter une plac
dans votre journal. Ce font deux frag
mens d'anciennes poésies, écrit
originairement dans la langue erse
que parlent les montagnards d'E
cosse, & qui est, comme on le fait
une dialecte de la langue irlandoise
Je les ai traduits d'après une ver
sion angloise, que j'ai trouvée dan
le *London chronicle du* 21 *juin* 176
Je ne me flatte pas d'avoir aussi
bien conservé, que le traducteu
anglois, le caractere de l'original
notre langue, moins riche, moin
simple & moins hardie que la langu
angloise, ne pouvant se prêter, qu
tres-difficilement, aux tournures ex
traordinaires.

Vous reconnoîtrez, dans ces deu
fragmens, cette marche irréguliere
ces passages rapides & sans transitio
d'une idée à l'autre, ces images accu
mulées, & toutes prises des grand
objets de la nature ou des objets fa
miliers de la vie champêtre, ces répé
titions fréquentes, enfin toutes le
beautés & aussi tous les défauts qu
caractérisent ce que nous appellons le
style oriental.

Cet exemple est une nouvelle preuve, ajoutée à beaucoup d'autres, de la fausseté des inductions qu'on a tirées du style des écrivains d'Asie, pour leur attribuer une imagination plus vive que celle des peuples du Nord, & pour établir l'extrême influence qu'on a voulu donner au climat sur l'esprit & le caractere des nations.

Un auteur connu, peu satisfait de ce systême des climats, a cherché la cause du tour d'esprit des orientaux dans la forme de leur gouvernement. Suivant cet auteur, les écrivains intimidés par le despotisme, & n'osant exprimer crûment des vérités désagréables, ont été forcés de les présenter sous le voile des allégories & des paraboles; & de-là, le style figuré est devenu le style dominant chez ces peuples. Mais cette conjecture est encore moins heureuse que l'explication fondée sur les influences du climat.

En effet, outre que le style énigmatique & parabolique est fort différent du style orné d'images & de métaphores, le langage allégorique seroit

un moyen très-peu sûr pour se m
tre à couvert du ressentiment d
despote ou de ses ministres, à mo
que l'allégorie ne fût absolument
intelligible ; auquel cas, l'auteur
roit manqué son but, & n'en restei
pas moins exposé aux soupçons
aux interprétations malignes. Les f
sont d'ailleurs entierement contrai
à cette explication, puisqu'on retr
ve ce style figuré chez les nations
plus sauvages & les plus libres, au
bien que chez les nations soumises
despotisme ; de même qu'on le tro
indifféremment & dans les clin
méridionaux, & presque sous le p

C'est donc à d'autres raisons c
faut avoir recours, pour expliq
l'emploi fréquent que certains peu
font du style figuré ; & la pauvreté
leurs langues, jointe à la simpli
de leurs mœurs, en présente une b
naturelle (1). Il est bien certain q

(1) Quelque naturelle que paroisse c
explication, je crois cependant que le
lebre Warburton est le premier qui l'ait
posée dans une des savantes digression
son grand ouvrage sur la mission divin
Moyse ; encore ne présente-t-il cette c

moins un peuple a de termes pour exprimer les idées abstraites, plus il est obligé, pour se faire entendre, d'emprunter à chaque instant le secours des images & des métaphores, & plus en même tems le champ de ses idées est nécessairement renfermé dans le cercle des objets sensibles. Moins un peuple a fait de progrès dans les arts, plus ses écrivains sont nécessités à puiser dans la nature : ce qui leur est d'autant plus aisé, que les grands tableaux qu'elle présente, & les détails de la vie champêtre leur sont familiers dès l'enfance, & ont rempli de bonne heure leur imagination d'idées poétiques.

Chez les peuples policés, au contraire, ces objets deviennent étran-

---

que comme mêlée avec plusieurs autres, purement locales, & par conséquent peu propres à expliquer le phénomene dans toute sa généralité, telles que le passage des symboles hyérogliphiques dans le langage ordinaire, &c. Cette partie de l'ouvrage de M. Warburton a été traduite en françois par M. Leonard de Malpeines, sous le titre d'*Essais sur les Hyérogliphes Egyptiens.*

gers à tous ceux qui jouissent du loisir nécessaire pour cultiver la poésie, & qui presque tous habitent dans les villes. Là, sans cesse occupés d'idées abstraites, environnés de mille inventions ingénieuses des arts, leur imagination ne peut manquer de s'appauvrir en même tems que leur esprit s'enrichit.

Ces désavantages des nations cultivées, sont sans doute compensés, à bien des égards, par la facilité que donnent les langues perfectionnées, de varier les pensées & les tours, d'éviter les répétitions, de choisir, entre plusieurs expressions, la plus harmonieuse & la plus élégante, de rendre des nuances plus fines & plus délicates, de lier les idées trop éloignées par des transitions adroites, de ménager enfin des repos à l'imagination, & d'occuper cependant toujours l'esprit par le langage tranquille, mais encore orné, de la raison. On peut ajouter que la langue polie peut toujours exprimer tout ce qu'exprime la langue sauvage, & que si elle se refuse quelquefois à en imiter les hardiesses, c'est l'effet du goût, & non

de l'impuissance (1) ; au lieu que la

(1) Milton & Haller ont prouvé, par leur exemple, que les langues modernes peuvent très-bien se rendre propres toutes les beautés du style oriental, & que l'imagination des Européens ne le cede en rien à celle des Asiatiques.

Le caractere des écrivains Arabes présente une autre idée aussi frappante de la facilité avec laquelle une langue riche & perfectionnée se prête à ce style figuré. La pauvreté des langues sauvages en a fait une nécessité ; mais cette nécessité ne leur donne pas un titre exclusif. On ne s'étonnera pas que ce style se soit conservé chez les Arabes, si l'on considere que leur poésie a été probablement formée, dans son origine, à l'imitation de celle des Hébreux & des peuples voisins, dont les Arabes sont descendus ; que le caractere de cette poésie a été décidé dans un tems où ce peuple ne connoissoit encore que la vie pastorale, & qu'enfin ce ton a été fixé & consacré parmi eux, par l'influence que le style de l'Alcoran & de ses premiers prédicateurs a dû avoir sur les écrivains qui les ont suivis. C'est ainsi que l'imitation du style de l'écriture sainte a donné, parmi nous, à l'éloquence de la chaire, un ton plus relevé, qui se feroit sans doute étendu à l'éloquence profane & à notre poésie, si l'usage de lire la bible en langue vulgaire eût été adopté dans le culte public, pendant le tems où le génie de notre langue se fixoit.

langue ſauvage ne peut rendre aucune des idées abſtraites, dont la langue perfectionnée fait un ſi grand uſage.

Mais mon deſſein n'eſt pas de développer ici l'influence que le plus ou le moins de perfection & de richeſſe des langues doit avoir ſur le génie des peuples, & ſur le tour d'eſprit de leurs écrivains ; il me ſuffit d'avoir fait ſentir en général, qu'un peuple, dont la langue eſt pauvre, & qui n'a fait aucun progrès dans les arts, doit faire un emploi fréquent des figures & des métaphores, & que la grandeur & la multiplicité des images, la hardieſſe des tours, & une ſorte d'irrégularité dans la marche des idées, doivent faire le caractere de ſa poéſie. L'expérience dépoſe en faveur de cette vérité, & l'exemple des montagnards d'Ecoſſe vient ſe joindre à celui des anciens Germains dont nous parle Tacite, des anciens habitans de la Scandinavie, des nations Américaines & des écrivains Hébreux.

NOUVELLES Obſervations ſur les Poéſies d'Oſſian.

LES obſervations ſuivantes ſont preſqu'entierement traduites d'une diſſertation critique, qui ſe trouve à la fin d'une nouvelle édition des *Poéſies d'Oſſian, fils de Fingal*, imprimée en 1765. C'eſt un morceau de critique excellent, & qui ſuppoſe beaucoup d'eſprit, de goût, de littérature & de philoſophie. Nous avons été flattés d'y trouver pluſieurs obſervations que nous avions faites & imprimées nous-mêmes dans le *Journal étranger*, en annonçant ces monumens curieux de la poéſie d'un peuple preſque ſauvage. L'auteur de cette diſſertation eſt M. Blair, Miniſtre Ecoſſois, profeſſeur de rhétorique & de belles-lettres à l'univerſité d'Edimbourg. Nous allons donner la ſubſtance de ſon ouvrage, & expoſer ſes idées en les reſſerrant.

LES commencemens de la ſociété, chez tous les peuples, ſont envelop-

pés de ténebres & de fables ; & s'ils étoient mieux connus, ils offriroient peu d'événemens dignes d'être conservés. Mais dans tous les périodes de la société, le spectacle des mœurs est intéressant ; & c'est dans les premiers poëmes des nations qu'il faut chercher la peinture la plus fidelle des mœurs anciennes. On y trouve l'histoire de l'imagination & des passions de l'homme, histoire plus importante que celle des faits qu'un siecle barbare peut produire.

Indépendamment de ce mérite, que les poëmes anciens ont aux yeux du philosophe qui observe la nature humaine, ils en ont un autre, précieux pour l'homme de goût : on espere y trouver quelques-unes des beautés les plus frappantes du style poétique. Les productions des siécles ignorans & sauvages doivent être irrégulieres & sauvages aussi, mais en même tems elles doivent être animées de cet enthousiasme, de cette véhémence, de ce feu qui est l'ame de la poésie ; car les temps que nous appellons barbares sont, par un grand nombre de circonstances, favorables au génie

poétique. Cet état, dans lequel la nature humaine prend un essor libre & indépendant, encourage certainement les développemens de l'imagination & des passions.

Dans l'enfance des sociétés, les hommes vivent dispersés, au milieu de scenes solitaires & agrestes, où les beautés seules de la nature les intéressent. Ils rencontrent souvent des objets nouveaux & étranges qui excitent leur admiration & leur étonnement; & leurs passions sont fréquemnment exaltées par les changemens subits de fortune qui doivent se rencontrer dans leur état, incertain & mobile. Leurs passions n'ont rien qui les modere, & leur imagination n'a rien qui les retienne. Ces hommes se montrent les uns aux autres sans déguisement, parlent & agissent avec la franchise & la simplicité de la nature. Comme tous leurs sentimens sont forts, leur langage prend nécessairement un tour poétique. Disposés à exagérer, ils peignent tout des plus vives couleurs, ce qui rend leurs discours pittoresques & figurés.

Le langage figuré doit particulie-

rement sa naissance à deux causes : au défaut de termes propres pour exprimer certaines idées, & à l'influence de l'imagination & des passions sur les formes du discours ; ces deux causes se rencontrent dans l'enfance des sociétés. On regarde communément les figures comme des modes artificiels de discours, inventés par les orateurs & les poëtes dans les tems éclairés & polis. C'est le contraire qui est vrai. Un chef de Hurons ou de Cheraquis, haraguant sa tribu, emploie dans son discours des métaphores plus hardies qu'un Européen moderne n'oseroit en hasarder dans un poëme épique.

Dans les progrès que fait la société, le génie & les mœurs des hommes subissent des changemens plus favorables à l'exactitude qu'à la force & à la chaleur de l'esprit. L'entendement prend de l'empire sur l'imagination, & celle-ci est moins exercée à mesure que le premier l'est davantage. Les objets nouveaux & surprenans deviennent plus rares ; les hommes s'appliquent à rechercher la cause des choses ; ils se corrigent & s'éclairent les uns les autres ; ils apprennent à

dompter & à déguiser leurs passions ; & leurs mœurs extérieures se forment sur un modele commun de politesse & de civilité. Le langage passe de la stérilité à l'abondance, & en même tems de la chaleur & de l'enthousiasme à l'exactitude & à la précision. Les progrès de la société à cet égard ressemblent aux progrès de l'âge dans l'homme. Les facultés de l'imagination sont plus vigoureuses dans la jeunesse ; celles de l'entendement mûrissent avec plus de lenteur, & souvent n'atteignent à leur maturité que lorsque celles de l'imagination commencent à se flétrir.

Quand on dit que la poésie est plus ancienne que la prose, ce n'est pas que les hommes aient jamais conversé en langage mesuré ; mais leur langage, dans les premiers tems de la société, approchoit du style poétique, & les premieres compositions qui ont été transmises à la postérité étoient incontestablement des poëmes. Le chant paroît être né avec la société, même chez les nations les plus barbares. Les seuls sujets qui pussent engager les premiers hommes à expri-

mer leurs penſées en compoſitions d'une certaine étendue, ſont ceux qui prennent naturellement le ton de la poéſie, les louanges des Dieux, les exploits & les revers des guerriers & des héros. Avant que l'écriture fût inventée, il n'y avoit que des chants & des poëmes qui puſſent s'emparer aſſez fortement de l'imagination & de la mémoire, pour ſe conſerver par la tradition orale, & ſe tranſmettre d'une race à une autre.

On peut donc s'attendre à trouver des poëmes dans les antiquités de toutes les nations. Il eſt probable auſſi qu'on trouveroit une reſſemblance ſenſible entre les plus anciens poëmes, à quelques nations qu'ils appartinſſent. Dans un état ſemblable de mœurs, les mêmes objets & les mêmes paſſions, opérant ſur l'imagination des hommes, imprimeront dans leurs productions un caractere général qui ſera commun à toutes. Il réſultera ſans doute quelque diverſité de la différence du climat & du génie; mais les hommes n'auront jamais des traits plus reſſemblans que dans les commencemens des ſociétés. Ses révolutions

successives donnent naissance à des distinctions essentielles parmi les peuples divers, & détournent en différens canaux forts distans les uns des autres, le cours naturel du génie & des mœurs des hommes, à mesure qu'il s'éloigne de sa source. Ce qu'on a appellé long-temps le style de la poésie orientale, parce que quelques-uns des plus anciens poëmes nous sont venus d'Orient, n'est vraisemblablement pas plus Oriental qu'Occidental. Ce style caractérise plutôt le siecle que le climat, & appartient en grande partie à toutes les nations dans un certain période. Les ouvrages d'Ossian nous en offrent une preuve remarquable. Les Goths, sous le nom desquels on comprend ordinairement toutes les tribus Scandinaves, étoient un peuple farouche, belliqueux & noté pour son ignorance dans les arts; cependant ils ont eu dès les premiers temps leurs poëtes connus sous le nom de *Scaldes*, & leurs chants appellés *Wises*. Leur poésie est telle qu'on doit l'attendre d'une nation barbare; elle est sauvage & irréguliere, mais en même temps forte &

animée. (1) Le ſtyle eſt plein d'inverſions, de figures & de métaphores.

Les poéſies d'Oſſian préſentent une ſcene bien différente. On y trouve le feu, l'enthouſiaſme des plus anciennes poéſies, combiné avec beaucoup d'art & de régularité. La tendreſſe & même la délicateſſe y dominent ſur la férocité & la barbarie; le cœur eſt tour à tour attendri par les plus doux ſentimens, & élevé par les idées les plus ſublimes de magnanimité, de généroſité & de véritable héroïſme. Quand on paſſe des poéſies de Lodbrog à celles d'Oſſian, on croit paſſer d'un déſert ſauvage dans une terre fertile & cultivée. Comment expliquer cette ſingularité? ou comment la concilier avec la grande antiquité qu'on attribue aux poëmes galliques? C'eſt un problême curieux qui mérite d'être développé.

Les anciens Ecoſſois étoient inconteſtablement d'origine Celtique. Les Celtes, peuple puiſſant, entierement diſtinct des Goths & des Teu-

(1) *On trouvera dans la ſuite de cette collection un morceau ſur le caractere de la poéſie des anciens Scandinaves.*

tons, établirent autrefois leur domination sur tout l'Occident de l'Europe; mais ils avoient formé dans la Gaule leur principal établissement. Les Druydes étoient leurs philosophes & leurs prêtres ; les Bardes étoient leurs poëtes, chargés de conserver & de chanter les actions héroïques. Ces deux ordres d'hommes paroissent avoir subsisté de tems immémorial dans la nation , comme des membres distingués de l'Etat. Les Celtes n'étoient pas un peuple entierement ignorant & grossier. Ils avoient depuis long-temps un systême établi de discipline & de gouvernement, qui paroît avoir eu une influence forte & durable sur leurs mœurs. Il est prouvé par le témoignage des auteurs anciens, qu'ils avoient des arts & cultivoient la philosophie.

Les nations Celtiques avoient un si grand attachement pour leurs poésies & leurs bardes, qu'au milieu des révolutions de leur gouvernement & de leurs mœurs, même long-temps après que l'ordre des Druydes fut détruit & que la religion nationale fut changée, les bardes fleurissoient

encore, non comme une troupe de chanteurs errans, tels que les rapsodes des Grecs du temps d'Homere, mais comme un ordre d'hommes très-considéré dans l'Etat & soutenu par un établissement public. Ils ont subsisté presque jusqu'à notre temps sous le même nom & exerçant les mêmes fonctions qu'autrefois, en Irlande & dans le nord de l'Ecosse. On sait que dans l'un & l'autre de ces pays chaque *Regulus* ou chef avoit son barde, qui étoit regardé comme un Officier considérable à sa Cour, & avoit des terres qui lui étoient assignées & qui passoient à sa postérité. On trouve dans les poëmes d'Ossian un grand nombre d'exemples de la considération qu'on avoit pour les bardes.

Quand on fait attention au goût très-vif & très-ancien que les Celtes avoient pour la poésie, on doit être moins étonné qu'elle ait été portée chez eux à un degré de perfection qu'on ne peut guere au premier coup d'œil attendre d'une nation qu'on est accoutumé d'appeller barbare. Le mot de barbare est un terme bien équivoque ; il comporte beaucoup

de degrés & de modifications. Quoique la barbarie exclue toujours la politesse des mœurs, elle n'est pas incompatible avec les sentimens généreux & les affections tendres. Voyez les chansons des Lapons, le peuple le plus grossier, le plus ignorant, le plus malheureux, le plus barbare enfin qu'on ait encore découvert.

Il faut considérer les bardes, comme un ordre distingué d'hommes qui cultivoient la poésie depuis une longue suite de siecles, & dont l'imagination étoit continuellement exercée sur des idées d'héroïsme ; qui avoient conservé par tradition tous les poëmes composés avant eux ; qui s'efforçoient à l'envi, dans les panégyriques de leurs héros, d'effacer & leurs prédécesseurs & leurs contemporains : on concevra alors comment le caractere de ces heros se montre dans leurs chants, orné de qualités vraiment nobles & grandes. Les vertus qui distinguent, par exemple, un Fingal, telles que la modération, l'humanité, la clémence, ne sont pas en effet les premieres idées d'héroïsme qui ont dû se présenter à un peuple

barbare ; mais l'esprit humain se prête aisément aux peintures vraies de la perfection humaine ; ces idées d'héroïsme ayant germé dans la tête des poëtes, elles ont été bientôt saisies, admirées & développées, & vraisemblablement elles n'ont pas peu contribué à exalter les mœurs publiques.

Les chants des bardes, que les guerriers Celtes apprenoient dès l'enfance, & qui faisoient leur principal amusement pendant toute leur vie, soit dans la paix, soit dans la guerre, devoient avoir une grande influence sur les esprits, & concourir à modeler les mœurs réelles sur les mœurs poétiques, & à former des héros tels que Fingal ; sur-tout si nous considérons que parmi le petit nombre des objets d'ambition, que présentoit l'état encore barbare de la société, le mobile le plus puissant étoit la réputation & l'immortalité, que les chants des bardes donnoient aux vertus & aux exploits des guerriers.

Les historiens d'Angleterre disent que lorsqu'Edouard I. conquit le pays de Galles, il fit mettre à mort tous

les bardes : cela eſt difficile à croire ; mais cette tradition, vraie ou fauſſe, prouve la grande influence qu'on attribuoit aux chants des bardes ſur les eſprits du peuple.

Oſſian vivoit dans un temps où il pouvoit jouir de tous les avantages de cette poéſie de tradition. Il fait de fréquentes alluſions aux anciens bardes ; & les exploits des ancêtres de Fingal étoient célébrés dans des chants qui étoient devenus communs & populaires. Doué par la nature d'une ſenſibilité exquiſe, il étoit porté à cette tendre mélancolie qui accompagne ordinairement le génie, & ſon ame étoit également ſuſceptible de fortes & de douces émotions. Ce n'étoit pas ſeulement un barde élevé avec ſoin, & inſtruit de toutes les reſſources connues de ſon art, c'étoit auſſi un guerrier, fils du Prince le plus renommé de ſon temps. Il rapporte des expéditions auxquelles il avoit eu part ; il chante des batailles où il avoit combattu lui-même ; il avoit vu les ſcenes les plus frappantes de ſon temps, ſoit d'héroïſme dans la guerre, ſoit de magnificence

dans la paix. Quelque grossiere que puisse nous paroître la magnificence de ces temps-là, nous devons nous ressouvenir que toutes les idées de magnificence sont relatives : le siecle de Fingal étoit l'époque d'une splendeur distinguée dans la partie du monde qu'il habitoit. Ce Prince étoit illustre par ses victoires & ses exploits : il possédoit un domaine assez étendu, & il s'étoit enrichi des dépouilles d'une province romaine.

Les mœurs du siecle d'Ossian étoient très-favorables au génie de la poésie. L'avarice & la mollesse, ces deux vices auxquels Longin attribue la décadence de la poésie, étoient encore inconnues. Les habitans des montagnes d'Écosse menoient une vie oisive & vagabonde, que peu d'objets d'inquiétude pouvoient troubler ; la chasse & la guerre faisoient leur occupation essentielle, & la musique & les festins leur principal amusement. Le grand objet de l'ambition des guerriers étoit de faire célébrer leurs exploits dans les chants des bardes, & ils croyoient que les ames des morts étoient dans la souffrance

lorsqu'ils

lorsqu'ils n'avoient pas encore reçu ce prix de leurs vertus. Dans des temps & avec des mœurs semblables, & dans un pays où la poésie étoit cultivée & honorée depuis si long-temps, faut-il s'étonner qu'après une longue succession de bardes, il se soit trouvé un homme qui, doué par la nature d'un génie heureux, favorisé par les avantages particuliers de sa naissance & de sa situation, & témoin, dans le cours de sa vie, d'une foule d'événemens propres à enflammer son imagination & à émouvoir son cœur, ait atteint dans la poésie à un degré de perfection digne d'exciter l'admiration des siecles plus polis & plus éclairés ?

Les poésies d'Ossian portent un caractere d'antiquité si frappant, que, quand il n'y en auroit pas d'autre preuve, tout homme d'esprit & de goût n'hésiteroit pas à les regarder comme la production d'un siecle très-reculé. On distingue quatre périodes dans l'histoire des sociétés humaines. Les hommes ont commencé à vivre de la chasse ; la vie pastorale y a succédé ; l'agriculture est venue ensuite

& a été suivie du commerce. Les poésies d'Ossian nous présentent le tableau du premier de ces périodes. La chasse y est l'occupation ordinaire des hommes; le pâturage y est désigné par quelques allusions aux troupeaux; mais on n'y trouve aucune trace d'agriculture ni de commerce; enfin tout y peint des mœurs simples, une société dans l'enfance. Vous y voyez des héros préparer, comme Achille, leurs repas, qu'ils prennent assis autour d'un chêne allumé.

Le cercle des idées & des faits y est très-étroit; la valeur & la force du corps sont les qualités qu'on y vante. Les causes les plus légeres produisent des querelles, ce qui arrive chez tous les peuples sauvages. Le ressentiment d'un guerrier qu'on a insulté dans un tournois, ou qu'on n'a pas invité à un festin, suffit pour allumer une guerre. On y voit des femmes enlevées de force, & toute la tribu se liguer, comme dans les temps d'Homere, pour venger l'injure. Les héros, il est vrai, montrent, en plusieurs occasions, de la délicatesse dans leurs sentimens, mais jamais

dans leurs mœurs ; ils parlent de leurs actions avec franchise, se vantent de leurs exploits & chantent leurs propres louanges. On voit par le récit de leurs batailles qu'ils ne connoissoient l'usage ni des tambours ni des trompettes, ni d'aucun instrument de cette nature. Ils n'avoient de moyen pour donner l'allarme à une armée, que celui de frapper sur un bouclier, ou de pousser un cri éclatant ; aussi la voix forte & terrible de Fingal est-elle citée comme une qualité nécessaire à un grand général. Ils se battoient en désordre, avec des armées peu nombreuses, & le combat finissoit souvent par un duel entre les deux chefs.

Tout, dans la composition des poëmes d'Ossian, porte le caractere de la plus grande antiquité ; on n'y remarque nulle régularité dans le dessein, nulle liaison dans les parties ; le style y est presque toujours rapide, véhément & figuré ; & en plusieurs endroits on y retrouve une ressemblance frappante avec le style de l'ancien testament. Ce qui prouve d'une maniere plus décisive encore la grande antiquité de ces poëmes, c'est qu'on

n'y rencontre presque point de termes abstraits. Dans l'enfance des sociétés, les hommes n'ont que des idées particulieres, & manquent de mots pour exprimer les conceptions générales, qui sont le fruit de la réflexion & du temps. Ossian ne généralise point ses idées; son esprit ne s'étend guere au-delà des objets qui l'environnent; si même dans une comparaison il parle d'une colline, d'un lac, d'une mer, il particularise toujours ces objets; c'est la colline de Cromla, la tempête de la mer de Malmor, ou les roseaux du lac de Lego; & cette forme d'expression, qui caractérise une langue neuve & des temps anciens, est en même temps très-favorable à la poésie descriptive.

Les deux grands caracteres de la poésie d'Ossian sont la tendresse & la sublimité; elle ne respire rien de gai ni de léger: il y regne par-tout un air grave & sérieux, qui ne se dément jamais, & c'est un défaut sans doute aux yeux de bien des lecteurs.

Ossian ne tombe jamais ni dans la familiarité ni dans la plaisanterie. Les incidens qu'il raconte sont toujours

importans ; les scenes qu'il décrit sont toujours sauvages & romanesques. Une vaste bruyere qui s'étend sur les bords de la mer ; un torrent qui se précipite à travers une vallée solitaire ; des chênes mutilés ; la tombe d'un guerrier couverte de mousse : tels sont les objets qu'il offre aux yeux, & ces images excitent dans l'esprit une attention profonde qui le prépare à de grands événemens.

La poésie d'Ossian est véritablement la poésie du cœur ; car on y sent toujours un cœur animé de sentimens nobles & de passions tendres ; un cœur qui s'embrase aisément, & dont la flamme allume celle de l'imagination. Ossian n'écrivoit pas, comme les poëtes modernes, pour plaire aux lecteurs & aux critiques. Il chantoit par l'amour de la poésie & du chant. Son plaisir étoit de penser aux héros avec lesquels il avoit vaincu ; de rappeller les circonstances intéressantes de sa vie ; de ramener son imagination sur les combats de sa jeunesse, sur la maîtresse qu'il avoit adorée, sur les amis qu'il avoit perdus. Semblable au poëte ancien que nous peint Platon, il at-

tendoit, pour chanter, l'inspiration de la Muse. Alors son imagination embrasée lui rend présent ce qu'il veut raconter ou décrire. « Quelle est cette » voix, s'écrie-t-il, qui frappe les oreil» les d'Ossian & éveille son ame ? C'est » la voix des temps qui sont écoulés ; » ils roulent devant moi avec les ac» tions des hommes ! » C'est dans cette ivresse, vraiment poétique, qu'Ossian prend la harpe ; il chante ce qu'il voit, ce qu'il entend ; & son ame verse dans ses chants tous les sentimens dont elle est pleine.

Homere est le seul poëte dont la maniere ait quelque ressemblance avec celle d'Ossian ; mais le poëte Grec a sans doute une grande supériorité à plusieurs égards sur le barde Celte. Il y a dans Homere plus de variété dans les incidens, une plus grande étendue d'idées, plus de diversité dans les caracteres, & une connoissance plus profonde de la nature humaine. Il vivoit dans un temps où la société étoit plus avancée, où la législation & les arts avoient déja fait des progrès. Mais les idées & les objets que nous présente Ossian,

que moins étendus & moins va-
sont peut-être d'un genre plus
able à la poésie. Il peint avec
ur tout ce que la bravoure a de
leur & de générosité, tout ce
'amour a de passionné, tout ce
es affections de la nature & de
ié ont de tendre & de doux.
un peuple ignorant & sauvage
vénemens sont peu multipliés,
en même temps l'esprit moins
it s'y attache plus fortement; ils
nt avec plus de vivacité sur l'i-
ation & sur l'ame, & par-là
e sont plus favorables au génie
poésie, que les mêmes événe-
dispersés dans une sphere d'ac-
plus étendue & plus variée.
mere a plus d'agrément & de
qu'Ossian; il déploie toute la
ité grecque, tandis qu'Ossian
rve par-tout la gravité d'un hé-
elte. Cette différence peut s'ex-
er par les situations diverses,
ationales, soit personnelles, où
it trouvés ces deux poëtes.
ian avoit survécu à tous ses
; il avoit été préparé à la mé-
lie par tous les événemens de sa

vie. D'ailleurs la gaité eſt un des bienfaits que nous devons à la ſociété policée : l'homme ſauvage & ſolitaire eſt toujours ſérieux, ſi vous en exceptez ces ſoudains & violens éclats de joie qui lui échappent quelquefois dans ſes danſes & ſes feſtins. La gravité & la taciturnité des ſauvages de l'Amérique ont été remarquées par tous les voyageurs. On trouve auſſi dans Oſſian un peu de cette taciturnité. Il eſt avare de paroles, &, en traçant une image ou une deſcription, il n'exprime que les traits ſuffiſans pour donner une idée nette de l'objet. C'eſt l'éclair qui brille un inſtant & s'éteint. Homere eſt beaucoup plus étendu dans ſes deſcriptions; il y jette plus de détails & de variété.

Ces deux poëtes ſont dramatiques l'un & l'autre, c'eſt-à-dire que dans leurs récits ils font ſouvent parler les perſonnages qu'ils mettent ſur la ſcene. Mais Oſſian eſt rapide & concis dans ſes diſcours comme en tout; Homere, avec la vivacité de ſa nation, en a auſſi un peu la loquacité; ſes diſcours ont à la vérité le caractere qui leur eſt propre, & peignent

les passions & les hommes. Cependant, si ce poëte est quelque part ennuyeux, c'est dans ces discours, dont quelques-uns sont frivoles & d'autres déplacés.

Homere & Ossian possédent le sublime au plus haut degré, mais avec quelque différence dans la maniere. Le sublime d'Homere est accompagné de plus de feu & d'impétuosité; celui d'Ossian a une grandeur plus grave & plus imposante. Homere vous entraîne; Ossian vous éleve & vous étonne. Le premier est plus sublime dans les actions & les combats; le second l'est plus dans les descriptions & les sentimens.

Homere est très-pathétique quand il veut l'être; Ossian l'est plus souvent & donne à sa poésie un caractere de tendresse plus profond & plus frappant: aucun poëte n'a mieux connu l'art d'attendrir & de toucher. Ossian l'emporte sur-tout par l'élévation des sentimens; & c'est une chose très-extraordinaire qu'un barde Celte ait si bien peint l'humanité, la magnanimité & toutes les vertus, & que ses héros soient si supérieurs par le carac-

tere non-seulement à ceux d'Homere mais encore à ceux du sage & po Virgile.

Réflexions des Editeurs sur le morcea précédent.

Les observations de M. Blair son pleines d'esprit & de goût ; mais pou en sentir le mérite, il faut connoîtr les poëmes mêmes. Dans cette ana lyse, ainsi que dans le parallele qu' fait d'Ossian avec Homere, notr savant professeur s'est laissé aller à so enthousiasme pour le barde Ecossois mais cet enthousiasme même prouv une ame très-sensible, un esprit très exercé & nourri des principes d'un bonne philosophie & de la plus sain littérature.

Les passages que cite M. Blair pou faire connoître le mérite d'Ossia dans les différens caracteres de l poésie, ne peuvent être bien senti que par ceux qui connoissent les poë mes entiers dont ils sont détaché Ces traits épars & isolés perdroien tout leur effet aux yeux de la plupar de nos lecteurs ; nous leur donneron

une idée plus juste du génie particulier du barde ancien par l'extrait d'un de ses poëmes, où l'on trouve réunis des exemples frappans de ce que la poésie peut avoir de plus sublime. Ce poëme est intitulé : *Carthon.*

Clessammor, frere de Morna, mere de Fingal, fut jetté par une tempête à Balclutha, ville située sur les bords du Clyde, & appartenante à une colonie de Bretons. Reuthamir, l'habitant le plus considérable de la ville, le reçut chez lui & lui donna en mariage Moïna sa fille unique. Reuda, qui étoit amoureux de Moïna, insulta Clessammor. Les deux rivaux se battirent, Reuda fut tué ; mais les Bretons, qui lui étoient attachés, forcerent Clessammor de s'enfuir & de se retirer à Morven. Moïna étoit restée grosse d'un fils qui fut nommé Carthon, & elle mourut peu de temps après lui avoir donné la vie. Carthon avoit trois ans lorsque Comhal, pere de Fingal, fit la guerre aux Bretons, prit & brûla Balclutha. Carthon échappa au carnage ; & lorsqu'il fut en âge de sentir & de venger ses malheurs, il prit les armes & vint

avec une petite armée de Bretons attaquer Fingal. Voilà où commence l'action du poëme.

Ossian adresse ses chants à la belle Malvina, & il commence son récit, comme dans tous ses poëmes, par décrire la scene où il est placé & les objets qui l'environnent.

« Le murmure de tes ruisseaux, ô » Lora, rappelle la mémoire du passé; » le frémissement des arbres de cette » forêt plaît à mon oreille. Ne vois-tu » pas, Malvina, ce rocher avec sa » tête couronnée de bruyere? Trois » vieux pins s'élancent du rocher & » ombragent la verdure de cette » plaine étroite qui est à ses pieds: là » brille la fleur de la montagne; là » croît le chardon solitaire, dont la » barbe légere se dissipe au souffle du » vent. Deux pierres à moitié cachées » dans la terre sont couvertes de » mousse; le chevreuil de la mon- » tagne évite ce lieu (1), effrayé par

(1) C'étoit une opinion populaire de ce temps-là; aujourd'hui même, dans les montagnes d'Ecosse, lorsqu'un animal semble tressaillir subitement sans aucune cause apparente, le peuple attribue ce mouvement à l'apparition de l'ombre d'un mort.

» l'ombre qui garde cette tombe ; car » deux guerriers puissans reposent » sous la plaine du rocher. Ecoute, » ô Malvina, ce récit des temps an» ciens ».

Le poëte ouvre brusquement son récit par cette exclamation : « Quel » est celui qui s'avance de la terre des » étrangers avec ses guerriers autour » de lui ? Son visage est reposé des tra» vaux de la guerre. Il paroît calme » comme le rayon du soir qui regarde, » à travers le nuage d'Occident, sur la » vallée paisible de Cona. Mais quel » autre seroit-ce que le fils de Comhal, » Fingal, le Roi des hauts faits ! Il re» voit avec joie ses collines, & mille » voix s'élevent à son ordre ».

Les bardes chantent la défaite des étrangers ; le festin de la victoire se fait, suivant l'usage de ces temps sauvages, autour d'un chêne allumé. Fingal ne voit point Clessammor, le compagnon de son pere : ce guerrier arrive ; son ame est flétrie par les ans & par la douleur. Triste & solitaire, il aime à errer dans la vallée de Lora. Fingal l'engage à raconter le sujet de sa tristesse. Clessammor conte son

aventure à Balclutha, & ſon mariage avec la fille de Reuthamir. « Sa gorge, » dit-il, étoit comme l'écume des va- » gues, & ſes yeux comme les étoiles » de la nuit; ſes cheveux étoient noirs » comme l'aîle du corbeau; ſon ame » étoit généreuſe & tendre. Mon » amour pour Moïna fut violent, & » mon cœur nageoit dans la joie ». Cleſſammor conte enſuite ſa querelle & ſon combat avec un amant de Moïna, ſa fuite de Balclutha, & la mort de Moïna. « Chantez, dit Fin- » gal à ſes bardes, les louanges de » l'infortunée Moïna. Que vos chants » appellent ſon ombre ſur nos col- » lines, afin qu'elle repoſe avec les » belles filles de Morven. J'ai vu moi- » même les murs de Balclutha, mais » ils étoient abandonnés; le feu avoit » ravagé les ſalles, & la voix des » hommes ne s'y faiſoit plus entendre. » Le ruiſſeau de Clutha a été détour- » né de ſon cours par la chûte des mu- » railles. Le chardon y élevoit ſa tête » ſolitaire, & la mouſſe frémiſſoit au » ſouffle du vent. Elle eſt déſerte la » demeure de Moïna, & le ſilence » habite le palais de ſes peres. Faites

» retentir, ô bardes, les chants du » deuil sur la terre des étrangers. » Leur chûte n'a fait que précéder la » nôtre; car nous tomberons un jour. » Pourquoi construis-tu des maisons, » ô fils du temps ailé? Tu regardes au- » jourd'hui du haut de tes tours; en- » core quelques années, & le vent du » désert viendra; il fera entendre ses » mugissemens dans tes cours aban- » données, & sifflera autour de ton » bouclier à demi usé..... Mais que » le vent du désert vienne, ma gloire » ne sera pas détruite, & mon nom » se conservera dans les chants des » bardes.

» Ainsi chantoit Fingal, & ses guer- » riers assis autour de lui se penchoient » en avant pour l'entendre. La nuit se » passa dans la joie; le matin parut. » Les montagnes montroient déja » leurs têtes grisâtres, & la face azu- » rée de l'Océan sourioit..... tout-à- » coup on voit la vague blanchie se » briser contre un rocher éloigné; un » brouillard grisâtre s'éleve lentement » du sein du lac; un phantôme s'a- » vance, sous la figure d'un vieillard, » le long de la plaine silentieuse; son

» corps énorme ne marche pas, mais » une ombre le soutient au milieu de » l'air. Il s'avance sur le palais de Sel- » ma, & se dissipe en une pluie de » sang ».

Fingal apperçut ce spectre & comprit le présage terrible. Il retourna dans son palais & prit la lance de son pere. Ses guerriers étoient rassemblés autour de lui & observoient en silence ses regards. « Enfans de Mor- » ven, dit le Roi, le nuage de la ba- » taille s'obscurcit autour de nous, & » la mort plane sur cette terre. Une » ombre, amie de Fingal, nous an- » nonce l'arrivée de l'ennemi. Que » chacun s'arme pour le combat ».

Le soleil en s'élevant découvre une flotte qui s'avance. Les étrangers descendent avec leur chef à leur tête; c'étoit Carthon. Fingal lui envoie un barde avec des paroles de paix. Le barde arrive près de Carthon, jette sa lance devant lui, & lui adresse le chant de paix. « Regarde ce champ, dit-il, » tu y verras plusieurs vertes collines » avec des pierres couvertes de mousse; » ce sont les tombeaux des ennemis de » Fingal. Carthon! les ombres de nos

» ennemis sont en grand nombre. Fils » du chant de paix, répondit Carthon, » crois-tu parler au foible dans les » combats ? Crois-tu effrayer mon » ame par l'histoire de ceux qui ont » péri ? Mon bras s'est signalé dans la » bataille, & ma renommée s'est éten» due au loin. Va trouver des lâches, » & dis-leur de céder à Fingal..... » N'ai-je pas vu la chûte de Balclu» tha ? m'asseoirai-je dans un festin à » côté du fils de Comhal ? de Comhal » qui a porté la flamme au milieu du » palais de mon pere ? J'étois enfant, » & je ne savois pas pourquoi les » jeunes filles pleuroient. J'avois du » plaisir à regarder les colonnes de » fumée qui s'élevoient au-dessus de » mes murs. Je me retournois avec » joie pour voir fuir nos amis le long » de la colline ;.... mais quand les » années de l'enfance furent passées, » je vis la mousse sur mes murailles » détruites ; mes soupirs s'éleverent » avec le matin, & mes pleurs tom» boient avec la nuit. Ne combattrai-je » pas, dis-je à mon ame, contre les » enfans de mes ennemis ? Oui, je » combattrai, ô barde, je sens la force » de mon ame ».

Carthon s'avance en même temps avec ses guerriers. Il est au milieu d'eux, semblable à une colonne de feu ; une larme échappe à moitié de son œil, car il se souvient de Balclutha, & l'orgueil de son ame s'irrite. Fingal délibere s'il ira l'attaquer ; mais il ne veut pas exercer la force de son bras contre ce jeune inconnu. Mes guerriers, dit-il, combattront cet étranger ; je verrai le combat, & je l'attaquerai s'il est vainqueur. Cathul & Connal attaquent successivement Carthon & sont vaincus. Clessammor s'avance pour venger la mort de son ami Connal. Carthon voit venir le guerrier ; il admire la force qu'il conserve dans sa vieillesse, & la joie terrible qui brille sur son visage. « Leverai-je contre ce » vieillard, dit-il, cette lance qui n'a « jamais frappé qu'une fois un enne» mi, ou lui conserverai-je la vie en » lui adressant les paroles de paix ?..... » Peut-être est-ce l'époux de Moïna, » le pere de Carthon ! j'ai souvent en» tendu dire qu'il habitoit les bords du » bruyant Lora..... Clessammor s'a» vança la lance levée sur Carthon ;

:elui-ci la reçut sur son bouclier.
Guerrier aux chevaux blancs, lui
lit-il, n'y a-t-il pas de jeune homme
pour combattre contre moi? n'as-tu
point de fils pour lever le bouclier
devant son pere?..... Retire-toi
près de tes amis & laisse combattre
le jeunes guerriers. Pourquoi m'ou-
rages-tu, répondit Clessammor, en
aissant tomber une larme. La vieil-
esse ne fait pas trembler ma main;
e peux encore lever l'épée. Je n'ai
amais fui devant un ennemi; défens-
oi, fils de la mer. Ces deux guer-
iers combattirent, semblables à
eux vents qui veulent soulever la
ague». Carthon détournoit la
inte de sa lance; il brisa celle de
essammor & lui arracha son épée.
saisit ensuite par le corps cet enne-
désarmé, mais Clessammor tira le
ignard de ses peres; il apperçut le
té de Carthon découvert, & y en-
nça le fer meurtrier. Le sang coule
gros bouillons de la blessure; Fingal
ive; les bardes chantent le chant
paix & le combat cesse; les guer-
rs de Carthon rassemblés autour
leur chef expirant, & penchés en

silence sur leurs armes, écoutent les dernieres paroles du héros de Balclutha ; sa chevelure étoit agitée par le vent ; sa voix foible, entrecoupée de soupirs, prononça ces mots : « Roi » de Morven, je tombe au milieu de » ma course. Une tombe étrangere » reçoit le dernier de la race de Reu- » thamir. La solitude regne dans Bal- » clutha, & les ombres de la douleur » habitent Crathmo. Mais que ma mé- » moire se conserve sur les bords de » Lora où habitent mes peres ! Peut- » être l'époux de Moïna pleurera la » mort de son fils Carthon.

» Ces mots allerent jusqu'au cœur » de Clessammor ; il tomba sur son fils » sans proférer une parole. Les guer- » riers debout & en silence étoient » alentour. Aucun son ne se faisoit en- » tendre sur les plaines de Lora. La » nuit vint ; la lune vit, de l'orient, » ce champ désolé ; & les guerriers » restoient immobiles de douleur, » semblables à un boccage paisible qui » éleve sa tête sur Gormal quand les » vents impétueux se taisent, & que » le sombre automne couvre la plaine.

» Trois jours ils pleurerent Car-

»thon ; le quatrieme son pere mou-»rut. Ils sont couchés tous deux dans »la plaine étroite du rocher, & une »ombre triste défend leur tombe. On »y apperçoit souvent l'aimable Moï-»na, lorsqu'un rayon de soleil darde »sur le rocher, pendant que l'obscu-»rité regne alentour. Elle y appa-»roît, ô Malvina, mais non comme »les filles de la colline ; ses vêtemens »sont étrangers, & elle est toujours »seule ».

Le poëme est terminé par une invocation au soleil, qui nous paroît un des plus beaux morceaux de poésie qu'il y ait dans aucune langue. Il faut avertir qu'Ossian étoit aveugle comme Homere & Milton ; ces deux derniers poëtes n'ont rien de plus sublime que le passage dont nous allons donner la traduction littérale.

« O toi qui roules au-dessus de nos »têtes, rond comme le bouclier de »mes peres ! d'où viennent tes »rayons, ô soleil ? D'où vient ta lu-»miere éternelle ? Tu t'avances dans »ta beauté majestueuse, & les étoiles »se cachent dans le ciel ; la lune pâle »& froide se plonge dans les ondes

» de l'occident. Mais toi, tu te meu
» seul ; eh ! qui peut être le compa
» gnon de ta course ? Les chênes de
« montagnes tombent ; les montagne
» elles-mêmes sont détruites par le
» années ; l'océan s'éleve & s'abaiss
» tour à tour ; la lune se perd dans le
» plaines du ciel ; mais tu es à jamai
» le même, te réjouissant dans l'écla
» de ta course. Lorsque le monde es
» obscurci par les orages, lorsque l
» tonnerre roule & que l'éclair vole
» tu parois dans ta beauté à travers le
» nuages, & tu te ris de la tempête..
» Hélas ! tu brilles en vain pour Ossian
» car il ne voit plus tes rayons, soi
» que ta chevelure dorée flotte sur le
» nuages de l'orient, soit que ta lu
» miere frémisse aux portes de l'occi
» dent.... Mais peut-être comme mo
» tu n'as qu'une saison, ô soleil ! & te
» années auront un terme ! Peut-êtr
» tu t'endormiras un jour dans le sei
» de tes nuages, & tu n'entendra
» plus la voix du matin » !

Terminons cet article par quelque réflexions générales sur ces poëme sauvages, que nous emprunterons encore de la dissertation d

Monsieur Blair. Il n'est pas question de savoir, dit cet écrivain, s'il y a des défauts dans les poëmes d'Ossian ; s'ils n'auroient pas été composés & écrits avec plus d'art & de goût par un poëte d'un siecle plus éclairé, &c. Ces froides & frivoles critiques n'attaquent point le véritable mérite d'Ossian. Mais a-t-il la chaleur & l'enthousiasme du poëte ? fait-il entendre la voix de la nature ? éleve-t-il l'ame par ses sentimens ? l'intéresse-t-il par ses récits ? peint-il au cœur comme à l'imagination ? vous fait-il brûler, frémir, verser des larmes ? Voilà les grands caracteres de la poésie ; quelques traits de ce genre sont supérieurs à des volumes entiers d'une médiocrité sans défauts.

L'admiration de M. Blair pour le barde Celte paroîtra sans doute outrée, & peut-être ridicule à certains lecteurs d'un goût délicat & poli, qui ne jugeront du mérite de ces poésies erses que sur les traductions que nous en avons données : ce seroit en juger fort mal ; mais nous n'avons pas pu faire mieux. M. Macpherson s'est servi, dans sa traduction angloise, d'une prose mesurée, dans laquelle, sans

faire violence à sa langue. Il a pu introduire des inversions, des expressions & des tournures nouvelles, propres à donner à son style de la vivacité, de la précision, de l'harmonie, & sur-tout une sorte de naïveté originale, qui convient particuliérement à des poésies sauvages; c'est ce caractere qui est presqu'entierement effacé dans nos traductions. Notre langue se refuse trop obstinément à la poésie de style. Que devient Virgile dans la meilleure traduction françoise? Voudrions-nous pour cela comparer les vers de Virgile à ceux d'un barde Ecossois? Non sans doute; mais nous observerons que c'est sur-tout dans les langues neuves & pauvres, & dans les plus anciens poëmes, que les hommes ont attaché les plus grands effets au choix des sons & à l'harmonie du discours. D'ailleurs, une version faite sur une version ne peut être que froide. Le génie de la poésie est comme la lumiere qui s'affoiblit en se réfléchissant, & doit s'éteindre presqu'entierement par une seconde réflexion.

Nous ne dissimulerons pas que l'authenticité

l'authenticité & l'antiquité de ces poëmes ont été conteſtées en Angleterre, & ſont encore révoquées en doute par beaucoup de gens de lettres; on a auſſi élevé en France cette controverſe, dans un mémoire fait par un ſavant Irlandois, & inſéré dans le *Journal des Savans*; mais ce mémoire eſt hériſſé d'une érudition ſi épineuſe, qu'il eſt difficile d'y démêler nettement la doctrine de l'auteur. M. Blair a joint à ſa diſſertation un *Appendix*, dans lequel il établit d'une maniere, victorieuſe à notre avis, l'authenticité des poëmes erſes. Il prouve, par un très-grand nombre de témoignages irrécuſables, que ces poëmes ſont encore aujourd'hui récités & chantés par un très-grand nombre de montagnards d'Ecoſſe, qui les ont appris dans leur enfance. Dans cette foule de témoignages qu'il rapporte, il en eſt un dont nous reſpectons l'autorité; c'eſt celui de M. le Chevalier Macdonald (1), dont l'eſprit, la raiſon,

(1) Depuis que ce morceau a été imprimé, M. le Chevalier Macdonald eſt mort en Italie, à la fleur de ſon âge, & regretté de tous ceux qui l'ont connu.

les lumieres, & ſur-tout l'honnêtet
profonde nous ſont connus. Nous l
avons entendu réciter en origin
quelques morceaux des poëmes qu
traduits M. Macpherſon, & il en
entendu réciter une grande partie au
habitans des montagnes d'Ecoſſe, o
il eſt né, & où il poſſéde de gran
biens. Mais quand on n'auroit pas de
preuves ſi fortes de l'exiſtence trad
tionnelle de ces poéſies, la lectur
ſeule nous paroît en garantir l'ancien
neté. Nous n'entrerons pas dans le
détails de cette controverſe; ils ſe
roient peu intéreſſans pour la plupar
de nos lecteurs; mais s'il eſt extraor
dinaire qu'un barde Celte du IIIe ou
du IVe ſiecle ait compoſé ces poëmes
il ſeroit bien plus merveilleux encor
qu'ils fuſſent l'ouvrage d'un moderne
nous aimerions autant croire, avec l
P. Hardouin, que les odes d'Horac
& l'énéide de Virgile ont été fabri
quées par des moines du XIIIe ſiecle

I.

CONNAL ET CRIMORA.

Le sombre automne regne sur les montagnes, les brouillards grisâtres se reposent sur les collines, les ouragans retentissent sur les bruyeres. La riviere roule ses eaux bourbeuses à travers la plaine étroite; un arbre paroît seul sur la colline, & fait reconnoître la tombe de Connal. Ses feuilles, agitées en tourbillon par les vents, jonchent le tombeau du héros. Souvent les ames des morts se font voir dans ce lieu, quand le chasseur solitaire & pensif se promene lentement sur la bruyere.

Qui peut remonter à la source de ta race, ô Connal? qui peut compter tes ayeux? Ta famille s'est accrue comme un chêne planté sur la montagne, & dont la tête sublime habite parmi les vents. Mais aujourd'hui elle est arrachée de la terre. Qui remplira la place de Connal?

Ici le bruit des armes, ici les soupirs des mourans, se faisoient en-

tendre. O guerre de Fingal! ô sources de deuil! ô Connal, c'est ici que tu es tombé. Ton bras étoit semblable à un tourbillon orageux, ton épée à un rayon de la lumiere boréale qui parcourt l'horison, ta stature à un rocher qui s'éleve dans la plaine, tes yeux à une fournaise de feu; ta voix étoit plus forte que la tempête. Quand tu portois la destruction dans le champ de bataille, les guerriers tomboient sous ton glaive, comme les chardons sous le bâton d'un enfant.

Le puissant Dargo s'avança comme une nuée de tonnerre : ses sourcils étoient noirs & serrés; ses yeux ressembloient à deux cavernes creusées dans un rocher. Les épées brillerent de part & d'autre, & le fer contre le fer rendit un bruit effrayant.

Près de là étoit la fille de Rinval, *Crimora*, resplendissante sous l'armure d'un homme, les cheveux épars sur ses épaules, son arc dans sa main. Elle suivoit à la guerre le jeune Connal, son bien-aimé. Elle banda son arc contre Dargo; mais, dans son erreur, elle perça son cher Connal. Il tombe comme un chêne renversé,

dans la plaine, comme un rocher du haut d'une colline hérissée de bois. Fille infortunée ! que fera-t-elle ? Connal perd son sang, Connal meurt. Toute la nuit elle s'écrie, elle répete tout le jour : O Connal ! ô mes amours ! ô mon bien-aimé ! Plongée dans le deuil & dans les larmes, elle meurt enfin accablée de douleur.

C'est ici, c'est sur cette colline que la terre renferme ce couple aimable. L'herbe croît entre les pierres de leur tombeau. Je m'assieds sous l'ombre funebre qui le couvre ; j'entends le murmure des vents qui agitent le gazon, & le souvenir de ces amans se réveille dans mon ame. Vous dormez ensemble d'un sommeil paisible. Hélas ! sur cette montagne il n'y a de repos que pour vous.

I I.

RYNO ET ALPIN.

Ryno.

Le vent & la pluie sont dissipés ; le milieu du jour est calme ; les nua-

ges se séparent dans le ciel ; le changeant fuit derriere les co verdoyantes. Les eaux rougeât la montagne descendent en ru à travers les pierres de la vall ruisseau ! ton murmure est d mais la voix que j'entends es douce encore. C'est la voix d'A d'Alpin le fils de l'Harmonie pleure sur les morts. Sa tête est bée sous le poids des ans ; ses rouges sont remplis de larmes. pin, fils de l'Harmonie, pou erres-tu seul sur cette colline cieuse ? Pourquoi formes-tu de plaintifs, comme le vent qui entre les arbres de la forêt, c les flots qui viennent frapper le solitaire ?

Alpin.

Mes pleurs, ô Ryno, coulen les morts ; ma voix chante po habitans du tombeau. Tu es sur la montagne, tu es beau en fils de la plaine ; mais tu seras u renversé comme Morar. Le *p funebre* s'asseoira sur ta tomb montagnes ne te connoîtront pl

arc inutile restera détendu dans la maison.

Dans ta course, ô Morar, tu étois prompt comme le chevreuil sur la montagne, terrible comme un météore de feu ; ton courroux étoit comme l'ouragan de décembre, & ton épée, dans le combat, étoit comme l'éclair dans la campagne ; ta voix étoit pareille au bruit d'un torrent après la pluie, au tonnerre qui gronde sur des montagnes éloignées. Plusieurs sont tombés par ton bras ; ils ont été consumés par les flammes de ta colere.

Mais, lorsque tu revenois de la guerre, que ton front étoit paisible ! Ton visage paroissoit comme le soleil après la pluie, comme la lune au milieu du silence de la nuit, comme la surface d'un lac, lorsque les vents sont calmés.

Que ton habitation est maintenant étroite ! que ton séjour est ténébreux ! Avec trois pas je mesure ta fosse, ô toi qui étois autrefois si grand ! Quatre pierres, couvertes de mousse, sont l'unique monument qui reste de toi. Un arbre qui conserve à peine quel-

ques feuilles; quelques herbes dont le vent agite, en ſifflant, les tiges tremblantes, indiquent à l'œil du chaſſeur la tombe du puiſſant Morar. O Morar! oh combien tu es déchu! Tu n'as point de mere pour te pleurer; aucune fille ne répand ſur toi des larmes d'amour. Celle qui t'a enfanté, eſt morte; la fille de Morglan eſt tombée.

Quel eſt cet homme qui s'appuie ſur ſon bâton? Qui eſt-il cet homme dont la tête eſt blanchie par l'âge, dont les yeux ſont rouges de pleurs, qui tremble à chaque pas? O Morar, c'eſt ton pere, qui n'avoit pas d'autre fils que toi. Il avoit entendu parler de tes exploits dans le combat; il avoit appris la diſperſion des ennemis. Il étoit inſtruit de la gloire de Morar; pourquoi n'étoit-il pas inſtruit de ſa bleſſure? Pleure, infortuné pere de Morar, pleure; mais ton fils ne t'entendra pas. Que le ſommeil des morts eſt profond! Que leur lit de pouſſiere eſt bas! Il n'entendra plus ta voix; il ne s'éveillera plus quand tu l'appelleras. Oh! quand ſera-t-il matin dans le tombeau, pour avertir celui qui dort de ſe réveiller?

Adieu, ô toi, le plus brave des hommes ! ô toi, qui triomphois dans le champ de bataille ! mais le champ de bataille ne te verra plus. L'obscurité des forêts ne sera plus dissipée par l'acier brillant de tes armes. Tu n'as point laissé de fils ; mais nos chants conserveront ton nom ; les temps à venir entendront parler de toi ; ils entendront parler de la chûte de Morar.

III.

SHILRIC ET VINVELA.

(VINVELA) Celui que j'aime est fils de la montagne ; il poursuit le chevreuil léger. La corde de son arc a résonné dans l'air, & ses chiens noirs sont haletans autour de lui.... Soit que tu reposes à la fontaine du rocher, ou sur les bords du ruisseau de la montagne, lorsque le vent courbe la cime des bruyeres & que le nuage passe au-dessus de ta tête, que ne puis-je approcher de toi sans être apperçue ! que ne puis-je voir celui que j'aime, du sommet de la colline !.... Que tu me parus beau la premiere fois que je

te vis ! C'étoit ſous le vieux chêne de Branno. Tu revenois de la chaſſe; tu étois grand, tu étois plus beau que tous tes amis.

(SHILRIC) Quelle eſt la voix que j'entends ?..... Cette voix eſt douce comme le vent frais dans les ardeurs de l'été..... Je ne ſuis point aſſis à l'abri des bruyeres dont le vent agite & courbe la cime... Je n'entends point le bruit de la fontaine du rocher. Loin de Vinvela, loin de toi, je ſuis les guerres de Fingal. Mes chiens ne me ſuivent plus ; je ne marche plus ſur la montagne ; je ne te vois plus du ſommet de la colline, portant tes pas légers le long des bords du ruiſſeau de la plaine, brillante comme l'arc-en-ciel, belle comme l'aſtre de la nuit, lorſqu'il peint ſon image ſur les flots de la mer du midi.

(VINV.) O Shilric ! tu t'en es allé, & je reſte ſeule ſur la montagne... Le chevreuil ſe promene ſur ſon ſommet ; il y paît l'herbe ſans crainte ; le bruit du vent, le frémiſſement de la feuille ne l'alarme plus. Le chaſſeur eſt abſent, il eſt allé bien loin ; il eſt à préſent dans le champ de la mort

& des tombeaux. Etrangers, fils des mers, épargnez mon Shilric !

(Sh.) S'il faut que je périsse dans le champ de la mort, Vinvela, n'oublie pas de m'élever un tombeau. Amasse des pierres noires, amasse de la terre sur ces pierres. Ce monument de tes mains me rappellera aux tems à venir. Lorsque le chasseur s'arrêtera près de ce monument, pour y prendre son repas à midi, il dira : *quelque guerrier repose en cet endroit*, & mon nom revivra dans son éloge... O Vinvela ! souviens-toi de moi, lorsque la terre me couvrira.

(Vinv.) Oui, oui, je me ressouviendrai de toi.... Ah, mon cher Shilric périra ! Il est sûr qu'il périra... Shilric, que ferai-je, que deviendrai-je, lorsque tu seras loin de moi pour toujours ?... J'irai à travers ces montagnes sur le midi, j'irai dans le silence de cette plaine ; là je verrai l'endroit où tu te reposois au retour de la chasse.... Il est sûr que mon Shilric périra...... mais je me souviendrai toujours de lui.

I V.

Je suis assis sur la mousse qui borde la fontaine, au sommet de la colline des vents. Les branches d'un arbre s'agitent sur ma tête ; des eaux bourbeuses roulent sur la bruyere, & les flots du lac sont troubles. Le chevreuil descend de la colline. On ne voit paroître aucun chasseur dans l'éloignement ; on n'entend point le sifflet du bouvier. Il est midi, & tout est dans le silence. Je suis solitaire, & mes pensées sont tristes. Est-ce toi que je n'ai fait qu'appercevoir, ô mon amie, errante dans la plaine, tes cheveux flottant au gré du vent derriere toi, ton sein palpitant & tes yeux versant des larmes pour tes amis, que le brouillard de la colline t'avoit cachés ? Je voudrois te consoler, mon amie, & te ramener à la maison de ton pere.

Mais est-ce elle qui paroît, semblable à un rayon de lumiere sur la plaine, brillante comme la lune en automne, comme le soleil dans un orage d'été ? Viens-tu vers moi, fille aimable, à

travers les rochers, à travers les montagnes?... Elle parle! mais que sa voix est foible! C'est comme le zéphir dans les roseaux de l'étang. Ecoutons.

Es-tu enfin échappé aux dangers de la guerre, ô mon amant? Où sont tes amis? J'ai appris ta mort sur la colline, je l'ai apprise, ô Shilric, & je t'ai pleuré.

Oui, ma belle, je reviens, mais je reviens seul de ma race. Tu ne les verras plus; j'ai élevé leurs tombeaux sur la plaine. Mais pourquoi es-tu sur la colline déserte? Pourquoi erres-tu seule dans cette plaine?

Je suis seule, ô Shilric, seule dans la cabane d'hiver. J'expirois de douleur pour toi, Shilric; je descends pour toi dans le tombeau.

Elle tombe! elle s'évanouit, comme les brouillards grisâtres au souffle du vent... Arrête, ô mon amie! arrête & vois mes pleurs. Tu paroissois belle, mon amante, tu étois si belle quand tu vivois!

Je m'asseoirai sur la mousse qui borde la fontaine, au sommet de la colline des vents. Lorsque le silence du midi se répandra sur tous les envi-

leur maître. Du rocher éloigné, sa voix ne viendra plus flatter mon oreille. Il repose en silence au fond de l'abîme, ô malheureuse fille de Reynold !

Je m'asseoirai au bord du ruisseau de la plaine. Vous, rochers, suspendez-vous sur ma tête ; arbres, écoutez ma voix, en vous courbant sur le rocher hispide. Ma voix conservera la louange de celui qui étoit l'espoir des isles.

VI.

Connal et Crimora.

(Crim.) Qui descend de la montagne, semblable à un nuage frappé des rayons de l'occident ? Sa voix est bruyante comme le vent, mais agréable comme la harpe de Carril ! Je reconnois mon amant à l'éclat de l'acier ; mais la tristesse est sur son front obscurci. La puissante race de Fingal est-elle vivante ? Qu'est-ce qui trouble mon cher Connal ?

(Conn.) Ils vivent : je les ai vu revenir de la chasse, semblables à un torrent de lumiere ; le soleil brilloit

sur leurs boucliers; ils descendoient de la montagne comme un fillon de feu. La voix de la jeunesse est bruyante; la guerre s'approche, ô mon amante! Demain le puissant Dargo vient essayer la force de notre race; il a défié la race de Fingal, la race des combats & des blessures.

(CRIM.) J'ai vu ses voiles, semblables au brouillard grisâtre, sur les ondes noires. Ils ont descendu lentement à terre. Connal, ils sont nombreux, les guerriers de Dargo.

(CONN.) Apporte-moi le bouclier de ton pere, le bouclier de fer de Rinval, ce bouclier semblable à la pleine lune, quand elle est obscurcie sur le ciel.

(CRIM.) Je t'apporte ce bouclier, ô Connal. Mais il n'a pas sauvé mon pere; il tomba sous la lance de Gauror: tu tomberas aussi, ô Connal!

(CONN.) Oui, je peux périr, Crimora, mais éleve-moi un tombeau; quelques pierres & un monceau de terre conserveront ma mémoire. Baisse tes yeux rouges de pleurs sur ma tombe, & frappe ton sein gros de soupirs. Quoique tu sois belle comme la lu-

miere, ô mon amie, & plus agréable que le zéphir de la colline, cependant je ne m'arrêterai pas. Eleve ma tombe, Crimora.

(CRIM.) Donne-moi donc ces armes de lumiere, cette épée & cette lance d'acier. J'irai avec toi au-devant de Dargo, je secourrai mon aimable Connal. Adieu, rocher d'Ardven, adieu, chevreuils, & vous ruisseaux de la colline.... nous ne reviendrons plus : nos tombeaux sont loin d'ici.

VII.

FILS du noble Fingal, Oscian, Prince des hommes! quelle est la source des pleurs qui baignent tes joues? Quels nuages peuvent obscurcir ta grande ame?

Le souvenir, ô fils d'Alpin, le souvenir tourmente la vieillesse. Ma pensée retourne sur les tems qui ne sont plus; c'est le noble Fingal qui occupe ma pensée. La famille de ce Roi puissant revient à mon esprit & blesse mon ame d'un douloureux souvenir. Un jour nous revenions de poursuivre à la chasse les enfans des montagnes &

des forêts; toute cette plaine étoit couverte de notre jeunesse; le puissant Fingal y étoit; mon fils Oscur, grand dans la guerre, y étoit aussi. Tout-à-coup une belle fille parut sortir de la mer, & s'offrit à notre vue: sa gorge étoit semblable à la neige qui est tombée dans la nuit; sa joue paroissoit une rose nouvellement épanouie; ses yeux étoient bleus, & son regard étoit doux; mais son cœur étoit gros de tristesse.

O Fingal, renommé dans la guerre, s'écria-t-elle, & vous, fils du Roi, sauvez-moi. Parlez avec assurance, répondit le Roi, parlez, fille de beauté; notre oreille est ouverte à tous, & nos épées sont prêtes à défendre l'innocent.... Je suis le barbare Ullin, si fameux dans la guerre; je me suis arrachée aux embrassemens de celui qui vouloit deshonorer mon sang. Cremor, l'ami des hommes, Cremor, le Prince d'Inverne, étoit mon pere.

Les plus jeunes fils de Fingal se leverent, Carril habile à tirer de l'arc, Fillan aimé des belles, & Fergus le premier à la course. Depuis les hautes montagnes, derriere lesquelles se leve

le soleil, jusqu'aux rivages des mers où il va se précipiter, quel est celui qui osera attaquer une nymphe que gardent les fils de Fingal ? Fille de beauté, rassurez-vous ; soyez tranquille, ô la plus belle des femmes !

Mais sur la surface azurée des mers, on apperçoit au loin quelque chose de semblable au dos d'un flot soulevé ; cet objet s'aggrandit peu-à-peu ; un vaisseau s'offrit à la vue. La main d'Ullin l'attacha au rivage ; il marcha, & les rochers s'ébranlerent ; ses mouvemens faisoient trembler les montagnes ; son armure retentissoit autour de lui d'un bruit effrayant ; la mort & la destruction étoient dans ses yeux ; sa stature étoit semblable à celle d'une biche de Morven ; il agitoit dans l'air l'acier étincelant.

Nos guerriers tomberent devant lui, comme les épis devant la faulx du moissonneur. Il terrassa les trois fils de Fingal ; il plongea son épée dans le cœur de la jeune beauté qu'il poursuivoit ; elle se flétrit comme la fleur desséchée par le vent du midi ; elle tomba comme la neige exposée au soleil du printems ; la mort s'appesan-

tit sur son beau sein; son ame se répandit avec son sang.

Oscur mon fils descendit de la montagne; le puissant dans les combats s'avança; son armure retentissoit comme le tonnerre, & l'éclair de ses yeux étoit terrible: c'est-là qu'on entendit la voix de l'acier, le cliquetis des épées. Ils se frappoient, ils se précipitoient l'un sur l'autre. Ils cherchoient avec le fer un chemin à la mort; mais la mort étoit loin encore, & tardoit à venir. Déja le soleil commençoit à tomber sur l'horison, le bouvier ramenoit les troupeaux à sa cabane; alors l'épée perçante d'Oscur rencontra le cœur d'Ullin; il tomba comme un chêne de la montagne, couronné d'une gelée étincelante. Il parut comme un rocher au milieu de la plaine... Ici reposent la fille de beauté & le plus brave des hommes. Ici tomberent en un même jour la belle & le vaillant.

O fils d'Alpin, les maux des vieillards sont grands; leurs pleurs coulent sur le passé. Voilà ce qui causoit ma tristesse; le souvenir a éveillé ma douleur. Mon fils Oscur étoit brave; mais

Oscur aujourd'hui n'est plus. Tu as entendu l'histoire de mes peines, ô fils d'Alpin, pardonne aux pleurs de la vieillesse.

VIII.

POURQUOI viens-tu r'ouvrir la source de ma douleur, ô fils d'Alpin? Pourquoi me demander comment Oscur a péri? Mes pleurs étendent un voile sur mes yeux; mais le ressouvenir brille à mon cœur. Comment pourrai-je raconter la mort funeste du héros? Prince des guerriers, Oscur, ô mon fils! ne te verrai-je donc plus?

Il s'éclipsa comme la lune dans une tempête, comme le soleil au milieu de sa course, quand les nuées s'élevent du vaste sein des mers, & quand les noirs orages enveloppent la cime déchirée des rochers d'Ardannider: & moi, semblable à un chêne antique de Morven, je me sens dessécher & périr. La tempête a brisé mes rameaux, & je suis ébranlé par les aîles des vents du nord. Prince des guerriers, Oscur, ô mon fils! ne te verrai-je donc plus!

L'amitié unissoit Dermid & Oscur;

ils n'étoient qu'un ; ils marchoient ensemble aux combats. Leur amitié étoit aussi forte que leurs épées ; la mort marchoit entr'eux dans le champ de bataille. Ils se précipitoient sur l'ennemi comme deux rochers qui se détachent de la cime d'Ardven. Leurs épées étoient teintes du sang des plus braves ; les guerriers frémissoient à leurs noms. Quel autre que Dermid pouvoit égaler Oscur ? Quel autre qu'Oscur pouvoit égaler Dermid ?

Ils tuerent le puissant Dargo dans le combat, Dargo jusques-là invincible. Sa fille étoit belle comme le matin, douce comme les rayons de la nuit ; ses yeux brilloient comme deux étoiles ; son haleine étoit comme le zéphir du printems ; sa gorge ressembloit à la neige nouvellement tombée sur une bruyere mouvante. Les guerriers la virent, & l'aimerent : leurs ames s'attacherent à cette belle : l'un & l'autre l'aima comme sa gloire : l'un & l'autre vouloit la posséder ou mourir ; mais son cœur se fixa sur Oscur ; Oscur fut le favori de son cœur. Elle ne se ressouvint plus du sang de son pere, & elle aima la main qui l'avoit versé.

Fils d'Oscian, dit Dermid, j'aime, ô Oscur! j'aime cette fille: mais son cœur s'est fixé sur toi, & rien ne peut guérir Dermid. Viens, perce ce sein, Oscur, soulage-moi, mon ami, avec ton épée.

O fils de Morni! mon épée ne sera jamais teinte du sang de Dermid.

Qui donc est digne de verser mon sang, ô Oscur? Que ma vie ne se termine pas dans l'obscurité: ce n'est que de la main d'Oscur que je dois périr. Fais-moi descendre avec honneur au tombeau, & que ma mort soit glorieuse.

Dermid, prens ton épée, sers-toi de tes armes, fils de Morni. Que je tombe avec toi! Que ma mort vienne de la main de Dermid!

Ils combattirent sur le penchant des montagnes, sur les rives des torrens. Le sang teignoit les ruisseaux des forêts, & couloit sur la mousse des rochers. L'aimable Dermid succomba; il tomba, & rit en mourant.

Tu péris, fils de Morni, & tu péris par la main d'Oscur! Dermid, invincible à la guerre, c'est donc ainsi que tu devois périr!... Oscur revint près

de la beauté qu'il aimoit : il revint ; mais elle apperçut sa tristesse.

D'où vient cet air sombre, fils d'Oscian ! Quel nuage s'est répandu sur ton ame puissante ?

Je m'étois fait un nom par mon adresse à tirer de l'arc, ô fille de Dargo, & j'ai perdu ma réputation. Le bouclier du brave Gormur que j'ai tué dans le combat, est suspendu à un arbre sur le penchant de la montagne. J'ai en vain passé le jour entier, mes fleches n'ont pu se percer.

Laisse-moi essayer, ô fils d'Oscian, l'adresse de la fille de Dargo. Mes mains sont exercées à tirer de l'arc, & mon pere se complaisoit dans mon habileté.

Elle arrive ; son Amant se cache derriere le bouclier ; la fleche vole, & perce le cœur d'Oscur.

Bénis soient l'arc & la main d'où cette fleche est partie ! Je tombe avec plaisir dans les bras de la mort. Et quelle autre que la fille de Dargo étoit digne d'ôter la vie à Oscur ! Etens-moi dans la terre, ô ma belle ! étens-moi à côté de Dermid.

Oscur ! je sens dans mes veines le

sang, l'ame du puissant Dargo : je peux voir la mort sans effroi. Voici le remede à mes peines.... (1) Elle perça alors son beau sein de l'épée d'Oscur; elle tomba, frémit & mourut.

Ils reposent sur le penchant de la montagne ; l'ombre inégale & agitée d'un chêne couvre leur tombe. Souvent sur le gazon verd qui croît autour de cette tombe sauvage, les daims légers viennent chercher la nourriture & le repos, lorsque les feux du midi embrasent les campagnes, & que le silence couvre les forêts.

---

(1) L'aventure qui fait le sujet de ce dernier fragment présente un trait de mœurs particulier aux anciens montagnards d'Ecosse : ils attachoient leur honneur & leur gloire à périr par la main de la personne qui leur étoit la plus chere. Dermid implore la main d'Oscur ; & Oscur, désespéré d'avoir perdu son ami, se fait percer par sa maîtresse. Mais il paroît, par les anciennes traditions, que le suicide étoit inconnu à ces peuples : c'est ce qui a pu contribuer à faire soupçonner que la mort volontaire de la fille de Dargo n'est qu'une interpolation postérieure, ou peut-être que ces poésies sont l'ouvrage d'un poëte moderne, qui a voulu imiter le genre de poésie propre à un peuple sauvage & à une langue nouvelle.

Nous donnerons à la suite de ces fragmens un poëme entier, traduit de la même langue ; mais il sera à propos d'en faire auparavant connoître le sujet, tel que la tradition l'a conservé.

Gaul, fils de Morni, après avoir vaincu Lathmon à Morven, avoit suivi ce guerrier dans son pays. Gaul fut reçu avec beaucoup d'amitié par Nuath, pere de Lathmon, & devint amoureux de sa fille Oithona. Le cœur d'Oithona ne fut pas insensible, & Nuath consentit à les unir. Au moment où le mariage alloit se terminer, Fingal, qui préparoit une expédition dans le pays des Bretons, envoya à Gaul un ordre de revenir. Gaul obéit, & partit après avoir promis à sa maîtresse de revenir un certain jour, s'il échappoit aux dangers de la guerre. Lathmon fut obligé aussi de suivre son pere Nuath à la guerre, & Oithona resta seule à Dunlathmon, qui étoit le séjour de sa famille. Dunrommath, Seigneur de Cuthal, profita de cette occasion pour enlever Oithona qui avoit autrefois rejetté son amour ; il

la transporta dans une isle déserte nommée Tromathon, où il la renferma dans une caverne.

Gaul revint au jour qu'il avoit fixé: il apprit l'enlevement de sa maîtresse & vola à Tromathon. Voilà où commence ce petit poëme, dont les faits se sont conservés par la tradition. Ce morceau nous a paru l'un des plus touchans de toute la collection. Le lecteur en va juger.

OITHONA, poëme Erse.

L'obscurité habite autour de Dunlathmon, quoique la lune montre la moitié de son visage sur la colline. La fille de la nuit détourne ses yeux, car elle voit la douleur qui s'approche. Le fils de Morni paroît sur la plaine, mais aucun son ne retentit dans le palais: aucun rayon de lumiere ne perce en tremblant à travers l'obscurité: la voix (1) d'Oithona ne se fait point entendre avec le bruit des torrens de Duvranna.

Où es-tu allée avec ta beauté, fille de Nuath aux cheveux noirs? Lath-

(1) *Oi-thona* signifie dans la langue Erse ou Celtique, *la Vierge de* l'*Onde*.

mon est dans le champ du vaillant, mais tu avois promis de rester dans le palais; tu as promis de rester dans le palais jusqu'au retour du fils de Morni, jusqu'à ce qu'il revînt de Strumon vers la fille de son amour. Les pleurs descendirent sur tes joues à son départ; les soupirs s'élevoient en secret dans ton sein; mais tu ne viens point à sa rencontre avec des chants accompagnés du doux frémissement des sons de la harpe.

Telles furent les paroles de Gaul, lorsqu'il approcha des tours de Dunlathmon. Les portes étoient ouvertes & sombres: les vents souffloient dans les salles: les feuilles des arbres en jonchoient l'entrée, & le murmure de la nuit se faisoit entendre tout autour. Triste & silencieux le fils de Morni s'assit sur un rocher. Son ame trembla pour la fille de son amour, mais il ne savoit où porter ses pas. Le fils de (1) Leth étoit à quelque distance; il n'éleva pas la voix, car il vit la tristesse de Gaul.

(1) Morlo, fils de Leth, étoit un des plus fameux guerriers de Fingal. Il suivit Gaul dans l'expédition de Tromathon.

Le sommeil descendit sur les héros : les fantômes de nuit s'éleverent : Oithona apparut dans un songe aux yeux du fils de Morni. Ses cheveux noirs flottoient en désordre ; son œil aimable rouloit dans les pleurs ; son bras de neige étoit teint de sang ; sa robe cachoit à moitié la blessure de son sein ; elle s'arrêta devant le guerrier, & sa voix fit entendre ces mots.

Il dort le fils de Morni, lui qui parut aimable aux yeux d'Oithona ! il dort sur un rocher éloigné, & la fille de Nuath expire ! la mer roule ses flots autour de l'isle obscure de Tromathon ! j'habite dans les larmes au fond de la caverne, & je n'y suis pas seule, ô Gaul ; le noir chef de Cuthal y est aussi ; il y est avec les fureurs de l'amour : & que peut contre lui la foible Oithona ?

Un vent plus impétueux vint agiter la branche du chêne : le songe de nuit se dissipa. Gaul prit sa lance de tremble : il se leva avec la rage de la colere : ses yeux se tournoient souvent vers l'orient, & accusoient la lenteur du jour. Enfin le matin parut, le héros mit à la voile, les vents descendoient avec fra-

cas de la montagne; il vogua sur les flots de l'abîme, & le troisieme jour, l'isle de Tromathon parut à sa vue comme un bouclier bleuâtre (1) au milieu de la mer. La vague blanchissante mugissoit contre les rochers de l'isle. La triste Oithona étoit sur la côte; elle regardoit les flots roulans, & les pleurs couloient sur son visage... Mais lorsqu'elle apperçut Gaul couvert de ses armes, elle tressaillit &

(1) Cette comparaison accuse evidemment des mœurs simples & guerrieres; tous les objets qui tiennent de près à l'esprit général, au caractere dominant d'un peuple, s'agrandissent naturellement dans l'imagination & deviennent les termes de comparaison les plus familiers & les plus nobles. Oscian, dans la belle apostrophe au soleil, que nous avons citée ailleurs, compare le soleil au bouclier de ses peres, parce qu'il n'y a rien de si respectable à ses yeux que le bouclier de ses peres. Au reste rien ne justifie mieux la comparaison du bouclier avec l'isle de Tromathon, que l'exemple d'Homere, qui emploie exactement la même image dans le liv. V, de l'Odissée, v. 280. Il dit: « Les côtes de la Phæacie parurent à ses yeux semblables à un large » bouclier au milieu de la mer ténébreuse.

détourna les yeux. Sa joue charmante se baissa & rougit ; le tremblement agita ses bras de neige ; trois fois elle essaya de s'enfuir, mais ses forces l'abandonnerent.

Fille de Nuath, dit le héros, pourquoi veux-tu me fuir ? Mes yeux lancent-ils la flamme de la mort, ou la haine obscurcit-elle mon ame ? Tu es pour moi comme le rayon de l'orient, quand il se leve dans une terre inconnue.... Mais ton visage se couvre de tristesse, ô fille du haut Dunlathmon ! L'ennemi d'Oithona est-il près d'ici ? Mon ame brûle de le rencontrer dans la bataille. L'épée frémit aux côtés de Gaul, impatiente d'étinceler à sa main.... Parle, fille de Nuath, ne vois-tu pas mes pleurs ?

Chef de Strumon, répondit Oithona en soupirant, pourquoi viens-tu à travers les ondes bleuâtres chercher la malheureuse fille de Nuath ? Pourquoi n'ai-je pas expiré inconnue, comme la fleur du rocher qui éleve sa belle tête sans être apperçue, & dont les feuilles desséchées tombent au souffle du vent ? Pourquoi es-tu venu, ô Gaul, pour entendre mon dernier soupir ? Je me

flétris dans ma jeunesse, & mon nom ne sera point entendu.... ou il ne le sera qu'avec douleur, & il fera couler les larmes de Nuath. Tu seras triste, fils de Morni, en apprenant la chûte de ma réputation; mais je vais m'endormir dans la demeure étroite, loin de la voix de l'amant affligé.... pourquoi es-tu venu, chef de Strumon, sur ces rochers battus des flots?

Je suis venu chercher tes ennemis, fille de Nuath; le chef de Cuthal tombera devant moi, ou le fils de Morni tombera... Oithona! si Gaul est étendu à terre, éleve ma tombe sur ce rocher fangeux; & lorsque tu appercevras un navire voguant sur les vagues obscures, appelle les enfans de la mer; appelle-les & donne-leur cette épée; qu'ils la portent au palais de Morni, afin que le héros aux cheveux blancs cesse de tourner ses regards vers le désert, dans l'espérance de revoir son fils.

Eh! la fille de Nuath vivra-t-elle, répondit Oithona en laissant échapper un soupir, vivra-t-elle, quand le fils de Morni ne sera plus? Mon cœur n'est pas formé de ce rocher; mon ame

n'est pas insensible comme cette mer qui éleve ses vagues bleuâtres au gré de tous les vents, & roule ses ondes au-dessous de la tempête. Le même souffle qui te terrassera, étendra sur la terre les branches d'Oithona : nous nous dessécherons ensemble, fils de Morni. Je ne crains point la demeure étroite ni la pierre grise des morts; je ne quitterai plus tes rochers, ô Thromathon, que la mer environne!... (1) La nuit s'avançoit au milieu de ses nuages, lorsque Lathmon partit pour les guerres de ses peres. La nuit s'avançoit, & j'étois assise à la clarté du chêne. Le vent souffloit au-dehors dans les arbres. J'entendis le bruit des armes. La joie s'éleva sur mon visage; car je pensai à ton retour. C'étoit le chef de Cuthal qui a des cheveux rouges; c'étoit le puissant de Dunrommath. Ses yeux rouloient dans la flamme. Le sang de mon

(1) Oithona commence ici le récit de son enlevement. Le passage paroîtra bien brusque; mais nous n'avons pas cru devoir suppléer une transition. Nous craignons également d'altérer les défauts & les beautés de ces poésies extraordinaires.

peuple étoit sur son épée. Ceux qui défendoient Oithona tomberent sous les coups du chef terrible.... Que pouvois-je faire ? Mon bras étoit foible ; il n'étoit pas en état de lever la lance. Dunrommath m'emmena dans ma douleur : il mit à la voile malgré mes pleurs. Il craignoit le retour du puissant Lathmon, le frere de la malheureuse Oithona.... Mais regarde, il vient avec ses guerriers : la sombre vague se divise devant lui !... Où porteras-tu tes pas, fils de Morni ? Ils sont en grand nombre , les guerriers de Dunrommath.

Mes pas n'ont jamais évité le combat, répondit le héros en tirant son épée. Commencerai-je à craindre, Oithona, lorsque tes ennemis sont près de moi ? Vas dans ta caverne, fille de Nuath, jusqu'à ce que le combat soit terminé. Toi, fils de Leth, apporte les arcs de nos peres & le carquois résonnant de Morni. Que nos trois guerriers bandent l'arc, & nous, prenons la lance. Ils sont une armée sur le rocher, mais nos ames sont puissantes.

La fille de Nuath se retira dans la

caverne. Une joie confuse s'éleva dans son ame, comme un sillon rougeâtre que trace l'éclair sur la nue orageuse. Son ame s'enhardit, & les larmes se sécherent sur son œil égaré.

Dunrommath approchoit lentement, car il reconnut le fils de Morni. Le mépris contractoit les traits de son visage. Un sourire étoit sur sa joue noirâtre. Son œil rouge rouloit, à demi caché, au-dessous de ses sourcils épais.

D'où viennent les fils de la mer, demanda le sombre chef? Les vents vous ont-ils jettés sur les rochers de Tromathon, ou venez-vous chercher la blanche fille de Nuath? Hommes foibles, les fils des malheureux tombent sous la main de Dunrommath! Son œil n'épargne pas le lâche, & il se plaît dans le sang des étrangers. Oithona est un rayon de lumiere, & le chef de Cuthal en jouit en secret. Voudrois-tu, fils d'une main foible, fondre sur sa beauté comme un nuage?... Tu as bien pu venir, mais t'en retourneras-tu dans la demeure de tes peres?

Ne me connois-tu pas, chef de Cu-

thal aux cheveux rouges, dit Gaul ? Tes pieds étoient agiles sur la bruyere à la bataille de Lathmon, lorsque l'épée du fils de Morni poursuivoit l'armée du fils de Nuath, dans les terres couvertes de bois. Dunrommath, tes paroles sont fieres, car tes guerriers se rassemblent derriere toi. Mais est-ce à moi de les craindre, fils de l'orgueil ? Je ne suis pas de la race des foibles.

Gaul s'avança avec ses armes. Dunrommath se retira derriere ses guerriers : mais Gaul perça le sombre chef de sa lance, & de son épée sépara la tête au moment où elle s'inclinoit pour mourir. Le fils de Morni la secoua trois fois par les cheveux. Les guerriers de Dunrommath s'enfuirent. Les fleches de Morven les poursuivirent. Dix tomberent sur la mousse des rochers... Le reste mit à la voile & vogua sur l'abîme retentissant.

Gaul s'avança vers la caverne d'Oithona : il vit un jeune guerrier appuyé contre un rocher ; une fleche avoit percé ses flancs, & son œil rouloit foiblement sous son casque. L'ame du fils de Morni s'attrista ; il approcha, & dit les paroles de paix.

La main de Gaul peut-elle te guérir, jeune homme au front triste ? J'ai cherché les plantes des montagnes : je les ai recueillies sur les bords cachés des courans : ma main a fermé souvent la plaie des vaillans, & leurs yeux ont béni le fils de Morni. Où habitent tes peres, jeune guerrier ? Etoient-ils de la race des puissans ? La tristesse se répandra comme la nuit sur les lieux de ta naissance, car tu es tombé dans ta jeunesse.

Mes peres, répondit l'étranger, étoient de la race des puissans : mais ils ne seront pas affligés, car ma réputation s'est évanouie comme le brouillard du matin. De hautes murailles s'élevent sur les bords de Duvranna, & réfléchissent leurs tours couvertes de mousse dans le ruisseau. Un rocher monte derriere ces murs avec ses sapins inclinés. Tu peux le voir de loin ; c'est-là qu'habite mon frere : il est renommé dans la bataille. Donne-lui ce casque luisant.

Le casque s'échappa de la main de Gaul ; car c'étoit Oithona blessée. Elle s'étoit armée dans sa caverne, & étoit venue chercher la mort. Ses yeux ap-

pesantis sont à moitié fermés. Le sang jaillit de son sein.

Fils de Morni, dit-elle, prépare la tombe étroite. Le sommeil descend comme un nuage sur mon ame. Les yeux d'Oithona se troublent. Oh ! si j'étois restée à Duvramma, dans l'éclat brillant de ma réputation, mes années couleroient avec la joie, & les vierges béniroient mes pas. Mais je tombe dans ma jeunesse, fils de Morni, & mon pere rougira dans son palais.

Elle pâlit, & tomba sur le rocher de Tromathon. Le héros affligé lui dressa un tombeau. Il vint à Morven : mais nous vîmes la sombre tristesse de son ame. Oscian prit la harpe & chanta les louanges d'Oithona. La lumiere reparut sur le visage de Gaul ; mais ses soupirs s'élevoient quelquefois au milieu de ses amis, comme les vents agitent encore leurs ailes par intervalles, lorsque l'orage est appaisé.

Nous donnerons dans la suite de ce recueil, la traduction de plusieurs autres de ces poëmes : quelque curieux qu'ils nous paroissent, il y regne

néceſſairement une certaine uniformité dans les tours & les images, qui fatigue & déplaît par la continuité. Nous avons cherché à ſauver ce défaut, en ſéparant ces différens poëmes, & en les plaçant à côté d'autres morceaux d'un ton abſolument divers.



De l'usage des Bains froids chez les Anciens; traduit de l'Italien d'après un discours du célebre docteur Cocchi.

Telle est la fabrique du corps humain, que ses parties, leur liaison ou leurs rapports, ses forces, les résistances qu'elles produisent & les mouvemens qui en sont une suite nécessaire, n'ont rien qu'on ne parvienne à connoître au moyen de l'observation & de la méthode. Nous savons qu'il n'est point de parties dans notre organisation où l'on ne puisse introduire des agens propres à en changer la figure, le mouvement ou la situation: on peut donc conserver dans le corps humain cette correspondance merveilleuse entre ses forces différentes, dans laquelle consiste la santé.

Ces agens ne sont autre chose que les alimens & les médicamens de toute espece; mais ils ne peuvent rien par eux-mêmes, s'ils ne sont introduits, changés, mis en action par

ces mêmes forces, dont l'ensemble dans le corps vivant s'exprime ordinairement par le mot de *nature* : & c'est dans ce sens-là qu'Hyppocrate disoit que c'est la nature seule qui guérit, parce qu'en effet elle seule met les moyens en action, & qu'ils seroient tous inutiles sans elle.

Les remedes sont donc nécessaires pour conserver ou recouvrer la santé; mais, grace aux observations dont la médecine s'est enrichie depuis trente siecles qu'elle est cultivée en Europe, nous avons appris que, sans recourir aux ordonnances absurdes & funestes des ignorans ou des imposteurs, les substances les plus abondantes & les plus agréables, sont aussi les plus salutaires.

Parmi tous les médicamens, il n'en est aucun qui ne le céde à l'eau. L'abondance avec laquelle elle est répandue sur la surface de la terre, l'usage indispensable dont elle est pour tout ce qui vit & respire dans la nature, sa propriété singuliere de n'avoir ni saveur ni odeur, doivent conserver à cet élément la préférence que Pindare lui donne sur tous les autres. Son usa-

ge dans les fiévres aigues & ardentes remonte jusqu'aux siecles les plus reculés ; & nous suivons aujourd'hui plus que jamais la méthode d'Héraclite de Tarente, qui, pour changer insensiblement les humeurs viciées de notre corps, ne prescrivoit que l'usage intérieur & fréquent de cette simple boisson.

Ce n'est pas seulement lorsque nous la mêlons à nos liquides, que l'eau contribue infiniment à conserver & à rétablir la santé ; elle opere encore les effets les plus salutaires lorsqu'elle est appliquée à la surface de notre corps, & que par son contact & sa pression elle pénetre immédiatement par l'extrémité des veines absorbantes jusques dans le grand torrent de la circulation.

L'histoire ancienne & les relations des voyageurs modernes nous apprennent que presque tous les peuples se sont plû à se baigner & à nager dans l'eau froide. Cet exercice ne fut pas le produit de la réflexion ; il naquit uniquement du besoin. Privés de presque tous les secours, les premiers habitans de la terre vivoient dans les forêts

& fixoient leurs habitations sur les bords des fleuves. Tel fut l'antique état des nations mêmes les plus polies. Les Grecs, selon Thucydide, n'eurent point d'autres ayeux; & les découvertes modernes rendent cette opinion plus que vraisemblable: de sorte qu'il y a lieu de croire que dans les premiers tems la terre n'étoit qu'une immense forêt.

Les loix, la religion & l'urbanité n'abolirent point cette coutume. Nous lisons dans l'Iliade qu'Ulysse & Diomede, de retour de leur expédition nocturne, allerent, au lever de l'aurore, se baigner dans la mer pour se rafraîchir & prendre de nouvelles forces. Dans l'Odyssée nous voyons Nausicaa & les femmes de sa suite se baigner dans le fleuve, quoique les circonstances indiquent clairement que ce fut en automne, & peut-être même en hiver. Qu'il nous soit permis de dire à ce sujet qu'il est bien étonnant que ces deux passages du plus ancien & du plus grand des poëtes ayent échappé à Pline, lui qui prétend qu'Homere n'a jamais fait mention que des bains chauds. Virgile, appuyé

ans doute de l'autorité de Caton & de Varron, dit que les premiers habitans de l'Italie plongeoient leurs enfans dans les fleuves & même dans la neige pour leur endurcir le corps. Les Spartiates, les anciens Germains & les Celtes en faisoient autant, & cette coutume est encore aujourd'hui en usage chez quelques peuples du nord & dans les deux Indes.

Il est évident par ce qui nous reste des bains des anciens Romains & par les descriptions qu'on nous en a laissées, qu'il n'en étoit aucun qui n'eût sa piscine ou son *baptistere*, c'est-à-dire, un réservoir d'eau froide assez grand pour pouvoir y nager. Pline rapporte qu'au tems d'Auguste l'usage s'étoit déja introduit de se faire jetter de l'eau froide sur le corps en sortant du bain chaud. Chez les Macédoniens les bains d'eau froide étoient pratiqués même par les femmes en couche, & Polien nous apprend que Philippe voulant se défaire d'un Général de Tarente, prit pour prétexte qu'il étoit trop délicat, & qu'il ne se lavoit jamais que dans des bains préparés.

La religion contribua encore plus

à établir chez les anciens l'usage des bains froids, que le plaisir & l'exercice. Les historiens ont observé qu'il n'étoit point de nation qui ne fût persuadée qu'on étoit infiniment plus agréable à ses Dieux après s'être lavé dans de l'eau froide : de-là les lustrations des Egyptiens, & les superstitions infinies des Grecs, des Romains & des barbares. Voyez dans Théophraste, ce *dévot* qui ne passoit jamais devant une fontaine sans s'y baigner la tête.

Il seroit étonnant que l'usage des bains froids étant aussi fréquent chez les anciens, les médecins de ces tems-là n'en eussent pas observé les effets : aussi l'ont-ils fait de maniere à mériter notre admiration. Les observations qu'ils ont faites à ce sujet sont si exactes & si judicieuses, que toutes les découvertes modernes n'ont servi qu'à nous faire sentir la nécessité de nous y conformer.

Les Egyptiens ont été sans contredit les premiers des anciens peuples qui ayent cultivé la médecine : ils la transmirent aux Grecs ; mais comme aucun de leurs ouvrages ne nous est

parvenu, il seroit bien difficile d'apprécier leur mérite relativement à cette partie des connoissances humaines; d'ailleurs l'Egypte fut long-tems inaccessible aux étrangers, comme l'est aujourd'hui le Japon; & lorsqu'il fut permis à leurs voisins d'y pénétrer, le langage & lés caracteres mystérieux dont les Prêtres affectoient d'envelopper leur doctrine, la rendoient impénétrable. Du reste, Homere assure que les médecins Egyptiens l'emportoient sur ceux du reste des nations, & que ce fut d'une reine d'Egypte qu'Helene apprit l'usage de l'opium: car s'il faut en juger par les effets, c'est-à-dire, par la propriété d'enyvrer légerement, de réjouir & de procurer l'oubli des maux & le sommeil, il n'y a pas lieu de douter que ce ne fût là le *Népente* d'Helene: d'ailleurs, mille ans après, les femmes de Diospolis se servoient encore de cette drogue, ainsi que Diodore l'atteste; d'où lui est venu sans doute le nom de suc thébaïque, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Herodote, dont le témoignage ne doit jamais paroître suspect lorsqu'il

parle des choses qu'il a vues lui-même, nous apprend que de son tems la médecine étoit partagée en différentes parties en Egypte, & que chacune d'elles étoit enseignée par un professeur particulier, ainsi qu'on le pratique aujourd'hui dans les grandes universités de l'Europe.

Isocrate dit que les médecins Egyptiens proscrivoient les médicamens trop actifs, & qu'ils avoient pour maxime de ne jamais violenter la nature, d'aller toujours au plus sûr, en adaptant les remedes aux alimens & au régime de vivre. Ne sont-ce pas là les procédés des meilleurs médecins de nos jours ?

Les écrits des anciens médecins Grecs renferment des vérités physiques si lumineuses, si fécondes en conséquences utiles, & en même tems tant de puérilités & d'absurdités, qu'il n'y a guere lieu de penser que la plupart de ces vérités ayent été le produit des recherches des Grecs ; il est bien plus raisonnable de croire que les Grecs les devoient à un autre peuple plus instruit & plus philosophe : & qui ne sait pas que ce fut en Egypte

que

que Thalès, Pythagore & Démocrite, dont Hippocrate fut le disciple, allerent puiser leurs opinions ? Ce qui est de certain, c'est que lorsque l'Egypte perdit sa puissance, sa doctrine & sa liberté, on vit les sciences & la médecine dépérir sensiblement dans la Grece, jusqu'à ce qu'enfin les ténebres de l'ignorance s'étendirent sur toute l'Europe. Ces ténebres n'ont disparu que depuis que les Médecins se sont attachés à l'étude des ouvrages des Grecs, & qu'ils ont mis leurs excellens préceptes en œuvre, c'est-à-dire, depuis environ 200 ans. Mais ce n'a été qu'au siecle passé que, selon la méthode admirable des premiers disciples des Egyptiens, on est parvenu, au moyen de l'observation & du raisonnement, à porter la médecine au degré de perfection où elle se trouve aujourd'hui.

Or si les Médecins Egyptiens possédoient à fond les principes de leur art, comme il n'est guere possible d'en douter, c'est certainement d'après des observations bien suivies & des connoissances bien fondées de la na-

ture & des forces du corps humain, qu'ils ont introduit ou conservé l'usage du bain d'eau froide. Euripide voyageant en Egypte avec Platon, fut attaqué d'une maladie dangereuse, dont il fut promptement guéri par quelques bains d'eau de mer.

On trouve dans Hippocrate une infinité de vestiges de la médecine excellente & philosophique des Egyptiens, & entr'autres l'usage des bains froids; il paroît même que ce grand homme en possédoit la véritable théorie: mais pour s'en convaincre il ne faut lire Hippocrate qu'après s'être enrichi de tout ce que les découvertes modernes nous ont appris sur la nature de l'eau froide & sur la structure & la disposition des parties externes de notre corps, qui en reçoivent la premiere impression.

Après avoir parlé de l'usage que les anciens faisoient de l'eau froide, passons à l'examen de ses effets.

Le feu, cet élément que la main du Créateur a répandu dans toute la nature, qui pénetre tous les corps & resplendit dans tout l'univers, excita tellement l'admiration des premiers

philosophes, que la plûpart d'entr'eux se voyant dans l'impossibilité d'en approfondir l'essence, le regarderent comme une chose divine : quelques-uns même allerent jusqu'à l'adorer.

L'effet le plus merveilleux, le plus universel, & propre uniquement du feu, c'est de se mêler avec les autres corps, & de les raréfier tous, soit solides, soit fluides, soit mixtes. Au contraire, l'effet principal & le plus universel du froid, qui n'est autre chose que la diminution ou l'absence du feu, c'est de resserrer tous les corps dans toutes leurs dimensions, en rapprochant les parties extrêmes du centre, comme l'enseigne l'expérience. La dilatation de l'eau, lorsqu'elle vient à se glacer, ne contredit point notre proposition. Cette augmentation de volume n'a d'autre principe que l'interposition de l'air dans les molécules de l'eau.

Le degré de chaleur de l'eau, comme celui de l'atmosphere, est toujours au-dessous de la chaleur du sang humain : de-là il est aisé de comprendre quel effet doit produire son contact à la superficie de notre corps :

elle y agira d'abord par ce nouveau degré de froid, en resserrant & crispant sa surface : en second lieu, par sa pression, jointe à celle de l'atmosphere qui l'environne ; ensorte que la pression de l'eau sur les corps qui sont en contact avec elle, est toujours relative à la hauteur de la colonne, avec laquelle elle presse, & à l'intensité de son refroidissement.

Donnons une idée légere de la structure du corps humain ; la premiere chose qui se présente à nos yeux, c'est l'épiderme ou la cuticule. L'épiderme est formé d'un amas infini de petites écailles qui tiennent les unes aux autres, & qui sont percées d'une infinité de pores dont les uns sont les extrêmités des vaisseaux excréteurs & artériels, qui portent au-dehors la matiere de la sueur & de la transpiration. Les autres sont les orifices des veines, qui servent à rapporter dans l'intérieur du corps l'air & l'eau qui s'y trouvent répandus : elles donnent aussi l'entrée aux parties les plus fines, les plus déliées & les plus mobiles des médicamens qu'on applique à leur surface. Ces veines

s'appellent vaisseaux absorbans. Les anciens n'en admettoient qu'une seule espece, & Bellini même de nos jours a pensé à ce sujet comme les anciens. Au-dessous de la cuticule se trouve le corps réticulaire de Malpighi : il donne passage non-seulement à tous ces vaisseaux, mais encore aux extrêmités des papilles nerveuses, qui sont le siege & l'organe immédiat du sentiment. Ces papilles ont leur base dans la peau, qui est une forte membrane tissue de fibres tendineuses & extrêmement élastiques. La peau sert d'appui à un amas infini de petits vaisseaux sanguins, artériels & veineux, qui sont entrelacés dans sa substance : sous la peau se trouve le corps graisseux ; ensuite on découvre les muscles, les vaisseaux sanguins de toute espece, grands & petits, & enfin la charpente osseuse qui donne la solidité & la consistance à toute la machine.

L'effet que l'eau froide produit d'abord sur le corps humain, est de comprimer par son poids toute la surface des parties molles contre la charpente osseuse qui les soutient, de con-

tracter les parties qui sont susceptibles de sentiment ou de ressort, comme les vaisseaux, les nerfs, les muscles, enfin de condenser tous les fluides qui roulent dans ces vaisseaux. Cette pression & cette crispation n'arrivent jamais que le ressort de ces parties n'en soit augmenté. De-là l'accélération du mouvement des fluides, accélération d'autant plus salutaire, que leur éloignement du cœur ne les dispose que trop à séjourner.

En second lieu, elle diminue la transpiration par la contraction des orifices des tuyaux excréteurs, elle augmente la souplesse & la flexibilité de ces parties, au lieu que les bains chauds produisent un effet tout opposé. La balance statique nous apprend que dans ceux-ci l'on perd jusqu'à vingt onces chaque fois; d'où naît l'épuisement & cette rigidité des fibres qu'on éprouve lorsqu'on en fait un usage trop continué.

Mais ce n'est pas seulement sur la surface du corps que le bain froid opere; il y a une telle correspondance entre toutes les parties de la machine, au moyen des nerfs qui

ſont eux-mêmes le principe du ſentiment & du mouvement, que cette premiere impreſſion de froid, occaſionnée par le contact de l'eau, ſe communique en un inſtant dans toute l'économie animale. Bientôt par une loi générale & commune à tous les corps qui ſont capables de reſſort, toutes les parties ſolides ainſi contractées, reviennent ſur elles-mêmes, redoublent de force & d'action, pouſſent les fluides avec plus de violence, les diviſent davantage, & en augmentent la vélocité : de-là cette chaleur douce & agréable qu'on éprouve après les bains froids : de-là encore l'abondance des ſécrétions, de celle ſur-tout qui s'opere dans le cerveau pour le beſoin & l'intérêt commun de toute la machine.

Mais comme le bain n'agit ſur le corps humain que relativement à ſes forces, il s'enſuit qu'il faut ſçavoir les apprécier dans chaque individu, & connoître toutes les précautions qu'exige l'uſage d'un remede de cette importance. Les anciens avoient d'excellentes obſervations là-deſſus. Le célebre Agatinus, qui exerçoit la mé-

decine à Rome sous Trajan & qui fut le maître d'Archigene, avoit écrit sur cette matiere ; mais il ne nous reste de ses ouvrages qu'un excellent fragment, qu'Oribase nous a conservé.

Une des précautions les plus essentielles est celle qui regarde la température du bain. Les anciens qui n'avoient point de thermometre, s'en rapportoient à cet égard au jugement des sens. Gallien prétend que pour bien supporter l'eau froide, il faut avoir de la force & du nerf dans l'ame ; l'on a remarqué en effet que les personnes vigoureuses recherchent & aiment le bain d'eau froide préférablement aux autres hommes. Horace a immortalisé la fraîcheur de la fontaine qui couloit à sa maison de campagne, & Seneque prenoit les bains d'eau froide même au mois de Janvier. Aujourd'hui que nous sommes plus en état de mesurer la température du chaud & du froid, on pense que l'eau la plus propre à cet usage est celle qui est de trois ou quatre degrés au-dessous de la température de l'air environnant, ce qui répond à-peu-près au cinquantieme degré du dernier

thermometre construit avec le mercure. Qu'on ne croye donc pas que les bains froids soient aussi dangereux que le prétendent certains auteurs : des milliers d'exemples de gens qu'on a retirés vivans de dessous les glaces & les neiges où ils étoient ensevelis, prouvent assez que quand on a le corps d'ailleurs bien constitué, quand les parties sont susceptibles de force & de ressort, quand le cœur peut repousser l'impétuosité du sang qui reflue vers les ventricules dans l'instant du contact de l'eau, le bain froid, loin d'être dangereux, est très-salutaire. Alexandre le Grand s'évanouit dans les eaux froides du Cydnus, & le premier des Frederics perdit la vie dans le même fleuve ; mais dans quelle circonstance ces deux grands hommes s'y plongerent-ils ? Tous deux étoient brûlés par l'ardeur du soleil, couverts de poussiere & de sueur, & excédés de fatigue. Faut-il s'étonner que le sang étant prodigieusement raréfié par la chaleur & la fatigue, & venant à s'accumuler tout-à-coup dans le ventricule droit par la contraction subite extérieure, le cœur ait cédé à l'ef-

fort, & n'ait pu surmonter cette résistance ? D'ailleurs la constitution particuliere de ces deux héros, & peut-être encore le trop long séjour qu'ils firent dans une eau extrêmement froide, purent très-bien occasionner leur accident. Mais les bains chauds en ont produit de bien plus funestes, & combien n'en produisent-ils pas encore tous les jours ?

Du reste il est important de ne jamais entrer dans l'eau froide qu'après un long repos, lorsque la digestion est faite, & que tout est calme dans la machine : on doit sur-tout éviter ce bain lorsqu'on a quelque partie du corps trop foible, sujette à quelque hémorraghie, ou attaquée de quelque obstruction considérable ; enfin il faut y rester d'autant moins, que l'eau sera plus froide.

Avant de finir, observons que le propre du bain froid étant de favoriser la circulation & de diminuer le diametre des vaisseaux, Celse a eu raison d'assurer que l'eau froide étoit merveilleuse pour la tête, & que quand cette partie est infirme, on n'a rien de mieux à faire que d'y en verser

dessus en toute saison, & de s'en laver en même tems le visage. Ceux qui sont familiers avec les écrits d'Hippocrate, se rappellent que dans les fievres & les maladies aiguës, ce grand homme appliquoit très-souvent à la tête différentes matieres froides; & Sersanus nous apprend qu'Avicenne son maître, qui pendant cinq cens ans tint le sceptre de la médecine, ne se guérit lui-même d'une fievre ardente que par des fomentations de neige.

En un mot, les Romains ne connurent rien de plus propre à conserver & même à rétablir la santé, que l'usage des bains froids. L'utilité de cet exercice se fera sentir aisément à quiconque s'occupera de l'origine véritable & méchanique des maladies, & non de ces descriptions puériles & chimériques dont les charlatans bercent la pauvre populace.

Quantité de maux, & quelquefois les plus considérables, sont occasionnés par la lenteur & la ténacité des liquides, par le défaut de proportion dans le mêlange de leurs parties, comme aussi quelquefois par leur trop grand volume ou par leur peu de soli-

dité. Dans tous ces différens cas les bains froids sont d'une utilité connue & éprouvée. C'est avec de l'eau du Xanthe, que les compagnons d'Hector rappellerent ce héros à la vie lorsqu'il tomba renversé par l'énorme pierre que le terrible Ajax lui avoit lancée. Hippocrate rendit au jour une femme évanouie, qu'on croyoit morte, au moyen de quatre seaux d'eau froide qu'il lui fit jetter sur le corps. Dans les défaillances, dans les paralysies, les convulsions & toutes les maladies du nerf, ce Médecin ne propose point d'autre remede

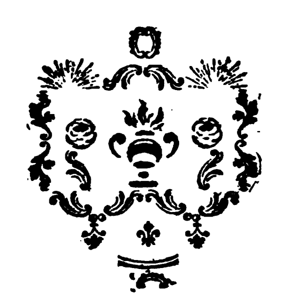
On sçait que Musa guérit Auguste de la maladie dont il fut attaqué à son retour de la Biscaye avec des fomentations & des gargarismes d'eau froide: cette maladie avoit été occasionnée par un cautere ou une fluxion très-abondante & très-opiniâtre qui s'étoit jettée sur toute l'étendue de la membrane pituitaire & de la trachée-artere : elle étoit sans aucun ulcere manifeste, & ressembloit assez à la maladie qui est si commune en Angleterre.

Dion accuse mal-à-propos le Médecin Musa d'avoir fait périr le

jeune Marcellus en le traitant peu de tems après de la même maniere. Ce jeune Prince mourut en effet dans le bain ; mais c'étoit aux eaux thermales de Baïes, comme nous l'apprend Properce ; d'ailleurs si l'on fait attention que Dion vivoit deux cens ans après cet événement, & que cet auteur chagrin & satyrique s'attache sans cesse à flétrir la mémoire des plus grands hommes, son témoignage ne sera pas d'une grande valeur.

Enfin l'usage des bains froids, cet usage si salutaire, consacré par la religion & par la sagesse des peuples les plus célebres de la terre, est tombé parmi nous comme tant d'autres portions des moeurs antiques, & vraisemblablement mes efforts ne le rappelleront pas ; mais j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'avertir mes compatriotes & de traiter méthodiquement une partie sur laquelle nous n'avons encore rien de satisfaisant ; d'ailleurs j'ai voulu donner un essai du procédé qu'il seroit à desirer qu'on suivît dans l'examen de tous les remedes connus bons ou mauvais : j'aime cependant à croire que nous ne négligerons pas

toujours l'usage que je propose. Quelques nations de l'Europe l'ont renouvellé, & il s'étend de jour en jour. Les Anglois en ont donné les premiers l'exemple : craindrions-nous de nous y conformer ? & se peut-il qu'un seul d'entre nous ignore que sans les découvertes & les travaux de ce peuple, la médecine moderne ne seroit peut-être pas encore sortie des ténebres où elle étoit ensevelie avant les jours heureux de l'immortel Harvée ?





*LETTRE adressée à M. de Voltaire, par M. Murphy, Comédien Anglois, Auteur d'une tragedie de l'*Orphelin de la Chine.

MONSIEUR, un auteur Anglois qui vous adresse une lettre, aura tout l'air de traiter avec l'ennemi; car non-seulement une guerre cruelle déchire nos deux nations rivales; mais encore vous paroissez nous avoir déclaré depuis quelque tems une guerre particuliere dans plusieurs de vos écrits. Toutes les fois qu'il est question des Anglois, vous ne manquez pas de les traiter de *féroces Insulaires*. Vous prétendez que, si nous sommes instruits, c'est votre pays qui nous a donné des leçons; que la même cause qui nous a privés du génie de la peinture & de la musique, nous a refusé aussi le véritable esprit de la tragédie; qu'en fait de goût & d'élégance dans la composition, les autres peuples nous ont bien surpassés; en un mot, selon vous, nous sommes encore

barbares. Ce ton de prévention défigure presque toutes vos pieces fugitives. Cependant l'esprit d'humanité qui respire dans vos ouvrages, & le zele ardent dont vous paroissez animé pour l'honneur des lettres, ont engagé l'auteur du drame anglois de l'Orphelin de la Chine, quoique *obscur Insulaire*, à vous proposer avec liberté & avec confiance quelques réflexions. Puisque j'ai osé mettre sur notre théâtre un sujet sur lequel vous avez exercé vos rares talens, & que je n'ai pas craint d'essayer mes forces à tendre l'arc d'*Ulysse*, je dois me justifier auprès de vous de m'être écarté de votre plan, & d'y avoir substitué une intrigue nouvelle.

Les remarques qu'un de nos plus excellens critiques (M. *Hurd*) a faites sur l'Orphelin de la maison de *Tchao*, dans son commentaire sur *Horace*, m'ont d'abord fait naître l'idée de m'exercer sur ce sujet. Cette piece, que le Pere *du Halde* nous a conservée, joint à beaucoup de confusion & d'irrégularité quelques traces de ressemblance avec les grands modeles de l'antiquité. Mais j'ai cru voir

un défaut dans la maniere dont le Mandarin sauve l'Orphelin, en sacrifiant, sans effort, son propre fils à sa place. J'en ai été d'autant plus frappé, que le sujet fournissoit une assez belle occasion de peindre les combats de la tendresse paternelle, dans une épreuve si terrible. Il me parut donc, que, si l'on pouvoit engager dans l'intrigue le pere & les deux jeunes gens d'une maniere naturelle & vraisemblable, & non enveloppée d'un nuage impénétrable, comme l'énigme de l'*Héraclius* de Corneille, il en résulteroit plusieurs situations, où l'on pourroit émouvoir les affections du cœur les plus tendres & les plus sensibles : mais je sentois en même tems que cet ouvrage étoit au-dessus de mes forces.

Dans ces sentimens, Monsieur, j'appris avec plaisir, que vous aviez donné à Paris votre Orphelin de la Chine. J'en souhaitois ardemment la lecture, persuadé qu'un écrivain tel que vous ne manqueroit pas de saisir tous les incidens frappans qui sortent naturellement d'un sujet si fécond, & qu'il y mettroit en mouvement tous les ressorts du pathétique. Sans être

absolument trompé dans mon attente ; je vous avoue, Monsieur, que je le fus à quelques égards. Je vis que vous étiez entré dans votre sujet par le centre de l'action. Les alarmes commencent avec la piece, & après le récit qui concerne *Gengis-Kan*, vous préparez les événemens dans le premier acte en vrai poëte,

Meum qui pectus inaniter angit,
Ut Magus.

Au commencement du second acte ; vous remuez nos passions en maître ; mais bientôt, semblable à un rameur qui ayant d'abord épuisé toutes ses forces, est obligé de rallentir subitement ses efforts, M. *de Voltaire* m'a paru tomber tout d'un coup. Le tumulte des passions ne nous agite plus, & l'intérêt disparoît. *Gengis-Kan* s'amuse à raisonner de politique ; la tendresse d'une mere que les cris de la nature appellent au secours de son fils, est entremêlée de récits froids & inanimés. Comme il faut un *rôle pour l'Amoureux*, le vainqueur sauvage de tout un peuple devient sur le

champ *le Chevalier* Gengis-Kan, ne cédant en rien au ſoupirant le plus parfait qui ait jamais promené ſes chagrins au jardin des Thuileries. Je me rappellai alors, Monſieur, vos propres paroles, qui expriment ſi bien ce goût mâle & judicieux que l'Europe vous connoît. « Quelle place, » dites-vous, pour la galanterie que » le parricide & l'inceſte qui déſolent » une famille, & la contagion qui ra» vage un pays? Et quel exemple plus » frappant du ridicule de notre théâ» tre & du pouvoir de l'habitude, » que Corneille d'un côté qui fait dire » à *Theſée* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus
funeſte.

» Et moi qui, ſoixante ans après lui, » viens faire parler une vieille Jocaſte » d'un vieil amour, & tout cela pour » complaire au goût le plus fade & » le plus faux qui ait jamais cor» rompu la littérature ». Je vous avoue, Monſieur, que Gengis-Kan, au moment où il donne des chaînes à

une nation entiere, & où, en usurpant la couronne, il fait massacrer toute la Famille Royale, à l'exception d'un seul enfant qu'il recherche avec acharnement, me paroît exactement dans le cas de l'amoureux *Œdipe* au milieu des horreurs de la peste : *Nunc non erat hic locus*. Que cet excellent ouvrage, ce chef-d'œuvre de votre pays, l'*Athalie* de Racine, seroit défiguré par une intrigue galante, dans laquelle on introduiroit un tyran faisant l'amour à la femme du Grand-Prêtre, ou dans laquelle *Joad* nourrissant pour *Athalie* une ardeur secrete, répondroit à ceux qui lui demanderoient quels ordres il veut donner pour le salut de son pays : *aucun*. Voilà cependant le langage que vous faites tenir à un conquérant du Nord : vous le faites soupirer pour la femme d'un Mandarin qui n'a aucun moyen de lui résister, & qui n'étant pas alliée à la Famille Royale, ne pourroit, en lui donnant la main, l'affermir davantage sur le trône qu'il a usurpé. Mais à quoi bon insister sur ces observations avec vous, Monsieur, qui croyez que l'amour doit dominer en tyran dans une

tragédie, ou n'y point paroître du tout, parce qu'il n'eſt pas fait pour la ſeconde place? avec vous, à qui il paroît ridicule que *Néron* ſe cache derriere une tapiſſerie, pour entendre les diſcours de ſa maîtreſſe & de ſon rival? La néceſſité de remplir la longue carriere d'une tragédie par un amour épiſodique, eſt ſans doute ce qui vous a fait tomber dans cette erreur: j'oſe l'appeller erreur, parce que j'ai obſervé que cette ſtérile reſſource avoit été employée par pluſieurs écrivains modernes. Dans preſque tous les ouvrages dramatiques que j'ai lus, le ſcélérat de la piece eſt amoureux de quelque honnête femme, & les ſcenes entre ces deux perſonnages, m'ont toujours paru ennuyer & fatiguer les auditeurs; celles même qui ſont parées de toutes les graces d'un ſtyle auſſi ſéduiſant que le vôtre, qui ſçait embellir tous les ſujets.

Pour moi, Monſieur, qui ne fais que manier le crayon, & qui n'ai pas comme vous le talent de répandre ſur les objets ces couleurs vives & durables d'une belle imagination, j'aurois eſſayé vainement de ſoutenir cette

conservation de ce Roi enfant n'est pas importante pour eux, nous ne nous y intéressons que foiblement. D'ailleurs, la coqueluche, la petite vérole, ou quelqu'autre maladie funeste à l'enfance, pourra l'enlever dans ses premiers ans : au lieu que lorsqu'il sera devenu homme, qu'il sera l'un des principaux agens de la piece, & qu'il y aura un complot formé pour détruire les oppresseurs de son pays, & les bourreaux de sa famille, le zele du mandarin sera animée par de bien plus puissans motifs, & dans ce cas, son devoir même l'obligera, pour ainsi dire, à sacrifier son fils au bien de sa patrie. Chez vous, Monsieur, je ne vois pas trop à quoi peut aboutir ce grand zele de *Zamti.* Ses espérances sont au moins si éloignées, qu'elles deviennent presque chimérique ; & comme d'ailleurs l'histoire nous assure que les tartares ont été chassés de la Chine, non dès leur entrée dans ce pays-là, mais après plusieurs années de possession, & lors même qu'ils purent s'incorporer avec les vaincus, en adoptant leurs usages & leurs loix, j'ai cru devoir revenir à mes premieres idées.

idées. Je ne ſçais ſi j'y ai été trop attaché, ou ſi mes raiſonnemens ſur la conduite de votre piece ſont juſtes; c'eſt ce que j'abandonne à votre déciſion & à celle du public. Vous trouverez, Monſieur, dans mon ouvrage pluſieurs traits empruntés de votre élégante tragédie, & vous vous appercevrez que j'ai ſouvent ſuivi vos traces. Je n'ai pas beſoin d'apologie là-deſſus, ni vis-à-vis du public qui a applaudi pluſieurs des morceaux qui vous appartiennent, ni vis-à-vis de vous qui ſçavez ſi bien que je n'ai fait que ſuivre l'exemple de pluſieurs écrivains fameux, tels que *Boileau*, *Corneille* & *Racine*, chez vous; *Milton*, *Addiſon* & *Pope* en Angleterre. J'ai lu quelque part que vous aviez dit fort agréablement, à propos de l'uſage fréquent que le célebre *Métaſtaſe* faiſoit de vos pieces pour enrichir les ſiennes : *Ah le cher voleur! il m'a bien embelli.* Pour moi, Monſieur, je ſuis bien loin de prétendre à ce talent d'embellir : profiter de mes lectures & perfectionner mes productions, voilà tout ce que je puis eſpérer, & ce que je me flatte d'avoir fait, en emprun-

tant des traits, non-seulement de vos ouvrages, mais encore de ceux des anciens. Si les autorités que je viens de citer ne suffisoient pas pour ma justification, j'en pourrois encore citer une très-respectable. C'est celle de M. *de Voltaire* lui-même que j'ai souvent trouvé sur les pas de *Shakespeare*, quelque peu de cas qu'il paroisse faire d'ailleurs des talens extraordinaires de ce grand homme : car nous avons remarqué, nous autres *Insulaires*, que vous vous plaisiez à relever les fautes du plus grand génie qui ait existé depuis *Homère*, lors même que vous l'imitez. Aussi un homme d'esprit de ma connoissance prétendoit que, lorsque, dans la préface d'une tragédie, vous traitiez *Shakespeare* comme un sauvage ivre, c'étoit un pronostic toujours sûr que votre piece lui seroit plus favorable.

Si les grandes scenes que présente *Shakespeare*, si les traits hardis dont il a peint toute la nature, ces forêts sombres, ces déserts horribles, ces plaines brûlées, ces montagnes & ces rochers énormes, sur le sommet desquels on voit sans cesse briller les

éclairs & l'on entend gronder la foudre : si ces tableaux terribles ne frappent pas l'imagination de M. *de Voltaire*, puis-je me flatter que la régularité pénible de ma piece pourra lui plaire un moment ? Si elle ne lui paroît pas une farce monstrueuse, c'est tout ce que je puis raisonnablement attendre ; mais quel que soit le jugement que vous porterez de cette tragédie, je vous prie, Monsieur, de ne point juger par elle du goût de la nation Angloise, ni de l'état actuel de notre littérature. Ce que vous avez dit de vous-même avec trop de modestie, pour faire honneur à votre nation, je puis l'avancer avec vérité de l'auteur de l'*Orphelin* Anglois, qui est l'un des plus médiocres poëtes qui existent en Angleterre. Il est vrai cependant que la piece a été reçue avec des applaudissemens peu communs, & que j'ai reçu des marques singulieres d'estime de beaucoup de personnes de la premiere distinction ; mais permettez-moi de dire en même tems, que ceux mêmes qui m'ont accordé leurs suffrages, ont vû les défauts de ma piece aussi-bien que si elle avoit été examinée par

l'Académie *des belles-lettres*. La nation Angloise est généreuse, Monsieur : les moindres étincelles de talent trouvent toujours chez elle les plus grands encouragemens. D'ailleurs je dois vous avertir d'une chose, au cas que vous découvriez des traces de barbarie dans le style & dans la fable de cette tragédie : c'est que, si vous aviez été présent à la représentation, vous auriez vu une pompe de spectacle, ordonnée avec une bienséance inconnue sur la scene Françoise. Les acteurs qui ont exécuté les rôles de *Zaphimri* & d'*Hamet* l'ont fait d'une maniere si intéressante, que vous auriez regretté de n'avoir pas enrichi votre piece de ces deux caracteres, sur lesquels votre pinceau enchanteur auroit répandu toutes les graces du coloris. Vous auriez vu *Zamti* rendu par un acteur, dont les rares talens sont capables d'ajouter encore du pathetique & de l'harmonie à *Shakespeare* même, & ont déja embelli plusieurs de vos propres scenes sur le théâtre Anglois.

Enfin, Monsieur, je vous prie de croire qu'en composant cette tragédie, je n'ai point eu l'idée de lutter

contre un écrivain aussi célebre que vous l'êtes : j'ai été excité par un motif plus modeste, *propter amorem quod te imitari aveo.* Si j'ai pu approcher de vous, même de très-loin, c'en est assez pour satisfaire mon ambition.

Je suis, &c.

A Londres, le 30 Avril 1759.

Réflexions sur la Lettre précédente.

VOILA un exemple de critique très-vive & très-sévere, sans aigreur & sans personnalité : & c'est un étranger qui nous donne cet exemple ; c'est un Anglois qui, en censurant le meilleur poëte d'une nation rivale de la sienne, s'est permis cette modération. Mais en applaudissant au ton d'estime & d'égards avec lequel M. *Murphy* attaque la piece de M. *de Voltaire*, nous sommes bien éloignés de convenir de la justesse de toutes ses remarques. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion détaillée sur ce sujet ; mais nous observons en général, que l'auteur Anglois n'a pas

ſaiſi dans ſon vrai point de vûe l'*Orphelin* de M. *de Voltaire*. Le reproche qu'il fait à cette piece de manquer d'intérêt, eſt de ſa part une erreur de principe plutôt que de ſentiment. Il en cherche la cauſe dans l'époque où notre poëte a pris l'orphelin, & il ſe trompe dans la cauſe comme dans l'effet. Il prétend qu'on ne peut pas s'intéreſſer vivement à un enfant encore au berceau, & il a raiſon : mais il ne fait pas attention que cet enfant dont le ſalut fait le reſſort principal de l'action, n'eſt pas pour cela l'objet immédiat de l'intérêt; que ce ſont les combats violens de la nature & du patriotiſme qui nous agitent & nous troublent; que c'eſt ſur *Zamti* & ſur *Idamé* que tous nos ſentimens vont ſe réunir, & que ſi nous prenons quelque intérêt au ſort de l'orphelin, ce n'eſt qu'un intérêt ſecondaire & réfléchi, dont le principe eſt dans celui que nous inſpire la ſituation terrible d'un pere qui immole ſon fils à ſon Roi, & d'une mere tendre qui ne peut réſoudre ſon cœur à ce barbare ſacrifice. En développant & en appliquant cette obſervation, on verra que la

plûpart des critiques de M. *Murphy* tombent à faux: il en eſt de même pour l'Andromaque. Nous nous attendriſſons pour cette mere déſolée, nous partageons les tourmens de trois amans malheureux; mais à qui *Aſtia nax* a-t-il jamais fait répandre une larme? On voit par ce que nous venons de dire, que cette grande reſſemblance que M. *Murphy* trouve entre *Andromaque* & l'*Orphelin* de M. *de Voltaire*, n'eſt pas trop bien fondée. Outre que le ſalut de l'orphelin eſt d'une toute autre importance que celui d'Aſtianax, il eſt aiſé de remarquer combien ces deux drames different entr'eux, & par la nature de l'action, & par la conduite, & par les mœurs, & par les ſituations.

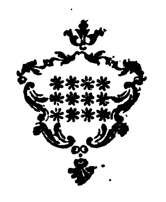
Il n'eſt pas auſſi aiſé de juſtifier l'amour de Gengis-Kan pour *Idamé:* on ne peut pas ſe diſſimuler, que ce ne ſoit un moyen & trop foible & trop romaneſque pour la grandeur & l'importance du ſujet; il n'y a pas aſſez de proportion entre ce moyen & les effets qu'il produit. Mais en convenant de ce défaut, il faut convenir auſſi qu'il en réſulte une clarté conti-

nue, & cette simplicité admirable qui fait une des principales beautés de tout ouvrage dramatique.

Il nous reste un mot à dire sur la partialité & l'injustice dont M. *Murphy* accuse M. *de Voltaire*, à l'égard des Anglois. Il y a long-tems qu'on fait ici un reproche bien opposé à M. *de Voltaire*; on s'est plaint plus d'une fois à Paris qu'il disoit trop de bien des Anglois; on se plaint à Londres qu'il en dit trop de mal; il faut conclure qu'il en a dit à-peu-près la vérité. Nous n'opposerons aux reproches de M. *Murphy* que ce passage d'un des derniers opuscules de M. *de Voltaire.*

» La devise du célebre Ministre » d'Etat Walpole, *fari quæ sentiat*, est » la devise des philosophes Anglois. » Ils marchent plus ferme & plus loin » que nous dans la même carriere; ils » creusent à cent pieds le sol que nous » effleurons. Il y a tel livre François » qui nous étonne par sa hardiesse, & » qui paroîtroit écrit avec timidité, » s'il étoit comparé avec ce que vingt » auteurs Anglois ont écrit sur le même » sujet.... Les François n'ont osé

» penser qu'à demi, & les Anglois
» qui ont volé jusqu'au ciel, parce
» qu'on ne leur a point coupé les aîles,
» sont devenus les précepteurs des
» nations. Nous leur devons tout,
» depuis les loix primitives de la gra-
» vitation, depuis le calcul de l'infini
» & la connoissance précise de la lu-
» miere, si vainement combattue,
» jusqu'à la nouvelle charrue & à l'in-
» sertion de la petite vérole, combat-
» tues encore ».



MÉMOIRES sur la vie de George-Frederic Handel; tirés d'un ouvrage Anglois.

LE public nous sçaura gré sans doute de notre empressement à lui faire connoître un des plus grands musiciens qui ayent jamais existé. En effet, s'il est vrai, comme il ne l'est malheureusement que trop, que nous naissons à la peine, beaucoup plus qu'au plaisir, & que ce dernier sentiment soit aussi superficiel & aussi rapide, que l'autre est profond & durable; quelle reconnoissance ne devons-nous pas à ceux de nos semblables, qui ont consacré leurs talens & leurs travaux à se distinguer dans un art, qui fait perdre jusqu'au souvenir de toute espece d'impressions douloureuses, qui nous rend notre existence plus chere, nous donne de notre être l'idée le plus sublime, nous agite sans nous fatiguer, nous transporte sans nous faire violence; qui nous affranchissant enfin de tout sentiment de besoin & de re-

gret, ſatisfait pleinement tous nos ſens, toutes nos facultés, toute notre ame.

George-Frederic Handel étoit né à Hall, dans le cercle de la haute Saxe, le 24 Février 1684. Son pere étoit Médecin & Chirurgien dans cette ville; ayant été appellé à la Cour du Duc de Saxe-Weiſenfels, il y mena ſon fils, qui entroit dans ſa ſeptieme année. A cet âge, le jeune Handel avoit fait des progrès incroyables dans la muſique, & il n'avoit eu de maître que le penchant naturel qui le portoit invinciblement vers ce bel art. Il eſt bien étonnant que de bons philoſophes ayent prétendu prouver que tous les hommes naiſſent avec des diſpoſitions égales pour tous les arts & pour toutes les ſciences, & que l'éducation ſeule donne les talens & le génie, forme les poëtes & les peintres, les gens d'eſprit & les ſots. Quand les preuves morales, ſur leſquelles on veut établir ce paradoxe, ne ſeroient pas contredites par des raiſons de même genre, & plus fortes encore, ſeroit-ce avec une métaphyſique, néceſſairement vague, obſcure & pré-

caire, qu'on détruiroit les faits innombrables que nous avons sous les yeux? Si la nature de nos idées & de nos sentimens a des rapports si intimes & si marqués avec la nature de nos organes, quelle variété infinie doit naître dans les pensées & dans les sentimens de chaque individu, de la différence infinie de l'organisation? L'action des objets sur les sens, l'action des sens sur l'ame, doit-elle être aussi vive & aussi rapide dans tous les hommes? Les images des objets parviennent-elles à l'ame également pures? Tous les esprits ont-ils la faculté de comparer un aussi grand nombre d'idées? Les combinaisons de l'ame ne doivent-elles pas être plus lentes, plus troubles dans tel homme que dans tel autre, &c? Quelques degrés de plus de sensibilité, de finesse, de perfection dans l'organe de l'ouie ou de la vue, ne donneront-ils pas à ceux qui en sont doués, une aptitude plus marquée, un goût plus dominant pour la musique & la peinture? Nous ne voyons là rien de contraire à la Métaphysique la plus simple & la plus claire. Nous croyons qu'il y a des

hommes qui naissent avec le germe de certains talens. Ce feu caché n'attend qu'une étincelle pour se développer ; alors il se fait jour à travers tous les obstacles, domine toutes les puissances de l'ame, & s'attache invinciblement à son objet. C'est la nature seule qui avoit dit au Corrége : *tu seras Peintre ;* c'est elle qui avoit fait Pascal Geometre, & Handel Musicien.

Nous n'adopterons point toutes les merveilles que la tradition a transmises sur la jeunesse de Handel : on nous dit que dès l'âge de cinq à six ans il avoit appris, sans aucune instruction, à jouer passablement de quelques instrumens ; que son pere, qui le destinoit à l'étude du Droit, fut effrayé de la passion que son fils montroit pour la musique, & que pour étouffer dans sa naissance un goût qui auroit nui à ses vues, il défendit qu'on laissât aucun instrument de musique sous les yeux de son fils. Ces précautions furent inutiles : le jeune Handel, subjugué par l'instinct de la nature, trouva, dit-on, le moyen de se procurer un petit clavessin, qu'il

cacha dans un endroit ſecret de la maiſon, & ſur lequel il alloit s'exercer toutes les nuits, pendant que tout le monde étoit livré au ſommeil. Tout cela manque un peu de vraiſemblance. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut guere douter, ſi les *Mémoires* qu'on nous donne ici ne ſont point un pur roman, que les talens de Handel n'ayent été prématurés, & que ſon génie ne ſe ſoit montré dès l'âge le plus tendre.

Le jeune Handel fut moins gêné dans ſon goût pour la muſique, à la Cour du Duc de Saxe-Weiſenfels; on lui permettoit de jouer quelquefois ſur l'orgue de l'Egliſe, lorſque le ſervice étoit fini. Le Duc l'ayant entendu un jour par haſard, trouva dans ſon jeu quelque choſe qui le frappa, & demanda qui étoit ce Muſicien, qu'il ne connoiſſoit pas. Il fut fort étonné d'apprendre que c'étoit un enfant de ſept ans; il le fit venir, admira un talent auſſi précieux, & voulut en prendre ſoin. Ce prince repréſenta au pere de Handel, que c'étoit une injuſtice & une cruauté que de s'oppoſer à une vocation ſi

marquée, & de vouloir étouffer des diſpoſitions ſi extraordinaires. Ce bon homme avoit de la peine à faire de ſon fils un Muſicien; il ne voyoit, dans ce genre de travail, qu'une profeſſion peu conſidérée dans le monde, & une reſſource incertaine pour ſubſiſter. Mais il ſentit enfin, qu'on ne briſe pas aiſément les penchans que la nature a donnés, & qu'en voulant aſſujettir ſon fils à l'étude des loix, qu'il n'aimoit pas, on n'en feroit qu'un mauvais Juriſconſulte, & on retarderoit par-là les progrès qu'il auroit pu faire dans un art qu'il aimoit, & auquel ſon goût le rameneroit néceſſairement tôt ou tard.

Le jeune Handel, après avoir paſſé quelques mois à la Cour du Duc de Saxe, s'en retourna à Hall. Son pere le plaça chez l'Organiſte de la Cathédrale, nommé *Zachau*, qui avoit quelque réputation. Handel fut bientôt en état de remplir la place de ſon Maître; il apprit ſous lui les principes de l'harmonie, & il profita ſi bien de ſes inſtructions, qu'il compoſoit, à l'âge de neuf ans, la muſique

qu'on devoit exécuter dans la cathédrale.

Handel quitta son Maître, quand il n'eut plus rien à apprendre de lui; ses parens l'envoyerent, en 1698, à Berlin, où il avoit un parent. L'opera de cette Ville étoit alors célebre; ce spectacle étoit soutenu avec éclat, par la magnificence du Roi de Prusse (le grand-pere du Roi régnant), & il étoit dirigé par des Musiciens du plus grand mérite, que les libéralités de ce Prince, ami des arts, avoient attirés d'Italie. Buononcini & Attilio étoient à la tête: le premier avoit plus de génie pour la composition; le second étoit plus habile dans l'exécution; mais ils différoient encore plus par le caractere que par les talens. Buononcini étoit vain & dédaigneux, & ses succès avoient encore augmenté son orgueil. Il regarda le jeune Handel comme un enfant, & le traita avec assez de mépris. Mais Attilio, dont l'ame étoit douce & modeste, le reçut avec bonté. Il fut étonné des progrès qu'il avoit faits, si jeune encore, dans la musique; il admira ses

talens, les fit valoir, l'aida de ses conseils, & le traita comme son fils. Buononcini lui-même ne put, à la fin, lui refuser des éloges. La réputation de son génie parvint aux oreilles du Roi, qui voulut voir Handel, l'entendit, & en fut charmé. Il combla ce jeune homme de présens, lui offrit de l'envoyer en Italie à ses frais, & de le prendre ensuite à son service.

Quelque avantageuses que parussent ces propositions, le pere de Handel ne jugea pas à propos de les accepter; il connoissoit trop bien le caractere du Roi de Prusse, pour soumettre la fortune de son fils à son caprice. Les bienfaits de ce Prince étoient des chaînes pesantes pour ceux qui les recevoient: il aimoit les arts, mais il ne considéroit pas assez les artistes, & il les tyrannisoit, en les protégeant.

Il n'étoit pas convenable que Handel restât à Berlin, après avoir refusé les offres du Roi; il retourna encore à Hall, où il ne resta pas longtems. Il se sentoit un grand desir de voir l'Italie; mais les dépenses du

voyage étoient un obstacle insurmontable : il partit pour Hambourg, où l'opera ne le cédoit qu'à celui de Berlin. Handel, en y arrivant, apprit la mort de son pere. Craignant d'être à charge à sa mere, il prit le parti de donner des leçons de musique, & accepta une place dans l'orchestre. Sa mere lui ayant fait tenir, quelque tems après, une somme d'argent, il la lui renvoya, en y joignant une partie de celui qu'il avoit amassé par son œconomie : ce trait fait l'éloge de son cœur & de sa conduite. Les vertus rendent les talens si respectables, & reçoivent d'eux tant d'éclat ! Pourquoi ne sont-ils pas toujours unis ?

Handel fut bientôt choisi pour être à la tête de l'opera. Un Musicien lui avoit disputé cette place ; mais la supériorité des talens de Handel l'avoit emporté. Cette préférence avoit irrité son compétiteur, au point qu'en sortant un jour de l'orchestre, il porta à Handel un coup d'épée qui lui auroit percé la poitrine, s'il n'avoit été heureusement défendu par un livre de musique qu'il avoit mis sous son habit.

C'eſt dans ce tems-là que Handel compoſa ſon premier opera, & il n'avoit alors que quinze ans. Cet opera, intitulé *Almeria*, eut le plus grand ſuccès, & fut joué trente jours de ſuite. En moins d'une année, il en fit exécuter deux autres (*Florinda* & *Nerone*), qui furent reçus avec les mêmes applaudiſſemens.

Il y avoit alors à Hambourg un frere de Jean Gaſton de Medicis, Grand-Duc de Toſcane. Ce Prince avoit hérité de cet amour des arts, qui a immortaliſé ſon nom & ſa famille; il fut frappé des talens de Handel, & prit beaucoup de goût pour ſa perſonne. Il regrettoit ſouvent que ce jeune Muſicien ne connût pas les ouvrages des grands Maîtres d'Italîe, dont il avoit une nombreuſe collection. Handel lut, avec avidité, les morceaux les plus eſtimés; mais il n'en fut pas découragé. Il avoua franchement au Prince, que cette muſique ne ſoutenoit point la haute opinion qu'il en avoit conçue. Le Prince lui dit qu'un voyage en Italie le reconcilieroit avec ce ſtyle & ce genre de muſique; mais comme il n'y avoit au-

cune place qui pût y dédommager Handel de celle qu'il abandonnoit, il lui offrit généreusement de faire tous les frais de son voyage. Quelque impatience que notre Musicien sentît de voir ce beau pays, le berceau & l'école des arts, il ne voulut pas satisfaire son goût au dépens de sa liberté; ce sentiment d'indépendance qui accompagne les talens, qui éleve & qui console les ames supérieures, faisoit redouter à Handel les bienfaits des Grands. Pénétré de reconnoissance pour les bontés du Prince, il refusa ses offres, & resta encore quelques années à Hambourg, d'où il partit au bout de cinq ans, lorsque son travail & son œconomie l'eurent mis en état d'entreprendre le voyage d'Italie.

Il alla d'abord à Florence, où le Prince de Toscane le reçut avec la même amitié qu'il lui avoit témoignée à Hambourg. Le Grand-Duc, qui sçavoit honorer les arts & encourager les artistes, le traita avec cette estime & cette familiarité qui flattent plus une ame haute & libre, que toute autre récompense. Handel ne put se refuser à l'empressement qu'on lui

marqua de voir un ouvrage de ſa compoſition ; il mit en muſique un opera, intitulé *Rodrigo*, qui réuſſit au-delà de ſes eſpérances, malgré la diverſité de goût qui devoit ſe trouver entre ſon genre de muſique, & celui auquel les oreilles Italiennes étoient accoutumées. Le Grand-Duc, enchanté de cet ouvrage, lui fit préſent d'une bourſe de cent ſequins & d'un ſervice d'argent.

Il y avoit, à l'opera de Florence, une Actrice nommée Victoria, celebre par ſes talens & par ſa beauté ; le Grand-Duc avoit pris un goût très-vif pour elle, & cette intrigue n'étoit pas ſecrette. Victoria avoit l'ame tendre, mais on n'aime gueres que ſes égaux. Elle avoit cédé aux empreſſemens du Prince par d'autres motifs que ceux de l'amour ; elle trouva Handel plus aimable, & le lui dit. Il ne fut pas inſenſible aux attraits du plaiſir, & ne craignit point de devenir le rival, & le rival heureux du Grand-Duc. Il n'eſt pas étonnant qu'un Prince ait été ſacrifié à un Muſicien ; mais ce qui l'eſt beaucoup, c'eſt que ce Prince n'en ait marqué

aucun reſſentiment contre le Muſicien, & l'ait toujours honoré de ſes bontés.

Après avoir reſté une année à Florence, Handel alla à Veniſe; c'étoit dans le tems du carnaval. Il ne s'étoit point fait connoître; mais ſon talent le découvrit. Il jouoit de la harpe dans une maſcarade; Scarlatti, qui l'entendit s'écria, dit-on: *Il n'y a que le Saxon, ou le Diable, qui puiſſe jouer ainſi.* Au reſte, cette anecdote peut paroître ſuſpecte. On a fait un conte ſemblable d'Eraſme & de quelques autres.

Handel fit exécuter dans cette ville, l'opera d'*Agrippine* qui fut reçu avec tranſport, & joué vingt-ſept fois de ſuite. Les talens de la belle Victoria, qui l'avoit ſuivi à Veniſe, ne contribuerent pas peu au ſuccès de l'ouvrage.

La réputation de Handel ſe répandit dans toute l'Italie, & prévint ſon arrivée à Rome. Il fut recherché & careſſé par les amateurs les plus conſidérables, & ſur-tout par le Cardinal Ottoboni, qui entretenoit à ſes frais une troupe des plus habiles Muſiciens,

à la tête desquels étoit le célebre *Corelli.*

Handel composa, à la priere du Cardinal, une Symphonie; dont l'exécution parut difficile à ces Musiciens, qui n'étoient accoutumés qu'à la musique Italienne. Corelli, dont la douceur & la modestie égaloient les talens, se plaignit lui même de la difficulté de quelques passages. Handel lui ayant donné quelques instructions pour l'exécution de ces passages, & voyant que Corelli ne les rendoit pas encore à son gré, lui arracha l'instrument des mains, avec une brusquerie & une hauteur qui défiguroient un peu son caractere, & les joua devant Corelli, qui n'avoit pas besoin de cette preuve pour avouer la supériorité de Handel, à qui il dit, avec une douceur inimitable : (1) *Mon cher Saxon, cette musique est dans le style François, & je n'y entends rien.*

Handel réunissoit, au génie de la composition, le talent de jouer de

---

(1) *Ma, caro Sassone, questa Musica è nel stylo Francese, di ch'io non m'intendo,*

plusieurs instrumens, dans une rare perfection. Il ne trouva point d'égal sur l'orgue, & il n'y avoit en Italie que Dominico Scarlatti, qu'on pût lui comparer pour la harpe. Ce qui fait honneur à ces deux célebres musiciens, c'est qu'ils étoient amis, quoique rivaux. Handel ne parloit jamais de Scarlatti, qu'avec la plus haute estime; & Scarlatti, quand on le louoit sur sa belle exécution, citoit Handel, en faisant le signe de la croix : marque peu décente peut-être, mais très-expressive de la vénération que ce nom lui inspiroit.

Le Cardinal Pamphile fit un poëme, intitulé : *Il Trionfo del tempo*, dans lequel Handel étoit comparé à Orphée, & exalté comme une Divinité. Notre Musicien, qui avoit un sentiment trop naïf de son propre mérite, ne fit pas scrupule de mettre ce poëme en musique. C'étoit peut-être le seul moyen dont Handel pût déployer ses talens, sans acquérir de gloire.

Handel étoit Protestant. Pendant son séjour à Rome, plusieurs personnes essayerent de lui faire changer de sentiment

ſentiment ; mais il reſta attaché à la religion dans laquelle il étoit né. *On le regarda*, dit l'auteur de ſa vie, *comme un homme qui avoit une ame honnête & de faux principes, & on en conclut qu'on ne le perſuaderoit pas aiſément.* Cette maniere de raiſonner n'eſt pas concluante : une *ame honnête*, loin d'être une raiſon pour perſiſter dans de *faux principes*, en étoit une pour faire eſpérer qu'on le rameneroit à des principes plus vrais, dès qu'on les lui montreroit.

Nous ne ſuivrons pas Handel dans toutes ſes courſes. De Rome il paſſa à Naples, il retourna enſuite à Veniſe, &c. & il compoſa pluſieurs opéras, toujours avec le même ſuccès. Enfin, après avoir paſſé ſix ans en Italie, il reprit la route de ſa patrie. Il s'arrêta à Hanovre, où le célebre Stephani, qu'il avoit connu particulierement à Veniſe, étoit alors Maître de Chapelle du feu Roi d'Angleterre Georges I, qui n'étoit encore qu'Electeur de Hanovre. Le Baron de Kilmanſeck préſenta Handel à l'Electeur, qui lui fit offrir une penſion de 1500 couronnes, pour l'engager à reſter à

sa Cour. Handel, qui avoit reçu des invitations très-pressantes d'aller en Angleterre, & qui avoit promis de passer à la Cour de l'Electeur Palatin, exposa au Baron de Kirmanseck la difficulté de concilier ces arrangemens avec les offres que lui faisoit l'Electeur de Hanovre. Le Baron ayant communiqué ces objections à l'Electeur, fut chargé de dire à Handel que la pension qu'on lui offroit, n'engageoit point sa liberté, qu'il pouvoit aller où il voudroit, & s'absenter d'Hanovre un an ou plus, s'il le desiroit.

Handel accepta cette proposition, avec la reconnoissance qu'il devoit à un procédé si généreux. Stephani s'étant démis, bientôt après, de la place de Maître de Chapelle, elle fut donnée à notre Musicien, qui partit aussi-tôt pour Dusseldorp, où résidoit l'Electeur Palatin, de qui il fut reçu avec la plus grande distinction. De-là il passa en Angleterre, où il arriva en 1710.

L'opera étoit un genre de spectacle nouveau pour les Anglois; la musique Italienne a toujours été celle de toutes les nations qui n'en ont pas eu

aine. Les Anglois, doués du sentiment qui fait aimer & goûter les arts, mais non du génie qui enfante & qui crée, avoient d'abord adopté les operas Italiens; mais ces operas ne pouvoient être un pectacle pour le peuple, parce que le charme de la musique étoit trop affoibli par l'ignorance de la langue. Au lieu d'essayer une musique pour leur langue, ils imaginerent de substituer des paroles Angloises aux paroles Italiennes, & d'y appliquer la même musique. Il est aisé de concevoir ce que devoit produire ce mêlange monstrueux; les effets de la poésie & de la musique se détruisoient réciproquement (1), & un contre-sens continu devoit résulter de la différence énorme des deux Idiomes & de la transposi-

(1) Si on nous objectoit les intermedes Italiens, dont on a transporté, avec succès, la musique sur des paroles Françoises, nous répondrions que cela ne pouvoit s'exécuter que dans des poëmes bouffons, où il n'entre point de récitatif pur; où l'expression musicale étant plus chargée, devient plus indépendante de la parole; où la prosodie de la langue peut être moins ressentie, & l'accord du chant & des paroles moins rigou-

tion des paroles. Auſſi tous les gens de goût s'éleverent-ils contre cette abſurde nouveauté. L'arrivée de Handel à Londres rétablit les operas Italiens ſur le théâtre lyrique. Il mit en muſique le poëme de *Rinaldo*, dont ſe moçque *le Spectateur*, *N°. V. T.* 1, & qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence & de ſuccès.

Handel, comblé d'honneurs, de careſſes & de préſens, fut obligé d'abandonner l'Angleterre, après un an de ſéjour; mais on lui fit promettre d'y revenir, dès qu'il pourroit en obtenir la permiſſion de l'Electeur. Il y revint en effet, vers la fin de 1712, & il compoſa un *Te Deum* fameux, à l'occaſion de la paix d'Utrecht, qui ſe conclut alors.

La nobleſſe deſiroit que Handel prît la direction de l'opera ſur le théâtre de *Hay-Market*; la Reine joignit ſes ſollicitations à celles de la nobleſſe, & pour donner à Handel une preuve de ſon eſtime, elle lui aſſigna une

---

reux : outre que les formes & la ſubſtance de notre langue la rendent plus conforme à l'Italienne, que ne l'eſt l'Angloiſe,

penſion viagere de deux cens livres ſterling. Handel, ſéduit par les inſtances & les propoſitions avantageuſes qu'on lui faiſoit à Londres, oublia les engagemens qu'il avoit contractés à Hanovre, & ne ſongea plus à y retourner.

La Reine étant morte en 1714, l'Electeur d'Hanovre vint prendre poſſeſſion du trône d'Angleterre. Handel qui ſentoit l'ingratitude de ſon procédé avec ce Prince, n'oſa pas ſe montrer à la Cour; mais ſon ami le Baron de Kilmanſeck s'occupa des moyens d'obtenir ſon pardon. Le Roi ayant concerté une partie de plaiſir ſur la Tamiſe, Handel en fut averti, & prépara pour cette fête un divertiſſement de muſique, qu'il fit exécuter avec toute la préciſion & la magnificence poſſible. Le Roi, agréablement ſurpris de cette galanterie, à laquelle il ne s'attendoit pas, demanda qui en étoit l'auteur. Le Baron nomma Handel, & demanda en même-tems à Sa Majeſté la permiſſion de le lui préſenter comme un coupable qui ſentoit trop vivement ſa faute, pour vouloir l'excuſer, mais qui avoit le plus

grand desir de l'expier. Le Roi pardonna à Handel, lui rendit sa faveur, & ajouta une pension de deux cens liv. sterling à celle que la Reine lui avoit faite ; cette nouvelle pension fut ensuite augmentée encore de deux cens livres, lorsqu'il fut nommé pour enseigner la musique aux Princesses.

Handel desiré, recherché & carressé par-tout, passoit sa vie avec les hommes les plus considérables par la naissance, l'esprit & les talens : il mangeoit souvent avec Pope chez le Comte de Burlington. Pope qui avoit une oreille si sensible à l'harmonie des vers, n'avoit aucun goût pour la musique ; son ame étoit absolument fermée aux charmes de cet art divin, dont il a cependant chanté les effets avec beaucoup de chaleur & d'esprit dans son ode de sainte Cécile. Il avouoit souvent que les plus beaux morceaux de musique ne lui donnoient aucun plaisir ; mais il estimoit beaucoup Handel sur la parole de son ami Arbuthnot, qui lui disoit quelquefois : *formez-vous la plus haute idée de ses talens, & ses talens seront encore au-dessus de votre idée.*

Handel ne donna que très-peu d'operas dans les premieres années de ſon ſéjour à Londres, parce que les poëmes qu'on y repréſentoit étoient mis en muſique par Attilio & par Buononcini, qui étoient à la tête de ce ſpectacle. Les protecteurs de Handel formerent le plan d'une ſouſcription, pour établir une nouvelle académie de muſique à *Hay-Market*, dont ce Muſicien auroit la direction. La ſouſcription, dont le fond étoit de cinquante mille livres ſterling, c'eſt-à-dire, plus d'onze cens mille livres de notre monnoye, fut remplie avec une célérité, dont on ne peut trouver d'exemple que dans une nation, où la nobleſſe généreuſe, opulente & populaire, porte ſes goûts juſqu'à la fureur, & où l'eſprit national dirige le luxe même & la vanité des citoyens, vers des objets qui intéreſſent le peuple; au lieu que le faſte de nos Lucullus, toujours perſonnel & ſolitaire, eſt tout concentré dans des dépenſes frivoles, extérieures & ſouvent honteuſes, qui n'amuſent le peuple que par leur indécence & leur ridicule.

Le nom du Roi étoit à la tête de la

souscription pour cent livres sterling, & l'établissement fut décoré du titre d'académie royale. Handel alla à Dresde pour recruter des chanteurs, & il ramena en Angleterre Senesino & Duristanti. Le parti d'Attilio & de Buononcini, quoique très-considérable, ne put résister à l'association de Handel; l'académie prit une forme solide, & notre Musicien la dirigea avec le plus grand succès pendant près de neuf ans.

Une querelle s'éleva alors entre Handel & Senesino. Le Virtuose accusoit le Directeur d'être un tyran, & le Directeur traitoit le Virtuose de rebelle; & en cela, ils pouvoient bien avoir quelque raison l'un & l'autre. Cette guerre civile, dans l'académie de musique, en suscita une parmi la noblesse. Toute la Cour s'occupa des moyens d'appaiser cette querelle, mais l'obstination des deux partis rendit toutes les négociations inutiles. Les amateurs de l'opera ne vouloient pas souffrir que Handel renvoyât un Acteur nécessaire au spectacle, pour satisfaire son ressentiment personnel. Mais Handel ne voulut jamais con-

ſentir, par complaiſance pour eux, à garder un homme qui lui déplaiſoit. Une autre querelle entre Mademoiſelle Fauſtina & Cuzzoni, acheva de mettre le trouble dans la troupe. Enfin cette ſociété, protégée par le Roi lui-même, compoſée de la plus grande partie de la nobleſſe, & dont l'établiſſement avoit coûté plus d'onze cens mille livres tournois, fut détruite par l'inſolence de ces hommes, que des louanges exagérées & une libéralité extravagante avoient gâtés & enivrés d'orgueil.

Après la diſſolution de l'académie, Handel continua de donner des operas à *Hay-Market*; mais il s'apperçut bientôt qu'il n'étoit pas un perſonnage auſſi important dans l'Etat qu'il l'avoit imaginé. La foule diſparut de ſon ſpectacle, dès qu'il eut renvoyé Seneſino. Les nobles, qui ne lui pardonnoient pas d'avoir ſatisfait ſa vengeance à leurs dépens, formerent une nouvelle ſouſcription pour établir un autre opera; on fit venir *Porpora*, qui étoit un compoſiteur agréable, & le célebre *Farinelli*, qui raviſſoit les oreilles par la beauté de ſa voix & la magie de

ſon chant. Handel vit ſon théâtre abandonné, & toute la nation courir en foule à celui de ſes rivaux. Il s'obſtinoit par orgueil à ſoutenir une entrepriſe ruineuſe ; mais il fit des efforts inutiles pour ramener le public. Toutes les reſſources de ſon génie ne purent balancer l'art enchanteur de Farinelli. Enfin, déſeſpéré de ſe voir abandonné pour un chanteur, il reſſentit ſi vivement cet affront, que ſa douleur lui coûta non-ſeulement la ſanté, mais encore la raiſon. Son eſprit ſe troubla, & un accès de paralyſie le priva tout-à-coup de l'uſage de ſon bras droit. Les eaux d'Aix-la-Chapelle le rétablirent cependant peu-à-peu, & il revint à Londres en 1736.

Il fit exécuter de nouveau quelques operas, qui furent reçus favorablement. Le tems avoit affoibli le reſſentiment de la nobleſſe, & l'aſcendant de ſon génie acheva de le faire oublier. Pour regagner la faveur publique, il n'auroit eu qu'à la demander : mais la hauteur de ſon caractere ne put jamais ſe plier à aucune démarche de ſoumiſſion ni de repentir ; & pour ne pas aſſujettir ſes actions aux caprices &

aux volontés des autres, il refusa constamment toutes les souscriptions qu'on lui offrit de former à son avantage. Il conserva son indépendance aux dépens de sa fortune. Ses operas n'attirerent que peu de monde, & il fut obligé de les abandonner. Il introduisit alors les *Oratorios*, genre de composition qui n'étoit encore connu qu'en Italie. Cette nouveauté, ainsi qu'il arrive toujours, trouva des contradictions. Les sujets de ces pieces étant tous tirés de l'Ecriture-Sainte, quelques personnes regarderent, comme une espece de profanation, de les représenter sur un théâtre public. On exigea qu'elles fussent simplement récitées comme des dialogues dramatiques, sans jeu, sans décoration, & sans l'appareil théâtral; ce qui détruisit l'intérêt & l'effet de ce genre de spectacle.

Les Oratorios de Handel n'eurent pas le succès qu'ils méritoient; il continua cependant de les faire exécuter jusqu'en 1741. Alors le mauvais état de ses affaires le détermina à aller tenter la fortune à Dublin. Il débuta par donner son Oratorio du *Messie*, au profit des prisonniers de la Ville. Cet acte

de générosité, auquel la situation fâcheuse de Handel donnoit un nouveau prix, lui concilia la faveur publique, & l'estime qu'on en conçut pour son caractere, ajouta encore à celle qu'on avoit pour ses talens. Ses affaires prirent une meilleure face ; & après neuf mois de séjour en Irlande il retourna en Angleterre, où il trouva les esprits mieux disposés en sa faveur. Il recommença à donner des Oratorios avec un grand succès. Son *Messie*, qui avoit d'abord été reçu très froidement, fut accueilli alors avec les plus grands applaudissemens, & l'empressement que le public témoigna pour cet Oratorio, engagea Handel à le faire exécuter tous les ans au profit de l'*Hôpital des Enfans trouvés*, établissement qui étoit encore dans son enfance, & qui n'étoit soutenu que par des libéralités particulieres. Ce trait de bienfaisance & d'humanité, qui honore le caractere de ce Musicien, effaça toutes les impressions défavorables que ses hauteurs avoient laissées dans quelques esprits. Il jouit dès-lors de succès non-interrompus, & d'une gloire non contestée. Mais les infir-

mités, condition terrible & preſque inévitable de la vie, répandirent de l'amertume ſur ſes derniers jours. Il reſſentit quelques atteintes de paralyſie en 1743, & en 1751 une goutte ſereine le priva de la vue. Ce fatal accident abattit ſon courage; une profonde triſteſſe s'empara de ſon ame; ſa ſanté s'altéra de plus en plus, & après avoir langui quelques années, ſans cependant ceſſer de travailler, il mourut au mois d'Avril 1759. Il fut enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter, où le Docteur Pearce, Evêque de Rocheſter, a fait ériger, à ſes frais, un monument à la mémoire de ce grand artiſte.

Perſonne n'a joui plus promptement que Handel, d'une réputation auſſi brillante & auſſi étendue. Les viciſſitudes qu'il éprouva dans ſa fortune & dans ſa gloire, furent cauſées par des hauteurs mal entendues. Il avoit l'ame élevée, ferme & ſenſible. Si l'on trouve dans ſa vie quelques fauſſes démarches, on ne lui en reprochera pas de baſſes. L'eſtime qu'il avoit pour ſon art, & un ſentiment trop profond de ſa propre ſupériorité, lui inſpiroient une

sorte de fierté, dont il ne sçut pas réprimer les mouvemens; mais cette fierté fut toujours franche & uniforme. Il n'étoit pas tour-à-tour tyran & esclave, frondeur dans un lieu, & flatteur dans un autre; il n'assujettit jamais ses talens aux caprices de ces protecteurs à la mode, de ces pédans du beau monde, qui croyent qu'on achete le don de sentir les arts, & qui glacent le génie, en prétendant régler son essor. Handel conserva sa liberté, dans un état où d'autres se seroient enorgueillis de la dépendance. Il fut généreux même dans la pauvreté, & il n'oublia pas ses anciens amis, quand il fut dans l'opulence. Eefin il fit des fautes qu'il répara par de belles actions, & ses vertus honoreront sa mémoire, que ses talens rendront immortelle.



DISSERTATION (1) *sur le baiser, traduite de l'Allemand.*

LA frivolité des mœurs d'aujourd'hui n'empêche pas que nous ne soyons pénétrés de respect & d'admiration pour les mœurs graves & austeres des anciens peuples.

Les Grecs & les Athéniens en particulier, auxquels nous aimons tant à nous comparer, nous ont laissé des exemples qui font voir à quel point nos manieres & nos usages different de ceux de cette nation. Les Romains, dans les premiers siecles de la république, étoient plus séveres encore que les Grecs. Chez eux la corruption des mœurs particulieres n'influa point sur les mœurs publiques ni sur la décence extérieure. Faisons voir par

(1) Plusieurs Sçavans se sont déja exercés sur ce sujet. L'ouvrage le plus célebre est une dissertation de Kempius, intitulée : *de Osculis.*

l'exemple du baiser, la différence qui se trouve à cet égard entre les Romains & les nations civilisées de l'europe.

Lorsque Rome n'avoit point encore de loix contre l'adultere, le baiser public étoit inconnu; il n'étoit encore qu'au rang des caresses secretes d'un amour légitime; il étoit sous l'empire de la fidélité conjugale. On cite l'exemple d'un jeune citoyen condamné à mort pour avoir ravi en public un baiser à une matrone.

Le premier relâchement de l'ancienne discipline, consista en ce que les maris ne crurent plus blesser la pudeur en donnant à leurs femmes des baisers en présence de leurs amis. Cet usage parut pendant long-tems si singulier que plusieurs écrivains en ont sérieusement cherché l'origine. Pline la trouve dans l'amour que les femmes Romaines avoient pour le vin, & il suppose que les maris, en rentrant chez eux, cherchoient par-là à reconnoître si leurs femmes en avoient bû. Si cette origine est vraie, Caton l'ancien en fut l'auteur, car c'est lui qui donna aux maris le conseil d'employer

ce moyen pour juger de la conduite de leurs épouſes. Cependant l'antique ſévérité ne laiſſa pas de ſe conſerver ; & Caton le cenſeur raya un Sénateur du tableau pour avoir donné, en préſence de ſa fille, quelques baiſers paſſionnés à ſa femme.

Le baiſer étoit regardé par ce peuple vraiment moral, comme une action ſérieuſe & ſolemnelle. Le baiſer ſur la bouche n'étoit permis qu'entre maris & femmes, entre des fiancés ou les parens les plus proches. Les Empereurs prirent la coutume de baiſer ainſi les Sénateurs lorſqu'ils ſortoient de Rome & qu'ils y rentroient. C'étoit ſans doute dans la vue de leur témoigner cette intimité & cette confiance qui devoit régner entre les perſonnes à qui ſeuls il étoit d'ailleurs permis de ſe baiſer de cette maniere. Suetone blâme fortement Néron de ne s'être pas conformé à cet uſage.

Les Romains baiſoient quelquefois la main, mais c'étoit chez eux une marque extraordinaire de déférence & de reſpect. Tous les Empereurs ne furent pas ainſi honorés. L'adulation la plus ſervile ne put vaincre la répu-

gnance que leur inspiroit l'idée attachée à ce baiser. Les méchans Empereurs, en l'honneur desquels on brûla quelquefois de l'encens, firent taire la religion & le respect dû aux Dieux, mais ils ne purent faire taire les préjugés & les mœurs. Plutarque remarque que lorsque Caton partoit des provinces qu'il gouvernoit, les femmes s'empressoient de lui baiser la main. C'est peut-être l'hommage le plus vrai & le plus éclatant qui ait été rendu à la vertu de ce grand homme. Qu'il étoit beau de faire de cette action une démonstration d'estime & de respect, & de ne pas la regarder comme une vaine cérémonie, comme l'effet d'une politesse équivoque !

Il étoit aussi d'usage sous les Empereurs de baiser les genoux & les pieds. Les Romains se prêterent plus aisément à cette marque de soumission, plus grande certainement que le baisement de main, mais à laquelle leurs mœurs n'attachoient pas les mêmes idées. Tous les Empereurs ne reçurent cependant pas cette salutation. On remarque que Caligula, Domitien & le vieux Maximin s'y refuserent par

une modération affectée. Le jeune Maximin au contraire prenoit plaiſir à ſe faire rendre de pareils hommages ; ſon orgueil en étoit extrêmement flatté. Les nouveaux Souverains de Rome ont conſervé dans leur étiquette les honneurs rendus aux anciens.

Non-ſeulement les Romains regardoient le baiſer comme un témoignage ſingulier & caractériſé d'attachement, de reſpect & de tendreſſe conjugale, mais ils lui attribuoient dans le droit des effets qui prouvent bien ſenſiblement l'idée ſérieuſe & ſacrée qu'ils s'en faiſoient. Nous trouvons dans le code une loi qui lui attribue une prérogative que les Juriſconſultes appellerent dans la ſuite le *droit du baiſer.* La loi parle des préſens que les deux parties ſe diſtribuoient aux fiançailles, & de la reſtitution qui s'en faiſoit en cas que l'un des deux vînt à mourir avant la célébration du mariage.

La loi veut que lorſque les préſens ont été accompagnés d'un baiſer, la moitié en appartienne à l'épouſée ou à ſes héritiers. Les Juriſconſultes toujours portés à ſuppoſer des vues ſubtiles & proportionnées aux idées de

rafinement dans lesquelles les jette la ridicule ambition de rendre raison de tout, ont cru que cette disposition avoit pour objet de compenser l'atteinte que la pudicité virginale avoit soufferte du baiser.

Mais cette explication est susceptible de deux objections péremptoires: 1°. quelle perte pouvoit souffrir la pudeur de l'épousée, si elle mouroit la premiere, & comment supposera-t-on que le dédommagement en ait été dû à ses héritiers ? 2°. Il est certain que les loix Romaines, toutes défavorables qu'elles étoient aux seconds mariages, étendoient cette disposition aux veuves qui célebroient des fiançailles. Ces deux cas où la raison de la loi porte entiérement à faux, prouvent évidemment qu'elle doit avoir eu un motif tout différent.

Je crois trouver ce motif dans les mœurs mêmes & dans l'opinion que j'ai dit que les Romains s'étoient formée du baiser. Ils le regardoient comme l'apanage & l'exercice de la foi conjugale. Ils devoient en conclure que la fiancée, en accordant un baiser à l'époux, remplissoit, autant que l'honnê-

teté & les loix le permettoient, les conditions de la donation qui étoient relatives aux devoirs de la foi conjugale. Conſtantin, auteur de cette loi, eut donc raiſon d'attribuer à la fiancée ou à ſes héritiers, la moitié de ces mêmes préſens, lorſque ſa mort ou celle de l'époux prévenoit l'accompliſſement total de ces mêmes conditions.

Qu'on ne cherche point à renverſer ce raiſonnement en prétendant que la loi devoit être égale pour les époux. Les inſtitutions de tous les peuples & peut-être la raiſon naturelle, ont fait de la pudeur une loi bien plus rigoureuſe pour les femmes que pour les hommes. A Rome ſurtout le reſpect qu'on portoit à la chaſteté & à la pudeur, ſoit des matrones, ſoit des vierges, étoit infini, & formoit une partie conſidérable des mœurs. Il étoit donc tout ſimple que la préſomption de complaiſance dans ces baiſers mutuels fût en faveur de celle des deux parties à qui il étoit cenſé coûter le plus.

Le célebre Azon ſoutient une opinion contraire à celle-là; il ſe fonde

sur ce qu'il prétend que le Législateur suppose que c'est toujours l'épousée qui donne le baiser à l'époux, & que par cette marque (1) de tendresse qui doit coûter à sa pudeur, elle acquiert un droit à cette récompense. Je ne sçais si l'autorité de ce docteur persuadera aux jeunes amans & aux gens du monde que les choses se passoient ainsi chez les Romains, & que par-tout elles devroient se passer de même. Mais je suis bien persuadé qu'Ovide, ce grand docteur en fait d'amour, n'eût pas jugé de même.

D'autres Jurisconsultes prétendent expliquer la différence que la loi met entre les deux sexes, par ces mots échappés au législateur, en parlant des présens que l'épousée fait à l'époux : *Quod rarò fit*, (ce qui arrive rarement). La glose enchérit encore & ajoute sur le mot *sponsa : Est enim* (*sponsa*) *animal avarissimum*, car l'épousée est un animal très-avare. On conclud de-là que le cas étant si rare,

---

(1) *Ex osculo*, dit Kempius, *vir capit gaudium*, & *sponsa verecundiam*.

ce Législateur n'a pas daigné établir une regle sur cet objet.

Cette glose insulte encore plus le sens commun que le beau sexe qui doit pardonner l'impertinence de la remarque en faveur de son absurdité.

Cette loi de Constantin a été faite pour les Espagnols, ainsi que le prouvent la suscription & l'inscription. Les Espagnols ont conservé cette loi au milieu de toutes leurs révolutions; la domination des Vandales, des Alains, des Sueves, des Goths, des Maures & des Sarrazins n'a pu la détruire : ces peuples ont toujours aimé les loix Romaines. Alphonse le Sage a fait insérer celle-ci dans son code, qui n'est proprement qu'un extrait du droit Romain & du droit canonique traduit en Espagnol. On trouve aussi en France quelques traces de ce droit. Ruste, dans son histoire de Marseille, rapporte qu'outre l'anneau que le fiancé donnoit à la fiancée, *il lui faisoit encore quelque présent considérable en reconnoissance du baiser qu'elle lui donnoit.* Foulques, *Vicomte de Marseille, fit donation à Odile sa fiancée, pour le premier baiser, de tout le domaine*

qu'il avoit aux terres de Six-fours, de Cereste, de Soliers, de Cuges & d'Olieres.

Il est assez incertain s'il reste quelques traces de la loi de Constantin en Allemagne. Ce ne pourroit être que dans les provinces où les Statuts ne disposent pas autrement, & où la coutume n'a rien introduit de contraire. Cette loi ne peut subsister dans un pays où le baiser est devenu une action indifférente & ordinaire, où il ne conserve plus sa signification primitive & où il n'est plus le gage & l'avant-coureur de l'amour conjugal. Bugnon, dans ses loix abrogées, applique cette observation à la France. Il dit que les baisers ne s'y vendent pas si cher. *In Galliâ oscula non tam carò venduntur* (1). Ne pourroit-on pas en dire autant

(1) Qu'on nous permette de citer ici un passage de Montagne. « La cherté, dit-il, » donne du goût à la viande. Voyez com» bien la forme des salutations qui est par» ticuliere à notre nation, abâtardit par sa » facilité la grace des baisers, lesquels So» crate dit être si puissans & dangereux à » voler nos cœurs. C'est une déplaisante cou» tume & injurieuse aux dames, d'avoir à » prêter leurs levres à quiconque a trois va-

de

de l'Allemagne ? En Angleterre, le baiser est un acte indispensable de civilité ; ce seroit offenser le beau sexe que d'y manquer. On prétend qu'en Suede, une femme ne peut recevoir la visite d'un homme qu'après lui avoir permis de lui donner un baiser.

Les Romains ont fait quelquefois du baiser un acte religieux. Leurs philosophes & leurs naturalistes prétendoient que les yeux, le col, les bras & généralement toutes les parties du corps étoient consacrées à des divinités particulieres. On croyoit honorer ces divinités en baisant les membres qui étoient sous leur protection. Ils baisoient l'oreille, le front, & la main droite, dans la pensée de rendre hommage à la mémoire, à l'intelligence & à la fidélité qu'ils étoient

---

» lets à sa suite, pour mal-plaisant qu'il » soit : & nous-mêmes n'y gagnons guere ; » car comme le monde se voit party, pour » trois belles il en faut baiser cinquante lai- » des : & à un estomach tendre, comme sont » ceux de mon âge, un mauvais baiser en » surpasse un bon ».

accoutumés à respecter comme des divinités.

L'histoire de tous les peuples prouve combien les coutumes consacrées par le culte religieux acquierent de force & de dignité. C'est à cette circonstance sans doute qu'il faut rapporter les mœurs des Romains, qui regardoient le baiser comme une action importante. On sçait qu'aucun peuple ne sçut jamais mieux honorer les dieux. Il n'est donc point étonnant qu'ils aient conservé dans la vie civile du respect pour une pratique qu'ils regardoient comme faisant partie de leur culte. Le baiser ne devoit par conséquent être permis qu'à ceux que leur mérite & leurs vertus rapprochoient en quelque sorte de la divinité.

L'usage réservé du baiser sur la bouche tenoit également au culte. Les Romains vertueux regardoient la divinité qui présidoit à l'amour comme le modele de la chasteté. C'est ce que désignoient les colombes blanches qu'ils atteloient à son char. Ils auroient cru profaner le culte de cette déesse, en prodiguant le baiser amoureux qui, dans leurs mœurs, étoit re-

gardé comme le symbole de la foi conjugale. Les violateurs de cette loi étoient sévérement punis. Valere-Maxime nous en a conservé plusieurs exemples. Ils sentoient que des baisers, permis trop légérement, conduisent souvent (1) à de plus grands désordres. Ils cherchoient à inspirer à la jeunesse une idée élevée & agréable de l'amour conjugal, qui devoit toujours faire leur propre bonheur, ainsi que la félicité de l'Etat.

Je ne prétends pas cependant pousser la stupide admiration pour ces mœurs & pour ces principes, jusqu'au point de penser, avec quelques jurisconsultes, que le baiser sur la bouche doit être regardé & puni comme un adultere.

Alciat nous apprend qu'il s'est trouvé plusieurs jurisconsultes Italiens qui

(1) *Oscula qui sumpsit, si non & cætera sumpsit,*
Hæc quoque quæ data sunt, perdere dignus erat.
Ovid.

ont soutenu cette opinion. Il n'eût point été étonnant que la jalousie, qui fait partie du caractere national, eût fait donner à cette imputation la force de loi. C'est encore de cette source sans doute qu'est sortie l'opinion de quelques personnes, qui soutenoient que tout baiser étoit un péché mortel. Quelques feudistes prétendent que le vassal commet une félonie en donnant un baiser à la femme de son seigneur ; c'est l'interprétation que donnent les Italiens à des loix écrites par des Italiens. Le texte porte : *Si turpiter cum eâ luserit*, ce qui peut être pris dans un tout autre sens.

Quoi qu'il en soit, les mœurs de l'Europe policée ont depuis plusieurs siecles aboli une jurisprudence incompatible avec la galanterie qui fait le caractere de notre âge, & qui est bien opposée à la sévérité des mœurs des anciens, sur-tout des Grecs & des Romains.

Je ne sais si ma conjecture est vraie ; il me semble que l'importance du baiser, étant fondée sur une idée de culte religieux, ces préjugés du-

rent disparoître lorsque le christianisme éclaira les esprits. Les mœurs & la décence ne purent balancer dans l'esprit des hommes un penchant qui n'étoit plus combattu par le respect qu'on a toujours pour tout ce qui porte un caractere de religion.



REFLEXIONS *sur l'état actuel de la Poésie Italienne.*

IL n'y a plus de poëtes en Italie, disent les François. Les Italiens demandent à leur tour si la France eut jamais une poésie, de même qu'une musique. Mais plus généreux, ils ne lui refusent point des génies capables d'exceller dans l'une & dans l'autre; ils s'en prennent à l'instrument, non à la main, de la sécheresse & de la monotonie dont ils accusent la lyre françoise. On dit, à la vérité, qu'indépendamment des vices de conformation qui rendent une langue sourde, la température du climat de la capitale, où la Cour donne le ton à la nation, répand sur le génie un caractere de froideur & de légereté qui ne s'accorde point avec l'enthousiasme poétique. Les François, si l'on en croit les étrangers, observateurs hardis & confians par-tout, souvent jusqu'à la témérité, sont timides en poésie, rejettent les métaphores &

les figures de l'imagination, rempliſſent de termes abſtraits, arides & muets, un langage qui n'admet que des expreſſions pittoreſques & ſonores (1). Enfin aucune langue ne ſauroit s'enrichir d'une ſeule idée poétique qui ſoit propre aux François. Imitateurs des Latins & des Grecs qu'ils nous vantent ſans ceſſe, dit à peu près un critique Anglois, ils ſont reſtés beaucoup au-deſſous de leurs modeles, pour la cadence & la liberté de la poéſie. Cependant ils ont leur ſiecle favori qu'ils comparent fierement à celui d'Auguſte ; parce qu'en effet deux de leurs poëtes ont marché ſur les pas d'Horace avec un ſuccès digne d'envie ; quoique l'un n'en ait point le vol pindarique, ni l'autre la ſaine & riante philoſophie. D'ailleurs, qu'on

(1) D'où vient, par exemple, que le mot *objet*, terme métaphyſique, eſt employé ſi ſouvent & ſi mal-à-propos dans la poéſie françoiſe, & ſur-tout dans la tragédie & dans les opéra? Les Italiens à la vérité mettent quelquefois *oggetto* dans leurs vers; mais combien n'ont-ils pas de périphraſes courtes & plus énergiques pour rendre l'équivalent d'une maniere plus paſſionnée?

demande aux François un Ovide, un Lucrece, un Virgile, ils y suppléeront par un Moliere, un Corneille, un Voltaire ; mais ce sera pour l'étendue du génie & la supériorité du talent, non pour le charme du style & la perfection des ouvrages. Vous n'êtes point Romains, leur dit-on, vous n'avez ni le gouvernement, ni les mœurs de ce peuple conquérant par principe, plus orgueilleux que vain, & plutôt fier qu'orgueilleux. Et si vous vous flattez d'enchérir sur la délicatesse du luxe qui corrompit cette *maîtresse nation*, ne vous arrogez ni la pompeuse magnificence, ni la superbe générosité des Crassus & des Lucullus. Vous savez qu'ils furent quelquefois prodigues envers le peuple qu'ils n'accabloient que de leurs libéralités, & non pas fastueux aux dépens d'un public qui se trouve doublement insulté par l'usage qu'on fait de ses biens contre lui-même. N'allez donc pas chercher dans des pays & des tems reculés vos modeles d'éloquence & de poésie ; n'opposez pas vos orateurs à Ciceron, qui étoit orateur, philosophe, & sur-tout citoyen, ni vos

poëmes à l'énéide de Virgile, & aux métamorphoses d'Ovide (1). Au lieu d'imiter les Grecs & les Latins, créez une langue, une poésie à l'exemple des Italiens, ou du moins ne reprochez pas à l'Italie de manquer de poëtes. Elle en a sans doute encore, & dont le talent est le plus décidé. Mais sur quoi peut-on exercer ce talent dans un pays où l'art de la guerre, le commerce, l'industrie & l'émulation de la belle gloire n'ont plus de grands objets? Que voulez-vous qu'on y

(1) Cependant il faut convenir que les François approchent plus de la sagesse & de la réserve qui caractérise le goût des anciens, que tout autre peuple moderne. Mais puisqu'ils avoient appauvri & défiguré la langue latine dans leur idiome qu'ils en ont formé, ne devoient-ils pas suppléer à l'harmonie qu'ils en ont perdue par la hardiesse des pensées & l'agrément des images? Voyez combien les Anglois ont embelli la langue allemande dont la leur est dérivée, par l'élévation & la fécondité des idées, sans parler de la douceur & de la variété qu'ils ont introduites dans leur langue, beaucoup moins rude pour le gosier & plus flatteuse à l'oreille que l'allemand. Est-ce à la supériorité de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage?

chante? La victoire, dans un pays qui n'est ni gouverné ni défendu par ses propres habitans; la liberté, qu'une République s'efforce de ravir à ses voisins, au lieu de l'assurer & de l'étendre chez elle? On dira peut-être que le Tasse & l'Arioste ont pris en France & non en Italie les héros de leurs poëmes. Aussi que leur en revint-il, malgré les éloges dont ils accablerent les souverains de Ferrare? Leur récompense n'encouragera personne; la gloire de leur nom, cet encens qui brûle sur leur tombeau, ne réchauffe point leurs cendres; & les Italiens, qui connoissent aussi-bien qu'aucune autre nation le prix des noms & des choses, au lieu d'acheter par des travaux longs & durables cette gloire qu'ils appellent une vaine fumée, ne cherchent plus qu'à la vendre. C'est en sonnets sur-tout qu'elle se distribue; ce qui la rend si commune qu'il n'est personne aujourd'hui qui n'en donne ou n'en reçoive, & que souvent le même homme, auteur & Mecene tour-à-tour, tantôt à la tête & tantôt au bas du poëme, accepte & rend des vers qui ne lui coûtent guere.

A propos, ou ſans ſujet, il eſt toujours de ſaiſon en Italie de faire des ſonnets. Un gala de Cour, une fète de paroiſſe en fait éclore; chaque patron d'égliſe, & chaque Marguillier en a ſa rente annuelle. Mais les ſolemnités où les vers foiſonnent par milliers, ſont les vêtures & les profeſſions des religieuſes. C'eſt alors que toutes les muſes naiſſantes ou ſurannées s'empreſſent de concourir à la pompe funebre qui fait paſſer une jeune beauté de la vie du ſiecle dans le tombeau du cloître. Ce ſujet de poéſie plus fréquent encore en Italie qu'en France, quoiqu'il dût l'être moins, ſelon la loi des climats, au-delà des Alpes & des Pyrénées qu'entre ces monts, eſt ordinairement triſte, ſérieux, auſtere. Peu de poëtes ſavent s'écarter de la gravité qu'il inſpire, & de-là quelle ſombre monotonie dans ces chants lugubres & funéraires! Qui n'auroit en effet pitié de ces tendres victimes que l'inexpérience de leur âge, ſouvent l'avarice des parens dénaturés par ambition, quelquefois le déſeſpoir d'une paſſion malheureuſe, enſeveliſſent pour jamais dans ces retraites de l'innocence, & plus encore

du repentir ? Qui ne les plaindroit, non de quitter un monde où des plus courts plaisirs naissent des peines intarissables, mais de s'immoler souvent en aveugles à ces accès intérieurs & tyranniques, dont une ame jeune & vertueuse se trouve comme oppressée, quand il lui faut combattre, étouffer, dévorer des desirs & des sentimens qui s'enflamment & s'irritent par la violence même que la sainteté de la religion leur oppose ? Ces idées trop vraies ont besoin ou d'être adoucies, ou d'être voilées ; & l'habileté des poëtes est de jetter des fleurs sur les épines dont ils couronnent une vierge pénitente.

Un recueil de sonnets est un chant de triomphe qui fait courir au péril. Le Romain qui se précipita dans un gouffre, n'étoit pas plus animé par les cris & les regards de ses concitoyens à se dévouer pour sa partie, que ne l'est une fille à se perdre dans la solitude, par les applaudissemens dont on décore son sacrifice. Mais ces éloges sont si rebattus, que le cloître même n'engendre pas plus d'ennuis que la lecture d'un de ces livres de vers faits en l'honneur du cloître.

OBSERVATIONS sur la correspondance littéraire de Milord Bolingbroke, ses ouvrages politiques, & ses papiers sur différens sujets, avec l'examen des causes & des progrès de sa réputation (1).

LE grand rôle que Milord Bolingbroke a joué sur le théâtre du monde, & la réputation qu'il s'est faite à un âge où nos jeunes seigneurs ne s'occupent qu'à disputer les lauriers de Newmarket, ou à rapporter des pays voisins quelques statues mutilées, de fausses médailles, & des copies de tableaux, dont ils croient enrichir leur patrie, le rendirent l'objet de l'admiration publique, avant qu'il pût

(1) Ce morceau a été tiré d'une gazette angloise. On y remarquera toute l'amertume & l'injustice de la satyre : mais les traits ingénieux qu'on y trouve pourront plaire à nos lecteurs, sans détruire pour cela la haute opinion qu'on a conservée des talens de Milord *Bolingbroke*.

être exposé aux regards de la critique. Les poëtes, les ecclésiastiques, les politiques, toutes les especes de beaux esprits, jusqu'aux orateurs de Grub-Street, réunirent leurs voix & leurs plumes pour célébrer son nom, & joignirent leurs applaudissemens à ceux de Swift & de Pope. On le regarda comme un homme de génie, avant que ses talens eussent percé au-dehors. La faveur du Roi & l'adulation des courtisans le placerent sur le trône de l'esprit, sans que ses titres eussent été confirmés par le peuple. Enfin l'estime réelle dans quelques personnes ; & l'esprit de parti dans plusieurs autres, en firent un Mécène en littérature, un Machiavel en politique, & un Pétrone en volupté.

S'il étoit né sans vanité, ces éloges prématurés en auroient porté le germe dans son ame, & lui auroient donné cette haute opinion qu'il montre dans tous ses écrits pour ses propres talens. Il méprisa souverainement des hommes supérieurs à lui, & des noms qui vivront encore lorsque le sien sera oublié. Il traita dédaigneusement des opinions qui ont été adoptées dans tous

les tems par les plus inſtruits & les plus ſages.

La réputation une fois acquiſe, n'importe comment, fait toujours taire la raiſon, juſqu'à ce que le tems vienne appliquer la pierre de touche, & vérifier la bonté du métal. Dans nos tranſports d'admiration, nous ne pouvons ni voir, ni entendre que la beauté qui nous charme, & la voix qui nous flatte. Nous ne voulons pas même nous permettre de douter ſi les apparences ſont fidelles ou trompeuſes. L'enthouſiaſme avoit peint Milord Bolingbroke, & le portrait avoit été approuvé des plus grands eſprits. Eſt-il étonnant que cet homme ait eu un empire abſolu ſur notre imagination? Pope & Swift commandoient à nos ſens, nous n'oſions nous en ſervir qu'autant qu'ils nous le permettoient. Lorſqu'ils ſe furent joints à Milord Bolingbroke, ils formerent alors un triumvirat ſi puiſſant, que toute réſiſtance eût été vaine. Leurs paroles étoient la loi; leur avis faiſoit la regle: un mot leur ſuffiſoit pour proſcrire, ils n'avoient qu'à le prononcer.

Entrons dans quelques particula-

rités, & examinons d'abord leur correſpondance littéraire, puiſqu'il n'a encore rien paru ſur ce ſujet. Il eſt évident que Bolingbroke commandoit aux deux poëtes. On voit dans leurs lettres, & dans l'eſſai ſur l'homme de Pope, qu'ils ne ſe ſervoient que de termes reſpectueux, ſans aucune familiarité, & que Milord Bolingbroke n'y répondoit pas toujours d'un ton obligeant : il me ſemble même qu'il manquoit d'aménité dans le ſtyle épiſtolaire ; & aucun de ces trois hommes célebres ne m'a paru ſoutenir dans ſes meilleures lettres l'idée qu'on a de leurs talens.

S'il nous eſt permis de porter un jugement ſur les plus illuſtres écrivains épiſtolaires, anciens & modernes, je crains bien que le parallèle ne ſoit au déſavantage des derniers, ſoit pour le grave ou l'enjoué, ſoit pour le familier ou le cérémonieux.

Les lettres des anciens qu'on eſtime le plus, ſont celles qui traitent des affaires publiques ; les autres ſont le fruit de l'amitié & de la retraite : la plupart des lettres de Cicéron ſont de la premiere claſſe. Tiron ſon affran-

chi, en recueillant les autres, fait voir, au sentiment d'Erasme, plus d'exactitude que de jugement. Les lettres de Pline sont de la seconde classe. Ces deux écrivains excellent, chacun dans son genre ; mais le dernier paroît souvent trop recherché, sur-tout quand il écrit, comme il le fait souvent, à un correspondant supposé : *argumento affectato*, dit Erasme. Son habile traducteur paroît l'avoir bien compris ; mais il falloit qu'il rendît les choses telles qu'elles étoient.

Dans chacun de ces grands hommes, on trouve une source abondante de plaisir & de satisfaction. Cicéron fait voir les plus vifs sentimens d'amour pour sa patrie, & d'affection pour ses amis. Leur prospérité le remplit d'une joie sincère, & il est accablé de douleur lorsqu'ils sont abattus par l'infortune. Son langage est le langage du cœur. Ses sentimens sont la voix de la nature. Dans Pline, on découvre quelquefois le patriote & l'homme d'affaires ; mais ce n'est pas-là le jour dans lequel il voudroit qu'on le vît. Il cherche à paroître occupé de témoigner son amitié, & de remplir tous

les devoirs de société qui sont du ressort de la vie privée. Il voudroit qu'on crût qu'il saisit toujours les occasions de le faire. Il est juste, généreux & humain dans ses desseins & ses actions: avouons cependant que les réflexions qu'il fait à cet égard sont souvent remplies de vanité. Non-seulement dans les occasions où brille sa vertu, mais encore dans les petites bienséances de la vie, il insinue par-tout qu'il a toujours fait ce qu'il devoit faire. Cicéron avoit aussi de la vanité, mais ce n'étoit que par intervalles. Sa vanité n'étoit que le résultat de ses réflexions sur les grandes choses qu'il avoit faites. Dans Pline, elle servoit de motif à tout ce qu'il faisoit: c'étoit le ressort qui faisoit aller toutes les roues. Otez-lui ce motif, il n'étoit plus bon à rien.

Il faut cependant convenir, que la différence des tems où Cicéron & Pline ont vécu, peut bien avoir contribué à la différence de leurs mœurs & de leur esprit. Du tems de Pline, Rome étoit changée: la scène où il devoit jouer un rôle, étoit vraiment théâtrale. Il est vrai qu'il fut aussi Consul: il y avoit encore un *Forum*

& un Sénat; mais le Conſul n'étoit que l'ombre de l'Empereur; le Sénat n'avoit plus que le pouvoir d'enregiſtrer des arrêts; le *Forum* étoit devenu l'objet des railleries du public; ce n'étoit plus ce lieu, où autrefois l'on attendoit la déciſion du peuple pour le gouvernement du monde. Il eût été ridicule alors à un homme de bon ſens, d'affecter le caractere de Cicéron, ſon langage, ou ſes ſentimens. Le peu que Pline ſe crut obligé d'en prendre, n'avoit qu'un éclat foible & emprunté. C'eſt donc à la différence des tems plutôt qu'à celle des hommes, qu'on doit attribuer ſur-tout celle qu'on remarque entr'eux. Je ſuis perſuadé que ſi Pline eût vécu dans le tems de Cicéron, il eût été le premier au barreau, mais qu'il n'eût encouru ni l'exil, ni la proſcription.

C'eſt dans ces circonſtances que l'on doit chercher la différence de leurs mœurs & de leurs lettres. Dans celles de Cicéron, on voit le bon ſens ſans art: celles de Pline ſont plus recherchées. Cependant, malgré la dégradation du ſiecle dans lequel Pline vécut, il faut avouer que l'on trouve dans ſes

lettres & dans quelques endroits de son panégyrique, de la délicatesse, de l'élégance, de la bonté, de l'esprit même, & quelquefois de l'enjouement, un fonds de politesse, & une grace qui ne conviennent qu'aux grands; & tous ces agrémens sont revêtus des couleurs les plus brillantes.

Si des personnes inférieures à celles dont nous venons de parler, pour le rang, la vertu & la capacité (& sans doute nos trois modernes sont dans ce cas); si, dis-je, ces personnes convenoient d'entretenir un commerce de lettres entre elles, d'afficher leur mépris pour tout le reste du monde, ce qui, soit dit en passant, choque plus que la vanité des deux Romains; si elles cherchoient à s'attirer & à se donner réciproquement des louanges, & à jouer le rôle de ces illustres anciens, pourroit-on s'empêcher d'en rire & de les regarder comme des singes de grands hommes?

Je crois qu'on conviendra aisément que Bolingbroke pour l'arrogance, Pope par sa vanité, & Swift par son insolence, étoient de vrais originaux. Le dernier fut sans doute le plus grand

eſprit de ſon tems, mais le premier ne fut pas le plus grand homme ; le ſecond ne fut pas non plus le plus grand poëte, à beaucoup près. Il n'avoit pas le génie de Dryden, ou, pour mieux dire, il n'en avoit point du tout. Ses plus grands admirateurs ſeroient bien embarraſſés de nous montrer dans tous ſes ouvrages une ſeule idée qui lui appartienne. Ses lettres ſont l'art même, qui fait des efforts incroyables pour prendre l'air de la nature. Ses tours embarraſſés, ſes complimens étudiés, ont pu lui paroître naturels ; Swift & Bolingbroke auront pu les trouver beaux, car ils leur étoient adreſſés ; mais ils ne peuvent plaire à un homme de goût. Il ſe peut faire que les lettres de Swift, comme il le dit lui-même, ayent été écrites ſans art & ſans peine ; mais qu'il convienne en même tems, que ſi elles ne lui ont pas coûté beaucoup de travail, on y trouve auſſi très-peu à louer. Ce ſeroit, dit-on, faire injuſtice à Milord Bolingbroke, que de juger de lui par ſes lettres familières : pas autant qu'on le penſe, comme on le verra ci-après. Il s'en faut bien qu'il y ait aſſez

de beautés, pour nous dédommager de ſa ſuperbe modeſtie & de ſon ſtoïciſme affecté.

Si nous paſſons de ſa correſpondance littéraire à ſes ouvrages le plus finis, nous y verrons ſon génie expoſé au point de vue le plus favorable. Nous examinerons en détail les productions particulières que ſes amis & lui-même eſtimoient davantage. On regardera, je ſuppoſe, ſa *diſſertation ſur les partis*, & ſes *remarques d'Old-Caſtle*, comme les ouvrages qui ſont le plus propres à faire juger de ſes talens, & à les mettre dans un plus beau jour. Si jamais il a donné un libre eſſor à ſon génie, c'eſt dans ces écrits, où le dépit & l'ambition lui faiſoient déployer toute la force de ſon eſprit, & répandoient ſur ſes ſatyres toute l'amertume de ſon ame. Cependant que ces deux fameux ouvrages paroiſſent ennuyeux aujourd'hui ! Quelle prolixité, quelle peſanteur, comme il l'avoue lui-même, dans ſa converſation introductoire d'Old-Caſtle ! Que ſon ironie ſur la famille royale eſt maigre & triviale ! Que tous ſes parallèles ſont forcés ! Quant à la partie poli-

tique, il faut que je l'abandonne aux politiques mêmes, comme a fait l'évêque de Clogher. Il eſt cependant aiſé de voir, qu'il a défiguré tous les paſſages de l'hiſtoire d'Angleterre, pour les faire ſervir à ſes paſſions, & pour répandre ſur quelques particuliers des invectives qui n'ont pu plaire que dans le tems où elles furent écrites, parce qu'elles étoient appropriées au goût qui dominoit alors : car dès que cette fureur de parti, qui les ſoutenoit, fut appaiſée, & que les hommes eurent oublié leur reſſentiment & ceux qui en étoient l'objet, toutes les beautés de ces écrits diſparurent, & la ſatyre perdit tout ce qu'elle avoit de piquant. Ainſi ces liqueurs fortes, que l'on boit à longs traits avec beaucoup de plaiſir & d'avidité, deviennent très-inſipides, quand l'eſprit en eſt évaporé, & qu'elles ont perdu cette fermentation qui leur donnoit un certain goût.

En un mot, ſes diſcours politiques ne ſeront aux yeux de nos deſcendans que comme de vieux almanachs, calculés pour un ſyſtême, & peut-être auſſi pour un méridien, différens des leurs. Ce ne ſera qu'avec beaucoup de

peine qu'on pourra démêler les observations ingénieuses qui s'y trouvent en très-petit nombre, & qui y sont, pour ainsi-dire, noyées dans un fatras de trivialités. Aussi ne dédommageront-elles pas de la peine que l'on aura prise pour les chercher.

Sur quel autre de ses ouvrages les admirateurs de Milord établiront-ils sa réputation ? Lequel prendront-ils pour soutenir le titre de grand génie qu'ils lui ont donné ?

Sera-ce son *Roi patriote*, avec les papiers qui l'accompagnent ? Ces ouvrages, suivant ce qu'il nous dit dans son avant-propos, ne sont pas des titres à la réputation littéraire ; mais il ne nous a pas dit la véritable raison du chagrin qu'il ressentit, lorsque Pope les publia. Ce sont-là les premiers ouvrages qui nous ont découvert son mépris pour l'écriture sainte, qu'il avoit toujours affecté de respecter même avec ses amis intimes.

Citera-t-on ses trois lettres, intitulées : *L'Ecrivain par occasion*, & publiés en 1727, lorsque le Chevalier Walpole, qui connoissoit bien son homme, eut obtenu du Roi, qu'on lui

ôtât toute espérance de recouvrer jamais les honneurs & les emplois qu'il avoit possédés; ce qui fut cause que l'espece de promesse que lui avoit faite à ce sujet une personne de grande considération, avec qui il avoit eu une entrevue à la Haye, dans le tems que Sa Majesté s'en retournoit en Angleterre, n'eut pas les suites dont il se flattoit. Qui croiroit qu'il n'a pas sçu profiter de cette occasion favorable? Il pouvoit alors donner un libre cours à son indignation contre l'homme qu'il haïssoit & qu'il affectoit de mépriser, & déployer tous les ressorts de son éloquence & de son génie. L'a-t-il fait? Tout le monde lut son ouvrage, tout le monde l'éleva aux nues; on le vanta comme un chef-d'œuvre d'esprit, & comme une production digne du plus beau génie; mais son triomphe ne fut pas de longue durée. Le Chevalier Robert Walpole y répondit, selon moi, avec plus d'esprit, d'élégance, de dignité & de mépris supérieur, qu'on n'en a jamais mis dans aucune réplique faite à la méchanceté & aux menaces d'un ennemi impuissant. A juger du Chevalier Walpole par sa

conduite publique, ou par les ſervices qu'il avoit rendus à ſa patrie, je ne me crois pas obligé d'honorer beaucoup ſa mémoire; mais du moins il eſt ſûr qu'il avoit de grands talens, qu'il y joignoit d'excellentes qualités, & qu'il avoit un certain penchant pour la vertu qu'on lui voyoit quelquefois en public, & toujours dans le particulier.

A l'égard de Bolingbroke, pour lui ſuppoſer quelque bonne qualité du cœur, je crois qu'il faut s'en rapporter à lui-même, ou à Pope. Ses actions & ſes écrits prouvent qu'il n'a jamais cherché le bien, ni ſenti la beauté de la vertu. Quoi qu'il diſe, il a toujours détourné ſes regards de tout ce qui étoit beau ou bon.

Ses *lettres ſur l'exil & la retraite* ne m'ont pas plus prévenu en ſa faveur: elles me paroiſſent reſſembler à des amplifications de rhétorique. C'eſt tout au plus un recueil de phraſes étudiées, où le faux eſprit regne depuis le commencement juſqu'à la fin. On y voit une tirade de ces ſentences que les miniſtres diſgraciés emportent toujours avec eux dans leur retraite, ou

que leurs amis, par mépris, ont coutume de leur appliquer dans les lettres qu'ils leur écrivent pour les conſoler.

Son *John Trott*, qu'il écrivit pour le *Craftsman*, & dont il fait mention dans ſon teſtament, paroît avoir été ſon ouvrage de prédilection. Il eſt, à la vérité, bien écrit : il y a beaucoup de feu, l'eſprit y eſt bien ménagé, l'art infini, le ſtyle inimitable. Quant au fond de la piece, il n'eſt pas de nature à procurer à l'auteur le titre de grand génie.

Si l'on me demandoit : Milord Bolingbroke n'étoit-il ſupérieur à perſonne par les talens, la ſcience, l'eſprit, ou la capacité ? Je répondrois, qu'autant que je puis en juger, il avoit plus d'eſprit qu'aucun de ſes contemporains, mais qu'il n'étoit pas ſçavant. Suivant ce qu'il nous dit lui-même, il étoit impoſſible qu'il le fût. Il ſuffit cependant, pour l'être, de retenir ce que les autres ont penſé & écrit avant nous. Bolingbroke a affecté un mépris ſouverain pour l'érudition, dans les occaſions où il ne pouvoit tirer les connoiſſances qui lui étoient néceſſai-

ſont pas toujours ce qu'on
nie. Tout ce que j'avance
que ce n'étoit pas un hom
nie ; je prétends même le p
diſoit du Chevalier Walpo
toit un eſprit du ſecond
deſſus du vulgaire, & au-
génie. Ce portrait convient
mieux à Bolingbroke.

Il n'y a pas de mots don
plus ſouvent ſervi, & qu
peut-être moins entendu q
génie. On l'a appliqué ſans
à une ſupériorité de talens
cité. On ſe trompera toujou
on entendra par génie u
quantité de ſcience, une c
périeure à celle des autres. I

puiſſance de retenir des idées. Elle n'entre pour rien dans la diſpoſition de ces idées mêmes. L'*invention* ſeule mérite le nom de *génie*. C'eſt une ſublime faculté de l'ame, ſi je puis m'exprimer ainſi, qui promène ſes regards autour d'elle, rcconnoît tout ce qui a une relation naturelle à l'objet qu'elle contemple, apperçoit des rapports qui échappent aux autres, & de leur connexion tire des vérités générales, & des conſéquences éloignées. Il eſt évident, qu'il y a beaucoup de ſujets d'étude & de recherches, où le génie n'eſt point du tout néceſſaire. Il n'en faut point dans l'hiſtoire, à moins qu'on ne veuille parler des Romains. Par-tout où l'on ne fait qu'imiter & perfectionner les vues & les inventions d'autrui, on doit être exclus de toute prétention à ce titre. Mais il faut du génie dans la phyſique, dans les méchaniques, dans la poéſie, dans le gouvernement; & il me ſemble qu'il n'en faut que là. Les Newton, les Bacon & les Boyle, ſont de la premiere claſſe; les Dryden, les Milton & les Shakeſpeare, de la ſeconde. Quant aux méchaniques, on peut citer

le moine Bacon, & les inventeurs de la poudre à canon, de l'imprimerie, &c. s'ils ne doivent pas leurs découvertes au hasard. Pour Milord Bolingbroke, je ne sais où le placer. S'il y avoit du génie à sapper toutes les religions dans leurs fondemens, je crois qu'il seroit le premier de tous ceux qui ont couru cette carriere. Les Hobbes & les Tindall n'auroient place qu'après lui. Ceux qui ont fait des loix pour le maintien de l'ordre & pour le bonheur des hommes; ceux qui ont fondé des états & des royaumes, ont été honorés du titre de génies, avec plus de justice que qui que ce soit. Ne seroit-ce pas se moquer de Milord Bolingbroke, que de le mettre dans cette classe, lui qui a avoué & prouvé qu'il ne demandoit que l'anéantissement de toutes les loix, & le bouleversement de tous les royaumes, sur-tout de celui de la Grande-Bretagne, pourvu cependant que ces changemens n'arrivassent pas de son tems?

De cette digression, si c'en est une, passons à l'examen de ses *lettres sur l'utilité de l'histoire*. Je ne me propose pas de revenir sur ce que l'évêque de Clo-

gher & M. Hervey ont ſi bien diſcuté. Ils ont très-bien expoſé les faux raiſonnemens & la ſcience ſuperficielle de Milord Bolingbroke. Je tâcherai ſeulement de découvrir la ſource de la grande réputation de ces lettres, & de l'admiration qu'elles firent naître pour les merveilleux talens de leur auteur. Tout lecteur ſans enthouſiaſme n'y trouvera que ce que l'on rencontre dans les autres écrivains, au ſtyle près, qui, dans Bolingbroke, eſt rempli de beautés. Il faut avouer auſſi, qu'il compoſoit avec bien de l'adreſſe & de la facilité. Quoi qu'il promette, il ne donne rien de nouveau, ni de ſupérieur aux productions de gens dont la réputation dans le monde eſt bien inférieure à la ſienne. Je ſuis même porté à croire, en jettant les yeux ſur les ouvrages de quelques écrivains qu'on admire avec aſſez de juſtice, que c'eſt moins en exécutant quelque choſe de conſidérable, qu'en l'entreprenant, qu'ils ſe ſont acquis une grande réputation. Ils ont promis de faire, ils n'ont pas fait. Ils ont montré les erreurs qui ſe trouvoient dans des ſyſtêmes, & les fautes

que l'on fait dans l'étude des sciences; mais ils ont plutôt donné des plans pour la perfection des connoissances humaines, qu'ils ne les ont perfectionnées. L'évêque de Cloyne, que je me fais un honneur de citer, à cause des excellentes qualités qu'on m'a dit qu'il possédoit, n'a jamais donné d'aussi grandes preuves de génie dans tout ce qu'il a écrit, que dans sa *Siris*. Il y montre un génie élevé, une imagination sans bornes; mais les choses dont il parle, sont au-dessus de la portée de l'esprit humain. On ne connoissoit guere le grand Bacon, avant son livre du *nouvel organe des sciences*. Et quoique ce livre soit une preuve de l'imagination la plus vaste, & de la plus grande sagacité, il ne sert qu'à faire voir les défauts des sciences, ce qui nous manque pour les perfectionner, & ce qui nous manquera toujours, jusqu'à ce qu'il s'éleve pour chaque partie un homme tel que Bacon lui-même, c'est-à-dire, jusqu'à la résurrection générale.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici, que ces tentatives affectent l'esprit des lecteurs, de manière qu'on imagine que les auteurs pour-

roient faire, s'ils le vouloient, ce qu'ils exigent qu'on faſſe. Et pour nous autres, il ſemble que, quand nous ſavons ce qui nous manque (& tout homme de bon ſens ne doit pas l'ignorer) nous avons beaucoup gagné ; nous eſpérons du moins que ceux que nous reconnoiſſons pour nos maîtres, iront plus loin. Mais voici une grande difficulté que l'on ne voit pas d'abord.

Le chemin qui mène à la ſcience paroît uni à ceux qui le voyent à une certaine diſtance. Une côte hériſſée de rochers, ſemble être d'un accès facile, quand on commence à découvrir les terres ; mais à meſure que l'on approche, on eſt effrayé des rochers eſcarpés & des précipices affreux qui empêchent d'y aborder. Il eſt plus aiſé de donner des avis que d'agir, de propoſer des plans que de les exécuter. L'un paroît appartenir au génie, l'autre à l'eſprit ou au jugement.

Je ſuis bien éloigné de croire que les deux écrivains, dont je viens de faire mention, ayent prévu cette conſéquence, & qu'ils ayent cherché à acquérir de la réputation à ce prix ; ils n'avoient pas beſoin de cet artifice.

Mais je crois que ç'a été le but de Milord Bolingbroke. Il ne pouvoit vivre ſans un grand nom : c'étoit la ſeule reſſource qu'il eût pour ſe venger de ſes ennemis, & adoucir l'ennui de ſa retraite. Il lui falloit de la réputation à quelque prix que ce fût ; auſſi s'y prit-il de toutes les manieres, pour en acquérir. En conſéquence il flatta Pope, quoiqu'il le déteſtât (voyez ſa préface pour le roi patriote). Il ſut tirer de lui ce beau portrait que l'on trouve dans l'eſſai ſur l'homme. Comme il craignoit Swift, qui écrivoit l'hiſtoire des dernieres années du regne de la reine Anne, il le flatta auſſi, & en obtint des louanges telles qu'il le ſouhaitoit ; il le haïſſoit cependant ſincèrement, depuis ſa querelle avec le Comte d'Oxford. Il recherchoit la gloire avec tant d'avidité, que l'on peut dire, ſans crainte de ſe tromper, qu'en faiſant des promeſſes, ſoit qu'il les exécutât ou non, il avoit moins en vue l'honneur d'être placé au temple de mémoire après ſa mort, que la gloire de jouir d'une grande renommée pendant ſa vie. *Præſenti tibi maturos largimur honores,*

eſt la dédicace qu'il aima le mieux. Si ce n'eût pas été là ſa façon de penſer, à quoi bon nous donner cet eſſai d'hiſtoire, après avoir dit qu'une hiſtoire qui a beſoin d'être abrégée, ne mérite pas d'être lue? Il n'a peut-être jamais voulu nous en donner une entière. Peut-être a-t-il eſpéré s'acquérir, par cette eſquiſſe, une auſſi grande réputation, que s'il eût fini cet ouvrage. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Le tems ne lui a ſûrement pas manqué depuis ſa retraite, & nous ne lui accorderons pas que ce ſoit la faute de ſa mémoire. Dans une de ſes lettres, il promet d'y travailler l'année ſuivante; il n'eſt pas croyable qu'il ait pu manquer de tems ni de matériaux. Il avoit auſſi promis de peindre les tems où il étoit à la tête des affaires, & ce qui ſe paſſa pour lors, avec autant d'impartialité qu'en a fait voir Polybe, en parlant des faits de Lycortas. J'en doute, & je ſuis ſûr que Polybe, quelqu'impartial qu'il fût, eût parlé autrement de lui-même qu'il ne fait de ſon pere : l'amour propre le veut ainſi.

Avec quelle impartialité Milord Bolingbroke n'eût-il pas fait cette

[illegible] entreprise ! Avec
[illegible] n'a-t-il pas traité ses
[illegible] Avec quelle modestie ne se
[illegible] lui-même ! On peut
[illegible] propre portrait, &
[illegible] chevalier Walpole, qu'il
[illegible] seconde lettre. Tout ce
[illegible] tire de quelques-uns
[illegible]. & il pouvoit se
[illegible] aussi bien qu'à l'en-
[illegible] enchassé. Je le cite-
[illegible] pour sa rareté &
[illegible] Le méchant, dit-il, en
[illegible] Walpole, qui en aura im-
[illegible] monde par son pou-
[illegible] & que l'expérience
[illegible] pendant un
[illegible] un jour tel qu'il
[illegible] homme (en parlant
[illegible] aura mal con-
[illegible] sera enfin
[illegible] arrive pas ainsi ; si le
[illegible] avec son masque, ap-
[illegible] riche & puissant ;
[illegible] perit, accablé
[illegible] malheurs, exilé
[illegible] à la disette, l'his-
[illegible] couvrira le nom
[illegible] l'infamie qu'il mérite,

» & fera passer aux siecles les plus re-
» culés celui de l'autre, en lui rendant
» les honneurs qui lui sont dûs ». A ces
paroles succede ce passage d'Aurelius
Fuscus : *ADMIRABILE posteris vigebis ingenium, & uno proscriptus sæculo proscribes Antonium omnibus.*

Voyons ce qu'il dit de lui-même, & d'une piece qu'il avoit dédiée à Robert Walpole. « Je suis content, dit-il, » de voir que nos noms passeront à la » postérité, l'un comme le poison, » l'autre comme l'antidote ». Je crois que, quand il écrivoit ces lignes, il n'étoit pas placé, à côté de Scipion, dans la suprême région de la tranquillité. Il ne se souvenoit plus que, dans sa premiere lettre, il avoit dit qu'il étoit de tous les hommes le moins sensible aux louanges & à la critique, & qu'il n'auroit jamais pu se mettre à la place de Cicéron, ni tant desiré de voir son panégyrique. Je ne sais qui fera le sien, ni combien de siecles il durera. Je crois du moins qu'il n'y a aucun de ses compatriotes, parmi ceux qui ont encore présent à l'esprit tout ce qui s'est passé du tems de cet écrivain, qui soit tenté de l'entre-

prendre. Tous les mémoires écrits à son sujet, ou sur les tems dans lesquels il a vécu, excepté ceux qu'il a faits lui-même, seront perdus pour la postérité, avant qu'il se trouve un écrivain qui lui rende les honneurs qu'il attend. Je dis plus : il faudra que ses propres ouvrages périssent avant qu'un Anglois célebre son nom. Autrement, il faudroit que ceux qui aiment la conservation de la patrie, ou qui souhaitent sa paix & son bonheur, pussent bien penser d'un homme qui, après avoir prétendu pendant sa vie aimer son pays, & respecter sa religion, a levé à sa mort le masque que ses craintes lui avoient fait garder jusqu'alors, & qui a laissé après lui un traité écrit par lui-même, & publié par son ordre exprès, dans lequel il prêche l'athéisme, & ne cherche qu'à exciter la rébellion.



VIE de Jean-Jovianus Pontanus, d'après celle qu'a écrite en latin le R. P. Robert de Sarno, *de la congrégation de l'Oratoire de Naples.*

JEAN-JOVIANUS PONTANUS naquit à Cereto en Ombrie, au mois de décembre 1426 : les factions qui déchiroient depuis long-tems sa patrie, avoient forcé ses ancêtres de l'abandonner. Les citoyens de cette malheureuse contrée étoient tous divisés, & tous étoient vendus au crime. Les excès où les porta leur haine mutuelle font frémir l'humanité ; Pontanus nous a conservé le tableau que son ayeule lui en avoit tracé plus d'une fois dans son enfance, en versant des torrens de larmes. « Toutes les fa»milles, dit-il, étoient armées les »unes contre les autres, & la fureur »qui les animoit étoit telle, que lorf»que ceux d'une faction s'étoient em»parés de quelqu'un du parti opposé, »ils s'assembloient pour jouir du spec-

» tacle barbare de voir couler le sang
» de ce malheureux : ils déchiroient
» ses membres, rôtissoient les lam-
» beaux de son cadavre ; & plus cruels
» que les bêtes féroces, ils dévoroient
» sa chair & s'enyvroient de son sang,
» en invoquant dans ces festins horri-
» bles le ciel qui ne les punissoit pas.
» Mes ancêtres, pour échapper à la
» rage de leurs ennemis, se retirerent
» à la campagne ; ils y bâtirent une
» tour où ils crurent leurs femmes,
» leurs enfans & leurs biens en sûreté ;
» mais bientôt après, attaqués par une
» faction qui avoit pour chefs les deux
» freres de ma bisayeule, ils furent
» tous massacrés. Ma bisayeule resta
» seule pour la défense de la place : ses
» freres l'exhortent à se rendre ; elle
» y consent à condition qu'on conser-
» vera la vie à ses deux enfans. Les
» barbares rejettent la proposition, &
» le fer leur étant devenu inutile, ils
» ont recours à la flamme. Cette fem-
» me courageuse emporte ses enfans
» dans le lieu le plus secret de la tour,
» où bientôt le feu les atteint & les
» consume tous ». Né dans ces tems
de haines & de guerres intestines,

Jean passa ses premieres années dans les larmes : il vit massacrer Jacques Pontanus son pere, homme encore plus distingué par la supériorité de ses talens que par l'éclat de sa naissance ; & lui-même ne dut la vie qu'aux tendres soins d'une mere vigilante qui le déroba au couteau prêt à l'égorger, & l'emmena à Perouze.

Cette femme vertueuse ne confia pas à des mains étrangeres l'éducation de son fils. Pontanus ne dut qu'aux soins & aux exemples maternels le germe des talens & des vertus qu'il fit éclater dans le long cours de sa vie. Après avoir passé son enfance dans le sein d'une mere uniquement occupée à lui former l'esprit & le cœur, Pontanus revint dans sa patrie : la discorde y soufffloit encore ses fureurs. L'héritage de ses parens, qu'il venoit recueillir, avoit été envahi, & sa vie même n'étoit pas en sûreté. Attiré par la réputation qu'avoit Alphonse, roi de Naples, d'aimer les lettres & de récompenser ceux qui les cultivoient, il se rendit en Toscane auprès de ce Prince, qui venoit de déclarer la guerre aux Florentins, & revint avec

Parmi le grand nombre d'hommes illustres dont s'honoroit alors l'Italie, Alphonse choisit Pontanus pour précepteur de son neveu Charles de Navarre. Après la mort d'Alphonse, Charles se vit obligé de retourner en Arragon; & Pontanus, délivré des soins de son préceptorat, s'attacha de nouveau à l'emploi qu'il avoit pris d'Ulcinius: bientôt il fut initié dans les affaires les plus importantes, & plus d'une fois la sagesse de ses conseils leva des difficultés qu'on croyoit insurmontables.

Ferdinand, successeur d'Alphonse, qui depuis long-tems connoissoit le mérite de Pontanus, le nomma son secrétaire & le chargea de l'éducation de son fils; persuadé que ce fils instruit par un grand homme, seroit nécessairement un grand prince.

Enveloppé dans sa propre gloire, Pontanus sembloit fuir les honneurs; mais les honneurs venoient le chercher, & dès-lors il fut aisé de présager le haut point de grandeur où l'Italie le vit depuis.

Une guerre s'éleva entre Ferdinand & Jean d'Anjou. Ferdinand partit à la

tête de ſon armée & emmena Pontanus, qui ſe montra tout à la fois ſoldat & Général. On vit avec ſurpriſe un philoſophe, qui juſqu'alors n'avoit cultivé que ſa raiſon & les lettres, ſe diſtinguer dans les opérations militaires, comme ſi toute ſa vie il eût fait le métier de la guerre. La poudre des camps & le tumulte des armes ne l'empêcherent pas de ſacrifier aux Muſes : il fit lui-même l'hiſtoire de cette guerre, & l'écrivit avec autant d'élégance que d'impartialité.

L'habileté & les nouveaux talens que Pontanus avoit développés dans cette campagne, lui mériterent toute la confiance de Ferdinand. Ce prince, de retour à Naples, le combla de bontés & d'honneurs. L'envie s'arma contre lui; elle alla même prendre des traits dans le cœur du jeune Alphonſe, qui, jaloux du crédit de ſon maître, fut encore aſſez lâche pour entreprendre de le noircir. Pontanus ne ſe vengea de la calomnie, qu'en s'appliquant à devenir encore plus utile à ſon Prince & à l'Etat.

Il avoit coutume de dire qu'il n'avoit rien à craindre de ſes ennemis

parce qu'il avoit un puissant défenseur.

Le Roi le pressant un jour de le lui nommer: *c'est ma pauvreté*, lui dit-il, avec fermeté, *voilà le garant de mon innocence, & le témoin qui déposera toujours en ma faveur.*

Mais il est tems de parler d'une des plus brillantes époques de la vie de Pontanus. Quelque tems avant de mourir, Alphonse I, toujours occupé du bien des lettres, se proposa d'établir une académie dans sa capitale, & chargea Antoine de veiller à ce que ce projet fût promptement exécuté. Antoine répondit aux vues du souverain; l'académie fut érigée: les hommes les plus illustres d'Italie s'empresserent d'y être reçus, & quoiqu'Antoine vécût encore, ils placerent unanimement Pontanus à leur tête.

Parmi les statuts qu'il fit en qualité de chef de cette société, un des principaux portoit que tous les collegues prendroient un nouveau nom, qui fût plus élégant & plus convenable à des hommes entierement voués aux lettres. Ce fut à ce sujet qu'il prit le nom de *Jovianus*, & que Sannazar prit celui d'*Actius Syncerus.* Il s'agit ensuite

de ſavoir comment on nommeroit la ſociété même : on reſpectoit trop Platon & Ariſtote pour oſer lui donner le nom de lycée & d'académie; on prit le parti de l'appeller le *Portique Antonien*, du nom de ſon fondateur; mais bientôt après elle ne fut plus déſignée que ſous celui d'*Académie de Pontanus*.

Rien n'eſt plus propre à exciter l'émulation & à nourrir le germe des talens que ces ſortes d'établiſſemens littéraires; mais il eſt arrivé ſouvent que des ſociétés auxquelles une premiere ardeur avoit donné de l'éclat, eſt enſuite tombée dans l'aviliſſement & le mépris. Cette décadence eſt inévitable lorſque les places faites pour décorer le mérite ne ſont plus accordées qu'à la faveur ou à l'intrigue.

Marié à la philoſophie, Pontanus n'avoit point encore ſongé à d'autres engagemens : les chaînes les plus douces lui paroiſſoient encore trop dures; il avoit été frappé d'un mot de Puderric, noble Napolitain, qui allant aux nôces d'un de ſes amis, le pria de l'accompagner, *pour ne pas aller ſeul*, diſoit-il, *aux funérailles de ſon ami*.

L'ennui que la solitude entraîne fit taire le sentiment d'aversion qu'il avoit pour le mariage : il craignoit, comme il le disoit lui-même, de se voir abandonné, au cas qu'il retombât malade, aux soins d'un enfant qu'il nourrissoit. Cet enfant c'étoit lui-même.

Il épousa en 1461 une fille âgée de 17 ans, qui, aux avantages d'une haute naissance, de la richesse, de la jeunesse & de la beauté, réunissoit des mœurs douces & pures : elle s'appelloit Adrienne.

Pontanus en eut quatre enfans qui lui furent d'autant plus chers qu'il aimoit passionnément la mere : c'est cette tendresse extrême qui lui fit imaginer un genre de poésie nouveau & tout-à-fait inconnu jusqu'à lui. Les vers qu'il fit pour Lucius Franciscus, celui de ses enfans qu'il aima le plus, nous en fourniront un exemple.

Pupe meus, pupille meus, complectere matrem,
Inque tuos propera, pupule care, sinus.
Pupe bone, en cape, care, tuas, mi pupule, mammas.
Pupule belle meus, bellule pupe meus,
Suge : canam tibi næniolam, næ nænia non e

Nota tibi, nate, est nænia næniola?
Pupe meus, pupille meus, næ nænia nonne
Nota tibi, nate, est nænia næniola?
Belle meus, mellite meus, næ nænia nonne
Nota tibi, nate, est nænia næniola?
Somniculus tibi jam lassis obrepit ocellis,
Dum tibi, nate, placet nænia nota nimis.
Pupe meus, dormisce, meus, nec nænia nostro
Da noctem nato nænia somniferam.

Que d'agrémens, que de naïveté, que de mollesse dans ces vers! comme tout y caractérise un pere qui voyant son enfant se jouer & sourire sur le sein découvert de sa mere, s'abandonne tout entier aux mouvemens de la nature, balbutie, devient enfant lui-même, le caresse, l'invite à prendre la mammelle, ensuite appelle le sommeil par un murmure doux, long & uniforme, & qui, lorsque les tendres paupieres de l'enfant sont fermées, privé du spectacle délicieux de ses ris & de ses mouvemens, se frappe de l'image de la mort & tremble qu'il ne se réveille plus!

Lucius, après avoir fait des progrès étonnans dans la philosophie, mourut

à l'âge de vingt-neuf ans : il y en avoit déja sept que Pontanus avoit perdu son épouse, avec laquelle il avoit vécu dans la plus parfaite union, quoique sa tendresse fût soupçonneuse, & promte à s'alarmer.

Peu de tems après la mort d'Adrienne, Pontanus, déja fort avancé en âge, épousa une femme de Ferrare, appellée Stella : son surnom & sa famille ne sont pas connus ; mais on sait qu'elle eut des mœurs pures, qu'elle fut attachée à ses devoirs, & qu'elle les remplit avec exactitude. Son mari l'aimoit éperdûment, & voulut immortaliser son amour pour elle, par deux livres d'élégies qui respirent la tendresse : il en eut un fils qui ne vécut que cinquante jours ; sa mere ne lui survécut pas long-tems : nouveaux sujets de larmes & de vers.

Cependant dès l'année 1463, Pontanus avoit été chargé des affaires les plus secrettes & les plus importantes du gouvernement ; son élévation ne porta nulle atteinte à sa philosophie ; il étoit d'un si grand désintéressement que, lorsque ses amis le pressoient de suivre l'exemple de ses prédécesseurs,

& de s'occuper enfin à augmenter & à assurer sa fortune, il leur répondoit qu'*il craignoit également l'indigence & l'opulence ;* paroles admirables dans la bouche d'un homme qui remplit une place où la cupidité n'est pas même contrainte. Ferdinand, instruit de sa modération, le nomma citoyen de Naples, lui assigna des pensions sur le trésor royal, & le revêtit de deux nouveaux emplois très-considérables.

En 1482, une guerre s'éleva entre les Vénitiens & Hercule I, Duc de Ferrare. Les Vénitiens ne pardonnoient pas à Ferdinand d'avoir donné sa fille Eléonore en mariage à ce Duc, & les préparatifs qu'ils faisoient annonçoient la violence de leur ressentiment. L'Italie entiere étoit dans l'agitation : les opérations sages & politiques de Pontanus tranquilliserent l'Italie, & la paix se fit quand tout annonçoit & respiroit la guerre.

Trois ans après, l'ambition d'Innocent VIII occasionna de nouveaux troubles. Ce Pontife exigea qu'indépendamment de la haquenée dont les Rois de Naples font hommage au Saint-Siege, Ferdinand payât des sub-

ſides que Paul II & Sixte V avoient abolis. Ferdinand les refuſe, la guerre s'allume : Pontanus eſt chargé de la négociation, ſe rend à Rome, concilie les eſprits & pacifie tout. Les Cardinaux marquoient quelque inquiétude ſur la ſûreté du traité qu'on venoit de conclure : gardons-nous bien, dit Innocent, de manquer de parole à Pontanus; eſt-il juſte que la vérité & la bonne foi abandonnent celui qui ne les a jamais abandonnées?

A ſon retour de Rome, Pontanus trouva de grandes révolutions dans le miniſtere : Antoine Petruci, premier miniſtre du royaume, s'étoit rendu coupable d'un crime de leſe-majeſté : ſa place fut donnée à Pontanus, qui l'occupa en philoſophe dont la fortune ne ſauroit changer ni les principes ni les mœurs. Le bonheur public fut le fruit de la ſageſſe avec laquelle il gouverna. Placez Socrate au premier rang du monde, & tous les hommes ſeront heureux.

Pontanus avoit donné l'exemple de toutes les vertus morales & politiques; il voulut laiſſer un monument de ſa piété; il fit conſtruire un temple d'une

architecture de très-bon goût, & qui se ressentoit à peine de la barbarie qui, dans ce tems-là, oppressoit encore les arts. On n'y voit pas sans respect les noms, les portraits & les épitaphes de Pontanus, de ses femmes, de ses enfans, de ses ancêtres & de ses amis. La face extérieure du temple est ornée de huit sentences, gravées sur le mabre & prises de l'antiquité. Nous en citerons ici quelques-unes.

In utraque fortuna, fortunæ ipsius memor esto.

De quelque façon que la fortune vous traite, souvenez-vous de ce qu'est la fortune.

Hominem esse se haud meminit, qui nunquam injuriarum obliviscitur.

Celui qui n'a jamais pardonné n'a jamais senti qu'il est homme.

Frustrà leges prætereunt quem non absolvit conscientia.

C'est en vain que les loix oublient celui qui n'est pas absous par sa propre conscience.

Toutes les épitaphes qu'on y lit ont été composées par Pontanus lui-même. Il nous suffira de rapporter celle-ci.

Quid agam requiris : tabesco.
Scire quis sim cupis : fui.
Vitæ quæ fuerint condimenta rogas ;
Labor, dolor, ægritudo, luctus,
Servire superbis dominis,
Jugum ferre superstitionis,
Quos caros habeas sepelire,
Patriæ videre excidium.
Uxorias molestias nunquam sensi (1).

Petro Compatri, viro officiosissimo, Pontanus posuit, constantem ob amicitiam, ann. LIII. MDI. XV. KAL. DEC.

Pontanus assigna, pour l'entretien du monument qu'il avoit fait construire, 270 écus d'or de revenu, sur

(1) Veux-tu savoir ce que je fais? Je tombe en poussiere. Qui je suis? Je fus. Quels ont été les assaisonnemens de ma vie? Le travail, la douleur, le chagrin, les larmes, servir sous des maîtres insolens, porter le joug de la superstition, ensevelir les personnes qui m'étoient les plus chères, & voir la ruine de ma patrie. Je n'éprouvai jamais les peines du mariage.

lesquels il voulut qu'on en prélevât 36 tous les ans pour doter de pauvres filles.

Tendre une main secourable à la foiblesse, & sauver ce que le sexe doit avoir de plus cher, l'innocence & la réputation, c'est, disoit-il, l'acte le plus agréable aux yeux de la Divinité, & le meilleur exemple qu'on puisse donner aux hommes. Mais les intentions de Pontanus ne furent pas long-tems remplies; le monument de sa religion & de sa bienfaisance fut négligé & abandonné jusqu'en 1759, où Charles de Bourbon, actuellement roi d'Espagne, fondateur ou restaurateur de tout ce qu'il y a aujourd'hui de grand & d'utile dans le royaume de Naples, rendit à cet édifice son ancienne splendeur.

En 1494 Ferdinand mourut, & son fils Alphonse, duc de Calabre, monta sur le trône. Le roi de Naples perdit les sentimens de jalousie que le duc de Calabre avoit eus contre Pontanus: il le combla d'honneurs, lui confia toute son autorité, & lui fit ériger une statue de bronze dans un de ses palais: *je ne puis trop l'honorer*, disoit-

il, *c'est un grand homme, & il fut mon maître*. Fréderic, frere d'Alphonse, étoit, comme lui, pénétré d'admiration pour les grands talens & les vertus de Pontanus. Un jour le conseil étoit assemblé; Pontanus entre, Fréderic se leve par respect: *silence*, dit-il, *voici notre maître*.

Pontanus étoit au comble de la gloire; il jouissoit du premier rang dans la littérature; dans l'Etat il ne voyoit au-dessus de lui que la couronne. Heureux si la mort eût alors terminé sa carriere! Le tableau de ses vertus va s'effacer: un crime va détruire l'ouvrage de soixante ans de travaux glorieux & utiles.

Alphonse, las de porter la couronne, la céde à son fils Ferdinand II. Ce nouveau monarque confirme à Pontanus ses honneurs & ses dignités: mais à peine est-il assis sur le trône que Charles VIII, roi de France, entre en Italie, le chasse de ses Etats, s'avance vers la capitale & la somme de se rendre. Pontanus en livre les clés; & chargé de haranguer le nouveau Roi dans la cérémonie de son couronnement, il employe son élo-

quence à flatter lâchement le conquérant qui subjuguoit sa patrie, & à charger d'outrages les Rois ses maîtres & ses bienfaiteurs; action basse, indigne, abominable, que rien ne peut justifier, parce que rien ne peut dispenser l'homme de la reconnoissance; & le sujet, du respect & de la fidélité qu'il doit à son Souverain.

Cependant quelques princes de l'Europe, alarmés de l'entreprise de Charles, se liguent & parviennent à chasser les François du royaume de Naples. Ferdinand rentre dans ses Etats, & ce monarque généreux se borne à dépouiller Pontanus de ses charges. Il faut avouer que Pontanus supporta sa disgrace comme s'il ne l'eût pas méritée; la prospérité n'avoit point enivré son ame; les revers ne l'abattirent pas; jamais même il ne montra plus de contentement & de gaîté, que depuis qu'il fut éloigné du commerce des souverains, du faste des cours & du tourbillon des affaires. *Je ne vis donc plus*, disoit-il, *pour les Rois; mais pour moi-même; enfin je dispose de ma pensée. Hommes ambitieux, connoissez le véritable bonheur*,

il consiste uniquement à jouir de son ame, c'est-à-dire, du commerce des immortels. Sa philosophie n'étoit pas de spéculation; quelque tems après sa disgrace, Louis XII s'empara du royaume de Naples, & lui offrit les premieres charges de l'Etat. Pontanus répondit que le ciel avoit pourvu à sa fortune, qu'il ne cherchoit pas à rendre sa vieillesse plus riche, mais plus occupée. C'est dans sa retraite qu'il composa cette foule d'ouvrages qu'il nous a laissés en prose & en vers; il y vécut l'espace de huit années, dont il partagea tous les instans entre la philosophie & l'amitié. Il mourut enfin en 1505, âgé de 77 ans, regretté de ses amis, des gens de lettres & du public. Quelques momens avant de mourir, il donna à Jérôme de Borgia son disciple cette épitaphe, qu'il lui recommanda de faire graver sur son tombeau, & qu'on y voit encore aujourd'hui.

Vivus domum hanc mihi paravi, in qua quiescerem mortuus; noli, obsecro, injuriam mortuo facere, vivens quam fecerim nemini; sum

etenim Joannes Jovianus Pontanus, quem amaverunt bonæ Musæ, suspexerunt viri probi, honestaverunt Reges Domini. Scis jam qui sim aut qui potiùs fuerim. Ego verò te, hospes, noscere in tenebris nequeo, sed te ipsum ut noscas rogo. Vale.

« J'ai préparé pendant ma vie » cette maison pour l'habiter » après ma mort ; n'outragez » point celui qui n'a outragé per- » sonne : je suis J. J. Pontanus, » que les Muses ont chéri, que » les gens de bien ont respecté, » & que les Rois ont honoré. » Tu sais qui je suis ou plutôt qui » je fus. Habitant du séjour des » ombres, je ne puis te connoi- » tre, mais connois-toi toi- » même ».

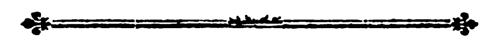
Pontanus étoit d'une taille ordinaire & bien prise ; il avoit la tête chauve, le front large, les sourcils bas, le nez aquilin, les yeux bleus, le menton un peu alongé, le col élevé, la bouche petite & la démarche noble : c'est ainsi qu'il se dépeint lui-même ;

sa physionomie avoit quelque chose d'austere qu'il temperoit par la politesse de ses manieres & par l'agrément de sa conversation. Jamais homme ne s'est énoncé avec plus d'éloquence & de grace : peu de politiques & de négociateurs ont été aussi profonds & aussi habiles. Ses mœurs étoient pures & sa religion solide : il étoit juste, tempérant, frugal ; mais ces belles qualités furent ternies par plus d'un vice. Pontanus étoit caustique, médisant, & d'une ambition démesurée : d'ailleurs sa perfidie envers son souverain est une tache que toutes ses vertus ne peuvent effacer.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de ses ouvrages. Pontanus étoit tout à la fois un très-bel esprit, un grand littérateur & un vrai philosophe. La plupart de ses écrits roulent sur des sujets de morale, & sont tous remplis de maximes saines & de réflexions profondes & judicieuses. Son histoire de la guerre de Naples est un chef-d'œuvre, & suffiroit pour l'immortaliser. Sa latinité est toujours pure, toujours élégante ; & son style est plein de douceur, de noblesse & d'harmo-

mie. Quant à ses ouvrages de poésie, on retrouve dans ses hendecasyllabes les graces piquantes & naïves de Catulle ; ses élégies respirent le sentiment ; & dans ses *Météores* & son *Uranie*, c'est la philosophie elle-même parée de tous les charmes de la poésie. Pontanus ne se borna pas à enrichir la république des lettres de ses propres ouvrages, nous devons à ses recherches tout ce que Tiberius Donatus, ancien grammairien, a composé sur les œuvres de Virgile, ainsi que la grammaire de Q. Rhemnius Palæmon. Un des plus grands services qu'il ait rendus à la littérature, c'est d'avoir corrigé & restauré le seul exemplaire qui fût resté des poésies de Catulle ; en un mot rien n'a manqué à la gloire littéraire de Pontanus ; ses ouvrages exciterent l'envie & ils en ont triomphé. Il avoit annoncé lui-même son immortalité : *la renommée*, dit-il dans son Uranie, *assise en habit de fête sur mon tombeau, portera chez tous les peuples & dans tous les âges, mon nom & ma gloire : la postérité la plus reculée parlera de Pontanus & le célébrera.*

Jusqu'à présent nous ne connoissions en quelque sorte de J. J. Pontanus que les ouvrages qu'il nous a laissés ; les détails de sa vie étoient ignorés : le pere Robert de Sarno les a tracés le premier, & son travail est à tous égards digne d'éloges. Nous desirerions seulement que sa latinité fût moins laborieuse, moins affectée, en un mot plus conforme à celle du savant homme dont il a donné l'histoire.



TRADUCTION d'une Lettre de M. le Comte Algarotti ſur les connoiſſances militaires de Virgile.

LUCAIN a chanté les exploits des plus grands capitaines qui aient jamais été; il a mis en vers une bonne partie des commentaires de Céſar. Il ne faut donc pas être ſurpris de trouver dans ſon poëme hiſtorique le beau plan de la guerre contre Afranius & Petreïus, ainſi que les ſavantes précautions que Céſar prit à la journée de Pharſale contre la cavalerie de Pompée.

Lucain eſt un peintre de portraits; il a peint de beaux viſages, parce qu'il les avoit devant les yeux: mais Homere a puiſé toutes ſes richeſſes dans ſon imagination; les figures qu'il a tracées, il les a embellies, il les a, en quelque ſorte, créées; pour embellir ainſi les objets ſans les dénaturer, que de connoiſſances ne devoit-il pas poſſéder! Nous ne nous arrêterons ici qu'à celles qu'il eut dans l'art militaire. C'eſt le poëme d'Homere,

qui donna à Philippe l'idée de la Phalange Macédonienne, de cette troupe formidable qui vainquit tant de peuples, & qui ne céda qu'à la légion romaine. Tout le monde ſait qu'Homere fut, pour ainſi dire, le compagnon & le guide d'Alexandre dans la conquête de l'Aſie.

Peut-être dira-t-on que l'enthouſiaſme a fait voir plus d'une fois dans les ouvrages de ce poëte des choſes qui réellement n'y ſont pas, & que la ſeule prévention a pu lui diſtribuer cette nouvelle eſpece de gloire; mais ſe refuſera-t-on au témoignage des guerriers eux-mêmes? Le maréchal de Puyſégur n'héſite pas de placer Homere au nombre des écrivains militaires. Parmi pluſieurs autres remarques qu'il fait à l'avantage de notre poëte, il obſerve qu'Homere regarde avec raiſon le ſilence que gardoit dans ſa marche l'armée grecque, comme un ſigne caractériſtique de la diſcipline militaire, tandis que le tumulte & la confuſion régnoient parmi les troupes indiſciplinées de l'Aſie. Il le loue d'avoir connu la force des rangs ſerrés,

où les piques se soutiennent, les casques se touchent & les boucliers portent sur les boucliers. Il observe la division qu'Achille avoit faite de ses soldats en différentes troupes de cinq cens hommes chacune, comme la cohorte des Romains & le bataillon des modernes. Il admire le camp que Nestor fit entourer d'un fossé profond, & fortifier d'un retranchement flanqué de tours, pour mettre l'armée & les vaisseaux à couvert des sorties des Troyens. Enfin il trouve qu'Homere parle trop bien de l'art militaire, pour n'avoir pas été guerrier lui-même.

Lorsque je lus ces observations du maréchal de Puységur sur les connoissances militaires d'Homere, je crus qu'il parleroit aussi de Virgile; mais je fus fort étonné de voir qu'il n'en disoit pas un mot. Cependant il y a beaucoup d'endroits dans l'énéïde où Virgile paroît très-versé dans l'art de la guerre; & s'il est au-dessous de son modele du côté de la poésie & de l'invention, il ne lui est guere inférieur pour les connoissances dont il a enrichi son poëme.

Lorsqu'Enée, débarqué sur le rivage d'Italie, quitte son armée pour aller solliciter des secours contre ses ennemis, il la laisse dans un camp fortifié selon les regles de l'art. D'un côté, il étoit défendu par le Tibre; de l'autre, il étoit couvert d'un fossé & d'un retranchement flanqué de tours (1). Près du camp, Enée s'étoit emparé d'une hauteur où il avoit placé une tour de bois. C'étoit une sorte de poste avancé qui défendoit le camp, dominoit la campagne, & d'où l'on pouvoit avertir facilement de l'arrivée des ennemis (2).

Les Troyens avoient ordre de se tenir dans leurs retranchemens, toujours sur la défensive, & de ne point s'exposer en rase campagne, jusqu'à l'arrivée d'Enée & des secours qu'il devoit amener. Y avoit-il de parti plus sage à prendre (3)?

Turnus au contraire cherche à profiter de l'absence d'Enée, & veut assaillir les Troyens (4). Il fait lancer

(1) Lib. 9, v. 468, & seq.
(2) Ibid. v. 530.
(3) Ibid. v. 40.
(4) Ibid. v. 6, & seq.

des torches ardentes & des matieres embrasées sur les vaisseaux troyens (1). Cette opération consume une bonne partie du jour; l'attaque du camp est remise au lendemain matin. Turnus fait les préparatifs nécessaires, & distribue ses troupes. Il place devant les portes des piquets de cavalerie commandés par Messape, avec ordre d'allumer de grands feux pour découvrir les manœuvres de l'ennemi. Derriere cette troupe étoient quatorze compagnies de cent fantassins chacune, qui devoient se relever, faire la ronde, être alertes toute la nuit en avant de l'armée latine (2). Les Troyens, de leur côté, disposent tout pour la défense, fortifient les portes & pratiquent des communications parmi les différens ouvrages du camp (3). Le jour paroît, Turnus donne le signal pour l'assaut. Les Latins, à couvert sous leurs boucliers, travaillent à combler les fossés & à ouvrir une partie du retranchement; d'autres tentent de les franchir dans les en-

(1) Lib. 9, v. 69, & seq.
(2) Ibid. v. 156, & seq.
(3) Ibid. v. 168, & seq.

droits où ils ſont dégarnis de troupes: mais les uns & les autres, repouſſés par les efforts des Troyens, s'éloignent de leur camp & font pleuvoir une grêle de traits ſur leurs retranchemens, pour recommencer enſuite l'attaque avec plus de ſuccès, lorſque le nombre des ſoldats qui le défendent ſera diminué. Mais l'attaque principale, celle où Turnus commande en perſonne, ſe fait au poſte avancé où s'éleve une haute tour. Ce Prince y jette une torche ardente; la flamme gagne, le vent (1) en augmente les progrès; les guerriers qui la défendent ſe retirent avec précipitation dans la partie que le feu n'a pas encore entamée; ils ſe preſſent, ils s'entaſſent les uns ſur les autres; la tour s'écroule avec fracas, & ſes défenſeurs ſont enſevelis ſous ſes débris enflammés.

Les Troyens, pour réparer une ſi grande perte par une action déciſive, font une ſortie & mettent les Latins en déroute. Turnus accourt pour profiter de l'avantage que lui donne l'ennemi en s'expoſant en raſe campagne;

(1) Lib. 9, v. 503 & ſeq. 530 & ſeq.

il rallie les Latins, met en fuite ses ennemis, les poursuit l'épée dans les reins, & emporté par son ardeur, il entre avec eux dans leur camp; là il fait des prodiges de valeur & se jette ensuite dans le Tibre. C'est ainsi que Rodomont, dans l'Arioste, se trouve enfermé dans la ville de Paris, s'y défend seul contre tous, se jette ensuite dans la Seine qu'il passe à la nage, au travers d'une grêle de traits (1).

C'en étoit fait des Troyens, remarque Virgile, si Turnus avoit eu la tête assez froide pour mettre un frein à sa valeur & pour introduire ses guerriers dans le camp des Troyens (2).

Sur ces entrefaites, Enée arrive avec une flotte; il amene de nouveaux secours, & sur-tout beaucoup de chevaux, dont son armée avoit grand besoin : il fait son débarquement, & change bientôt la face de la guerre, qui, de défensive qu'elle étoit, devint offensive de la part des Troyens. Ils ne se tiennent plus en-

(1) Lib. 9, v. 683, & seq. 717, & seq. 727, & seq.
(1) Ibid. v. 757, & seq.

bat singulier qui termine la guerre & le poëme (1).

C'est ainsi que Virgile a su imaginer le plan d'une guerre défensive & offensive. Par-tout il fait éclater ses connoissances militaires, soit qu'il s'agisse d'asseoir un camp, soit qu'il faille l'attaquer ou le défendre; il sait aussi-bien faire marcher une armée que la mettre en ordre de bataille, & il place avec art les corps qu'il commande dans les lieux où ils ont plus d'avantage.

Au reste, il n'est pas étonnant qu'il fût initié dans les secrets de l'art militaire. La plupart de ses amis, Pollion, Varus, Mécene, étoient guerriers, & Horace lui-même pouvoit entrer dans son conseil de guerre,

Militiæ quamquam piger & malus.

Outre cela le métier des armes étoit celui des Romains; ils s'y exerçoient; ils en raisonnoient sans cesse, & l'on devoit parler de guerre à Rome comme on parle de commerce en Hollande, du théâtre à Paris & de politique à Londres.

(1) Lib. 11, v. 517, & seq.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que cette partie des connoiſſances de Virgile n'ait attiré l'attention & mérité les éloges d'aucun de ſes admirateurs. On pourroit, ce me ſemble, en citer plus d'une raiſon. Homere eſt le dieu des écrivains. L'Iliade fut le premier livre que lurent les Grecs: elle fut en vénération dès les tems même que nous appellons anciens; elle faiſoit autorité en toute matiere, & les vers de ce poëme étoient comme autant d'oracles. Voilà pourquoi les anciens écrivains militaires l'ont cité ſi ſouvent, & comment il a acquis tant de réputation du côté de la ſcience guerriere.

Virgile au contraire a écrit dans un tems où les livres étoient fort multipliés. Les bibliotheques, qui faiſoient dès-lors une partie du luxe des grands, celle des Ptolomées ſur-tout, avec laquelle aucune des nôtres ne peut entrer en parallele, malgré la fécondité de la preſſe, en ſont une preuve inconteſtable.

La ſcience de Virgile étant donc plus commune, ne devoit pas frapper auſſi vivement les regards de ſes

lecteurs; d'ailleurs ſes commentateurs chercherent toute autre choſe dans ſes vers que ſa doctrine militaire, & quand ils l'y auroient cherchée, il ne leur étoit pas ſi facile de l'y trouver. Le poëte traite cet art en maître, ſans affectation & ſans parade, avec autant de liberté que de délicateſſe, tandis que ſes ſcoliaſtes, nourris dans l'ombre des écoles, ne connoiſſoient d'autres guerres que celles de la plume, & ne ſavoient s'eſcrimer que ſur le papier.



MIRZA, histoire orientale (1).

DANS la chronique de Perse, pour l'année 530 de l'Hegire, voici ce qui est écrit, au sujet de la lettre de l'Iman Cosrou :

Il a plu à notre puissant souverain Abbas Carascan, duquel les rois de la terre reçoivent leur puissance & leur gloire, de donner à son serviteur Mirza le gouvernement de la province de Tauris. Mirza avoit mérité la faveur du Prince, par les vertus qui en éloignent ordinairement. Il avoit l'ame douce & les mœurs austeres, de grands talens & une profonde modestie; il n'avoit jamais flatté ni la passion de son maître, ni l'orgueil de ses favoris. Abbas voulut l'homme du peuple, & non l'homme de ses ministres. Mirza reçut cette dignité avec respect;

(1) Ce conte moral est tiré de *l'Aventurier* (the Adventurer), ouvrage qui a paru en feuilles périodiques, & dont l'auteur est M. Hawkesworth, connu en Angleterre par d'autres ouvrages estimés.

mais plus effrayé des devoirs qu'elle lui imposoit, que de l'éclat qu'il en recevoit, il se regarda comme chargé du bonheur des peuples qui lui étoient confiés, & crut qu'il feroit respecter d'autant plus l'autorité souveraine, qu'il la rendroit plus douce & plus légere. Il tint la balance de la justice avec une impartialité rigoureuse ; il secourut les malheureux, protégea les foibles, encouragea les savans, honora les hommes de bien & récompensa les industrieux. Mirza répandoit le bonheur & la paix sur tout ce qui l'environnoit ; sa présence inspiroit le respect & l'amour ; toutes les bouches bénissoient son nom ; les peres demandoient au ciel ses faveurs pour Mirza, avant de les implorer pour leurs enfans. Mais on remarquoit qu'il ne jouissoit pas du bonheur qu'il donnoit : il étoit devenu rêveur & mélancolique ; il passoit tous les momens qu'il déroboit aux affaires, dans la plus profonde solitude ; & lorsqu'il sortoit de son palais, sa démarche étoit lente, sa physionomie triste, ses regards toujours fixés vers la terre. Bientôt il ne s'occupa plus qu'avec répugnance des

affaires publiques, & il prit enfin le parti de se débarrasser d'un fardeau qui opprimoit son ame.

Il obtint la permission de s'approcher du trône ; & Abbas lui ayant demandé le sujet de sa requête, Mirza lui répondit en se prosternant : Puisse le maître du monde pardonner à l'esclave qu'il a honoré, si je prends la liberté de remettre aux pieds de mon maître les faveurs dont sa clémence m'a comblé. Tu m'as donné le gouvernement d'un pays aussi fertile que les jardins de Damas, & d'une ville dont la gloire efface celle de toutes les villes, excepté de celle qui réfléchit la splendeur de ta présence : mais la vie la plus longue est un espace à peine suffisant pour se préparer à la mort. Tout autre soin est vain & frivole, comme les travaux de la fourmi, qui sont détruits par les pas du voyageur : toute jouissance est superficielle & fugitive, comme les couleurs de l'arc qui brille dans l'intervalle de la tempête. Permets donc que je me prépare aux approches de l'éternité, que je livre mon ame à la méditation, que j'étudie dans la solitude & le si-

lence les mysteres de la religion, que j'oublie le monde & que le monde m'oublie, jusqu'au moment où tombera le voile de l'éternité & où je comparoîtrai à la face du tout-puissant. Alors Mirza se prosterna le visage contre terre & attendit en silence la réponse du prince.

Abbas trembla au discours de Mirza, sur ce trône au pied duquel tremblent les grands de la terre. Il jetta des regards inquiets sur ses courtisans, mais la pâleur étoit répandue sur tous les visages, & tous les yeux étoient attachés sur la terre; personne n'osoit ouvrir la bouche. Enfin Abbas, après avoir gardé le silence pendant près d'une heure, le rompit par ces mots:

Mirza, tes paroles ont fait descendre la terreur & le doute dans mon ame; je me sens saisi d'une frayeur soudaine, comme un homme qui s'apperçoit qu'il est sur le bord d'un précipice vers lequel il se sent poussé par une force secrete & invincible: je ne sais encore cependant si mon danger est un songe ou une réalité. Je ne suis, comme toi, qu'un reptile sur la terre: ma vie n'est qu'un moment; & l'éter-

nité, dans laquelle les jours, les années & les siecles ne sont rien, l'éternité est devant moi : à peine ai-je le tems de m'y préparer. Mais par qui les fideles seront-ils donc gouvernés ? Sera-ce par ceux qui ne craignent pas le jugement du ciel ? par ceux dont la vie est plongée dans les voluptés, & qui ont oublié qu'ils devoient mourir ? La cellule du Derviche seroit-elle donc la seule porte du paradis ? La vie du Derviche n'est pas possible à tous les hommes, elle ne peut donc être un devoir pour tous les hommes. Mirza, va à la maison qui est destinée à ta résidence dans cette ville ; je méditerai sur l'objet de ta demande. Puisse celui qui éclaire l'esprit des humbles, me mettre en état de connoître la vérité & de me décider avec sagesse !

Mirza sortit ; & le troisieme jour suivant, n'ayant reçu aucun ordre d'Abbas, il demanda une nouvelle audience. Il se présenta au pied du trône d'un air plus gai, & ayant tiré une lettre de son sein, il la baisa & la présenta de la main droite à l'Empereur. Seigneur, dit Mirza, cette lettre que j'ai reçue de l'Iman Cosrou, que tu

vois devant toi, m'a enseigné la maniere dont il faut jouir de la vie & se préparer à la mort. J'ose maintenant regarder le passé avec plaisir & l'avenir avec espérance. Je me réjouirai d'être l'ombre de ta puissance à Tauris, & de garder ces mêmes honneurs que je m'empressois il y a trois jours de remettre à tes pieds. L'Empereur, qui avoit écouté Mirza avec un mêlange de surprise & de curiosité, remit la lettre à Cosrou & lui ordonna de la lire. Les yeux de toute la cour se tournerent à la fois sur le sage vieillard, dont le visage se couvrit d'une modeste rougeur, & ce ne fut pas sans quelqu'embarras qu'il lut ces mots :

A Mirza, que la sagesse d'Abbas, notre puissant Seigneur, a honoré du commandement, puisse le ciel accorder ses bénédictions !

Quand j'ai entendu la résolution que tu as prise de priver la province de Tauris des bienfaits de ton gouvernement, mon cœur s'est senti percer des traits de l'affliction, & mes yeux se sont couverts du nuage de la dou-

leur. Mais qui ose parler devant l'Empereur, lorsqu'il est troublé par la tristesse? qui ose se vanter de ses lumieres, lorsqu'il est embarrassé dans le doute? Je veux te racònter les événemens de ma jeunesse; tu les a rappellés à ma mémoire. Puisse le prophete multiplier pour toi les vérités que j'ai apprises de ma propre expérience!

J'étudiai sous le médecin Aluzar, & je fis de bonne-heure d'assez grands progrès dans son art. J'indiquois à ceux que la maladie avoit surpris, les plantes que le soleil avoit impregnées de l'esprit de santé: mais les scenes de douleur, de langueur & de mort qui s'offroient perpétuellement à moi, me firent trembler aussi pour moi-même. Je voyois sans cesse le tombeau ouvert à mes pieds. Je me déterminai donc à ne plus m'occuper que des choses qui sont au-delà du tombeau, & à mépriser toutes les acquisitions que je ne pouvois pas conserver. Je m'imaginai que, comme il n'y avoit de mérite que dans la pauvreté volontaire & dans le silence de la méditation, ceux qui desiroient de l'argent n'étoient pas les objets vraiment di-

gnes de charité, & que ceux qui en étoient dignes devoient mépriser l'argent. En conséquence j'ensevelis mon argent dans la terre, & renonçant à la société, j'errai dans les déserts & dans les forêts. Je me retirois dans une grotte que j'avois trouvée sur le penchant d'une colline. Je buvois l'eau qui sortoit du rocher & je mangeois les fruits & les herbes que je pouvois trouver. Pour rendre ma vie plus austere, je veillois souvent toute la nuit à l'entrée de ma caverne, la face collée contre terre, m'abandonnant aux secretes influences du prophete, & attendant les illuminations d'en-haut. Un matin, après une de ces veilles nocturnes, comme je commençois à appercevoir l'horison se colorer à l'approche du soleil, je sentis le sommeil descendre sur mes yeux avec une force invincible : je ne pus y résister. Je songeai que je restois assis à l'entrée de ma grotte, que l'aurore brilloit déja, & qu'au moment où je recevois les premiers rayons du jour, un corps opaque vint l'intercepter. Je vis que ce corps étoit en mouvement ; & comme il s'aggrandissoit en s'approchant, je

découvris que c'étoit un grand aigle. J'attachai constamment mes yeux sur cet oiseau qui s'abaissa enfin à une petite distance de moi, sur un endroit où j'apperçus un renard qui paroissoit avoir les deux jambes de devant rompues. L'aigle laissa devant le renard un morceau de chevreau qu'il avoit apporté dans ses serres, & disparut. Je me réveillai; je me prosternai le front contre terre, & je remerciai le prophete des instructions du matin. En réfléchissant sur mon songe, je me dis à moi-même : Cosrou, tu as bien fait de renoncer au tumulte, aux affaires, aux vanités de cette vie; mais tu n'as encore rempli qu'une partie de ton devoir : tu es sans cesse occupé des soins de ta subsistance; ton ame n'est pas encore dans le repos parfait de la dévotion; ta confiance dans la Providence n'est pas encore entiere. Qu'est-ce que ta vision t'a enseigné? Si tu as vu un aigle envoyé par le ciel pour nourrir un renard estropié, la main de Dieu ne saura-t-elle pas t'envoyer aussi ta nourriture, quand ce sera la dévotion seule qui t'empêchera de te la procurer toi-même? Je comp-

tai alors avec tant de confiance ſur les ſecours miraculeux du ciel, que je négligeai de ſortir pour chercher des alimens, dont le beſoin ſe faiſoit cependant ſentir en moi ſi vivement, qu'il m'étoit impoſſible de m'occuper d'autre choſe : je m'efforçai de vaincre cette impatience, & je perſiſtai conſtamment dans ma réſolution; mais je ſentis à la fin la vue me manquer, mes genoux trembler & plier ſous moi : je m'étendis ſur le dos, & j'eſpérai que cette foibleſſe augmenteroit bientôt juſqu'à l'inſenſibilité : je fus tout-à-coup frappé de la voix d'un être inviſible qui me fit entendre ces mots : Je ſuis l'ange que le tout-puiſſant a chargé de veiller ſur les penſées de ton cœur, que je viens maintenant réprouver de la part de Dieu; tandis que tu t'efforçois de porter la ſageſſe au-delà des bornes que la révélation t'a preſcrites, ta folie a perverti l'inſtruction que le ciel a daigné te donner : es-tu hors d'état de chercher ta ſubſiſtance, comme le renard que tu as vu? N'as-tu pas plutôt les forces de l'aigle? Leve-toi, & que l'aigle ſoit l'objet de ton émulation : vas au ſe-

cours de la douleur & de la maladie, & porte-leur le calme & la santé. La vertu n'est pas dans le repos, mais dans l'action. Si tu fais du bien à l'homme pour marquer ton amour pour ton Dieu, ta vertu s'élevera, & de morale deviendra divine : le bonheur, qui est l'apanage du paradis, sera ta récompense sur la terre.

Ces paroles me frapperent comme un coup de foudre qui auroit abîmé une montagne sous mes pieds. Je m'humiliai dans la poussiere : je retournai à la ville ; je retrouvai mon trésor où je l'avois enterré ; je fus libéral & je devins riche. L'habileté que j'avois acquise dans l'art de rendre la santé au corps, m'apprit aussi souvent à guérir les maladies de l'ame. J'endossai les vêtemens sacrés ; ma réputation s'accrut au-delà de ce que je méritois, & l'Empereur daigna m'appeller à sa Cour. Ne sois donc pas offensé de ce que je te dis : je ne me vante point des lumieres que je n'ai pas reçues. Semblable aux sables du désert, qui boivent les gouttes de la pluie & la rosée du matin, moi qui ne suis que poussiere, je m'abreuve des instruc-

tions du prophete. Crois donc que c'est lui-même qui te dit que toute connoissance est frivole qui se termine à toi-même, & que toute vertu est fausse qui n'est utile qu'à toi : les lumieres ne sont pas le produit de la seule méditation, & la sagesse n'est pas le fruit de la solitude ; lorsque les portes du paradis s'ouvriront devant toi, ton ame sera éclairée dans un instant. Ici tu ne fais qu'entasser erreurs sur erreurs ; là tu éleveras des vérités sur des vérités. Attends donc cette vision glorieuse, & en même tems imite l'aigle. Tout ce que tu peux, tu le dois. Quoique le tout-puissant puisse seul donner sa vertu, cependant tu peux exciter à la bienfaisance ceux même qui n'ont d'autre motif que l'intérêt personnel. Tu ne peux pas produire le principe ; mais tu peux encourager la pratique. Le soulagement du pauvre est égal, soit qu'il le reçoive de l'ostentation ou de la charité, & l'effet de l'exemple est le même, soit qu'il ait pour but d'obtenir la faveur de Dieu ou celle de l'homme. Que ta vertu se répande au-dehors, & si tu crois avec soumission, tu recevras ta

récompense d'en-haut. Adieu, puisse le sourire de celui qui réside dans les cieux des cieux luire sur toi; & puisses-tu voir le bonheur écrit à côté de ton nom dans le livre de ses volontés !

L'Empereur, ainsi que Mirza, avoit senti ses doutes se dissiper à la lecture de cette lettre, comme le brouillard du matin se fond à la lumiere du soleil. Il jetta un regard de bonté & de satisfaction sur le sage Cosrou, envoya Mirza à son gouvernement, & voulut que cet événement fût conservé pour apprendre à la postérité qu'il n'y a point de vie agréable à Dieu, que celle qui est utile aux hommes.

MÉMOIRE sur les Danses Chinoises, d'après un traité manuscrit de quelques ouvrages de Confucius.

Il s'en faut beaucoup que les arts aient aujourd'hui l'étendue, l'importance & l'énergie qu'ils avoient autrefois. La partie morale & politique en a entierement disparu. La poésie chez les Grecs tenoit intimement aux loix, aux mœurs & à la religion ; aujourd'hui, pour nous servir de l'expression de Malherbe, un bon poëte n'est pas plus necessaire à l'Etat qu'un bon joueur de quilles. La description que nous allons donner des danses chinoises nous a rappellé les danses de l'ancienne Grece, & nous avons cru devoir faire connoître le caractere de celles-ci, avant de présenter le tableau des premieres.

Nous n'avons garde de répeter tout ce qu'il a plu aux anciens d'avancer touchant l'origine de la danse. Cet exercice est vraisemblablement aussi ancien que le genre humain même ; il

eſt le produit néceſſaire du penchant invincible qu'ont tous les hommes au mouvement & à l'imitation. Les Hébreux, à l'exemple des Egyptiens, accompagnerent toutes les cérémonies religieuſes de chants & de danſes. Les Ethiopiens ne marchoient au combat qu'en danſant; & avant de lancer les fleches qu'ils portoient autour de leur tête, rangées en forme de rayons, ils prenoient un air menaçant & danſoient d'une maniere qu'ils regardoient comme propre à répandre la terreur & l'épouvante dans l'ame de leurs ennemis. Les Indiens adoroient le ſoleil, non par des baiſemens de mains, comme le pratiquoient les Grecs dans le culte qu'ils rendoient à leurs divinités, mais en ſe tournant du côté de l'orient & en danſant dans un profond ſilence, comme s'ils avoient voulu par leurs mouvemens imiter la marche apparente de cet aſtre. Ce fut de ces nations, que la danſe figurée ſe répandit dans la Grece.

La danſe ne dut être dans ſes commencemens qu'un aſſemblage irrégulier & confus de pas, de ſauts & d'at-

rudes qui n'exprimoient que d'une maniere grossiere la passion du danseur. Cette maniere de danser, ou plutôt de sauter & de bondir, fut enfin soumise aux loix d'une cadence & d'une mesure déterminée ; & comme à la chasse, dans les jeux & dans les combats, ce sont les pieds qui sont principalement exercés, il est vraisemblable que la danse fut d'abord restreinte aux mouvemens de ces parties inférieures du corps, & qu'on ne s'occupa que long-tems après à régler les figures des bras & des mains.

La description que fait Homere de la danse inventée par Dédale pour la belle Ariane, & que, selon ce poëte, Vulcain avoit représentée sur le bouclier d'Achille, nous fait croire qu'alors même l'art de la danse avoit déja fait des progrès considérables dans la Grece. On voyoit sur ce bouclier de jeunes garçons & de jeunes filles qui dansoient en se tenant par la main. Les filles portant des vêtemens légers & des couronnes de fleurs, les garçons vêtus de tuniques resplendissantes, & ayant à leurs côtés des épées d'or suspendues à des écharpes

d'argent, dansoient en rond d'un pied savant & léger, & imitoient les mouvemens d'une roue essayée par le potier; puis ils se partageoient en plusieurs files, qui bientôt après se mêloient & se confondoient les unes avec les autres. Au milieu du cercle étoient deux danseurs qui chantoient & faisoient des sauts prodigieux. Ces divers mouvemens, si propres en effet à représenter les détours multipliés du labyrinthe, ne supposent-ils pas que la danse étoit déja figurée, imitative, artificielle? Le même poëte, après avoir dit, au sujet de l'arrivée d'Ulysse à la Cour d'Alcinoüs, que les juges publics chargés des fêtes que le roi destinoit au fils de Laërte, s'étoient levés au nombre de neuf & qu'ils avoient préparé une place immense dont ils avoient fait applanir le terrein, ajoute qu'un héros présenta une lyre à Demodocus, & que celui-ci se plaça au milieu d'une troupe de jeunes gens qui se mirent à danser avec tant d'agilité, qu'Ulysse ne pouvoit regarder sans étonnement la célérité brillante & presqu'éblouissante de leurs pas. Quoi qu'il en soit,

il eſt inconteſtable qu'au tems de Platon la danſe eut un caractere de nobleſſe, de perfection & même d'utilité qu'elle eſt fort éloignée d'avoir aujourd'hui; elle ne fut plus regardée comme un ſimple amuſement, elle devint une partie conſidérable des cérémonies religieuſes & des exercices militaires; en un mot elle intéreſſa le gouvernement.

La danſe moderne eſt en quelque ſorte bornée à une certaine maniere de ſe mouvoir; il n'en étoit pas de même de la ſaltation des anciens, elle formoit un troiſieme genre de muſique, lequel, au moyen de poſitions, d'attitudes, de mouvemens & de geſtes réglés & cadencés, exprimoit tous les objets, les paſſions mêmes & les mœurs. Auſſi Simonide définit-il la danſe *une poéſie muette.*

Les anciens, qui vouloient faire ſervir à l'utilité publique les délaſſemens ainſi que les travaux, s'apperçurent que la danſe embelliſſoit le corps, qu'elle lui donnoit tout à la fois de la force & de la grace, qu'elle le rendoit prompt, léger & propre aux exercices de la guerre; ils virent qu'en même

tems elle perfectionnoit l'ame, en mettant de la proportion, de la meſure & de l'accord dans ſes mouvemens. En conſéquence ils établirent non-ſeulement des gymnaſes deſtinés à cet exercice, mais encore des jeux où l'on ſe diſputoit à qui brilleroit le plus dans cet art; & pour donner plus d'attrait & plus d'éclat à la récompenſe, ils voulurent que le vainqueur la reçût des mains du public.

La ſaltation, ſelon Plutarque, étoit compoſée de trois parties: la premiere étoit *le mouvement*, ſoit au moyen du pas, ſoit au moyen du ſaut; la ſeconde étoit *la figure;* la troiſieme étoit *la démonſtration* ou la repréſentation des objets. La danſe fut diſtinguée en ſimple & en compoſée: on appelloit *danſe ſimple* celle qui n'étoit compoſée que des ſeuls mouvemens des membres, comme du ſaut, du changement, du croiſement & du frappement des pieds, de la courſe en avant & en arriere, du tournoyement, du fléchiſſement & de la tenſion des jarrets, du battement des mains, de l'abaiſſement & de l'élevation des bras, & de différentes figures qui compre-

noient non-ſeulement les mouvemens, mais encore les repos, comme lorſqu'on vouloit imiter quelqu'un qui dort, qui penſe, qui admire, qui craint, qui obſerve, qui pleure, qui rit, &c. On appelloit *danſe compoſée* celle où l'acteur ajoutoit aux mouvemens des membres, différens tours d'adreſſe qu'il faiſoit en maniant des corbeilles, des palets, des roues, des thyrſes, des lances, des épées, &c. Les maîtres de la vraie danſe étoient les poëtes; ils apprenoient eux-mêmes aux acteurs les mouvemens figurés qu'ils devoient ſe donner; & nous liſons que Theſpis, Pratinas, Cratinus & Phrynichus danſoient dans la repréſentation de leurs propres drames.

Pour mettre quelqu'ordre dans la courte deſcription que nous allons tracer des différentes danſes des anciens, nous ſuivrons la diviſion que Platon en a faite dans ſes livres *de la république;* ce philoſophe les réduit à trois claſſes: les danſes militaires, qui tendoient à rendre le corps robuſte, agile & propre à tous les exercices de la guerre; les danſes domeſtiques, qui avoient pour objet un délaſſement

agréable & honnête ; les danſes moyennes, qui avoient lieu dans les expiations & dans les ſacrifices.

Il y avoit deux ſortes de danſes militaires : la danſe gymnopédique ou la danſe des enfans, & la danſe énoplienne ou la danſe armée. Les Spartiates avoient imaginé la premiere pour éveiller le courage de leurs enfans & les conduire inſenſiblement à l'exercice de la danſe armée. Cette danſe s'exécutoit dans la place publique ; elle étoit compoſée de deux chœurs, l'un d'hommes faits, & l'autre d'enfans ; ils étoient nuds les uns & les autres ; le chœur des enfans régloit ſes mouvemens ſur ceux des hommes & ils danſoient tous enſemble en chantant les poéſies de Thalès, d'Alcman & de Dionyſodote.

La danſe énoplienne ou pyrrique étoit danſée par de jeunes gens armés de pied en cap, qui exécutoient au ſon de la flûte tous les mouvemens néceſſaires, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe ; elle étoit compoſée de quatre parties : la premiere étoit le *podiſme*, lequel conſiſtoit dans un mouvement des pieds très-fréquent &

très-rapide, tel qu'il étoit nécessaire pour atteindre l'ennemi s'il fuyoit, ou pour échapper à sa poursuite s'il étoit vainqueur. La seconde partie étoit le *xiphisme*; c'étoit une espece de combat simulé où les danseurs imitoient tous les mouvemens du soldat, qui tantôt porte des coups, lance des traits, & tantôt cherche adroitement à les éviter. La troisieme partie consistoit en des sauts fort élevés (1) que les danseurs répétoient fréquemment, pour se mettre en état de franchir au besoin les fossés & les murs. La *tetracome* formoit la quatrieme & derniere partie; c'étoit une figure quarrée qu'on exécutoit par de mouvemens tranquilles & majestueux: quelques auteurs prétendent qu'elle étoit particuliere aux Athéniens. Pollux assure qu'elle étoit en usage chez les autres nations; mais il seroit difficile de savoir si par-tout on l'exécutoit de même.

De tous les Grecs, les Spartiates furent ceux qui cultiverent le plus la danse pyrrique. Athénée rapporte

(1) Les Grecs l'appelloient Κῶμος.

qu'ils avoient une loi par laquelle ils étoient obligés d'y exercer les enfans dès l'âge de cinq ans. Ce peuple belliqueux retint constamment l'usage d'accompagner les danses d'hymnes & de cantiques. Tout le monde connoît celui qu'ils chantoient dans la danse, appellée *trichorie* (1) parce qu'elle étoit composée de trois choeurs, l'un d'enfans, l'autre de jeunes gens, & le troisieme de vieillards. Ceux-ci commençoient & disoient : *Nous fûmes vaillans autrefois. Nous le sommes aujourd'hui*, répondoit le choeur des jeunes gens. *Un jour*, répliquoit le chœur des enfans, *nous le serons encore davantage.*

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de toutes les sortes de danses militaires qui furent en usage chez les divers peuples de l'antiquité ; il nous suffira d'observer que Saumaise a prétendu mal-à-propos que ces danses furent toujours exécutées avec des armes de bois, & non de fer ou

(1) Cette danse, selon Plutarque, fut instituée par Lycurgue lui-même ; du reste elle n'étoit presque pas différente de la danse gymnopédique, dont nous avons déja parlé.

d'acier. Les Lacédémoniens ne danserent jamais qu'avec des armes véritables : il est vrai que les autres peuples ne se servirent dans la suite que d'instrumens de parade ; il y a plus : non-seulement au tems d'Athénée les danseurs de la pyrrhique ne portoient, au lieu d'armes offensives, que des flacons, des thyrses ou des roseaux, mais du vivant même d'Aristote on commençoit à se servir de thyrses au lieu de lances, & de torches allumées au lieu de dards & d'épées. C'étoit avec ces torches qu'on exécutoit la danse appellée *l'embrasement du monde*. C'est ainsi que, long-tems après, le barbare Neron dansa *l'incendie de Rome.*

Nous ne dirons qu'un mot des danses d'amusement & de récréation. Les unes étoient de simples jeux, des exercices plaisans qui n'avoient aucun caractere d'imitation, & dont la plupart existent encore aujourd'hui. Les autres étoient plus composées, plus agréables, plus figurées, & étoient toujours accompagnées de chant. Au nombre des premieres étoient l'*ascoliasme*, qui consistoit à sauter d'un pied seul sur des outres pleines d'air

ou de vin, & frottées d'huile; la *dipodie* ou le ſaut à pieds joints; la *cybeſteſe* ou le ſoubreſaut, *&c.* Nous ne citerons des ſecondes que la danſe du preſſoir, dont on peut voir la deſcription dans les paſtorales de Longus; & les danſes ioniennes, qui dans leur établiſſement n'avoient rien que de décent & d'honnête, mais dont les mouvemens ne furent enſuite employés qu'à figurer la volupté, la molleſſe & la débauche. Paſſons aux danſes religieuſes.

Point de culte chez les anciens, point de fêtes, point de ſolemnités, qui ne fuſſent accompagnés de chants & de danſes. On ne croyoit pas qu'il fût poſſible de célébrer aucun myſtere ni d'y être initié ſans le ſecours de ces deux arts; en un mot on les regardoit comme ſi eſſentiels dans ces ſortes de cérémonies, que pour déſigner le crime de ceux qui révéloient les myſteres ſacrés, on ſe ſervoit du mot *ἐξορχεῖσθαι* *être ſorti de danſe.*

La plus ancienne des danſes religieuſes eſt la danſe *bacchique*, qui ne fut pas ſeulement affectée à Bacchus, mais encore à toutes les divinités

voit garde de croire que la musique & la danse s'étendissent à tout le corps du drame ancien; il avoue même qu'il ne comprenoit pas comment on avoit pu les associer aux actions tragiques. Cet homme, d'ailleurs très-érudit, ne faisoit pas attention que la proportion des sons & des mouvemens, qui à la rigueur constitue & la musique & la danse, régnoit même dans le simple langage du peuple qu'il cherchoit sottement à justifier, lors même qu'il auroit dû l'admirer davantage; peuple singulier, peuple unique, qui mit du nombre & de la cadence dans toutes les sortes d'exercices & d'expressions.

Avant de parler des danses chinoises, qu'il nous soit permis de rapporter un passage de Platon, qui servira sans doute à confirmer ce qu'on a déja dit des rapports qui se trouvent entre les Chinois & les Egyptiens. « Chez les Egyptiens, dit ce philo» sophe (1), toutes les sortes de chants » & de danses sont consacrées aux » divinités. Ils ont institué, dans cer» tains tems de l'année, des fêtes &

(1) Livre 3 des Loix.

» des solemnités en l'honneur des » dieux, des enfans des dieux, & » des génies ; ils ont réglé & prescrit » les différens sacrifices qui convien- » nent aux différentes divinités ; ils » ont caractérisé les chants & les » danses qui devoient être employés » dans chaque sacrifice, & ils défen- » dent de confondre jamais ces danses » & ces chants, sous peine d'être » éloigné pour toujours des mysteres » sacrés ».

Il seroit difficile de pouvoir dire au juste en quoi consistoient les danses des six premieres familles qui ont occupé le trône depuis *Hoang-ty*. Sans le dialogue entre Confucius & *Pinmou-kia*, qui nous a été conservé, nous ne saurions rien de ce qui concerne la danse de *Ou-ouang*, cette danse fameuse qui produisit en son tems un si grand effet. Cependant on pourra se former une idée des anciennes danses par celles dont il nous reste quelque détail, & juger par-là de la nature & du caractere des autres.

Les danseurs sortoient par le côté du nord.... ils représentoient en cela

Ou-ouang qui, natif d'une des provinces septentrionales de l'empire, s'avança dans les provinces du midi, où il demeura quelque tems.

A peine avoient-ils fait quelques pas, que changeant tout-à-coup l'ordre dans lequel ils étoient venus, ils figuroient par leurs attitudes, leurs gestes & toutes leurs évolutions, un ordre de bataille, & combattoient en vainqueurs & en vaincus. Par-là ils représentoient Ou-ouang, qui livra le combat à Tcheou-ouang, le défit & demeura maître de l'empire, en éteignant pour toujours la dynastie des Chang.

Dans la troisieme partie de cette danse, les danseurs s'avançoient encore plus vers le midi, pour représenter la marche de Ou-ouang, qui, après la mort de Tchou-ouang, s'avança toujours vers le midi de l'empire & soumit les provinces qui ne le reconnoissoient pas encore pour légitime souverain.

Dans la quatrieme partie, les danseurs formoient une espece de ligne qui étoit une représentation des bornes qui furent assignées à l'empire par le vainqueur.

Dans la cinquieme partie, ils représentoient Tcheou-koung-tom & Chao-koung-che, l'un à la droite & l'autre à la gauche du vainqueur, lesquels l'aiderent par leurs conseils, leur activité & leur sage administration, à porter le pesant fardeau du gouvernement de l'empire.

Dans la sixieme partie, les danseurs immobiles comme des montagnes, représentoient le respect, l'hommage & la soumission que toutes les provinces de l'empire rendirent enfin à Ou-ouang, en le reconnoissant pour leur maître & leur Empereur. Voilà en abrégé ce que c'étoit que la danse de Ou-ouang.

Il y auroit encore quelques remarques à faire à cette occasion. Il est dit aussi que dans le tems que les danseurs étoient immobiles comme des montagnes, ils tenoient en main le Kan. Cette attitude représentoit le repos dont le vainqueur jouit après avoir mis ordre à tout. Les gestes & les évolutions qui se faisoient après la représentation de l'action guerriere, figuroient les soins & les attentions, la vigilance & l'activité des sages minis-

tres, ſur leſquels le vainqueur ſe re-
chargea du ſoin des affaires. La place que les danſeurs prenoient dans le lieu même où ils avoient danſé, repréſentoit la continuelle attention & les ſoins que prirent Tcheou-koung-tan & Chao-koung-ché pour trouver les moyens propres à procurer la tranquillité & le repos des ſujets de l'empire.

Les danſeurs ſe partageoient auſſi en deux rangs ; &, ſans quitter leurs places, ils faiſoient quantité d'évolutions. Ils repréſentoient par-là la force & l'habileté de Ou-ouang ; ils figuroient les peines qu'il eut, & les travaux qu'il eſſuya pour ſe rendre maître de l'empire.

Sur la fin de la danſe ils ſe ſéparoient précipitamment ; & s'arrêtant tout-à-coup, ils reſtoient quelque tems immobiles. Ils repréſentoient par-là la promptitude avec laquelle toutes les provinces de l'empire furent ſoumiſes à Ou-ouang, & le court eſpace de tems pendant lequel ce vainqueur attendit leurs hommages. Enfin les danſeurs ſe tenant debout ſans faire aucun geſte, repréſentoient Ou-ouang

attendant que les Rois voisins ou tributaires de l'empire vinssent à leur tour le reconnoître pour légitime Empereur.

Tel est à peu près le sens de cette danse : danse merveilleuse qu'on ne sauroit s'empêcher d'admirer, danse instructive qui retrace à ceux qui savent l'histoire un des plus fameux événemens qui soient dans les fastes de notre empire. Celui qui la composa ne pensa pas moins à instruire la postérité qu'à faire connoître à ses contemporains quelles étoient la vertu, la sagesse & la valeur du plus grand Empereur de la dynastie des Tcheou.

Il y a dans le Che-king un cantique qui a pour titre : *Ta-ming-che ;* dans ce cantique sont les paroles suivantes : *Le ciel vous regarde, gardez-vous bien d'avoir un cœur pervers.* Ces paroles étoient chantées dans le tems que les danseurs étoient immobiles. Il y a encore dans le même cantique : *Prenez pour votre maître le sage* Tay-koung-ouang. *La réputation qu'il s'est acquise dans* Yng-yang *sera immortelle comme lui.* Ces paroles étoient chantées im-

médiatement avant que les danſeurs repriſſent leurs évolutions.

Les anciens uſages ſe perdirent peu-à-peu. L'Empereur Kao-ty voulut en faire revivre quelques-uns ; il compoſa le poëme *Ta-foung-che*, qu'il fit mettre en muſique pour être chanté pendant les danſes. Tay-iſoung voulut auſſi marcher ſur les traces des anciens ; à l'exemple de Oe-ouang, il fit compoſer une muſique, pour être exécutée pendant le tems qu'on rangeoit l'armée en bataille. Le même Tay-iſoung fit compoſer auſſi une danſe guerriere, laquelle, jointe à la muſique, devoit inſpirer aux ſoldats la vertu qui fait les héros. Les livres qui traitoient des danſes ont été conſervés aſſez long-tems ; mais enfin ils ont été perdus ſans eſpérance de pouvoir jamais les recouvrer.

Comme on trouve dans les cinq tons de la muſique l'image des cinq élémens, de même doit-on trouver dans les danſes une repréſentation des actions naturelles de l'homme : telles étoient celles des anciens. Les danſeurs baiſſoient la tête, ils la levoient vers le ciel, ils alloient à droite & à

gauche, ils avançoient, ils reculoient, ils s'arrêtoient, ils tournoient; en un mot, leurs geſtes & leurs attitudes, leurs évolutions, leurs regards, tout tendoit à exprimer ce qu'ils vouloient repréſenter. Les danſes d'aujourd'hui ſont bien différentes; on ſe contente de ſuivre le mouvement de l'air que les muſiciens jouent, & on appelle cela *danſer*. On a oublié la vertu des anciens, il n'eſt pas ſurprenant qu'on ait également oublié leur muſique & leurs danſes. La muſique moderne eſt mauvaiſe, elle s'accorde avec nos danſes: celles-ci ne valent pas mieux que celle-là. Dans la ſuite des tems on compoſa une muſique qu'on diſoit reſſembler à l'ancienne Ya-yo : elles eurent l'une & l'autre un même nom, mais il y avoit bien de la différence entr'elles. La muſique & les danſes qui vinrent après furent encore plus mauvaiſes, & allerent toujours en dégénérant.

Chao eſt une danſe, ainſi appellée d'un inſtrument que le danſeur tenoit en main. Cet inſtrument avoit la figure d'un 2 de chiffre ou d'une S renverſée.

Les rois de *Lou* eurent à perpétuité

le privilege de sacrifier au ciel & à la terre avec les mêmes cérémonies qui se pratiquent dans l'empire par le fils du ciel lui-même dans l'enceinte du palais, de même que chez l'Empereur. Les musiciens qui étoient au bas de la salle, jouoient les airs de la danse Siang, des danses Kan & Tsi, & de toutes les grandes danses. Les danseurs étoient au nombre de huit fois huit, & la musique étoit la même. Un si grand privilege ne fut accordé aux Rois de *Lou*, que pour honorer dans leurs personnes celle du grand Tcheou-koung-tan. Le privilege subsiste encore aujourd'hui.

Lorsqu'un Roi étoit doué d'une grande vertu, qu'il étoit plein de respect & de vénération pour la religion de l'Empereur; quand le tems de la maturité des fruits étoit arrivé, l'Empereur faisoit faire une musique en son honneur, pour faire connoître à tout le monde qu'un tel Roi gouvernoit bien les peuples qui étoient confiés à ses soins. Les danses qu'on faisoit à ce sujet étoient en grande quantité & duroient long-tems; elles étoient au contraire en petite quantité

[redacted]

& fort courtes pour les princes qui ne gouvernoient pas les peuples avec sagesse. De cette sorte on jugeoit du mérite d'un Roi par les fêtes & les danses qu'on faisoit pour lui lorsqu'il venoit à la cour, aussi-bien que par les noms honorables qu'on lui donnoit après sa mort.

Le ciel en faisant naître l'homme, a jetté dans son cœur les fondemens de toutes les vertus. La musique met au grand jour ces mêmes vertus; le métal, la pierre, les cordes, le bois sont la matiere qu'on emploie pour faire les instrumens de musique; ce qui se passe dans le cœur est le sujet sur lequel la musique s'exerce: la voix sert pour le chant, les danses pour exercer le corps; mais ces trois choses doivent partir du cœur, ne doivent exprimer que ce qui se passe dans l'ame, & l'exprimer de la maniere la plus claire & la plus exacte, afin qu'elles puissent avoir promptement leur effet. Si l'on veut que la musique inspire la concorde & l'union, il faut qu'elle soit harmonieuse, que les danses soient belles, & que ceux qui les exécutent, montrent à l'exté-

[illegible] la vertu dont ils sont animés au-[illegible].

Avant que la danse commence, ceux qui doivent la former font trois [illegible], & se mettent dans l'attitude convenable pour se concilier l'attention des spectateurs. Dans le temps que les danseurs font leurs évolutions, la musique exprime le caractere de la danse, qui dans ses commencemens doit toujours être lente; [illegible] tous les musiciens [illegible] d'un mouvement précipité, & les danseurs se retirent en [illegible]. Cette sorte de musique & cette espece de danse renferment plus de [illegible] qu'on n'en peut découvrir, lorsqu'on ne fait attention qu'à [illegible] l'extérieur.

[illegible] il est dit que l'ancienne [illegible] & les anciennes danses [illegible] nécessaires aux hommes pour [illegible] & contens, & [illegible] remplir toutes leurs [illegible].

[illegible] la danse, & pour [illegible] les spectateurs à la musique [illegible], on battoit le tambour, [illegible] qu'ils ne fussent



occupés dans le fond du cœur de quelque sentiment contraire à celui qu'on vouloit leur inspirer, & c'étoit par le bruit du tambour qu'on les disposoit insensiblement à prendre les impressions convenables.

Au commencement de la danse on faisoit des gestes passionnés avec les mains & les pieds. Cela se faisoit particulierement pour ôter aux spectateurs la compassion qu'ils pouvoient avoir pour le triste sort de Tcheou-ouang.

Ou-ouang avoit coutume de rassembler tous les ans, dans un certain lieu marqué, trois sortes de vieillards, savoir, les vieillards vertueux, les vieillards savans, & ceux qui, sans avoir le degré de vertu & de science qu'avoient les premiers, avoient toujours mené une vie irréprochable; & là, en présence des Rois ses tributaires, & pour leur donner l'exemple de ce qu'ils devoient faire eux-mêmes à l'égard de leurs sujets, il troussoit ses manches pour se disposer à servir les vieillards; il dépeçoit les viandes, les invitoit à manger, leur versoit à boire. Enfin revêtu de la dignité impériale, il ne dédaignoit pas de com-

mencer une espece de danse, tenant en main le Kan.

Les anciens sages n'employoient dans leur musique que des instrumens dont le son portoit à la vertu. Les instrumens pour les danses étoient le kan, le tsi & le mao.

Le maître à danser doit enseigner en particulier les danses où l'on emploie les instrumens guerriers : on exécute ces danses lorsqu'on sacrifie aux esprits des montagnes & des rivieres. Il doit enseigner aussi ces especes de danses où l'on emploie des banderoles de différentes couleurs; ces danses n'ont lieu que pendant les sacrifices qu'on fait aux esprits de la terre & des moissons. Il enseignera encore toutes les danses où l'on emploie les plumes blanches; ces danses ont lieu dans le culte qu'on rend aux esprits des quatre parties du monde. Enfin il enseignera la danse du phœnix, pour être dansée pendant les sacrifices qu'on fait aux esprits de la sécheresse.

Les danseurs étoient les fils de l'empire eux-mêmes; aussi les mandarins étoient-ils chargés de veiller sur eux & de leur mettre en main les instru-

mens dont ils devoient user.

Avant les sacrifices il y avoit les six danses appellées *Ouan-ou.* Ces danses furent substituées à la Tchao-ia; elles avoient pour objet d'inviter les esprits à vouloir bien assister au sacrifice. Mais si le sacrifice étoit en général pour l'être supérieur, pour les esprits qui président aux quatre parties du monde, pour le soleil & la lune, alors le *Hoang-tchoung* moduloit en *koung.* On dansoit trois fois les danses *Ouan-ou* pour l'invitation des esprits; ce qui se pratiquoit aussi dans les autres sacrifices.

Du tems de la dynastie de Tcheou on exerçoit les danses au printems, on offroit des sacrifices & on faisoit les cérémonies des ancêtres, & on dansoit dans ces sortes d'occasions; en automne on examinoit tous les musiciens; au printems & en automne on faisoit apprendre la musique & les cérémonies: tel étoit le grand usage chez l'Empereur. A la cinquieme lune on examinoit tous les instrumens, parce qu'alors on sacrifioit au ciel, & il falloit que la musique fût bonne.

Les fils des princes & des grands se

rendoient dans la salle qui est du côté de l'est. Ils n'étudioient pas continuellement une même chose; l'objet de leur application changeoit à chaque saison.

Au printems & en été ils s'exerçoient aux danses *Kan-ko* & *Ouan-ou*. Cette derniere exprimoit la plupart des actions des gens de guerre, & les différentes évolutions militaires.

La danse *Yu* & la danse *Yo* imitoient toutes les cérémonies ordinaires aux gens de lettres; la jeune noblesse s'exerçoit aux unes & aux autres.

L'automne étoit la saison où l'on exerçoit tout ce qui a rapport aux danses & à la musique d'une maniere plus générale & plus suivie que dans les autres saisons. Il y avoit des airs particuliers pour les danses *Yu* & *Yo*; c'est pourquoi on s'exerçoit à ces danses pendant l'hiver & pendant l'automne, parce qu'il falloit en savoir les airs & les évolutions.

Sous les *Tcheou*, le maître de musique enseignoit lui-même les six danses aux fils de l'empire. Outre les six danses, il y avoit encore les danses *Yu* & *Yo*; mais le maître de musique ne

les enſeignoit pas : c'étoit le maître du *Yo*, lequel montroit en même tems à jouer de l'inſtrument appellé *Yo*.

Le maître de la petite muſique étoit chargé en particulier d'aſſigner à chaque danſeur la place qu'il devoit occuper.

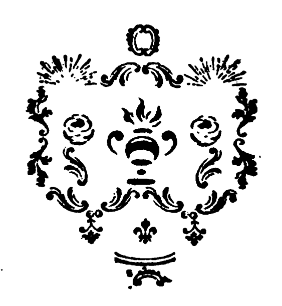
Sous la dynaſtie *Tcheou*, la danſe *Kan* étoit la principale ; c'eſt pourquoi par cette danſe il faut auſſi entendre toutes les autres.

Le petit mandarin qui montroit à battre le tambour, enſeignoit en particulier comment il falloit le battre pendant les danſes.

La danſe *Hia* eſt ainſi appellée parce qu'elle étoit particulierement en uſage ſous la dynaſtie *Hia*. La *Siang* eſt la danſe de la dynaſtie *Tcheou* ; c'eſt en particulier la danſe de *Ou-ouang*. La muſique *Hia* étoit pour inſpirer l'union & la concorde.

Dès que le printems étoit arrivé, les fils de l'empire offroient aux anciens maîtres, & danſoient en leur honneur. En automne on exerçoit toute la muſique ; & l'Empereur honoroit de ſa préſence tout ce qui ſe faiſoit en cette occaſion.

L'ancienne musique étoit grave, sérieuse, exécutée avec méthode tant par les musiciens que par les danseurs; elle inspiroit l'amour de la justice, de la droiture & des autres vertus. Dans la nouvelle musique, au contraire, la contenance des musiciens & des danseurs est immodeste, voluptueuse, ainsi que tout le reste de la musique.



MEMOIRE

SUR les coutumes & usages des cinq Nations Iroquoises du Canada.

DE LEURS GOUVERNEMENS.

CETTE nation qui ne connoît, comme tous les peuples de ce continent, d'autre loi que la loi naturelle, se conduit avec beaucoup de justice & de charité au-dedans, & de bonne foi au-dehors. Elle s'occupe sans cesse à ménager la bienveillance de ses alliés; les gages des traités qu'elle fait avec eux sont des colliers de porcelaine, sur lesquels la foi donnée se conserve par tradition jusqu'à la troisieme & quatrieme génération. Chez les Iroquois, les exemples de la violation des traités sont rares: aussi leur alliance est-elle extrêmement recherchée par les autres nations.

Les Iroquois sont pour la plupart

grands, bien faits, courageux, bons chaſſeurs, excellens guerriers, cruels envers leurs ennemis, moins adonnés aux femmes que la plupart de leurs voiſins. La ſuite achevera de faire connoître leur caractere.

Il y a pluſieurs ſortes de chefs pour la conduite des affaires publiques: les premiers ſont les anciens de chaque village, eſtimés pour leur eſprit & leur capacité, qui tiennent conſeil ſur les affaires les plus épineuſes, & décident des démarches qu'il convient de faire avec leurs ennemis ou leurs alliés, ſoit pour la paix, ſoit pour la guerre.

Lorſque leur ſentiment a été approuvé par le conſeil des femmes appellées *Hotouiſſaches*, il eſt rare que tout le village n'y accede pas.

Ces chefs ſont ordinairement dépoſitaires du tréſor de chaque village, qui conſiſte dans les colliers dont ils répetent fréquemment les paroles, afin qu'après leur mort, leurs deſcendans ſoient inſtruits des engagemens qu'ils ont pris.

Quoiqu'ils ne ſoient point revêtus de l'autorité néceſſaire pour gouverner

ner le village, cependant ils ſont obéis & reſpectés dans preſque tous les points qui concernent la paix & la tranquillité publique.

Viennent enſuite les chefs de famille, dont le devoir & l'occupation ſont d'entretenir l'union parmi les membres qui la compoſent, de les aſſiſter de leurs conſeils & de faire ſoulager les indigens; ils ſont encore obligés d'élever dans certains principes, qu'ils appellent principes d'honneur, les jeunes gens qui doivent ſuccéder aux chefs de leurs familles.

Le troiſieme ordre eſt celui des chefs de guerre: ceux-ci me paroiſſent les plus accrédités; ils emportent les ſuffrages de toute la jeuneſſe guerriere dont ils ſont ſuivis, & dans pluſieurs occaſions ils ſe décident contre le ſentiment des chefs du premier ordre, ſurtout lorſqu'il eſt queſtion de guerre. Ces chefs ne parviennent à cette diſtinction que par des faits d'armes diſtingués & nombreux.

Il faut d'abord qu'ils ſoient heureux, & qu'ils ne perdent point de vue ceux qui les ſuivent à la guerre; qu'ils ſoient généreux, & qu'ils ſe dépouil-

lent en toutes rencontres de ce qu'ils ont de plus cher en faveur de leurs soldats ; qu'ils soient sobres, qu'ils fuyent les femmes, ou du moins qu'ils n'aient pas l'air de leur être attachés. Dans le village ils sont obligés de ménager avec soin les jeunes guerriers, afin de ne pas manquer de soldats lorsqu'il faut aller à la guerre.

Ceux qui ont acquis un haut degré de réputation, comme j'en ai vu parmi eux, ont pour maxime de ne paroître en public que très-rarement; ils passent constamment les jours entiers étendus sur leur natte ; ils reçoivent les visites de leurs amis ; s'ils sortent quelquefois, ce n'est jamais que sur le soir ; ils prennent le tems où l'on a de la peine à les reconnoître, de façon qu'on ignore souvent s'ils sont dans le village : c'est en cela que consiste la conduite honorable, la dignité d'un chef de guerre.

La langue des Iroquois est un idiome propre aux cinq villages, lesquels s'entendent réciproquement, quoiqu'il y ait quelque différence dans les termes & dans l'accent. Elle dérive de la langue des Hurons, qu'on peut regarder

comme une des deux meres-langues de ce continent. L'autre eſt l'algonkin, d'où dérivent les langues de plus de vingt nations différentes qui compoſent le plus grand nombre de ces peuples : on ne connoît que l'iroquois qui dérive du huron, & ces deux langues n'ont aucun rapport avec celles des nations voiſines.

Suivant la tradition de ces peuples, les Hurons & les Iroquois étoient les plus nombreuſes nations de ces contrées ; mais par envie ils s'attacherent à ſe détruire les uns les autres, & meſurerent tant de fois leurs forces, que les Hurons, qui ſuccomberent les premiers, diminuerent conſidérablement les forces des Iroquois. Ceux-ci étoient encore aſſez puiſſans, lorſque je ſuis arrivé dans ce pays en 1712, pour mettre en campagne douze cens guerriers de leurs cinq villages. Les Hurons au contraire n'étoient pas au nombre de deux cens ; mais la religion catholique qu'ils ont embraſſée, & qui a beaucoup diminué le libertinage parmi eux, fait qu'ils ſe repeuplent peu-à-peu, pendant que l'Iroquois s'affoiblit & ſe détruit de jour en jour.

Les Iroquois ſont ſuperſtitieux, comme toutes les nations ſauvages.

La plus nombreuſe eſt aujourd'hui celle des Outaouais, qui forme au détroit deux villages de quatre cens hommes, & un autre de deux cens à Miſſilemakinac. Les Miſſiſſagues leur ſont intimément attachés; ils parlent la même langue, & cette langue eſt entendue des *Têtes de boule*, c'eſt-à-dire des ſauvages errans, qui, vers le nord, chaſſent dans l'étendue de plus de cent lieues d'un pays qu'ils regardent comme leur territoire. Revenons aux Iroquois, dont je connois mieux les coutumes, & avec leſquels j'ai demeuré plus de ſix ans dans ma jeuneſſe.

De leur Guerre.

Lorsque quelque particulier veut envoyer à la guerre, pour avoir un priſonnier qui remplace quelqu'un de ſes proches qu'il a perdu, ſoit par les armes, ſoit par la maladie; il faut qu'il ſe muniſſe d'un collier de porcelaine; plus elle eſt noire, plus elle eſt riche: la blanche ſeule n'eſt pas admiſe. Il va trouver enſuite un chef

de guerre, lui communique ſon deſſein & lui préſente ſon collier. Lorſque le collier eſt accepté, ce qui arrive communément, car cet hommage eſt très-honorable, le chef de guerre qui l'a reçu le fait voir à quelqu'un de ſes affidés; & de proche en proche le bruit ſe répand qu'un tel forme un parti de guerre: plus il eſt eſtimé, plus on s'empreſſe d'en être. La forme de l'enrôlement eſt d'aller trouver le chef, & de lui dire: *je veux riſquer avec toi;* le chef répond: *je le veux bien, nous riſquerons enſemble.* Jamais le chef de guerre ne mande ſes aſſociés, & cela pour n'être pas chargé des événemens; parce que ceux-ci n'étant pas les maîtres de refuſer ſans ſe couvrir de honte, il s'enſuit qu'il les forceroit à une démarche pour laquelle ils n'auroient peut-être pas d'inclination; au lieu que leur offre étant volontaire, les parens de ceux qui périſſent n'ont aucun reproche à faire à leur chef. Le collier une fois accepté, & le nombre des guerriers réglé, on fixe le jour du départ, & tout le monde ſe trouve prêt. Quelques paires de ſouliers de peau de chevreuil paſſés & fumés,

une natte de jonc, une petite hache ou casse-tête, un fusil avec de la poudre & des balles, un collier rond pour lier les esclaves, un peu de farine de blé d'Inde, quelque peu de suif, s'il y en a, avec une petite chaudiere très-mince : tel est l'équipage de ces guerriers. Lorsqu'ils partent l'hiver & qu'il y a de la neige, ils mettent tout ce petit attirail sur un train de bois de frêne, très-mince & recourbé pardevant. Il est inoui que ces départs qui sont fréquens, fassent jamais verser des larmes; quelques jeunes femmes accompagnent à la vérité leurs maris jusqu'à la premiere ou seconde couchée, mais sans donner aucun témoignage de tristesse & de douleur. Telles étoient les femmes de Lacédémone.

Il est rare que la chasse ne fournisse pas à ces guerriers de quoi vivre dans leur route; & le peu de vivres qu'ils ont porté, ne leur sert souvent que pour leur retour, qu'ils font à grandes journées dans la crainte d'être poursuivis.

Il est d'usage parmi la plupart des nations sauvages, de marquer, chemin faisant, sur des arbres dont ils levent

l'écorce, le nombre d'hommes qui ſont dans le parti, de quelle nation, de quel village & même de quelle famille eſt le chef de guerre; cependant ils croient avoir quelquefois des raiſons pour ne le pas faire.

S'il ſe trouve parmi eux des jeunes gens ſur la bravoure deſquels ils n'ont pas encore lieu de ſe repoſer, ils donnent de fréquentes alarmes au parti, pour examiner leur contenance.

Lorſque les guerriers approchent des terres ennemies & qu'ils craignent d'être découverts ou entendus, ils ne vivent plus que de viande ſéchée au feu, qu'ils ont pris la précaution d'accommoder la veille. Ils cachent en même tems quelques petits ſacs de farine de blé d'Inde, pour s'en ſervir après leur expédition.

Arrivés ſur le lieu où ils doivent frapper, ils s'approchent ſans bruit & tombent, en pouſſant le grand cri, ſur l'ennemi qui ſe trouve plutôt vaincu par la ſurpriſe que par la force. Ils tuent rarement ceux qu'ils peuvent faire priſonniers, car l'honneur & le profit de la victoire eſt de conduire des priſonniers au village.

La continence, cette vertu que Quinte-Curce admire tant dans Alexandre, eſt ſi commune à tous les guerriers Iroquois (on n'en ſauroit dire autant des Outaouais), qu'un guerrier à qui l'on pourroit reprocher d'avoir abuſé de ſon eſclave, ſeroit perdu de réputation parmi ſes camarades.

Lorſque le parti eſt de retour, le commandant détache un courrier à une journée du village, pour annoncer les ſuccès de l'expédition; des cris longs & aigus annoncent qu'on apporte des chevelures, & qu'on amene des priſonniers.

A ces cris le village s'émeut, ſort de ſes cabanes, va au-devant des guerriers à une certaine diſtance, & tous préparent, chemin faiſant, les inſtrumens des ſupplices qu'ils s'apprêtent à faire ſouffrir à ces malheureuſes victimes, livrées ſans défenſe & les mains liées derriere le dos, à leur aveugle barbarie. Nul ſentiment d'humanité ne ſe fait entendre alors au cœur de ces bourreaux, ſur-tout lorſque leur village a été maltraité par la nation ſur laquelle ont été faits les priſonniers.

Les enfans, les jeunes gens, les vieillards, tous inventent des supplices & font briller à l'envi leur ingénieuse cruauté. Les prisonniers sont d'abord reçus à coups de pierre, ensuite à coups de bâton. (Il est à remarquer que les meilleurs morceaux des animaux que tuent les guerriers, sont toujours donnés aux prisonniers, que l'on se fait honneur d'amener gras & en bonne santé, pour donner au village des sujets d'une plus longue récréation.) Après ce prélude on leur arrache les ongles avec les dents, on leur tient les doigts en cet état dans des pipes allumées, pendant que l'on fume. A chaque plainte du prisonnier, toute la cohue fait retentir l'air de cris de joie. Cela n'arrive cependant que lorsque les prisonniers sont destinés à la mort; car si le parti avoit été formé seulement pour remplacer quelqu'un qui seroit mort tranquillement dans le village, ou pour donner du soulagement à une veuve chargée de famille, alors cette veuve avertie par le courrier, iroit au-devant du prisonnier; & si elle le trouvoit à son gré &

qu'elle l'acceptât, elle lui épargneroit ces affreux tourmens.

Arrivés dans le village, les prisonniers sont donnés en remplacement à la cabane, qui leur accorde la vie ou les condamne à périr. Dans le premier cas, on coupe leurs liens & on les introduit dans la cabane : là ils sont sur le champ habillés, ils prennent le rang & l'autorité de celui qu'ils remplacent ; ce n'est plus un étranger, tous l'appellent mon pere, mon oncle, mon frere ou mon cousin, & il n'a plus rien à craindre de la fureur de ces guerriers impitoyables.

Si au contraire le prisonnier ne plaît pas à la cabane, ce qui arrive souvent lorsqu'il est question, par exemple, de remplacer un homme qui a été brûlé par l'ennemi : alors on lui peint le visage & le corps de toutes couleurs, & l'on se prépare à lui faire subir le même sort. Les poteaux sont plantés dans la plus belle place, les feux sont allumés, & l'on jette dedans tous les ferremens qui doivent servir aux différens supplices que chacun se propose de lui faire souffrir : tantôt c'est un collier de haches rou-

gies qu'on lui met autour du col; tantôt on lui leve la chevelure, en place de laquelle on lui met une calotte de cendres rouges, ou bien on lui approche les pieds d'un grand braſier juſqu'à ce que la peau s'en ſoit détachée; on le fait marcher enſuite ſur des charbons ardens. Lorſqu'il eſt attaché au poteau, tous ceux du village viennent tour-à-tour lui faire ſouffrir le tourment que chacun d'eux a inventé; quelquefois ils lui paſſent un bâton entre les nerfs, les tordent & raccourciſſent le corps du patient au point qu'il n'eſt plus qu'une maſſe informe. D'autres fois quelqu'un décide qu'ils ſeront empalés: alors ils lui paſſent un pieu au travers du corps, comme on embroche un poulet; mais ce ſupplice abrege trop le plaiſir diabolique de faire ſouffrir les priſonniers, pour qu'il ſoit ſouvent ordonné; ces malheureux forcenés, loin de preſſer la fin des tourmens, les font durer deux ou trois jours.

C'eſt ainſi que pluſieurs François ont été traités dans les premieres guerres avec l'Iroquois; pour faire finir ces traitemens horribles, on fut obligé

d'user des plus cruelles représailles : ce qui eut son effet.

Il est cependant à remarquer que cette humeur féroce s'est beaucoup adoucie par la fréquentation des Européens, & qu'à présent l'adoption parmi toutes ces nations l'emporte sur le plaisir barbare de tourmenter leurs prisonniers.

Lorsqu'un jeune guerrier se destine aux armes & qu'il en veut faire toute l'occupation de sa vie, avant de commander le premier parti & pour s'assurer le succès de ses entreprises, il se choisit parmi les animaux ou parmi les oiseaux, son *Esprit* ou son Dieu: il lui adresse ses hommages ; il lui donne sa confiance, il en porte toujours la figure, ou piquée sur sa peau, ou peinte sur une écorce. Si l'animal est petit, il l'écorche, & il en conserve la peau avec le poil ou la plume, le regarde comme son ange tutélaire; au lieu d'encens, il lui souffle la fumée de son tabac, & il le consulte dans toutes ses entreprises. Il le tient toujours sous plusieurs enveloppes, & n'a garde de le montrer à personne. Il passe plusieurs jours & plusieurs

nuits ſans manger ni dormir, ſe promenant ſeul à l'écart. Après cette eſpece de noviciat, il prend un air de gaité & de ſatisfaction, pour perſuader à tout le monde que ſes auſtérités lui ont mérité de la part de ſon *Eſprit* les aſſurances des plus heureux ſuccès.

Lorſqu'ils font la campagne, à quelqu'extrêmité que la faim les réduiſe, ils ne ſe permettent jamais de manger de la viande de leur *Eſprit*, qu'ils appellent *Aguiaron chera*; ils reſpectent même certains oiſeaux, comme l'aigle, mais ce n'eſt que lorſqu'ils vont en guerre. Ils s'imaginent que rien n'eſt plus contraire au ſuccès d'un chef de guerre, que de laiſſer groſſe une femme qu'il a priſe: auſſi les guerriers ne ſe marient-ils guere pour avoir des enfans, que lorſqu'ils ſont las du métier des armes & qu'ils ſe décident pour la vie tranquille. Les chaſſeurs ont la même opinion ſur l'enfant que portent leurs femmes, ils lui attribuent le mauvais ſuccès de leur chaſſe.

En 1728, je fus étrangement ſurpris du bruit de chaudieres & autres uſtenſiles, qui s'éleva autour de moi & qui continua à droite & à gauche juſqu'aux

deux bouts de la ligne que formoient trois cens ſauvages que j'avois conduits contre la nation des *Renards*. Ce procédé ſingulier m'obligea d'en demander la raiſon à quelques chefs : ils me répondirent que cela ſe pratiquoit pour éloigner les ames fugitives & *déplacées* des Renards qui avoient été tués le matin, que ce bruit les éloignoit & les empêcheroit de troubler notre repos ; ſans quoi elles nous cauſeroient des ſonges fâcheux, ou peut-être même nous ôteroient la reſpiration. Ce furent les Outaouais qui me firent cette réponſe. Toutes les nations ont à cet égard la même ſuperſtition ; & tout ce que je viens de dire de la façon de faire la guerre des Iroquois, ſe peut dire de preſque tous ces peuples.

De leurs Mariages.

Avant que les peres & meres marient leurs enfans, ceux-ci ont ſatisfait pendant long-tems leur goût & leur inclination : les filles ſur-tout ſont extrêmement déréglées ; les jeunes hommes ſont obligés de ſe barri-

cader la nuit, s'ils veulent être tranquilles. Ils ſavent & ils diſent que l'uſage des femmes énerve leur courage & leurs forces, & que voulant faire le métier des armes, ils doivent s'en abſtenir ou en uſer avec modération. Tous à la vérité ne penſent pas de même ; il y a parmi eux des libertins que la gloire des armes ne touche pas, & ceux-là, par leur conduite diſſolue, ſemblent faire un corps à part.

Les bons chaſſeurs ſont recherchés des femmes beaucoup plus que les guerriers, qui ſont toujours pauvres & dénués de tout, au lieu que les chaſſeurs fourniſſent abondamment à leurs femmes de quoi ſe vêtir. Il eſt rare que la fille qui s'eſt donnée à un guerrier comme à ſon mari, n'en prenne pas un autre pendant ſon abſence. Elle en trouve aiſément, pourvu qu'elle ne ſoit pas groſſe, car le chaſſeur craint que l'enfant qu'elle porte ne lui ſoit contraire dans ſa chaſſe ; auſſi, pour ne point manquer de mari, les jeunes femmes ſe font-elles communément avorter. Ce n'eſt donc qu'à un âge mûr, que les hommes & les femmes, fatigués de la vie

qu'ils ont menée, les uns de vingt campagnes, les autres d'un libertinage non interrompu, prennent la résolution de s'unir ensemble, lorsqu'ils se conviennent. Alors les femmes ne craignent plus d'avoir des enfans; elles s'attachent à leurs ménages, & les maris ne s'occupent plus que de la chasse pour nourrir & entretenir honnêtement leurs familles. C'est une vie nouvelle pour l'un & pour l'autre, que rarement trouble la désunion: au contraire, la droiture, la fidélité, la patience dans le travail & la complaisance, font de la plupart de ces ménages des exemples qui pourroient être proposés aux nations policées.

J'ai vu des peres & meres, chez cette nation, faire tenir à leurs enfans une conduite opposée à ce que je viens de dire, & les marier dès l'âge de dix ou douze ans, pour des raisons & des vues d'intérêt, comme pour faire alliance avec d'anciens chefs, accrédités dans le village, honorés des nations voisines, & considérés des François & des Anglois. La parole réciproque des peres & meres étoient les fiançailles. Le garçon,

quoique jeune, alloit à la chaſſe, & en apportoit le produit à la cabane de ſa fiancée ; la fille de ſon côté, ou ſa mere, fourniſſoit à la cabane du fiancé du bois à brûler ; elles y en portoient deux charges tous les jours. Ces attentions reſpectives entretenoient le lien d'amitié entre les deux cabanes, juſqu'à ce qu'il prît fantaiſie à l'une des deux de faire une querelle à l'autre, & alors tout étoit rompu. C'eſt tout comme en Europe.

Lorſqu'un jeune Iroquois veut ſe repoſer de la guerre, & chaſſer pendant deux ou trois ans pour vêtir ſa vieille mere abandonnée, ſes freres, ſes ſœurs encore jeunes, & lui-même, il faut néceſſairement qu'il prenne une femme qui le ſuive, écorche les bêtes qu'il tue, emporte la viande & lui prépare à manger, qui raccommode enfin ſes ſouliers & ait ſoin de ſon équipage. Il demande à la premiere veuve qui lui plaît, ſi elle veut le ſuivre ; rarement eſt-il refuſé : voilà un mariage parfait, & qui durera peut-être autant que le mari chaſſera, à moins que la dame ne lui diſſipe ſa pelleterie, & ne ſoit pareſſeuſe ou libertine,

Il y a cependant quelque chose d'injuste & de malheureux pour celles même qui sont les plus sages, c'est que si elles conçoivent, elles courent grand risque de céder leur place à une autre. J'ai connu un Iroquois qui a pris sept femmes dans un hiver. Quand on parle de ces femmes, on dit seulement *celle qui est avec lui*, au lieu que les premieres qui ont des enfans & qui sont établies, s'appellent *Ahoha*, qui veut dire dame.

Avec la facilité que les Iroquois ont de changer de femmes, vous jugez bien qu'ils ne doivent pas porter loin les effets de leur jalousie : aussi est-il rare qu'ils maltraitent celles qui sont avec eux ; cela ne va tout au plus qu'à les priver de la part qu'elles auroient eue à leur chasse, & à leur ôter ce qu'ils leur auroient donné.

Il n'en est pas de même de plusieurs autres peuples de ces contrées, ils punissent l'infidélité de leurs femmes par un traitement qui les deshonore pour toute la vie, car ils leur coupent le nez & leur arrachent les dents : d'autres les conduisent dans une prairie, ou dans quelqu'autre lieu destiné à la

honte que le mari veut faire ſubir à ſa femme adultere ; là, après en avoir donné avis aux jeunes gens du village, qui s'y rendent, le mari la leur abandonne & ne la revoit jamais. Cette punition eſt autoriſée par la coutume.

Parmi tous les ſauvages, les enfans appartiennent aux femmes & à la famille de la femme : il n'y en a jamais trop ; & c'eſt le plus beau préſent que l'on puiſſe faire à une cabane, que de lui donner des enfans. Rarement ils connoiſſent leurs peres : ils tiennent tout du côté maternel, tant pour la famille que pour les héritages & le nom. La ſœur de la mere eſt également appellée mere, & le frere de la mere eſt le ſeul oncle. Il faut cependant obſerver que les enfans qui naiſſent pendant un mariage conſtant & ſolide, tel que je l'ai expliqué ci-devant, reconnoiſſent leur pere ainſi que leur mere, parce que l'un & l'autre les ont élevés à frais communs. Quoiqu'aucune loi ne défende la diſſolution de ces mariages, cependant la coutume qui y a attaché un déshonneur eſt ſi forte, qu'on n'en voit preſque point d'exemples.

DES OBSEQUES;

Et autres devoirs qu'on rend aux morts.

LORSQU'IL meurt quelqu'un dans la cabane, la perte en eſt annoncée par les cris douloureux que pouſſent en même tems femmes, enfans, freres & ſœurs. (Le deuil ne s'étend pas plus loin.) Les paroles qu'ils proferent ne ſignifient autre choſe que ces mots françois: *hélas mon mari! hélas mon pere! hélas ma femme! mes enfans!* &c. Tous ces cris ſe font entendre à la fois & déchirent l'oreille & le cœur. Les proches parens prennent le deuil qui conſiſte à porter ſes plus mauvaiſes hardes, à ne point mettre de graiſſe à ſes cheveux, à ne ſe point nettoyer le viſage & à ne point porter ſur ſoi de porcelaine, ce qui eſt la grande parure des ſauvages. Pendant que dure le deuil, ils ne vont ni aux feſtins ni aux danſes, & ne font point de viſites: ils ſe permettent d'en recevoir de quelques parens & amis, mais rien n'eſt pardonné de ce qui a l'air de la joie ou de la parure. Il n'eſt pas beſoin de vous

dire que ces deuils ne regardent que ces ménages solidement établis ; car jusqu'à ce tems, tous les mariages passagers que contractent les jeunes gens, n'exigent ni deuil ni bienséance.

Pendant les premiers mois de la perte d'un chef de famille, homme ou femme, les proches parens un jour de chaque semaine ne manquent pas de pleurer le défunt. Celle qui entonne la premiere l'hymne funebre (car remarquez que ce ne sont que les femmes qui pleurent), est bientôt suivie de toutes celles des cabanes voisines qui sont dans le même cas ; & il arrive qu'au bout d'une heure on entend dans tout le village, des lamentations qui durent bien avant dans la nuit, si elles commencent au coucher du soleil.

Il y a un jour de l'année, comme celui que nous appellons le jour des morts, qu'elles employent presque tout entier à pleurer.

Pour enterrer quelqu'un qui meurt dans le village, les femmes de la famille creusent une fosse de quatre à cinq pieds de profondeur, dans laquelle on dépose le corps mort. Les

parens & les amis marchent en file & en ſilence : cela imite aſſez la forme de nos enterremens. Leur ſuperſtition les porte à croire que le défunt va paſſer dans une terre étrangere ; & pour qu'il n'y manque de rien, ils habillent le cadavre tout à neuf, & mettent auprès de lui, dans le cercueil, ſon fuſil avec du plomb & de la poudre, ſa hache avec ſa pipe & du tabac, & quelques porcelaines en cas de beſoin ; après cela ils l'enterrent & couvrent la bierre avec de grandes écorces d'arbres, qu'ils ont levées & applaties ; ils recomblent la foſſe de terre, & plantent tout autour, de petits pieux aſſez forts pour empêcher les animaux carnaciers d'en approcher. Enſuite un des plus anciens de la bande ayant demandé ſilence, fait une eſpece d'oraiſon funebre & apologétique ſur la vie & les actions du défunt. On plante à la tête du tombeau, un petit poteau blanc qui repréſente le défunt, & ſur lequel on diſtingue les hommes qu'il a tués, les priſonniers qu'il a faits & le nombre des partis qu'il a commandés. Avant de ſe retirer, les parens & les amis prennent un repas ſur

la tombe; le repas fini, chacun ſe retire chez ſoi avec beaucoup de recueillement.

Il arrive ordinairement au bout de l'année, à moins que la pauvreté de la cabane ne l'empêche, que les parens s'aſſemblent & exhument le mort, pour voir s'il a fait uſage de ce qu'on avoit mis avec lui dans la tombe; & comme ſes habits ſont infailliblement réduits en pouſſiere, ils lui en mettent de nouveaux & refont les mêmes cérémonies que s'ils le mettoient en terre pour la premiere fois.

De leur Religion.

Il me ſeroit bien difficile, Monſieur, de ſatisfaire votre curioſité ſur la religion des ſauvages de ce continent; je n'ai remarqué chez les Iroquois aucune eſpece de culte. Lorſqu'ils ſe mêlent de raiſonner ſur la formation du premier homme, ou ſur leur origine, ils racontent tant d'abſurdités, & cela d'une maniere ſi confuſe, qu'il eſt impoſſible d'y rien comprendre. Ils ſemblent avoir quelqu'idée d'une autre vie; ils croyent, par exemple, que celui qui

a été bon chaſſeur, généreux, grand guerrier, paſſe à ſa mort dans une terre abondante en toutes ſortes de fruits & d'animaux, où il ſera content & heureux; & qu'au contraire celui qui a été méchant, qui a abandonné ſes parens lorſqu'il pouvoit les ſoulager, qui n'a rendu aucun ſervice au village, eſt tranſporté dans une terre ingrate où tous les malheurs l'attendent.

Du reſte les Européens leur ont donné occaſion de mêler à leurs rêveries tant de traits de la religion chrétienne, qu'il n'eſt plus poſſible de diſtinguer quelle étoit leur ancienne croyance. Autrefois chaque vieillard ſe croyoit en droit de ſe faire une religion à ſa guiſe, & la tranſmettoit à ſes enfans, qui prenoient à leur tour la même liberté; tous les jours encore il s'introduit chez eux de nouveaux points de croyance dont ils ignorent l'origine. Ils ont pris des différentes ſectes des Anglois ce qui a pu s'accommoder à leurs premieres ſuperſtitions, & de nos dogmes tout ce qui n'a point été au-deſſus de leur portée.

Pluſieurs des nations ſauvages, qui habitent

habitent la partie du ſud, adorent le ſoleil. J'ai quelquefois vu des Pontéotamis monter ſur le haut de leurs cabanes au lever du ſoleil, & après pluſieurs génuflexions accompagnées de mouvemens de bras & de tête, offrir à cet aſtre de la *ſagamité* & de la viande, dont ils lui faiſoient un ſacrifice. Ces ſortes d'hoſties offertes au ſoleil ou au *Manitou* (nom que les Outaouais donnent à l'eſprit qui domine ſur eux) ſont tout ce que j'ai vu d'actes de religion parmi les ſauvages connus.

DE LEUR CHASSE.

QUOIQUE les Iroquois, comme tous les autres ſauvages, n'aient jamais fait de partage de terres, cependant il n'y a preſque jamais de diſpute entr'eux ſur cet article.

Une nation chaſſe depuis un tems immémorial dans certaines contrées, cela ſuffit pour établir ſon droit; & ſi par haſard quelqu'un s'aviſe de la troubler, il eſt réprimé par les anciens du village. Une riviere, un lac, une prairie les ſépare, voilà leurs bornes,

leurs limites & ce qui fait le droit de chaque nation. Cependant les gouverneurs du Canada, sur les plaintes de quelques usurpations réciproques, ont réglé les appartenances respectives, & ces reglemens ont fait loi.

Il y a néanmoins quelques portions de terre, qu'on pourroit appeller la commune des nations voisines.

Lorsque le tems de la chasse est arrivé, on voit quelques nations partir en corps pour aller poursuivre la biche ou l'orignal; d'autres, au lieu d'y aller en corps, n'y vont que par famille ou cabane. Lorsque tout le village part à la fois, on envoie en avant de jeunes chasseurs qui battent le pays & s'assurent de l'endroit le plus fréquenté par les bêtes : ils font leur rapport au village, & l'on se regle sur leurs avis, c'est-à-dire, que l'on se partage par bandes, ainsi que les animaux qu'on a découverts sont partagés. Ce partage se fait même avec assez de justice & d'ordre ; il est du moins vrai qu'on n'y entend ni murmure, ni reproche, & que si l'on fait peu de chasse, on n'en impute la faute & le malheur qu'à soi-même.

La chasse du castor est la plus fatigante : elle se fait parmi les neiges & les glaces ; mais elle est aussi la plus lucrative. Lorsque la saison est venue (c'est depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mars), les sauvages partent, armés d'outils tranchans pour couper la glace, & se rendent sur le lieu. S'il leur arrive de rencontrer quelque cabane de castors, autour de laquelle un chasseur ait laissé quelque signe pour donner à connoître qu'il a découvert & retenu pour lui la cabane, ils passent sans y toucher, & croiroient se rendre coupables d'un vol, s'ils s'emparoient des animaux qui y sont renfermés. Il y a telle cabane qui contient une famille de dix à douze castors.

Trois ou quatre cabanes pareilles suffisent pour faire vivre autant de familles de sauvages.

Peut-être aurez-vous peine à croire que les animaux entr'eux connoissent quand un animal supérieur à leurs forces a fait une cache de viande dans le bois. Ainsi le carkajou, qui est un grand chasseur de chevreuils, connoît la cache qu'un loup a faite ; & si la faim

le presse, il n'hésite point à s'en emparer : mais si la cache est de la façon du tigre, ce qu'il distingue très-bien, loin de s'en approcher, il s'en écarte, & se laisseroit mourir de faim plutôt que d'y attenter.

Les sauvages préferent la viande de castor à celle de tous les autres animaux. Tant que le froid dure, le poil & la peau de cet animal sont bons. A l'approche du printems les chasseurs reviennent dans le village, qui, pendant l'hiver, n'est habité que par quelques vieillards qui gardent les foyers avec ce qu'on leur laisse pour vivre.

Il ne faut pas croire que chaque nation soit rassemblée par villages ; il n'y a que celles du sud : presque tous les sauvages du nord sont errans, comme autrefois les Scythes & les Nomades. Ils vont de contrée en contrée, en suivant l'ours, le chevreuil, l'orignal & le caribou, animaux qui changent de climats, & qui, loin de s'approcher jamais des villages, cherchent au contraire la profondeur des bois. Cependant la vie errante que menent ces peuples, les exposent souvent à jeûner, & les oblige de se rap-

procher du bord des lacs, pour trouver dans la pêche la nourriture de leurs familles. Lorſqu'on rencontre quelquefois, en voyageant, des arbres de bouleau & de tremble, dépouillés de leur écorce & gratés juſqu'au bois dur, c'eſt que la chaſſe a manqué aux ſauvages, & que, pour ſoulager leur faim, ils ont vécu de l'écorce fine de ces arbres, & de la ſeve qui ſe trouve entre le bois & la groſſe écorce. Il faut pour cela que l'année ait été ſtérile en glands & en feves, & ils ſe trouvent rarement réduits à cette extrêmité.

Ceux au contraire qui ſont raſſemblés par villages, chaſſent moins pour le beſoin de la vie que pour faire le commerce des peaux : car la graiſſe ou l'huile de quatre ou cinq ours ſuffit pour apprêter, pendant toute l'année, le bled d'Inde néceſſaire pour la nourriture de huit ou dix perſonnes.

Les hommes n'ont d'autre ſoin à la chaſſe que de tuer les bêtes ; les femmes ſont chargées de tout le reſte : elles apportent le gibier mort ſur leurs épaules, elles écorchent les bêtes, raccommodent les ſouliers des chaſſeurs,

& font ſécher les viandes qui doivent ſervir de proviſions pour le voyage & pour le retour. La chaſſe du chevreuil eſt la plus facile & la plus abondante. J'ai eu la curioſité de la voir. A l'extrémité du lac Ontario, il y a une pointe de bois, environnée d'un côté par de vaſtes marais, & de l'autre par le lac même, où les chevreuils qui aiment à changer de contrée, s'avancent ſouvent : alors les chaſſeurs ſe joignent, s'attroupent & marchent enſemble ; ils battent un chemin droit qui traverſe cette pointe, ils y vont & viennent pluſieurs fois ; après quoi une partie ſe met en embuſcade, pendant que l'autre pouſſe le chevreuil. Lorſque cet animal rencontre le chemin battu, frappé de l'odeur du chaſſeur, il s'arrête tout court. Tous les chevreuils qui prennent le même ſentier s'arrêtent pareillement, de ſorte que les chaſſeurs embuſqués en tuent deux & trois d'un ſeul coup.

Dans le tems des macaingoins, le chevreuil s'approche des lacs & des rivieres, & il entre dans l'eau juſqu'au col. Les chaſſeurs le vont gueter dans les marais où il eſt moins mé-

fiant que dans les bois ; c'eſt ce que l'on appelle tirer le chevreuil *à la plonge.*

La chaſſe en général eſt beaucoup plus facile & plus ſûre en hiver ; plus il y a de neige, plus il eſt aiſé de tuer l'animal. Jugez juſqu'où peut aller un chevreuil, un cerf ou un ours qui a quatre ou cinq pieds de neige à ſurmonter à chaque pas qu'il fait : auſſi le fuſil eſt-il alors inutile, les dagues & les caſſe-têtes ſuffiſent.

Le pays des Iroquois eſt preſque dépeuplé de bêtes fauves. Ils ſont obligés d'aller au loin pour chaſſer ; ils font ſécher la viande d'une partie des animaux qu'ils tuent, pour la rapporter à leurs villages. Ils ont leurs *Manitous* auxquels ils donnent leur confiance, tant pour la chaſſe que pour la guerre, ainſi que je l'ai dit plus haut ; mais cet uſage aſſez général n'empêche pas que chaque chaſſeur & chaque guerrier ne puiſſe adopter & n'adopte ſouvent des ſuperſtitions qui lui ſont particulieres.

De leurs Festins.

Le plus conſidérable eſt le feſtin de guerre. Il ſe fait d'ordinaire avec de

la viande de chien ou d'ours ; si par malheur on n'a que du chevreuil, le chef du parti qui fait le festin en demande excuse, & prie les convives de manger de la viande qu'il offre, comme si elle étoit d'ours ou de chien. Les convives complaisans se prêtent à la circonstance, & n'en mangent pas avec moins d'appétit & de plaisir.

La façon de convier quelqu'un au festin leur est commune avec les autres nations : ils coupent un morceau de cedre, ou de pin, ou de quelque autre bois, de la longueur d'environ quatre pouces ; ils le fendent par petites allumettes, que les François ont nommées *bûchettes*, & ils en envoient une à chacun de ceux qu'ils veulent prier à manger. La maîtresse de la cabane coupe l'animal dont on fait le festin en autant de morceaux qu'il y a de conviés ; la viande est mise dans une chaudiere, & cuite à petits bouillons. Lorsque tout le monde est rassemblé (notez que chacun apporte avec soi son plat & sa micouene), le chef de la cabane annonce à l'assemblée le motif du festin, qui, presque toujours, est l'accomplissement d'un rêve fait par

quelqu'un de la cabane au ſujet d'un malade, d'un chaſſeur ou enfin d'un chef de guerre. Après la harangue, qui n'eſt pas longue, la dame de la cabane, ou une autre chargée par elle de la cérémonie, va tour-à-tour prendre & préſenter les plats; elle commence par le plus accrédité des chefs, auquel on ſert la tête de l'animal; elle ſert enſuite à chacun des autres conviés un morceau de viande qui peſe quatre ou cinq livres, ſuivant la groſſeur de l'animal & le nombre des conviés. Quoique dans ces ſortes de feſtins on ſoit obligé de tout manger, il eſt néanmoins permis à celui qui ne peut pas achever ſon plat, de prier un autre de venir à ſon ſecours, ou d'emporter le reſte chez lui; mais cela arrive très-rarement. Les ſauvages mangent tant qu'ils veulent & jeûnent de même. Pour encourager les convives, le harangueur leur répete de tems en tems: *courage, courage, mes freres, le malade a rêvé*, ou *le médecin a jugé néceſſaire que l'animal fût mangé tout entier; le malade ne peut guérir qu'à ce prix;* pour faire avaler les morceaux, on ſert du bouillon dans lequel l'animal a été cuit.

Ces festins n'ont rien d'amusant: on y entre, on y mange & on en sort sans avoir dit un mot.

Les Iroquois ont tant de considération pour les vieillards, qu'ils gardent presque toujours le silence devant eux, à moins que les anciens ne leur ordonnent de parler. Ils ont d'excellentes qualités; ils sont généreux, charitables, patiens & véridiques; ils méprisent les babillards, les fripons, les menteurs & les gourmands. Le défaut qu'on leur reproche est d'être orgueilleux; mais l'orgueil n'a d'autre objet chez eux, que la valeur à la guerre & l'adresse à la chasse. Ils ne connoissent point la vanité que nous attachons aux avantages de la figure. Ils aiment la parure, sans trop s'y complaire; & s'ils affectent de se peindre le visage, c'est pour se donner un air redoutable, avec lequel ils esperent intimider leurs ennemis: c'est encore pour cette raison qu'ils se peignent de noir lorsqu'ils vont à la guerre. Leur continence éclate sur-tout dans la maniere dont ils se comportent avec leurs jeunes esclaves, femmes & filles; ils les amenent à leur village de plus de deux

cens lieues, à travers les bois, sans cependant que, dans tout ce long voyage, il leur arrive jamais d'abuser du droit du vainqueur.

De leur Médecine.

Leur médecine ne consiste que dans la connoissance des simples : leur maniere de s'en servir dans presque toutes les maladies, est d'en faire des cataplasmes, qu'ils réchauffent souvent avec l'eau dans laquelle l'herbe a bouilli. C'est ainsi qu'ils dissolvent les tumeurs, qu'ils font aboutir les abcès & qu'ils appaisent les douleurs les plus aigues. Ils se purgent & se font vomir avec des herbes, dont ils avalent le suc, ou avec des pierres qui ressemblent assez par le goût à celles de vitriol, mais qui sont blanches. Au lieu de saignées, ils pratiquent les ventouses.

S'ils sont attaqués de rhumatisme, ils scarifient la partie souffrante avec le tranchant d'une pierre à fusil, ils y appliquent ensuite les ventouses, par le moyen desquelles ils tirent une quantité de sang corrompu, & sont soulagés.

Ils n'ont aucun préservatif ; & toute leur science ne consistant que dans quelques expériences très-incertaines, après les remedes généraux, qui consistent en des tisanes faites de sucs d'herbes & de racines, ils laissent mourir tranquillement le malade, qui s'y détermine avec une résignation surprenante. Je n'ai jamais vu, ni même oui dire, que les sauvages en quittant la vie, se plaignissent de son peu de durée : il est vrai qu'ils ne laissent rien à regretter.

Les sauvages excellent sur-tout dans l'art de panser & de guérir les plaies. Leur détersif ne manque jamais de tenir leurs plaies vermeilles & nettes : il faut avouer que le régime qu'ils font observer à leurs blessés y contribue beaucoup ; car dans les plaies considérables ils ne leur permettent de manger que du blé d'Inde cuit à l'eau : les viandes de cerf & de chevreuil leur sont expressément défendues.

Le médecin & le malade ont l'un & l'autre une patience invincible. J'ai vu un Iroquois qui, s'étant donné un grand coup de hache sur l'os de la jambe, resta trois ans entiers sur sa

natte, ſe faiſant panſer tous les jours avec de la racine de bois d'épinette & de ſapin, pilées & macérées en forme d'onguent; de façon qu'après en avoir fait ſortir une quantité d'eſquilles, il guérit parfaitement au bout de ce tems. Le chirurgien de ma garniſon, voyant la jambe menacée de la gangrene, voulut pluſieurs fois en faire l'amputation; mais l'Iroquois s'y oppoſa conſtamment, & vint enfin à bout de conſerver ſa jambe.

Ils ſont auſſi bons chirurgiens que mauvais médecins: au reſte tous ceux de la nation ont la même connoiſſance des ſimples & des racines ſalutaires.

De la Jonglerie.

Il eſt une autre eſpece de médecine, dont les ſauvages cherchent à appuyer l'ignorance profonde où ils ſont des maladies du corps humain: c'eſt la jonglerie. Le jongleur parmi eux eſt réputé médecin, parce que, diſent-ils, il n'appartient de diſtinguer les maladies qui ſont dans le corps, qu'à celui qui connoît les choſes qui ſe paſſent loin de lui. En effet, ajou-

tent-ils. l'homme capable de percer le voile que l'éloignement met sur les choses, pourra bien pénétrer aussi dans l'intérieur du corps humain & y découvrir les causes du mal. C'est sur ce faux raisonnement que porte la confiance qu'ils ont en cette espece de charlatans. Un jongleur renommé ne manque jamais d'occupation ; il est fêté & respecté par-tout, on le régale & on le paye cherement. C'est un bon métier, même chez les sauvages.

Il est rare que ces docteurs s'en tiennent à ordonner une medecine ou l'usage de quelque tisane ; ils aiment mieux prescrire au malade de donner un festin à dix, quinze ou vingt personnes.

Aujourd'hui, je veux dire, depuis qu'ils ont la connoissance des Européens, qui leur ont donné celle de l'eau-de-vie dont ils sont grands amateurs, cette liqueur entre dans tous les festins ; elle est même la base de la medecine, & le malade ne sauroit guerir s'il ne soule un certain nombre de personnes, à la tête desquelles est le medecin.

Il est étonnant de voir comme ces

ſauvages courent les haſards d'un voyage de deux ou trois cens lieues, pour aller chercher un barril d'eau-de-vie que le jongleur aura ordonné de ſe procurer, & avec quelle confiance le malade donne tout ce qu'il a pour en faire l'achat.

La liqueur étant arrivée, le feſtin ſe fait ſur le champ. Le malade ne goûte de rien; & cette médecine, ſi funeſte à la raiſon de ceux qui la prennent, eſt avalée par les convives, qui ſe mettent ſouvent dans un état pire que celui du malade. Il eſt aiſé de juger ſi celui-ci s'en porte mieux; mais le préjugé ne raiſonne point, & le mauvais ſuccès des jongleurs n'a jamais pu guérir l'eſprit de ces nations ſuperſtitieuſes.

Ces charlatans, pour inſpirer la confiance dont ils ont beſoin, font croire au malade qu'on l'a enſorcelé, & l'aſſurent qu'ils lui en donneront bientôt des preuves. Pour cet effet on conſtruit au jongleur une cabane en forme de dôme, dans laquelle s'étant enfermé, il répand ſur des pierres rougies, ce qu'il appelle ſa médecine, qui n'eſt ſouvent qu'une poudre, à la

fumée de laquelle il fait semblant d'entrer en enthousiasme. Il crie, il s'agite, il évoque avec des hurlemens affreux son démon familier. Il est tout en sueur, il écume, il étouffe, il appelle à haute voix son *Esprit*. Le corps du malade ouvert se présente à ses yeux; alors il profere les paroles de guérison: un tel, dit-il, a été ensorcelé il y a tant de jours, le sortilege est attaché à sa poitrine par un petit paquet de cheveux; mais je ne le saurois arracher, quelques soins que je me donne, que le malade n'ait fait auparavant le festin d'un chevreuil & d'un barril d'eau-de-vie.

Les jeunes gens vont à la chasse; & le festin fini, le jongleur rentre dans sa cabane. On l'y laisse avec le malade, sur le corps duquel il se jette, & appliquant ses levres à l'endroit où il a dit que le sortilege étoit caché, il suce pendant quelque tems avec violence & vient cracher à la porte, en criant *victoire*, un petit tortillon de cheveux, qu'auparavant il avoit eu la précaution de mettre dans sa bouche.

Ces imposteurs ont plusieurs façons d'en imposer à ces pauvres nations;

mais c'eſt aſſez de cet exemple dont j'ai été témoin moi-même. Le nombre des jongleurs eſt extrêmement multiplié, & je ne conçois pas comment on n'eſt pas encore révolté de leurs groſſieres ſupercheries. Il eſt certain qu'ils ne s'eſtiment nullement les uns les autres; mais comme ils ne ſauroient faire tort à leurs confreres ſans s'en faire à eux-mêmes, ils cachent la tromperie tant qu'ils peuvent : c'eſt leur intérêt. Le reſte de la nation veut être trompé, comme ailleurs.

Je ne connois aucun principe de morale établi parmi les ſauvages: il me paroît qu'ils ne ſuivent que cette loi gravée au fond du cœur de tous les hommes, qui eſt de ne faire à autrui que ce que l'on voudroit qui nous fût fait; & cette loi y eſt ſi puiſſante, qu'on ne voit preſque jamais entr'eux aucun de ces ſcélérats dont les actions deshonorent la nature humaine.

Ils naiſſent tels, ſans éducation, ſans correction de la part de leurs proches, ſans avoir beſoin de l'exemple. On ne les voit point entraînés par ces paſſions furieuſes, qui mettent tous les jours chez nous l'honneur, la liberté

[illegible]

Les cinq nations sont une espece de [illegible] d'alliance formée par cinq peuplades iroquoises d'origine, qui ne

(a) Colonel d'Infanterie, connu dans la république des lettres par un excellent ouvrage sur le calcul integral & différentiel,

compoſent qu'un ſeule cabane, qu'on appelle la cabane Iroquoiſe, ou le grand village. Ces peuples ſont les *Eſonnoutouins*, les *Goiogouins*, les *Onnontaguès*, les *Agniers* & les *Onneyots*. Ils parlent autant de dialectes différentes d'une même langue, & habitent cette partie de l'Amérique ſeptentrionale, ſituée au ſud des lacs qui forment le fleuve S. Laurent, laquelle eſt bornée à l'eſt par la Nouvelle-Yorck, & au nord par les Apalaches. Ce ſont les plus beaux guerriers de toutes ces contrées. Il n'y a preſqu'aucune nation ſauvage qu'ils n'aient attaquée & ſoumiſe; mais, auſſi bons politiques que les Romains, ils ont adopté quelques-uns de ces peuples vaincus, & leur ont, pour ainſi dire, donné ſur leurs nattes le droit de bourgeoiſie iroquoiſe. Au reſte, quoique par ces adoptions leur ligue ſoit maintenant compoſée de dix nations différentes, comme ils n'étoient originairement que cinq, on continue de dire *les cinq nations*.

La porcelaine eſt un genre de coquillage qui ſe trouve ſur les côtes de la Nouvelle-Yorck : ce ſont des bour-

gots ou colimaçons, dont les uns sont blancs, & les autres violets tirant sur le noir. Les blancs sont de peu de valeur : les violets sont les plus recherchés ; & plus ils tirent sur le noir, plus ils sont estimés. La porcelaine qui sert pour les affaires d'état est travaillée en petits cylindres de la longueur d'un quart de pouce, & gros à proportion. On les distribue de deux manieres, en branches & en colliers. Les branches sont composées de cylindres enfilés sans ordre & à la suite les uns des autres, comme les grains d'un chapelet. Les colliers sont de larges ceintures où les cylindres blancs & pourpres sont disposés par rangs & assujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on fait un tissu assez propre ; leur longueur, largeur & couleur se proportionnent à l'importance de l'affaire qu'on veut traiter. Les colliers ordinaires sont de onze rangs & de cent quatre-vingt grains chacun.

Ces colliers & branches de porcelaine sont l'agent universel chez les sauvages ; ils leur servent de mémoire, de bijoux, de parure, d'annales & de registres. C'est le lien des nations &

des particuliers ; c'eſt un gage inviolable & ſacré, qui donne la ſanction aux paroles , aux promeſſes & aux traités. Comme ils n'ont point l'uſage de l'écriture, ils ſe font une mémoire locale au moyen de ces colliers, dont chacun ſignifie une affaire particuliere ou une circonſtance d'affaires. Les chefs des villages en ſont les dépoſitaires & les font connoître aux jeunes gens, qui apprennent ainſi l'hiſtoire & les engagemens de leur nation.

Outre le nom de *gaionné*, qui eſt le plus uſité pour ſignifier ces colliers, les ſauvages leur donnent encore le nom de *gartona* , qui veut dire une affaire , celui de *gaouenda* , voix ou parole , & celui de *gaianderenſera*, qui répond à celui de grandeur ou nobleſſe, parce que les grandes affaires traitées par les colliers , ſont de la compétence des chefs, que ce ſont eux qui fourniſſent les colliers & branches , & que c'eſt entr'eux qu'on les répartit, lorſqu'on fait des préſens au village, & qu'on répond aux paroles des ambaſſadeurs.

Voici un exemple de l'uſage qu'on fait des colliers de porcelaine, M. le

Marquis de Montcalm, voulant réunir & lier les différentes nations dont il avoit besoin pour attaquer les Anglois, se pourvut d'un collier de six cens grains, & tint le grand Conseil qui fut composé des chefs & des orateurs de ces nations.

Kisensick, fameux chef Nissiping, l'ouvrit : « Mes freres, dit-il aux nations des pays d'en-haut, lesquelles venoient de remporter un léger avantage ; » nous, Indiens domiciliés, vous remercions d'être venus » pour nous aider à défendre nos » terres contre l'Anglois qui les veut » usurper. Notre cause est bonne, & » le maître de la vie la favorise. En » pouvez-vous douter, après le beau » coup que vous venez de faire ? Il » vous couvre de gloire ; & le lac du » Saint-Sacrement, teint du sang de » Caslar, attestera éternellement cet » exploit. Que dis-je ? Il nous couvre » aussi de gloire, nous vos freres, & » nous en tirons vanité. Notre joie » doit être encore plus grande que la » tienne, ô mon pere, dit-il en s'a- » dressant au Marquis de Montcalm, » toi qui as passé le grand lac, non pour

» ta propre cauſe : car ce n'eſt pas ſa » cauſe qu'il défend ; c'eſt le grand Roi » qui lui a dit : *Pars, paſſe le grand lac » & va défendre mes enfans.* Il va vous » réunir, mes freres, & vous lier par » le plus ſolemnel des nœuds. Accep- » tez-le avec joie, ce nœud ſacré, & » que rien ne puiſſe plus le rompre ».

La harangue fut rendue aux nations par les différens interpretes, & reçue avec applaudiſſement.

Le Marquis de Montcalm leur fit dire enſuite : « Mes enfans, je ſuis ravi » de vous voir tous réunis pour les » bonnes affaires ; tant que durera vo- » tre union, l'Anglois ne pourra vous » réſiſter. Je ne puis mieux vous parler » que votre frere Kiſenſeck vient de » le faire. Le grand Roi m'a ſans doute » envoyé pour vous protéger & vous » défendre ; mais il m'a recommandé » ſur-tout de chercher à vous rendre » heureux & invincibles, en établiſ- » ſant entre vous cette amitié, cette » union, ce concours pour opérer les » bonnes affaires, qui doivent ſe trou- » ver entre des freres, enfans du » même pere, du grand *Ononthio.* Par » ce *collier*, gage ſacré de la parole,

[illegible] devons faire, &
[illegible] Si
[illegible] plus des
[illegible] frapper.
[illegible] person-
[illegible] des na-
[illegible] union
[illegible] & la plus grande obeif-
[illegible] pere.

A

A meſure que les orateurs avoient parlé en relevant le collier, ils le remettoient au milieu de l'aſſemblée. Le collier, ſuivant les coutumes de ces nations, appartient à celle qui fournit le plus de guerriers, c'eſt-à-dire, aux Iroquois, qui ſont preſque toujours les plus nombreux & à qui leurs anciennes victoires ſur preſque toutes les nations de l'Amérique ſeptentrionale ont donné un ton de ſupériorité qu'ils conſervent ſoigneuſement.

Les ſauvages du pays d'en-haut ſont les plus ſuperſtitieux de tous. Il faut être extrêmement ſur ſes gardes pour ne rien faire de ce qu'ils regardent comme préjugés funeſtes : par exemple, ſi l'on touchoit aux armes d'un guerrier qui va en parti, il ſe croiroit menacé de périr, & ne prendroit aucune part à l'expédition.

Au haut d'une montagne plus élevée que la chaîne du ſud, eſt une eſpece de ſimulacre de pierres que les ſauvages ont en grande vénération : ils l'appellent *Rozzio*, & le regardent comme le maître du lac. Ils diſent que quatorze iſles ſituées au-deſſous, & qu'on nomme iſles des quatre vents,

sont ses enfans. Quand ils passent à portée de *Rozzio*, ils lui envoient du tabac & des pierres à fusil pour en obtenir un tems favorable.

Toutes les fois qu'ils marchent en découverte, & qu'ils vont frapper, ils apportent au Général autant de bûchettes qu'il y a d'hommes dans le parti : c'est le contrôle du détachement : ainsi dans les premiers tems de la monarchie des Perses, lorsqu'on marchoit à la guerre, chaque guerrier déposoit une fleche dans un lieu public; au retour chacun reprenoit la sienne, & le nombre de celles qui restoient, indiquoit la perte qu'on avoit faite.

La religion des sauvages des pays d'en-haut est le paganisme brut & encore dans son enfance. Chacun d'eux se fait un dieu de l'objet qui le frappe, le soleil, la lune, les étoiles, un serpent, un orignal, enfin tous les êtres visibles soit animés soit inanimés. Cependant ils ont une maniere de déterminer l'objet de leur culte ; ils jeûnent trois ou quatre jours : après cette préparation, propre à faire rêver, le premier être qui, dans le sommeil, se

préſente à leur imagination échauffée, c'eſt la divinité à laquelle ils dévouent le reſte de leurs jours; c'eſt leur *Manitou:* ils l'invoquent à la pêche, à la chaſſe, à la guerre; c'eſt à lui qu'ils ſacrifient. Heureux quand l'objet de ce rêve important eſt d'un petit volume, une mouche, par exemple; car alors, mon corps eſt une mouche, diſent-ils, je ſuis invulnérable: quel homme aſſez adroit pour attraper un point?

La croyance de deux eſprits, l'un bon l'autre mauvais, l'un habitant les cieux l'autre les entrailles de la terre, eſt établie maintenant parmi eux, mais ne l'eſt que depuis qu'ils commercent avec les Européens. Originairement ils ne reconnoiſſoient que leur *Manitou:* au reſte ils diſent que le maître de la vie, qui les a créés, étoit brun & ſans barbe, tandis que celui qui a créé le François étoit blanc & barbu.

Ils croient beaucoup aux ſorciers, aux jongleurs, à toutes ces divinations enfin qu'ils comprennent ſous le nom général de médecine. Ils n'admettent après la mort qu'un état pareil à celui de la vie, un peu plus heureux cependant; car ils penſent que leurs morts

habitent des villages ſitués au couchant, où ils ont le vermillon & le tabac en abondance. Avant de les enterrer, ils les expoſent trois ou quatre jours dans une cabane conſacrée, les mouſtachent & leur ſervent à manger ce qu'ils ont de meilleur, uſage que nous obſervons en France pour la Famille royale: ils les enterrent enſuite avec des vivres, des équipemens & leurs armes. Ils diſent que ſur le paſſage eſt une fraiſe d'un contour immenſe, dont les morts prennent un morceau pour leur ſervir de nourriture en chemin; qu'au ſurplus ils font plus ou moins bonne chere dans le pays ſouterrein, ſuivant que leurs parens leur donnent plus ou moins de vivres tous les jours, & ſur-tout les jours des repas des morts. La façon de leur en donner eſt de jetter dans le feu le premier morceau : ainſi les anciens faiſoient des libations aux mânes, au commencement des repas.

Chez les ſauvages il n'y a qu'une ſubordination volontaire : chacun en particulier eſt libre de faire ce qu'il lui plaît. Les chefs de village & de guerre peuvent avoir du crédit, mais ils n'ont

point d'autorité; encore leur crédit ſur les jeunes gens eſt-il plus ou moins grand, ſuivant qu'ils donnent plus ou moins, & qu'ils ont plus d'attention à tenir *chaudiere ouverte.*

Un jour que je fis la traverſe de Carillon à la Chûte dans un canot de ſauvages, tant que le trajet dura, un chef de guerre, debout dans le canot, le *chichicoi* à la main, raconta, pour ainſi dire en récitatif obligé, ſes derniers rêves : le *Manitou* m'a apparu, chantoit-il, il m'a dit : de tous ces jeunes gens qui te ſuivent à la guerre, tu n'en perdras aucun ; ils réuſſiront, ſe couvriront de gloire, & tu les rameneras tous ſur leurs nattes. Des cris d'applaudiſſement l'interrompoient de tems en tems. Le pere de ce chef, vénérable vieillard, aſſis derriere lui, dit alors à haute voix : mon fils, avois-je tort de t'exhorter à jeûner ? Si, ſemblable aux autres, tu euſſes paſſé le tems à manger, à ſacrifier à ton ventre, tu ne te ſerois pas rendu le *Manitou* favorable ; & voilà qu'il t'a envoyé des rêves heureux, & qui font la joie de tes guerriers. On voit par-là combien les chefs ſont occupés à ſe donner

de la considération, & quelles choses sont capables de la leur procurer.

Je ne veux pas omettre un trait du fameux Kisenseck, chef Nissiping: chargé d'aller informer le Marquis de Montcalm que l'avant-garde avoit pris poste, j'étois embarrassé pour le trouver, attendu qu'il étoit en marche dans des montagnes fourrées de bois, où tout est chemin, parce qu'il n'y en a aucun de tracé: je rencontre Kisenseck, à qui je conte la peine que j'avois à trouver le Général dans des bois qui m'étoient inconnus. Je vais, me dit-il, chercher mon fils qui a été blessé, sans cela je te servirois volontiers de guide. Le chirurgien qui l'a pansé, lui répondis-je, m'a assuré que la blessure étoit légere. Tu m'en réponds, dit Kisenseck: eh bien, je vais te conduire, le service d'*Onontio* l'exige, je verrai ensuite mon fils.

Le langage des Iroquois est plein de mouvement, de figures & d'images; cela n'est pas surprenant: tel est le style de tous les peuples que les loix, la réflexion, les sciences & les arts n'ont pas encore domptés: mais ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer,

c'eſt que leurs raiſonnemens ſont ſouvent auſſi juſtes, auſſi ſenſés que leur élocution eſt forte & ſublime.

Des miſſionnaires voulurent engager les Abenakis de Saint François & de Bekancourt, ſous prétexte de les éloigner du commerce des François & de les dégoûter des liqueurs fortes, à tranſporter leurs habitations ſur les bords de la Belle Riviere; mais les Abenakis ne voulurent jamais conſentir à cette tranſmigration. Les miſſionnaires, pour les y forcer, leur refuſerent les ſacremens & même l'entrée de l'égliſe. « A la bonne heure, diſoit » un de ces Indiens au principal miſ» ſionnaire, tu es le pere de la priere : » les prieres, les ſacremens & l'égliſe » t'appartiennent; mais c'eſt nous qui » avons bâti ta maiſon; elle eſt à nous, » & nous allons t'en fermer la porte ». Jérôme, chef de village, préſenta à ce ſujet un mémoire à M. de Vaudreuil, conçu en ces termes : « Moi, » Jérôme, chef de village des Abena» kis, repréſente à toi, mon pere, » que les robes noires veulent nous » faire quitter notre natte & tranſpor» ter ailleurs le feu de notre conſeil;

» cette terre que nous habitons est à » nous : ce qu'elle produit est le fruit » de nos peines ; fais-la fouiller, tu » trouveras dans ses entrailles les osse- » mens de nos peres : faudra-t-il donc » que les ossemens de nos peres se le- » vent du sein de cette terre pour nous » suivre dans une terre étrangere » ?

Fin du premier Volume.

[redacted]





